This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

revue du lyonnais
quartiene serie tome v

Digitized by Google

Æ

1137

Per. 23728 d. 35
45.5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU LYONNAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS

RECUEIL HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

—

(Quatrième Série)

—

TOME V

FOREIGN
BODL: LIBR
PERIODICALS

LYON
AIMÉ VINGTRINIER, DIRECTEUR
4, QUAI DES CÉLESTINS, 4.
PARIS
DUMOULIN, LIBRAIRE
Quai des Augustins, 13
1878

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BONHEUR

Sous un feuillage sombre,
Loin de tout bruit humain,
Marcher, ainsi qu'une ombre,
Sans but et sans chemin ;
Ecouter des ramages
La suave douceur,
Cueillir les fruits sauvages,
Oui, c'est là du bonheur.

Et, spectacle sublime,
Voir à ses pieds rouler
Le torrent dans l'abîme,
La goutte étinceler;
Se pencher sur cette onde
Au flot fascinateur
Qui mugit, pleure ou gronde,
Oui, c'est là du bonheur.

Murmurer la complainte
Que chantait autrefois
Une mère, une sainte,
De sa plus douce voix,
Penser à sa tendresse
Et sentir loin du cœur
S'envoler la tristesse,
Oui, c'est là du bonheur.

Digitized by Google

Quoique timide et frêle,
Vaguement pressentir
Que, si la lutte appelle,
On peut être martyr,
Et, comme rien n'élève
Autant que la douleur,
La mêler à tout rêve,
Oui, c'est là du bonheur.

Revoir épanouie
La fleur, doux souvenir
D'une heure évanouie
Que l'âme aime à bénir,
Et, pour toute rosée,
Soudain remplir d'un pleur
Sa corolle rosée,
Oui, c'est là du bonheur.

Aux amis, près de l'âtre
Se montrer, tour à tour,
Enfant vive et folâtre,
Femme au cœur plein d'amour;
Mettre, dans un sourire,
Le mot fin et flatteur
Qu'un seul doit savoir lire,
Oui, c'est là du bonheur.

Souvent, un rien altère
Les sentiments exquis;
Se garder fière, austère,
Aussi chaste qu'un lis,
Enfin, un jour, ravie
Trouver un noble cœur
Et lui donner sa vie,
Oh c'est là le bonheur.

Mme PAULINE PONSONNARD.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

L'ANCIEN COUVENT DES MINIMES

(Suite)

L'ÉGLISE DU COUVENT — SES CHAPELLES ET SES TOMBEAUX.

Les monuments, comme les hommes, ont leur histoire, dans laquelle on compte des heures de renommée et de gloire, où s'entremêlent les périodes éclatantes et les jours d'obscurité. Celui qui souhaite la lire la trouve en quelque sorte écrite sur chacune des pierres dont ils se composent. Leur architecture, les ornements qui les décorent, les mutilations qu'ils ont subies, les injures du temps ou des révolutions racontent à leur façon les vicissitudes d'une existence qui ne se prolonge que pour être plus agitée. Du sommet à la base de l'édifice il est facile de recueillir les preuves du passé que l'esprit cherche à ressusciter.

Cette connaissance s'ajoute aux renseignements fournis par les documents écrits, les corrige quelquefois et souvent les complète. Les hommes, en effet, laissent ordinairement quelque chose d'eux-mêmes aux lieux qu'ils habitent et pour les bien juger, il n'est pas indifférent de connaître le toit qui abrite leur vie. Ils aiment à confier au marbre le soin d'instruire la postérité de leurs sentiments

Digitized by Google

ou de leurs actions en travaillant à protéger leur mémoire contre l'oubli, ils viennent au secours de leurs biographes futurs. Nous les jugeons par leurs œuvres, ce qu'ils ont fait nous apprend ce qu'ils furent.

Dans l'histoire du couvent des Minimes, son église mérite de tenir une place particulière ; il y a plus qu'un intérêt archéologique a être instruit de ses origines et des travaux successifs dont elle fut l'objet. Le temple est la partie sacrée et comme le cœur du monastère. Rien n'est profane sur ce coin de terre, séparé du monde et de la foule par de hautes murailles, qui lui servent de remparts contre l'invasion des pensées mondaines, mais on sent la vénération et la piétié devenir plus profondes sur le seuil du lieu consacré à la prière et aux cérémonies de la religion.

La maison de Dieu est plus chère au moine que sa propre cellule : n'est-ce pas là qu'il vient trouver la force pour supporter les dures austérités imposées par sa règle, là qu'il répand sa grâce par les sacrements et la vérité par la parole chétienne, là qu'un jour sous les dalles et au milieu des rangs pressés de ses frères il se reposera dans la paix du tombeau ? Pour lui-même rien n'est trop pauvre, et pour l'autel tout lui semble insuffisant : afin de l'orner, il recherche et demande toutes les richesses auxquelles il a renoncé pour son propre compte.

Les religieux de la Croix de Colle suivirent cette inspiration ; leur zèle ne fut satisfait qu'après qu'ils eurent vu s'élever près de leur cloître un vaste sanctuaire, dont la grandeur et les richesses témoigneraient de leur foi et de leur piété persévérante. Le temple qu'ils ont bâti est demeuré debout malgré des changements que l'on ne pardonne qu'avec peine aux nécessités d'une destination nouvelle ; on peut encore juger de ce qu'il était au temps de ses splendeurs passées.

Digitized by Google

Lorsque les chanoines de Saint-Just mettaient le grand acharnement que nous savons à conserver le couvent de leurs voisins et refusaient de le restituer malgré les ordonnances de la sénéchaussée et les réclamations de ses propriétaires, l'église dont le noble chapitre s'était emparé était loin d'être ce que nous la voyons aujourd'hui. Ce n'était alors qu'une humble chapelle, obscure et humide, insuffisante pour recevoir les fidèles. Sa pauvre apparence l'avait sauvée du pillage et de la ruine : le chapitre qui s'y réfugiait ne pouvait pas trop s'en plaindre. Il fallut un siècle pour terminer l'édifice dont le Père Simon Guichard, quelques mois après l'établissement du monastère, avait jeté les fondements.

La première avait été posée et bénite, le 25 mai 1555, par le Révérend Père seigneur Botheau, auxiliaire de l'archevêque de Lyon, le cardinal de Tournon. Cent ans après, l'évêque d'Autun, Louis Dony d'Attichy faisait la consécration solennelle du temple, dédié à l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie.

Cette cérémonie s'accomplit avec une pompe extraordinaire et au milieu d'une foule accourue de tous les côtés et de tous les rangs de la cité. On avait choisi le lundi de la Pentecôte, 2 juin 1653, fête chômée à cette époque : le prélat qui officiait était un ancien religieux minime, l'auteur même de l'histoire de son ordre. Nommé à l'évêché de Riez en 1630 par la bienveillance du cardinal de Richelieu, qui l'avait rencontré et apprécié pendant son exil d'Avignon, il avait été depuis peu transféré à celui d'Autun. Une coutume fort ancienne, qui remettait à l'évêque d'Autun pendant la vacance du siége, l'administration spirituelle et temporelle du diocèse de Lyon, lui permettait ainsi d'exercer ce droit temporaire dans une maison de son ordre et dans la ville métropolitaine.

Digitized by Google

Pour perpétuer le souvenir de cette solennité et de ces diverses circonstances heureuses, une plaque de cuivre fut placée en face de l'entrée de l'église avec l'inscription suivante:

AD PERPETUAM REI MEMORIAM

Anno a Nativitate Christi MDCLIII feria secunda Pentecostes die 2 juin illustrissimus et reverendissimus in Christo Pater et Dominus D. Ludovicus Donius d'Attichy, eduensis episcopus, comes Sedeloci, comitiorum Burgundiæ perpetuus præses, Ecclesia métropolitanæ et Primatialis Lugdunensis in spiritualibus et temporalibus sede vacante, jure Regali administrator, in ordine nostri assumptus, administrationis suæ mense, hoc templum Deo, Beatæ Mariæ Virgini assumptæ, ac S. P. N. Francisco de Paula solemni ritu.

INAUGURAVIT ET CONSECRAVIT (1).

L'œuvre complétement terminée s'offrait alors aux regards et à l'admiration dans ses vastes proportions et dans ses grandes lignes architecturales, sans accuser d'une manière choquante les différentes époques de sa construction. Elle formait une nef unique, longue de cent mètres environ, avec dix chapelles latérales fort élevées et somptueusement ornées.

(1) « Pour perpétuelle mémoire. L'an de la nativité de Notre Seigneur, 1653, le lundi de la Pentecôte le 2 juin, l'illustrissime et révérendissime Père en Jesus-Christ et Seigneur Louis Dony d'Attichy, évêque d'Autun, comte de Saulieu, président perpétuel des Etats de Bourgogne, administrateur par droit royal, le siège vacant, de l'Eglise Métropolitaine et Primatiale de Lyon, élu dans notre ordre, le troisième mois de son administration, à Dieu et en l'honneur de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie et de notre Bienheureux père Saint-François de Paule, consacra et inaugura ce temple.»

Digitized by Google

« Ce monument, dit un écrivain familier avec les souvenirs lyonnais (1), fort important par sa forme, ses vastes dimensions en hauteur et en longueur, porte incontestablement les signes typiques de la Renaissance. Cette église a en effet le galbe des constructions de la période ogivale, habillé à la mode classique : de larges et hautes voûtes sillonnées de minces nervures carrées, qui retombent sur des niches à dais taillés en coquille et coiffés d'armoiries sculptées, des piliers minces adossés à un fût de colonnette engagée qui filent à de grandes élévations, des fenêtres immenses et qui demanderaient des meneaux, de nombreuses pierres tombales marquées au coin de l'époque à laquelle nous nous reportons, en un mot une foule de détails d'ornements dont les motifs annoncent le faire plus ou moins pur d'une renaissance un peu avancée. »

Le premier bienfaiteur de cette cette église fut, après le comte de Vichy, doyen de Saint-Jean et fondateur du monastère, François de Chevalet, seigneur de Frelus, un de ses meilleurs amis et son exécuteur testamentaire. Il avait promis de se charger de l'édifice entier, avait déjà dépensé plus de 5,000 livres et comptait bien l'achever ; mais la mort, qui l'enleva dès 1571, ne lui en laissa pas le temps. Sa veuve et son gendre, « noble homme et sage maître Jacques Faye, conseiller du roy et maître des requêtes en son hôtel », trouvèrent une succession embarrassée et ne purent continuer ce qui avait été commencé.

Ils abandonnèrent leurs droits et leurs priviléges d'insignes donateurs et permirent aux minimes d'accepter les offres charitables qui leur étaient adressées d'autre part. Ils les priaient néanmoins de conserver comme marque de

(1) Th. Mayery : *Revue du Lyonnais*, novembre 1859. — L'Eglise des Minimes.

Digitized by Google

générosité du défunt les armoiries de sa famille qui étaient placées sur les colonnes du chœur (1).

Les travaux recommencèrent donc : quelques chapelles furent dès lors construites et dotées, les caveaux funéraires creusés et bâtis, le clocher élevé et des embellissements intérieurs entrepris (2).

Mais l'édifice offrait un grave inconvénient, dont on sentait toute l'incommodité sans pouvoir complètement s'en délivrer. Afin d'observer la règle lithurgique, qui était de tourner à l'orient le chevet d'une église, on avait adossé celle ci à la colline et tout le bas se trouvait enfoncé au pied de la montagne. Cette disposition n'était pas sans désagrément ; elle entretenait une perpétuelle humidité, l'eau suintait le long des murailles et menaçait de les ruiner.

---

(1) *Arch. Départ. du Rhône.* — H. 367 *liceres de différentes pièces.* — Coppie de l'acte que nous avons fait entre Mme de Frélus et nous touchant le commencement de la Batisse de notre église et sa réponse est icy après selon la sommation qui lui a été faite.

Faict à Lyon maison d'habitation des dicts sieurs mariés Faye et de honnête dame Isabeau Sey veufve de feu François de Chalvet size en rue de la Juiverie le 4 Janvier 1577

Présents Charles Faye conseiller du Roy en sa cour de Parlement de Paris, chanoine de l'Eglise Notre Dame de Paris et maistre René de la Marc cler du dict sieur maistre des requestes et moy notaire royal Margat.

Dans un autre cahier manuscrit (4363) nous avons trouvé une lettre écrite en date du 16 Avril 1631 par le R P. du Bourg, provincial, répondant à la fille de Mr de Frélus pour lui annoncer que les armes de son père seront conservées aux chappiteaux des quatre colonnes du chœur et qu'au cas que la démolition en soit faicte, les dictes armes seront portées et posées en mesme en droict dans le chœur nouveau.

(2) Dans l'*Inventaire* de 1682 (H 363) nous trouvons la note suivante :

« Des procédures ont été contre nous faictes en l'année 1600 à la requête de Pierre Berne, maitre masson, pour quelques sommes qu'il prétendoit lui estre deues du reste du prix faict des murailles de notre dortoir et réfectoire et de 15 caves ou tombeaux de l'Eglise; sur lesquelles prétentions sentence de la sénéchaussée de Lyon estant intervenue par laquelle nous avons esté mis hors de cour et de procès; le dict Berne en ayant appelé et obtenu arrêt interlocutoire enfin, par transaction du 22 octobre 1603 accord a été faict à la somme de 60 livres, qui a esté payée pour toutes ses prétentions, moyennant quoy nous sommes demeurés respectivement quittes.

Digitized by Google

On avait songé à plusieurs reprises à creuser le terrain et pendant quelque temps on avait même entretenu l'espérance d'agrandir le temple ; mais les travaux devaient être si considérables et entraîneraient de si fortes dépenses que le projet, faute de ressources, restait suspendu.

La Providence inspira à l'obéancier de Saint-Just, Maurice de Fenoyl, dont nous avons raconté les largesses, d'entreprendre ce que le couvent n'osait pas commencer.

Les fondations du nouveau chœur furent jetées vers 1625 ; la construction poursuivie avec une activité, que la rareté des aumônes ne ralentissait plus, dura une dizaine d'années. Ce qui fut fait égalait en longueur ce qui avait été bâti précédemment ; les religieux réservèrent pour eux-mêmes cette partie de l'église et toute l'ancienne fut laissée à ceux que leur dévotion amenait aux offices du monastère (1).

Si nous voulons, en chroniqueur fidèle, mettre dans notre récit le même scrupule que les moines ont eux-mêmes apporté à n'oublier aucun de leurs bienfaiteurs, nous n'omettrons pas de placer à côté de l'obéancier de Saint-Just un de ceux qui l'aidèrent le plus dans sa tâche généreuse, noble Estienne Louys, conseiller et élu en l'Élection du Lyonnais. Voici en quels termes les notes manuscrites d'un inventaire du couvent parlent de cet homme de bien :

---

(1) Le Registre des actes consulaires f. 152 porte au 5 Juillet 1633 la mention suivante : Mandement pour les Pères Minimes de la somme de 150 livres pour leur aider à rétablir la voûte de leur église.

En même temps qu'ils construisaient une partie neuve, les religieux sans doute faisaient réparer le reste de l'édifice.

Dans l'inventaire de 1682, nous lisons : Sentence de la Sénéchaussée de Lyon du 17 Août 1632, contre Aignan et Claude Rochefort massons pour la restitution de la somme de 153 livres de laquelle ils ont été surpayés plus que leur ouvrage faict au nouveau chœur de notre église ne montoit.

Digitized by Google

« Un sépulcre est accordé à notre Estienne Louys sous « le bon plaisir de nos supérieurs et suivant le désir du « dict Seigneur obéancier de Saint-Just nostre insigne « et très mérité bienfaiteur, pour luy témoigner par ce « moien la bonne et reconnaissante volonté que nous avons « de ses bienfaicts et à Monsieur Louys l'obligation sin- « gulière qui nous demeure du soing et de la peine qu'il « luy a plu prendre en la conduite de l'édifice de notre « nouveau chœur où il a vacqué jusques à sa perfection « avec beaucoup de zèle et affection se détournant même « à toute heure de ses propres affaires pour l'accomplis- « sement du dict œuvre (1). »

Un ami aussi dévoué des pères Minimes, après avoir obtenu, à cause de ses bons et durables services, un tombeau chez eux, méritait bien une mention dans leur histoire (2).

Avant même que le chœur, dont nous venons de parler, fût achevé, la plupart des chapelles intérieures étaient fondées par quelques-unes des plus riches et des plus illustres familles lyonnaises.

C'était une des plus chères coutumes de la piété dans ces siècles croyants que d'avoir son tombeau dans l'église d'un monastère, de recommander sa mémoire aux prières incessantes des religieux et d'assurer, par ses aumônes, la célébration des messes fréquentes à l'endroit même que

(1) H 363. Inventaire de 1682.

(2) Avant de mourir, noble Louys établit en faveur du couvent deux rentes, l'une de six livres et l'autre de dix-neuf, pour faire célébrer annuellement une messe du Saint-Esprit. Sa femme, Madeleine Molandier, avait laissé par testament un don de 300 livres.

Enfin, comme si l'amitié pour les Minimes avait été héréditaire dans cette famille, son fils Antoine Louys, dans son testament du 18 février 1659, laisse deux sommes considérables, l'une de 300 fr., en considération de son fils le R. P. Estienne Louys, minime, et l'autre de 1,500 fr. payable trois ans après le décès de sœur Marie, sa fille, religieuse au couvent de Sainte-Ursule. — H. 366. Livre d'acquisition, etc.

Digitized by Google

l'on avait choisi pour être enseveli. Parfois aussi une confrérie ou une corporation possédait sa chapelle, pour y honorer ses patrons, y célébrer ses fêtes, et quand elle n'était pas assez riche ou assez importante pour se bâtir un édifice particulier, elle demandait à une communauté, qu'elle estimait par-dessus les autres, l'hospitalité pour ses dévotions traditionnelles.

Les Minimes comptaient neuf chapelles érigées pour de semblables motifs et dotées par de nobles personnages ou d'anciennes confréries. Elles étaient dédiées à la Sainte-Vierge, à saint François de Paule, à saint Denis et à sainte Geneviève, aux Rois Mages, à saint Joseph, à saint Pierre, à saint Antoine et à sainte Marguerite (1). Nous dirons quelques mots sur chacun de ses sanctuaires particuliers, qui étaient comme l'ornement et la grande couronne de la grande église de la Croix de Colle. Et afin de mettre quelque ordre dans notre récit, nous recommencerons par les chapelles du côté droit et, allant de bas en haut, nous les suivrons une à une, pour remonter vers le maître autel ; passant ensuite à gauche, nous continuerons notre énumération et nous descendrons jusques vers la dernière, la plus voisine de la porte d'entrée.

La première, par son ancienneté et la place qu'elle occupe dans le plan que nous venons d'indiquer, est celle qu'avait fondée en 1577 Pierre d'Auxerre (1).

Né, croit-on, à Tarare, avocat du roi à la Sénéchaussée de Lyon, ce magistrat devint président du Parlement de Toulouse quand cette cour fut transférée à Béziers (1593). On lui reproche la part qu'il aurait prise à la Saint-Bar-

(1) Cf. Bullioud. T. 2, p. 104 essq. Manuscrit de la Bibliothèque de Lyon.

(1) On rencontre ce nom écrit tantôt encore d'Auxerre, tantôt même Dosserre.

Digitized by Google

thélemy, en venant lui-même affirmer à Mandelot que l'ordre du roi était que tous les huguenots fussent massacrés. De Thou l'accuse d'avoir eu des mœurs peu dignes de son caractère ; d'autres louent sa profonde science et un vieil auteur affirme que de son vivant il était reconnu pour l'un des plus doctes et mieux disants hommes de robbe qui fust de Lyon à Paris (1). Bullioud, qui l'a inscrit dans la liste des Lyonnais célèbres, raconte sa mort tragique ; il fut subitement frappé pendant qu'il se lavait les doigts et répondait à quelqu'un qui l'entretenait des affaires du collége des Jésuites à Tournon, qu'il s'en souciait comme des taches qui disparaissaient de ses mains (2).

Ce fut à l'occasion d'un deuil bien douloureux et bien prématuré qu'il demanda aux Minimes d'élever une chapelle et d'en faire un tombeau de famille. Son unique fille lui avait été enlevée à la fleur de l'âge, dans tous les charmes de la vingtième année et pour son affection paternelle cette fondation pieuse fut comme le témoignage et la consolation de son profond chagrin.

Il prit à sa charge tous les frais de bâtisse et d'entretien, demanda qu'une messe y fût célébrée chaque jour et assura une rente annuelle de 100 livres (3).

Le contrat fut rédigé dans la forme suivante : « A esté « accordé audict noble Pierre d'Ausserre, seigneur de « Rochefort, que la chapelle la plus proche de la sacristie « du côté de bise, laquelle il a fait construire, lui demeu- « rera propre et aux siens avec la cave étant au-dessous,

(1) Cf. Michaud. — *Biographie universelle.*

(2) Bullioud. *Lugdunum sacro-prophanum.* Manuscrit de la Bibliothèque de Lyon. Rubys. (livre 3 de son *Histoire véritable de Lyon)* place cette mort à l'année 1695.

(3) Arch. départ. H. 356. Livre ancien des chapitres généraux et particuliers. Compte-rendu du chapitre tenu en 1577.

Digitized by Google

« sans qu'il soit possible y enterrer aucun corps sans sa « permission ni recevoir aucune fondation en y celle que « celles qu'il y voudra faire à quoi il se réserve d'y pour- « voir ; laquelle chappelle sera nommée sous le vocable de « Notre-Dame (1). »

En 1581, le président d'Ausserre souscrivit une nouvelle pension de 15 livres pour qu'une seconde messe fût célébrée chaque vendredi et son petit-fils Antoine laissa par testament une somme de 300 livres, affectée aux mêmes intentions et avec charge de lui donner sépulture aux caveaux de ses ancêtres (2).

Mais leur héritière, Eléonore de Colligny, femme de Claude de Gadagne, ne consentit pas à conserver les obligations imposées par les contrats précédents. Elle remit la libre disposition de la chapelle aux pères Minimes, qui la cédèrent eux-mêmes à Antoine Pratlong, conseiller et élu en l'élection du Lyonnais.

Son nom fut alors changé, elle fut placée sous le vo-

---

(1) H. 363. Inventaire de 1682.

(2) H 363. Inventaire de 1682 et H. 367. Livre contenant différentes pièces, etc Testament de noble Antoine d'Ausserre, portant légat de 300 livres, du 1er decembre 1616, — laquelle somme a esté payée par dame Eléonore Colligny, femme de M. Claude de Gadaigne, seigneur de Beauregard, son héritière.

Au chapitre de l'année 1626, on reçoit la demande de Pratlong et propose d'en parler au seigneur de Beauregard. Dans celui de 1629, on accorde la chapelle demandée: enfin nous lisons dans le procès-verbal du chapitre général tenu à Marseille, en 1635, nous lisons : ces mots :

« *Item ad usum sepulturæ illud sacellum quod antiquitus pertinebat* « *ad nobilissimum d'Ausserre et dominum de Beauregard concedunt* « *co mod quo potest concedi secundum jura et bullas pontificales fa-* « *miliæ domini Pratlong, insignis dum viveret Benefactoris Lug* « *dunensis conventus.* »

« Pour servir de sépulture les capitulants concèdent de la façon qu'on peut la concéder et selon les droits et les bulles des souverains pontifes, la chapelle qui a appartenu anciennement au noble d'Auxerre et au sieur de Beauregard, à la famille du sieur Pratlong, insigne bienfaiteur pendant sa vie du couvent de Lyon. »

Toutes ces formalités indiquent qu'il existait sur ces chapelles comme un droit de propriété qui était conservé et qu'on respectait avec la plus grande inviolabilité.

Digitized by Google

cable de Saint-Antoine et de Sainte-Marguerite. Les priviléges, les droits et les charges de possession passèrent à ses nouveaux maîtres, qui ne manquèrent pas de tirer honneur de la concession qu'ils avaient sollicitée et obtenue (1).

La seconde chapelle, de toutes la plus ornée et la plus en vénération, était dédiée à la Vierge Marie. Son autel reçut une consécration spéciale en même temps que ceux du grand chœur et de saint François de Paule. Les fidèles aimaient à venir fréquemment prier près de l'image de la mère de Dieu qu'on invoquait dans ce lieu sous le nom de sainte Marie Majeure, par allusion à une des basiliques les plus vénérées de Rome.

L'Abbé J.-B. VANEL.

(A suivre).

---

[1] H 363 Cession de la susdite chapelle faicte en notre faveur par Mlle de Beauregard, héritière dudit seigneur d'Auxerre et au même temps nouvelle cession faite par le couvent en faveur de sieur Anthoine Pratlong sous la charge de la susdite pension de 15 livres, outre laquelle ledict sieur Pratlong a doté la chapelle d'une autre pension de 30 livres sous la charge de deux messes basses chaque semaine, l'une de sainte Marguerite et des trépassés, jour du décès de damoiselle Marguerite Rolin sa femme et l'autre de saint Anthoine et des trépassés le jour de son décès qui fust un mardy, avec quelques suffrages; le tout par un même contrat qui est du 28 may 1629.

Nous avons trouvé des quittances de cette rente jusqu'en 1691. — La dernière a été passée à dame Catherine Giry, veuve du sieur Guillaume Pratlong et tutrice de leurs enfants. — H 350. *Livre ancien des chapitres généraux et particuliers.*

Digitized by Google

CAHIER

DES

PLAINTES, DOLÉANCES ET DEMANDES

DU TIERS-ÉTAT

DE LA VILLE ET SÉNÉCHAUSSÉE DE LYON TANT DE LA VILLE QUE DE LA CAMPAGNE

Arrêté et signé en commun, le 26 mars 1789.

Un de nos amis nous communique une copie collationnée par le Greffier secrétaire du Tiers-Etat de la Sénéchaussée de Lyon, du cahier des Plaintes présentées par nos pères, les bourgeois de Lyon, au Gouvernement du vertueux et malheureux Louis XVI. Nous croyons cette pièce peu connue. Elle nous paraît intéressante au point de vue de l'histoire et nous la donnons avec empressement à nos lecteurs, en remerciant le bibliophile généreux qui collectionne et sauve de la destruction et de l'oubli tant d'objets précieux pour Lyon, qui est toujours prêt à communiquer aux travailleurs toutes les richesses historiques qu'il recueille et dont la modestie se refuse à toute publicité.

A. V.

Digitized by Google

CAHIER

DES

PLAINTES, DOLÉANCES ET DEMANDES DU TIERS-ÉTA

UN ROI JUSTE et bienfaisant, l'objet de l'amour de ses peuples, rassemble les représentants de la Nation, pour apporter un remède aux playes de l'Etat, rappelant les François aux droits imprescriptibles d'un peuple libre et généreux ; il veut, de concert avec eux, s'occuper de la réforme des abus, de l'établissement d'un ordre fixe et invariable dans toutes les parties de l'administration et de tout ce qui peut intéresser la prospérité générale, et le bien de tous les sujets de ce vaste empire.

Grâces éternelles lui soient rendues ! que l'expression de la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance soit le premier vœu dont seront chargés, au nom de cette sénéchaussée, les députés du Tiers Etat ! Proposons à ce monarque chéri et à la nation assemblée des vues vraiment patriotiques et dignes de l'auguste assemblée qui établira les bases inébranlables, sur lesquelles doit reposer la félicité publique.

CHAPITRE PREMIER

Constitution

Le pouvoir arbitraire fut la source de tous les maux de l'Etat, ainsi notre premier vœu est l'établissement d'une constitution vraiment nationale qui détermine les droits de tous, et des lois qui les maintiennent. En con-

Digitized by Google

séquence, nos députés prieront les Etats Généraux d'arrêter, et sa Majesté de vouloir bien sanctionner une loi vraiment constitutionnelle, dont voici les principaux objets :

1° Que la loi est l'expression de la volonté générale de la nation, sanctionnée par la volonté du Roi, ou l'expression de la volonté royale, approuvée et consentie par la volonté générale de la nation.

2° Que les États généraux, régulièrement composés, seront solennellement reconnus être la seule assemblée compétente pour déclarer la volonté générale de la nation après mûres et libres délibérations.

3° Les États généraux détermineront le retour prochain et périodique de leurs assemblées, qui ne pourront jamais être éloignées de plus de trois années ; le droit de convocation, la forme des élections et la représentation de chaque province, en telle sorte que les députés soient choisis librement dans leurs ordres respectifs; que ceux du Tiers-Etat soient toujours en nombre égal à ceux du clergé et de la noblesse réunis ; que les suffrages se recueillent par têtes ; que les décisions se forment à la pluralité ; que les cahiers des trois ordres soient présentés avec même cérémonial ; et que les assemblées ne puissent être rompues avant la fin de toutes délibérations.

4° Les Etats Généraux rédigeront en charte les lois fondamentales relatives à la succession au trône, aux domaines de la couronne, à l'établissement et aux pouvoirs de la régence, ainsi qu'à la nécessité et au droit d'assembler les Etats, en cas de mort ou d'absence du souverain.

5° Toutes les chartes, capitulations, priviléges, indemnités et franchises des particuliers, des corps, commu-

Digitized by Google

nautés, villes, provinces, et ordres de l'état relatives à l'impôt, seront réunis à la disposition des Etats généraux; en conséquence, il n'y aura de loi en France, que celle qui aura été proposée par les Etats Généraux, et sanctionnée par le Roi ; et il ne sera levé aucun impôt, fait aucun emprunt des étrangers, des provinces ou des sujets, apporté aucun changement dans la valeur ou le titre des monnaies, ni mis aucun papier en circulation, sans le consentement des Etats Généraux. Ceux-ci ne pourront jamais consentir l'impôt, ni aucunes levées de deniers pour un espace qui excède de six mois le jour fixé au retour périodique des Etats Généraux, et ceux qui tenteroient de le percevoir après ce terme, seront poursuivis par les juges ordinaires, et punis comme concussionnaires.

6° Il sera établi des règles fixes pour assurer à la nation la liberté dans le choix des députés aux Etats Généraux: pour faciliter les élections, le Royaume sera divisé par districts, le nombre des députés généraux, pour chaque district ; sera réglé, à raison de sa population et de ses contributions; toutes les élections se feront dans les campagnes par communautés, et dans les villes par arrondissements, et non par corporations,

7° Tout droit de propriété sera inviolable, et nul ne pourra en être privé, même à raison d'intérêt public, qu'il n'en soit dédommagé sans délai et au prix qu'arbitreront des experts amiablement choisis où nommés en justice par le propriétaire d'une part, et par le syndic des états provinciaux d'autre part.

8° Aucun état civil, ou grade militaire, n'appartiendra exclusivement à un ordre de l'état.

9° La loi constitutionnelle ordonnera que les impôts qui seront consentis par les Etats Généraux, quelque

Digitized by Google

soit leur dénomination, leur objet seront rapportés également et proportionnellement à leurs propriétés et facultés par tous les sujets du Roi sans distinction d'ordre et sans qu'il puisse exister, soit quant aux biens, soit quant aux personnes, aucune exception, privilége, immunité ni faveur, et nonobstant tout affranchissement ou abonnement, et l'impôt dans chaque ville, paroisse ou commune, sera réparti et recouvré sur un même rôle.

10° Il sera établi, dans chaque généralité, des états provinciaux composés de membres librement élus. Ceux pris dans le Tiers-Etat ne pouront être élus que dans les membres qui composent cet ordre et seront en nombre égal aux membres réunis du Clergé et de la Noblesse; la présidence sera élective.

Les fonctions des états provinciaux, leur régénération et leur régime seront réglés par la loi constitutionnelle.

11° Cette loi ordonnera dans toutes paroisses et villes sans exception, l'établissement d'une assemblée municipale, composée de membres librement élus parmi les contribuables, habitans ou forains, dont la moitié au moins sera prise dans l'ordre du Tiers Etat; le nombre des membres sera détermiué à raison de l'importance et de la population des villes et des campagnes; la même loi réglera les fonctions, le régime et la régénération de ces assemblées et prononcera l'abolition de toutes les municipalités subsistantes,

12° Pour assurer dépôt et la publicité de la loi, elle sera envoyée aux états provinciaux qui la feront enregistrer et publier dans les cours et tribunaux ordinaires, sans que dans aucun cas les cours puissent apporter dans l'enregistrement aucune restriction, modification ou retard.

Digitized by Google

13° Toute servitude personnelle sera abolie en France. La loi constitutionnelle assurera à toutes personnes la liberté individuelle : en sorte que nul ne puisse être ou constitué prisonnier, qu'en vertu d'un décret décerné par les juges ordinaires, et dans le cas où il serait reconnu que l'emprisonnement provisoire pût être nécessaire à l'ordre public, toute personne, ainsi arrêtée, sera remise dans vingt-quatre heures, au plus tard, à ses juges naturels, qui seront tenus de statuer dans le plus bref délai, même de lui accorder son élargissement provisoire en donnant caution, à moins que le détenu ne soit prévenu d'un délit qui entraineroit une peine corporelle. Il sera défendu, à peine de punition corporelle fixée par la loi, à tous officiers, soldats, exempts ou autres, s'il n'est aide à justice, porteur d'un décret ou jugement, d'attenter à la liberté d'aucun citoyen, en vertu de quelqu'ordonnance que ce puisse être, et toute personne qui auroit sollicité ou signé un tel ordre, ou favorisé son éxécution, sera prise à partie devant les juges ordinaires qui prononceront contre les coupables la peine indiquée par la loi, et les dommages et intérêts dus au citoyen lésé.

14° Les assemblées municipales et paroissiales, ainsi que les hôpitaux et tous autres établissements publics rendront leurs comptes tous les ans, aux Etats Provinciaux qui arrêteront les leurs chaque année, et les rendront aux Etats Généraux, lors de leur tenue périodique ; les Etats Généraux apureront aussi le compte des finances de l'Etat, et tous les différents comptes seront sans délai imprimés et rendus publics ; enfin les Etats Généraux aviseront aux meilleurs moyens d'établir la comptabilité et la responsabilité des Ministres, et de prévenir la dissipation des finances, et l'infraction des lois dans l'intervalle des assemblées de la Nation.

Digitized by Google

15° Comme dans toutes sociétés il n'y a point de bonheur à espérer sans une bonne constitution, la province du Lyonnois recommande à ses députés de ne délibérer sur aucun objet, avant que la constitution françoise ait été fixée par les Etats Généraux.

CHAPITRE II.

Eglise

Nous demandons que la religion catholique, apostolique et romaine soit seule dominante en France. Nous demandons que le Clergé séculier et régulier aliène, dans le délai qui sera fixé par les Etats Généraux, une partie de ses biens pour le payement de ses dettes, soit à jour, soit en constitution de rentes; que les aliénations faites jusqu'à ce jour soient déclarées irrévocables, sans pouvoir être attaquées sous quelque prétexte que ce soit.

Les députés présenteront le vœu des communautés pour l'érection en cures, des annexes et vicaireries perpétuelles, pour la suppression des dîmes, casuels et quêtes, aux offres des communautés de pourvoir aux dépenses pour le service divin et à l'entretien des curés et vicaires, de manière à leur permettre de soutenir la dignité de leur caractère, et de rendre des secours à l'indigence, qu'il ne sera plus impétré, pour quelque bénéfice que ce soit, des provisions en cour de Rome; mais que les actes de nomination soient assujettis à un droit de sceau au profit de l'Etat, conformément au tarif qui sera arrêté par les Etats Généraux.

Que la pluralité des bénéfices soit prohibée, à moins que leurs revenus réunis n'excède pas la somme de douze cents livres; dès la prise de possession d'un se-

Digitized by Google

cond bénéfice, les deux bénéfices seront réputés vacants et impétrables, et les ecclésiastiques non bénéficiés en seront pourvus à premiére réquisition ; la résidence pour les bénéfices qui l'exigent sera au moins de dix mois chaque année, nonobstant tous priviléges, dispenses, emplois ou affaires ; en cas d'absence, les officiers municipaux des villes et communautés seront autorisés à saisir les deux tiers des revenus des bénéfices, pour les employer au soulagement des pauvres. Que les dispenses de parenté soient accordées gratuitement par l'Evèque diocèsain, dans tous les cas prévus par les canons; celles de publications de bans n'auront plus lieu à l'avenir.

Que les vœux, pour l'entrée en religion, ne pourront plus être prononcés avant l'âge de vingt cinq ans accomplis. Que les communautés religieuses qui ne seront pas composées au moins de sept religieux prêtres, soient éteintes et supprimées; les religieux réunis à une autre maison de leur ordre, et leurs biens vendus pour payement de partie des dettes du Clergé.

Que sur tous bénéfices dont le revenu excédera 2000f. il soit imposé une taxe déterminée par les Etats Généraux. Le produit en sera appliqué : 1° aux besoins des communautés des filles non rentées, à des prêtres du diocèse vieux ou infirmes ; 2° à l'établissement d'écoles et hospices de Charité dans les campagnes.

Que la régie des économats soit supprimée, que lors de la vacance des bénéfices, la perception des fruits et revenus jusqu'à la prise de possession du nouveau titulaire, la reconnoissance de l'état des bâtiments et fonds, la distinction des réparations, à la charge de la succession, les poursuites contre cette succession, soient faites à la diligence des états provinciaux.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Législation.

Les lois civiles et criminelles sont la sauve-garde de l'honneur, de la vie et des propriétés de tous les citoyens, elles sont la règle de leur conduite.

C'est d'après ces vérités importantes que nous supplions le Roi, et les Etats Généraux de rassembler, le plus tôt possible, toutes les lumières de la magistrature, du barreau et des bons citoyens, pour établir un code uniforme, s'il est possible, pour tout le Royaume; clair, précis et assez à la portée de tout le monde pour que chacun puisse y trouver, sans effort, le tableau de ses devoirs et de ses droits.

SECTION PREMIÈRE

Tribunaux et officiers de justice

1° Les députés exposeront le danger de la vénalité des charges de magistrature, et en demanderont avec instance l'abolition.

2° On demande qu'il soit établi, dans chaque province, et notamment dans celle du Lyonnois, une cour souveraine qui sera fixée à Lyon pour connoitre, en dernier ressort, de toutes matières civiles et criminelles, même des droits fiscaux et domaniaux; que les charges en soient électives, inamovibles et ouvertes à tous les ordres et que quelques unes soient attribuées à des conseillers clers et à des négociants recommandables.

En conséquence, on demande que la jurisdiction ecclésiastique soit réduite à la connoissance des sacrements et de la discipline canonique et que toutes les commissions,

Digitized by Google

eaux et forêts, élections et autres tribunaux d'exception, tant souverains que de première instance, soient supprimés, en pourvoyant, par les Etats Généraux, au remboursement des offices; on exceptera de cette suppression les amirautés, les justices consulaires et les conservateurs des priviléges des foires.

3° On demande la suppression des commissaires enquêteurs, receveurs des consignations, commissaires aux saisies réelles, experts jurés et greffiers des rapports, payeurs des gages, jurés priseurs et notaires seigneuriaux; en conséquence, que les scellés soient mis par les juges, les inventaires faits par les notaires, les consignations reçues gratuitement dans la caisse des états provinciaux, des prud'hommes experts nommés dans chaque paroisse; que les notaires royaux soient astreints à la résidence fixée par leurs titres; que les juges des seigneurs soient inamovibles et incapables de postulation; et qu'enfin chaque cour souveraine fasse, pour son ressort, un tarif général, clair et modéré des épices et de tous les droits dus aux notaires, procureurs, greffiers et huissiers.

4° On demande qu'il soit établi partout où faire se pourra, 1° un ou plusieurs juges de paix élus par la paroisse, pour concilier les différends des habitants, en sorte qu'on ne puisse se pourvoir en justice avant que les juges de paix aient porté leur décision: 2° un conseil charitable, dans chaque arrondissement, pour aider de conseils, d'avances, les pauvres dans l'exercice de leurs droits: 3° que les procureurs et huissiers soient responsables des nullités des procédures provenantes de leurs faits, et qu'il soit rédigé un réglement qui détermine les cas où les notaires répondront des nullités de leurs actes,

Digitized by Google

SECTION SECONDE

Réforme des lois

Il sera formé un code national, adapté à nos mœurs et à notre gouvernement, qui prescrive les formes à suivre en matière civile et criminelle, et qui concilie, autant qu'il sera possible, le droit Romain et les diversités des coutumes; et pour y parvenir, les Etats Généraux choisiront des commissaires parmi les plus habiles jurisconsultes de chaque province.

On désireroit que le but des lois civiles fût d'unir les époux par des intérêts communs, de rendre l'autorité paternelle plus respectable, et d'assurer les propriétés et le repos des familles par l'abréviation du terme des prescriptions.

On demande un code pour le commerce, simple, noble, protecteur de la bonne foi, et digne de la loyauté des négociants français.

On attend surtout un code de lois agraires qui encouragent l'agriculture, qui veillent à l'éducation dans les campagnes, qui protégent les cultivateurs, leurs récoltes, qui détruisent l'oppression des capitaineries et les abus de la chasse, qui soumettent à des réglements la police des colombiers et des animaux domestiques, et qui prohibent toute servitude rurale sans titre, à moins qu'elle ne soit forcée et naturelle.

SECTION TROISIÈME

Procédure criminelle

En s'en rapportant à la sagesse des commissaires que choisiront les États généraux, la province du Lyonnois ne peut s'empêcher d'exprimer son vœu pour que le code

Digitized by Google

criminel classe les délits et les peines; que les coupables, sans distinction de rang, subiront la peine due au crime dont ils seront convaincus. Cette égalité de peines, indiquée par la seule raison, peut seule éteindre le préjugé fatal qui fait rejaillir sur une famille entière l'ignominie qu'inspire le supplice d'un parent criminel.

Nous espérons que les formes de cette loi nouvelle protègeront l'innocent contre une accusation injuste: mais provisoirement, nous demandons que l'information et le premier interrogatoire soient faits en présence de trois juges; qu'après le premier interrogatoire, il soit donné un conseil à l'accusé ; que dès lors toute l'instruction soit publique ; qu'il soit sursis, hors les cas de sédition, à l'éxécution de tout jugement portant condamnation de mort pendant trois mois, à compter de la notification au conseil de l'accusé, pour lequel accusé le jugement sera tenu secret; que la révision du procès sera faite huit jours avant l'éxécution ; que la peine de mort pour crime de vol soit abolie, et que dès à présent les prisons soient un lieu de sûreté et non un lieu de supplice.

(A suivre)

Digitized by Google

JOURNAL

DES

NOUVELLES DE PARIS

de 1734 à 1738 (1).

---

le 18 février 1735.

On assure le retour du maréchal de Broglie et l'on prétend que M. de Maillebois demande à revenir : L'un et l'autre retour ne sont fondés que sur l'antipathie qu'il y a entre eux et le duc de Noailles qui partira toujours le 25. M. d'Estaingt ne veut pas retourner en ce païs qu'on ne le fasse cordon bleu. M. le duc de Charost ne sera pas maréchal comme je vous l'avais mandé dans la précédente. On parle d'une conversation à ce, hier, de luy et de M. le cardinal, qui finit par dire que le précepteur avait bien trouvé le secret de se faire cardinal, mais que le gouverneur n'avait pu le faire maréchal. On dit que Mgr l'évêque de Lorient sera sûrement précepteur de M. le Dauphin (1). Le fils de M. Paris

(1) Charles-François le Fèvre de Lanbrière. La charge fut donnée à Mgr Boyer, évêque de Mirepoix.

Digitized by Google

de la Montagne qui est à Strasbourg a perdu contre un capitaine de cavalerie, nommé Grammont Colet, 80,000 écus au quinze. La comédie du *Préjugé à la mode* a toujours un grand succès. Les femmes n'en bougent et font tout ce qu'elles peuvent pour y attirer leurs maris. — Le *Pour et le contre* continue. Vous savez que l'auteur est dom Prevot (1) : j'ai dîné avec lui chez milord Quinston. C'est un homme extrêmement aimable et dont l'esprit est étonnant, puisque sur quelque matière qu'on le mette il en raisonne comme les maîtres de l'art les plus consommés, et cela avec une simplicité et une modestie peu communes dans les savants.

On ne parle ici que des magnificenses qu'ont occasionné les mariages illustres de ce carnaval dans le nombre desquels est celui de M. de Lenolan... On m'apprend que nous allons avoir un conseil de guerre composé de MM. d'Asfeld, de Guerchy, de Silly et quelques autres. On s'y prend un peu tard à la vérité. Mais encore c'est quelque chose de reconnaitre son erreur. La liste des officiers généraux qui doivent servir en Allemagne ne parait encore point dans le public : il y aura 28 lieutenants généraux et 48 maréchaux de camp.

On confirme le retour de M. de Broglie malgré la lettre affirmant que M. de Noailles lui a écrit. Ce seigneur n'a pas eu le talent de se faire beaucoup d'amis et il aurait besoin d'être quelque temps à votre école.

M. de Langeron, dont je vous ai dit la querelle avec un officier d'infanterie, a recu deux coups d'épée : les leçons que nos jeunes seigneurs reçoivent de temps à autre leur

(1) Antoine Prévost d'Exiles auteur de *Manon Lescaut* (1697-1763). Le *Pour et le contre* dura de 1733 à 1740, et forma 20 volumes in-12 ; il y fut aidé, à dater de tome XVI, par le Fèvre de Saint-Marc

Digitized by Google

inspireront plus d'attention à l'avenir. Rien n'est plus poli que le marquis de Courtanvaux depuis le coup d'épée qu'il a reçu d'un officier qu'il avait maltraité.

Les bals sont toujours pleins de quelques incidents. Le jeudi gras, sans la prudence de Bernac,, sergent aux gardes qui commandait le détachement des gardes, il y aurait eu un carnage épouvantable ; quelques jeunes gens ayant voulu danser la danse de Biron qui, (*sic*) par parenthèse, est une danse très-turbulente, parce qu'on est seize pour la danser et qu'elle se forme en rond. La sentinelle s'y opposa : on trouva cela mauvais et on maltraita la sentinelle ; la garde étant accourue, elle fut pelottée par 200 officiers et jeunes gens qui se renvoyaient les soldats avec leur fusils comme des ballons. Bernac eut assez de modération pour laisser passer le premier feu et tâcha de calmer les esprit par la douceur et la politesse ; dans cet intervalle les femmes faisaient des cris épouvantables et on avait cru qu'il n'en paraîtrait plus du reste du carnaval, mais le bal fut plus remply hier qu'à l'ordinaire.

Le Parlement a rendu un arrêt qui supprime le mandement de M. l'archevêque de Cambray, il a aussi supprimé une thèse qui vient d'être soutenue en Sorbonne par l'abbé de Bétham.

On a joué à la Comédie Italienne deux pièces nouvelles dont l'une est exécrable, et l'autre a fait quelque plaisir, c'est l'*Ennui du Carnaval*(1), le sujet est une critique de tous les spectacles qu'on a donnés cet hiver.

Ce 28 Février, 1735

Les lieutenants généraux viennent d'être nommés. M. de Guerchy a eu toutes les peines du monde de se

(1) Comédie en vers de Romagnesi et Riccoboni, représentée aux Italiens en 1735.

Digitized by Google

déterminer à servir, malgré les sollicitations pressantes de M. de Coigny, son ami et son camarade, et il a fallu un ordre du roi pour l'y obliger. M. de Bellisle ne commandera point de corps particulier, comme il a fait la dernière campagne et c'est une des clauses qu'a exigées M. de Coigny; il détachera les lieutenants généraux qu'il lui plaira et il ne veut point que d'autres aient le secret de la cour que lui et ce n'est qu'à cette condition qu'il part.

Il y a quelques tracasseries entre la cour et le parlement au sujet de l'arrêt suprimant le mandement de M. de Cambray, Le conseil vient d'en rendre un qui le casse et évoque l'affaire à lui. On jugeait hier au parlement une cause d'un médecin nommé Faron; un homme et une femme de province jouissant de 30,000 livres de rente, étant venus à Paris pour se faire guérir de la maladie à la mode, le médecin a laissé mourir le mari et a guéri la femme et l'a épousée trois mois après. Les parents du mari ont fait un procès au médecin et il y a eu au Châtelet un décret de prise de corps que l'arrêt a confirmé.

On continue à la Comédie française de donner le *Préjugé à la mode* (1) dont le succès est un vrai préjugé. Les Italiens viennent de donner une nouveauté qui a pour titre les *Ennuys du Carnaval* assez bien écrit. Cela ne ferait pas grand effet à Lyon. Mais le *Préjugé à la mode* y prendrait beaucoup, car nos Lyonnoises aiment beaucoup à être aimées de leurs marys. L'opéra nouveau de Danchet et de Campra (2) n'a pas été bien reçu du public

(1) Comédie en cinq actes de la Chaussée auquel Mlle Quinault en donna l'idée d'après une parade qu'elle avait vu jouer.

(2) Antonin Danchet, né à Riom en 1671, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, auteur dramatique justement estimé — André Campra (1660-1744) maître de la chapelle du roi.

Digitized by Google

le poème n'est pas bon, la musique en est froide et les décorations pitoyables. Ce spectacle a beaucoup perdu depuis qu'on ne se sert plus de Servandoni (1). Il y a aussi une actrice nouvelle qui a la plus jolie voix du monde ; elle vient du concert d'Amiens et se nomme Mlle Dussel. La Hantier est, de tous ceux qui paraissent dans l'opéra nouveau, celle qui fait le plus de plaisir ; elle chante comme à quinze ans et elle reprend le dessus sur la Maure. La Petitpas(2) a perdu sa voix avec sa liberté ; elle est entretenue comme une princesse par Bonier, mais elle est gardée à vue. La Carton s'est jettée dans la finance pour se consoler de la perte qu'elle a faite du duc de Quinston ; c'est un nommé Le Noir de Cindré, que vous avez vu à Lyon, qui l'entretient. Il est intéressé dans les vivres d'Allemagne, ce qui donna lieu à la Carton de dire, lorsqu'elle fut arrêtée : « Je me suis jettée dans les vivres, mais je lui ferai bien manger des rations. » De tous les ménages de théâtre, il n'en est pas de plus plaisant que celui de l'Intendant. Il a trois filles à l'Opéra qu'il entretient, la Richalet, la petite Breton et la Rabor. Il soupe alternativement avec elles ou toutes les trois ensemble, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il entretient la Rabor malgré elle, qui ne peut le souffrir et qui le lui dit tout naturellement ; mais loin de s'en formaliser, il l'en aime davantage. Il est vrai qu'il est obligé d'en venir quelquefois à de fâcheuses

(1) Servandoni, célèbre architecte (1695-1766) ; il s'occupa aussi avec un grand succès de l'organisation dramatique au point de vue des décors et surtout des machines.

(2) Fille d'un serrurier de Paris, elle débuta à l'Opéra en 1727 et se retira en 1739. Elle eut une plaisante aventure avec un officier éperdument épris d'elle, mais sans fortune ; il se résigna à entrer chez elle comme laquais ; reconnu après un temps assez long, il fut amplement récompensé.

Digitized by Google

extrémités pour la forcer à venir souper avec lui et il arrive qu'il la fait monter dans son carrosse à force soufflets et coups de pied au derrière. Mais, d'ailleurs, il paie bien exactement tous les mois. Toutes les trois sont danseuses.

Il n'y a rien de neuf dans la littérature ; il paraît une brochure de Le Sage, la *Journée des Parques*, mais, je l'ai trouvée assez plate, aussi bien que son 4° volume de Gil Blas qu'il vient de donner et qu'on juge bien qu'il avait été payé d'avance.

Le fameux Domprévot est toujours ici. Vous savez qu'il a été deux fois jésuite, bénédictin, deux ans soldat et il n'a que 28 ans. Tout le monde se bat ici à qui l'aura, et je suis sûr qu'il ferait fortune à se montrer à la foire. Il continue le *Pour* et le *Contre* toutes les semaines.

8 mars 1735.

On parle d'une disgrâce subalterne que celle du premier président entraîne, c'est celle de Bachelier, 2e valet de chambre du roi, on la regarde comme certaine ; son attachement pour le garde des sceaux et le coup qu'il a porté à M. de Noailles n'y ont pas peu contribué.

Voici une pièce nouvelle de vers qui, à la longueur près, a été trouvée extrêmement jolie ; il y a de l'imagination et des portraits.

Ce fut de février le vingt
Que, dès sept heures du matin,
On vit galoper Maurepas.
Alléluia !
La joye éclatait dans ses yeux.
Avec un ris malicieux
Chez le chancelier il entra.

Digitized by Google

Lorsque celui-ci l'aperçut,
Tout perplexe et tremblant il fut;
De son malheur il se douta.
Il ne lui dit que quatre mots :
Le roi redemande les sceaux ;
Aussitôt il les lui donna.
Lorsque Maurepas fut dehors
Jumilhac s'empara du corps ;
Ce fut le diable celui-là.
Ah ! permettez-moi, par pitié,
De dire un mot à ma moitié,
La pauvre enfant, elle en mourra !
Quand la bonne dame ent ouy
Le triste sort de son mary,
A la renverse elle tomba.
Elle s'arrachait les cheveux,
Et c'étaient des cris douloureux,
Quatre fois elle se pâma.
Mais ce fut inutilement
Malgré les cris et les tourments
Il en fallut passer par là.
Or est-il qu'il a Grosbois,
Dépouillé de tous les emplois
Longtemps je pense il y sera.
Cet événement dans Paris
A réjoui grands et petits.
A l'envi chacun y chanta!
Tout le monde le haïssait
Car ce beau monsieur regardait
Tout le monde de haut en bas.
Je veux par curiosité,
Aller à Grosbois cet été
Pour voir la morgue qu'il fera.
Et vous, M. le cardinal,
Qui ne fites jamais de mal
Tout bon Français vous bénira.

Digitized by Google

De mars ayant banni l'honneur,
Il ne vous manquait, monseigneur,
Que de chasser ce brouillon-là.
Vous l'avez fait. Dieu soit loué!
Le ciel, pour vous récompenser,
Vivre 120 ans vous fera.
Ainsi soit-il: le chansonnier
Le souhaite tout le premier,
Et toujours le souhaitera.
Convaincu que nous sommes tous,
Tant que vous serez parmi nous,
Que tout en France fleurira.
Alléluia!

12 mars 1735.

On ne parle ici que des propositions de paix qu'a apportées milord Valgrave: Les voici, supposé que vous ne sachiez pas en quoi elles consistent. On conservera au roi Stanislas la qualité de roi de Pologne et il pourra en porter les armes et on lui rendra tous ses biens. L'électeur de Saxe sera reconnu roi régnant; on donnera à Don Carlos Parmes et Plaisance, et les royaumes de Naples et de Sicile, au duc de Savoie, le Vigesicrano et quelques petites parties en sorte que le Tessin servira de limites à ses états. L'empereur aura le Milanais et le Mantouan et l'expectative du duché de Toscane; on donnera quelques villes au duc de Bavière dans le Tyrol et le bon jour à la France (1). Jugez si ces propositions ont été bien reçues;

(1) Notre chroniqueur commet une singulière erreur, car le traité de Vienne nous donna au contraire, les duchés de Lorraine et de Barrois. On sait que la possession fut assurée viagèrement avec le titre de roi à Stanilas Lekzinksi qui à ce prix renonçait à sa précaire couronne de Pologne. Mais dès ce jour, ces belles provinces nous appartenaient réellement.

Digitized by Google

cependant on travaille fort et ferme à concilier et l'on ne doute pas que la paix ne se fasse et si l'on fait encore cette campagne ce ne sera que par forme d'amusement. Notre bon cardinal a peur des Anglais et d'ailleurs son économie ne trouve pas son compte à cette guerre et sûrement il ne dépendra pas de lui qu'elle ne finisse. L'esprit de paix ne règne pas aussi bien chez les ministres de nos plaisirs, je veux dire les comédiens et les opérateurs. Mlle de Lerne que vous avez vue à Lyon, mécontente de ce qu'on lui avait enlevé le rôle de Pénélope pour le donner à la Ballicour a écrit trois lettres, au cardinal, au garde des sceaux et au duc de Gevres; les deux premières sont raisonnables, mais la troisième est assez singulière: « Comme je ne peux ni ne veux plus jouer la comédie, vous pouvez, Monsieur, avertir vos comédiens pour qu'ils prennent leur mesure là dessus. J'ai l'honneur etc. »

M. de Gevres a fait voir au roi cette missive qui pour toute réponse a dit : « l'Hôpital, » mais la de Lerne qui avait prévu l'orage s'est cachée ; le bruit court qu'elle a passé à l'étranger, mais les gens mieux informés disent qu'elle est chez le marquis de Nesle son protecteur. Dufrène, son mari, qui est brouillé avec elle depuis très-longtemps et qui en est même séparé, a voulu jouer au galant homme dans cette circonstance. Il est allé demander à Versailles son congé et comme il l'a fait un peu trop vivement et qu'il a dit au duc de Gevres qu'il aimerait mieux aller aux galères que de jouer la comédie. on a partagé le différend, on l'a envoyé au Fort-l'Evêque et la réflexion lui a rendu le bon sens. L'esprit de division et de révolte a passé de là à l'opéra. Mlle Lemaure ne voulait pas jouer dans *Jephté*, que l'on vient de donner pour remplacer l'opéra nouveau qui est absolument tombé. On l'avait forcée de prendre son rôle sous peine de la prison.

Digitized by Google

Elle parut le premier jour de la représentation, mais elle chanta si mal que le parterre fut obligé de la siffler. Elle s'avança pour lors et dit qu'elle se mourait et qu'on la faisait jouer malgré elle et se retira en contrefaisant l'évanouie. M. de Maurepas qui était à l'Opéra envoya un ordre pour la conduire tout habillée au Fort l'Evêque où elle a resté jusqu'au lendemain pour repasser de nouveau son rôle qu'elle a exécuté au mieux, ce qui a justifié sa punition.

La pauvre Camargo est condamnée à garder six mois le lit ou la chambre: on n'espère pas la revoir jamais à l'Opéra. Les efforts qu'elle a si souvent faits pour s'élever lui ont procuré un accident qui privera le public d'une danseuse qui ne sera pas de sitôt remplacée. Madame la duchesse d'Harcourt est morte la nuit dernière. M. Marton, colonel de Conty, quitte le service; c'est un sacrifice qu'a exigé Mlle de la Roche-sur-Yon. La princesse de Modène (1) est arrivée en bonne santé; déjà on dit qu'elle restera toute sa vie à Paris.

23 mars 1735.

Les tablettes de Fort-l'Evêque sont admirables pour le rhume et Mlle Lemaure, depuis qu'elle en a usé, chante mieux que jamais.

L'abbé Pélegrin, triomphant d'avoir fait quitter la place à un académicien, vient de faire cette épigramme contre Danchet, auteur d'*Achille*:

Un des quarante beaux esprits
Fait bien du mauvais chyle,
De voir encor *Jephté* repris
A la honte d'*Achille*;
Puisque le sort a pu laisser
Entre nous tant d'espace,
Si je ne puis le remplacer,
Du moins je le déplace.

(1) L'une des filles du régent.

Digitized by Google

On fit une répétition, ces jours passés, chez le prince de Carignan, d'un ballet dont la musique est de l'organiste Niel, et les paroles de M. Bonneval, intendant des menus. Mais je crois que cet ouvrage ne passera pas le cabinet du prince.

On donna hier *Omphale* où chanta Mlle de Fel : elle devient de jour en jour l'objet de nos espérances pour remplacer la Petitpas qui devient de jour en jour plus mauvaise. La petite Bourbonnais chanta une cantate italienne qui fut très applaudie même par M. le prince de Modène qui ne cessait de témoigner le plaisir qu'il avait pendant qu'elle chantait. Me la princesse de Modène a repris sa gaieté et je commence à la reconnaître pour être Mlle de Valois; le plaisir qu'elle a d'être à Paris lui a donné une couche de beauté qui me l'a fait méconnaître pendant quelques instants ; elle a été très bien reçue de LL. MM. elle a eu les honneurs de princesse du sang, mais elle n'est pas encore trop bien avec Madame sa mère. Si vous voulez me charger de quelque commission auprès d'elle cela me procurerait l'honneur de lui faire ma cour (1).

---

(1) Le duché de Modène ayant été envahi par les impériaux, la princesse saisit cette occasion de forcer sa famille à la laisser venir chercher un refuge en France, ce qui était assurément bien naturel. Elle envoya son mari en avant pour négocier la chose à Versailles, mais le duc d'Orléans ne se départit pas plus que sa mère de sa réponse, d'une rigueur réellement exagérée. Elle dut s'arrêter à Lyon d'où elle adressa au prince une série de lettres excessivement curieuses que nous avons naguère publiées dans notre *Histoire des filles du régent*. Elle voulut d'abord lutter et obtenir de rentrer à Paris comme princesse du sang ainsi que l'y autorisait un brevet qu'elle avait eu la prudence de se faire délivrer à l'époque de son mariage, mais son frère ne voulut rien entendre et influença même le roi, de façon à contraindre la princesse à céder sur tous les points. A ces conditions son arrivée fut enfin autorisée (janvier 1734-23 février 1735.) Elle arriva à Paris le 12 mars.

Digitized by Google

On parle ici de grands projets pour le roi Stanislas, puisqu'on assure qu'un parti de 20,000 Polonais à la tête desquels ce prince se va mettre sont prêts d'entrer en Saxe pour rendre à l'Electeur ce qu'il a fait en Pologne. On dit aussi que la Russie envoie 40,000 hommes sur le Rhin et que l'empereur détache 12,000 grenadiers pour passer en Italie. Le roi fait la revue des gardes françaises le 25, et, elles partiront le 13 prochain. On dit que M. de Bellisle commandera un camp détaché ; on ne l'appelle ici que le *Préjugé à la mode*, il a beaucoup d'ennemis, mais il a beaucoup de mérite.

(A suivre).

Digitized by Google

UNE FEMME MURÉE

LÉGENDE DU CHATEAU DE GRAMONT EN BUGEY.

A l'aimable châtelaine de Gramont.

I

GASPARD DE MORNIEUX.

Nous avons visité souvent le vieux manoir de Gramont, ancienne demeure féodale des comtes de Mornieux, et à présent la propriété d'aimables châtelains qui montrent aux touristes, avec la plus gracieuse bienveillance, leur habitation. La vue du château de Gramont est une des plus belles du Bugey. Elle s'étend d'un côté sur les sombres forêts du Valromey, cette ancienne province romaine où l'on trouve encore, en creusant le sol, des vases étrusques, des médailles, des urnes antiques. En face se dresse, comme un superbe géant, le mont Colombier dont la cîme se perd dans les nues, et dont la base offre des ruines historiques, de jolis villages et ces vignes qui produisent les excellents vins de Culoz, de Béon et de Machura.

A droite, s'étend une magnifique plaine, vaste prairie remplie tout l'été de nombreux troupeaux, et animée par les chants des bergères ; plus rapproché du castel, se montre un vieux paysage de la Suisse, un lac, des collines cultivées, des bosquets de bouleaux et de chênes,

Digitized by Google

partout la fertilité et la grâce d'une culture riche et féconde.

L'hiver, le paysage change d'aspect ; la prairie devient un lac ; les montagnes de la Savoie qui forment le cadre du tableau, se couvrent de neige, et alors rien n'est beau, rien n'est sublime, comme de voir le coucher du soleil colorant, des plus belles nuances du rose et du carmin, les neiges d'une blancheur virginale et les glaces transparentes de la plaine. Tout l'horizon paraît bordé d'une vaste ceinture de pourpre, et quand la lune, s'élevant au-dessus, vient verser sa lumière argentée sur cette vaste enceinte et sur les pics découpés en festons du mont du Chat, l'air acquiert un degré de pureté qui semble être le partage du ciel. Au milieu de ce silence si profond, si majestueux, l'âme s'agrandit, s'élève, interroge son créateur, aspire à l'entendre et sent toute sa puissance.

Au moment où commence notre récit, Philibert-Emmanuel, dit le Père des soldats et Tête de fer, venait de monter sur le trône de ses pères. Couronné des mains de la victoire à Saint-Quentin, habile négociateur à la paix de Cateau-Cambrésis, le duc de Savoie venait d'unir sa destinée à celle de la belle Marguerite de Valois, sœur d'Henri II, roi de France et appelée tour à tour la Marguerite du Parnasse ou la quatrième Grâce par les poètes français, et plus simplement la bonne Duchesse, dans ses États de Piémont, de Savoie et de Bresse.

Toute la noblesse avait guerroyé avec Philibert-Emmanuel qui, pauvre à la mort de son père, s'était mis à la solde de Philippe II, roi d'Espagne.

Gaspard de Mornieux, alors possesseur de la belle seigneurie de Gramont, rentra aussi chez lui, heureux de voir se reconstituer le beau duché de Savoie, dont les

Digitized by Google

souverains avaient porté la gloire jusque sur le premier trône du monde, celui de la papauté, dans la personne d'Amédée VIII.

Gaspard de Mornieux, âgé de cinquante ans, guerrier courageux, capitaine habile, n'avait aucune des vertus qui font aimer. Fier, cruel, vindicatif, d'une humeur farouche, incapable de délicatesse et de générosité, il semblait né pour la haine, la jalousie, les passions violentes. Epoux d'une femme charmante, Cécile de Nuffray, d'une ancienne famille du Dauphiné, il n'avait eu pour elle ni tendresse, ni dévouement, ne pouvant lui pardonner de ne lui avoir point donné d'héritier de son nom, ce qui faisait passer, après lui, le fief de Gramont à son frère, Guillaume de Mornieux.

Douce, pieuse, timide, la comtesse Cécile avait passé sa vie dans la tristesse et les regrets. Les longues absences de son époux lui avaient seules laissé quelques beaux jours.

Adorant sa fille, enfant remarquable par son intelligence et sa beauté, elle trouvait dans cet amour seulement la force de vivre. Aimée de ses vassaux, elle leur faisait autant de bien que le lui permettait sa position dépendante.

Un vieux moine résidait au château; craintif et timide, il tremblait devant le châtelain, se renfermait dans ses fonctions d'aumônier, et n'exerçait aucune influence sur Gaspard.

Cécile, d'une santé délicate, ne recevait personne, et ne sortait jamais du manoir. Ce fut dans ce milieu mélancolique, que Gabrielle de Mornieux ouvrit les yeux à la lumière et que, semblable à ces plantes vivaces qui grandissent à l'ombre, en dépit de tous les obstacles, elle devint forte, souriante et gaie, et sut plus tard se faire

Digitized by Google

une vie qui eut ses charmes parce qu'elle eut ses dévouements.

Aimant la campagne, les prés et les bois, l'enfant se prit d'une grande tendresse pour sa mère. Elle s'attacha aux serviteurs du manoir, au vieux moine, qui lui apprit à lire et à prier Dieu. Gabrielle courait au milieu des champs, folâtrant avec les jeunes agneaux, les chèvres vagabondes, et se faisant des amis des petits bergers, en leur donnant des fruits et des jouets.

Bientôt la lecture devint sa passion : elle demandait sans cesse au père Athanase des explications sur toutes choses et ranimait la triste vieillesse du moine.

Mais à douze ans la charmante fillette du quitter le manoir. Sa mère la conduisit à Seyssel dans un couvent de Bernardines, dont une de ses tantes était abbesse. Là, elle devait faire sa première communion, apprendre à écrire, à chanter, en s'accompagnant du luth et surtout à pratiquer les vertus chrétiennes, premier ornement des dames et châtelaines qui toutes savaient aussi soigner les malades et panser les blessés.

Ce fut un affreux sacrifice pour Cécile de se séparer de sa fille, sa seule joie dans ce monde et dont le caractère, aimable et décidé, lui donnait un peu d'énergie.

Restée seule au manoir, le travail à l'aiguille et la prière furent l'unique consolation de Cécile. Son mari ne lui avait permis aucune relation avec sa famille ni ses voisins. Aussi vit-on bientôt s'affaiblir la santé de la pauvre jeune femme. Son beau-frère étant venu la voir, il alla, d'autorité, chercher Gabrielle pour lui faire recevoir encore une fois la bénédiction de sa mère. L'infortunée comtesse ne vécut que peu de jours après la visite passagère de sa fille ; elle lui donna ses derniers conseils et la recommanda fortement à son beau-frère,

Digitized by Google

homme excellent, sincèrement chrétien. Persuadée que Gaspard se remarierait, Cécile tremblait pour l'avenir de Gabrielle qui venait d'atteindre sa quatorzième année, et dont la raison était au-dessus de son âge. La fille du comte de Mornieux éprouva un affreux déchirement de cœur en voyant, pour toujours, disparaître sa mère bien-aimée. Cet événement lui donna prématurément la prudence et la sagesse en partage ; elle réfléchit beaucoup, s'abandonna à Dieu avec une entière confiance, puis rentra dans son couvent ; mais au bout d'une année, elle le quitta sur l'ordre de son père.

Alors, seule au manoir, sous la protection du père Athanase, et de Siffroy le sénéchal, la jeune fille sut arranger sa vie pour y goûter des joies inconnues à sa mère. Elle lisait beaucoup, chantait, jouait du luth, visitait les pauvres, se faisait chérir dans toute la seigneurie ; en un mot, donnait au manoir une vie nouvelle. Les jours de grandes fêtes, elle allait aux offices de la paroisse, avec gens d'armes et varlets.

La seigneurie se composait de sept villages, dont la principale paroisse était le bourg de Ceyzérieu où se rendaient aussi les habitants de deux maisons fortes du voisinage. Gabrielle était aimable pour tous, bourgeois et manants. Son oncle lui avait donné un superbe palefroi andalou, et souvent on la voyait, suivie du bon sénéchal, parcourir les vallées des alentours. Bien souvent les châtelaines voisines eurent le désir d'entrer en relations avec elle ; mais la terreur qu'inspirait le châtelain ne permettait pas de voir ce désir se réaliser. Toutefois, Gabrielle put visiter les seigneuries de Vongnes, de Flaxieu, de Virieu, de Culoz et de Luirieu. Quelquefois même elle se rendait à Belley, pour porter dans l'antique cathédrale ses vœux au tombeau de saint Anthelme, le patron vénéré du Bugey.

Digitized by Google

Lorsque la pluie tombait à torrents sur les hautes tours du manoir, Gabrielle, assise dans la vaste salle, près d'un feu pétillant, sur le fauteuil seigneurial, lisait à haute voix, aux compagnons de sa solitude, les annales de l'abbé de Pingon ou les livres saints, et quelquefois aussi les poésies des trouvères, de la gaie science provençale, et de la cour de France.

Souvent pendant l'absence de son père, Gabrielle rendit justice elle-même aux vassaux de la seigneurie, et le sénéchal, ravi de sa sagesse et de son équité, ne changeait rien à ses décisions. Elle recevait aussi les redevances, et, avec la plus admirable économie, après avoir envoyé à son père les sommes demandées, elle trouvait encore la part des pauvres et des pélerins.

Tous les dimanches, Gabrielle chantait, dans la chapelle du château, les louanges de Dieu en s'accompagnant de son luth et quelquefois aussi dans l'église paroissiale de Saint-Ennemond. Une foule, avide de l'entendre, se pressait alors dans l'enceinte sacrée.

Gabrielle n'avait pas vu son père depuis quatre ans, quand il rentra chez lui avec ses gens d'armes et ses compagnies d'archers, après avoir, au Louvre, assisté au mariage de Philibert-Emmanuel. Toute la joie de la seigneurie fut troublée par le retour du terrible seigneur; la paix était alors générale, plus de guerre ; une époque de bonheur allait commencer pour les Etats de Savoie.

Gaspard parut ravi de sa fille, de sa raison et de son charmant esprit, mais hélas ! il comprenait peu les moyens de la rendre heureuse ! Déjà même, il formait, en secret, le projet de se choisir une seconde épouse, ne pouvant se consoler de n'avoir point de fils.

Digitized by Google

II

LES OUBLIETTES

Nous retrouvons notre héroïne à table pour le repas de midi, avec son père, le moine, le sénéchal, et le capitaine des gens d'armes.

— N'allons-nous pas, mon père, dit-elle, faire aussi notre fête du retour de notre bienaimé souverain ? Déjà les châteaux voisins ont arboré bannières et gonfalons, illuminé tours et terrasses, et fait largesse à leurs vassaux.

— Tout beau, ma mie, dit Gaspard, ce ne sont pas des feux et des lanternes qui témoignent de mon amour pour mon redouté seigneur Philibert. Certain événement peut arriver qui m'obligera à vider plus utilement mon escarcelle.

Gabrielle se troubla à ces mots, elle devinait la pensée de secondes noces pour son père.

— Que vous semblerait, ma fille, reprit-il, d'aller saluer, à Chambéry, leur seigneurie dans le mois prochain ?

Un éclair de joie illumina le visage de Gabrielle. Voir son souverain, son héros, comme elle se plaisait à l'appeler, quel bonheur inattendu !

— Nous partirons ensemble, reprit le châtelain. D'ici là, faites-vous avec vos femmes un costume de cour, je vous donnerai la cassette des bijoux de votre mère et vous tâcherez de représenter dignement notre antique maison. Vous avez, Gabrielle, la beauté, la bonne grâce de votre mère, et, de plus qu'elle, l'activité et le courage de votre père.

Heureuse de ces paroles aimables, la jeune fille et ses vieux amis bénirent le Ciel, mais hélas ! presque aussitôt un affreux orage vint assombrir cette joie trop rapide !

Digitized by Google

Un bruit sinistre se fit entendre, des cris, des sanglots ; la porte s'ouvre avec fracas ; des archers s'avancent, conduisant un malheureux fortement lié avec des cordes ; une femme, deux enfants les suivent éplorés.

— Monseigneur, dit un archer, nous avons trouvé cet homme armé dans la forêt voisine ; il venait de tuer deux lièvres ! voici les preuves du délit.

En même temps les deux pièces de conviction tombèrent aux pieds de Gaspard.

— Pitié, monseigneur, s'écria la femme du coupable. Minés cette année par la maladie de mon mari, nous serions morts de faim, mes enfants et moi, sans le secours de la bonne demoiselle, ici présente, et que Dieu garde ! Robert, pour achever de payer la somme qu'il devait apporter ce matin au sénéchal, a eu la fatale idée de chasser dans la forêt...

Gaspard se leva furieux de son siége : — Eh quoi, audacieux manant, tirer sur mon gibier, pour me payer avec ce qui m'appartient ! Sénéchal, que prompte justice soit faite. Archers, jetez-moi cet homme dans les oubliettes, qui, de longtemps, je crois, n'ont reçu larrons et mécréants. Je te donne, vilain, un quart d'heure pour faire ta dernière prière ; père aumônier, voilà de la besogne pour vous.

La mère et les enfants se jetèrent aux pieds du châtelain, en poussant des cris de désespoir ; mais ils n'obtinrent rien.

Débarrassez-moi, capitaine, de ces oiseaux de malheur, l'heure de ma sieste est venue, je vais la faire auprès du feu de la grande salle.

Tous les convives restèrent plongés dans la consternation Gabrielle eut un moment de vertige, le malheureux Robert fut conduit dans le cachot des oubliettes, et le

Digitized by Google

père Athanase, les mains levées au ciel, se disposait à remplir sa terrible mission.

Restée seule, Gabrielle osa lui dire : Laisserez-vous s'accomplir cet acte de barbarie ?

— Hélas ! damoiselle, nous n'obtiendrons rien ; je connais le caractère inflexible du redouté seigeur.

— Non, reprit la jeune fille, avec exaltation, non, Robert ne mourra point ; descendons ensemble près de lui ; mon plan est arrêté.

L'infortuné, dans les bras de sa femme et de ses enfants, leur faisait ses derniers adieux. A la vue d'un prêtre il tomba à genoux : O mon père ! ô bonne damoiselle ! il n'y a donc plus d'espoir ! faut-il mourrir pour une si petite offense ?

— Non, vous ne mourrez pas, dit Gabrielle. Je veux épargner à mon père un affreux remords, et sauver un chef de famille. Entrez, Robert, dans le second cachot; congédiez votre famille, et que tous gardent un profond secret sur ce que nous allons accomplir.

— Je ne puis que vous admirer, ô compatissante jeune fille, dit le père Athanase ; doux ange du Seigneur, mais à quoi vous exposez-vous ? deux fois votre mère, dans de pareilles circonstances, a voulu implorer son époux, et toujours en vain ; toujours elle a été repoussée, renversée J'ai vu sa tête frapper les parois de ce souterrain ; que Dieu, damoiselle, vienne à notre secours !

Cependant le gouffre béant attendait sa proie.

Robert m'appartient, dit la jeune fille, aux archers qui s'avançaient pour le saisir ; personne ne le reverra. Laissez-moi vous associer, mes amis, à un acte de justice et d'humanité, qui sauve à mon père et à vous un affreux remords, prenez cette bourse et promettez de garder un secret dont la vie de plusieurs personnes va dépendre.

Digitized by Google

Les deux archers se regardèrent avec étonnement.

— Quel est votre projet, damoiselle? ne serons-nous point victimes de notre compassion?

— Je prends le ciel à témoin, dit Gabrielle, que vous n'avez rien à redouter pourvu que vous sachiez vous taire. Robert devient mon prisonnier à moi; nul ne le reverra dans la seigneurie, et mon père n'a déjà plus souci de son ordre barbare.

Vaincus par la dignité, par la miséricorde de Gabrielle, ces hommes grossiers furent émus, et avec un admirable désintéressement, ils lui dirent :

Gardez votre bourse, bonne damoiselle, donnez-la plutôt à la pauvre femme et aux enfants abandonnés; notre tour peut venir à nous aussi, de tomber dans la disgrâce de notre redouté seigeur ; alors vous viendrez à notre secours.

— Mes amis, dit le père Athanase, vous réjouissez mon cœur par vos bons sentiments. C'est moi qui vous ai baptisés l'un et l'autre. Je bénis Dieu de vous retrouver, après tant d'années, compatissants et généreux.

Eugénie D'ORGEVAL-DUBOUCHET.

(A suivre.)

Digitized by Google

DE ROANNE A LA PRUGNE

FRAGMENTS DE VOYAGE EN 1876

Le brouillard après la Saint-Jean
Promet toujours du beau temps.

Dieu ne fasse pas mentir le proverbe! mais à cinq heures du matin, le brouillard glacé noir ressemble à la pluie; cette année, l'hiver ne finissait : torrents, grandes rosées et bouderies du soleil. Il a tonné hier, les chemins sont en ravines, les feuilles mouillées, les herbes *versées*; les faucheurs enragent et avisent le ciel, les vignerons jurent le *rougeot* et la *coulure* dûs à la froidure des nuits.

Les jolies maisonnettes qui font de la route presque une rue, de la ville à la Côte, ouvrent leurs contrevents d'un air renfrogné; les charrettes commencent à rouler vers le marché, mais lentement : on a bien le temps; on ne sait que faire aux maisons pendant qu'il pleut.... Les bergères tournent leurs devantières en manteaux. « Comme il va se mouiller! » pensent-elles. C'est pourtant vous, rustiques, qui faites les remarques et les pro-

Digitized by Google

verbes. Bah! les amis de la montagne nous attendent ce jour-là ; allons toujours : Si le soleil monte bien et chasse peu à peu la brume grise, ce sera superbe! après la Saint-Jean.

Alors les nuages s'élèveront sombres, avec des bords roulés, frisés, amoncelés et menaçants, mais sans orage pour la journée. La montagne d'abord couverte accrochera ses pics, ses rocs, ses aspérités aux nuées pour les déchirer et chercher l'azur : un rayon flamboyant ouvrira la voûte bleue ; il y aura de grandes ombres courant sur les plaines et des jetées de lumière variant avec le souffle du vent ; tel sommet de pourpre noire plongera dans la vallée lumineuse, tel bois brillera sous le luisant de ses feuilles et la rivière de Besbre, d'argent étincelant baignera le pied des bois noirs de Montonsel !

Au bout d'une petite montée, la chapelle de l'antique paroisse de Saint-Léger dresse flèche de bois, clocheton neuf sur un oratoire abandonné; la paroisse actuelle est à l'ancien prieuré de Pouilly-les-Nonains ; les habitants de la section ont utilisé les fonds qu'ils avaient à part dans ce petit monument d'un orgueil légitime et inutile pour en priver l'église rivale de leur chef-lieu de commune. A cette heure, un terrassier fouille dans le cimetière délaissé ; un crâne rit sous sa bêche; quelques pierres tombales alignent des inscriptions : trépassés de Pierrefite, de Couzan perdus aux brouillards éternels, noms illustres qui s'effacent! Au temps de notre enfance, on arrivait à Saint-Léger par un chemin creux, étroit, une *crase* tortueuse embarrassée de souches de rouvres noueuses, caverneuses, pleines de peur ; puis tout d'un coup, le regard effaré se jetait sur la corniche romane où grimaçait une rangée de têtes de morts, qui, bien que depuis longtemps l'église ne servit plus au culte, restè-

Digitized by Google

rent pour l'effroi des passants. La mort, voilà le sombre nuage, la brume froide et grise! Après ?... il y aura un rayon de soleil pour les pauvres voyageurs.

Eh! vrai, voici qu'il pointe sur le campanile carré de Pouilly et sur son abside bysantine de l'ordre de Saint-Menoux, et nous voyons au-delà des grands arbres de la rivière, comme entre deux draperies la montagne de la Madeleine a demi sombre; à ses pieds, riant et éclairé, le bourg de Saint-André d'Apchon avec les restes de son manoir.

Riche et verdoyante est la plaine, vrai bien de moines. On nous parle de religieux gaulois, les *Bihermes*, qui croyaient à une double vie, on nous montre de loin leur fontaine sacrée, naguère hantée par un serpent fabuleux, au milieu des tuiles à crochet et des ruines romaines. A Saint-André, c'est la Renaissance, le XVIe siècle qui ne déflore pas les traditions païennes, le grand maréchal curieux des hautes élégances, des fêtes, des tournois sanglants ou galants; les visites des rois, l'art du temps de Henri II et de Diane de Poitiers avaient rempli le pays de débris précieux tombés aux mains des Juifs marchands d'antiquités. Mais sans nous écarter de la route, nous voyons la grosse tour, quelques médaillons sculptés aux murailles, un socle de croix orné d'acanthes; sur la place, ancienne terrasse du château, un ormeau desséché, immense et respecté des habitants ; en ce temps de *ministres*, on voit avec plaisir même l'ombre d'un Sully.

L'escalade de la montagne commence à travers les vignes, le plant descend en droite ligne au levant déclinant au midi, quel soleil bon! quel feu septembral! et combien je comprends, un instant, ce citoyen de Saint-André qui, touché de la grâce bachique, émettait sous l'orme la théologie vinicole d'un dieu unique, le *dieu*

Digitized by Google

Soleil ! Théorie de libations, culte intime des pots. Qu'aurait dit ce *pius*, s'il avait vu comme avant hier dans cette vigne au sortir du bourg tomber le tonnerre ! La foudre a brûlé un cercle de vieilles cépées, roussi les feuilles, à demi vitrifié le sol et soulevé le gravier en un rond, lieu aimé du ciel et *marqué*. Jupiter tonnant a lancé le carreau dans une vigne ! oui dà, le Bouthéran cette année, va, comme le vin de Chypre, créer des Dieux !

Montons encore en corniche à travers des rochers d'un beau granite bleu, l'œil domine au loin les plaines de la Loire ; la vigne se retire petit à petit devant les fougères et la digitale pourprée, quelques hameaux se cachent sous de grands noyers au creux des vallons.

Les moines rouges ont, dit le peuple, possédé ces pays. On montre à Châtelux, au-dessus de Saint-Alban, un roc dénudé, noir, qui surplombe le *désert* ; c'est une enceinte ruinée, une fortification primitive de grosses pierres vitrifiées, unies par une demie fusion, un *château de verre*, poste antique de signaux par le feu, où l'on a trouvé des armes de l'âge de pierre, une citerne. Les templiers y buvaient au dieu *Baphomet* ? — Pas du tout, c'est un volcan ! oui... un volcan isolé au milieu d'un pays où il n'y en a pas d'autres, tout petit, mignon, sans coulée de lave, sans soufre, scories ou cendres, ayant poussé là comme un champignon avec fossés, pointes de flèches en silex ; rasez les ruines jusqu'au sol de porphyre, il n'y aura plus de cratère ! archéologues, mes amis, le volcan de Boutérand n'est pas éteint dans les *réclames* des Thermes de Saint-Alban.

Plus loin de vieux tilleuls cachent le clocher en bois d'Arcon, sa vieille église romane humide et croulante, ah ! s'ils cachaient le tas de pierres de la nouvelle église ! Il reste dans l'autre quelques débris, et des traces de curieuses peintures.

Digitized by Google

Près du col de la croix Trevin, sur la croupe d'une montagne, la société de Sylviculture de la Loire possède une pépinière, et de maigres reboisements ne font pas un bois enchanté comme celui de Rondonière ; il faut treize heures pour en faire le tour. L'herbe qui égare y pousse dru bien que le bois n'ait que dix mesures. L'endroit est mal renommé, le passage mauvais pendant l'hiver, le vent entasse les congères de neige, s'engouffre dans les gorges d'Isable ou dans la noire goutte du Four, un village atrocement connu par un parricide ; le paysage est âpre, l'abîme immense, le cœur oppressé, hâtons-nous. Le proverbe a l'air de vouloir mentir... quel nuage là haut sur le bois Greffier!

La voie la plus directe pour se rendre de ce point à la Prugne est le chemin de Saint-Priest qui longe le plateau de la Madeleine, laisse à droite la forêt de l'assise et descend en vastes lacets dans la vallée de Barbe, mais la route est aujourd'hui barrée, on achève cassis et ponceaux, fossés et culbutes. Passez par Saint-Just, voyageurs naïfs qui n'avez point vu d'avis au bas de la montée; mais, ce jour là, affiche, d'aucune sorte ! Ah ! si ! il y a bonne demi heure, on en a posé une à la croix-Trévin, comme un écriteau sur la tête d'un écolier, et nous avons monté deux heures durant et nous ne connaissons pas le chemin, et cela nous fait faire un tour de vingt deux kilomètres et l'agent-voyer cantonal.....

Ne maugréez donc pas! Nous passerons par Saint-Just ! Mais le pays change au revers de la Croix-Trévin ; le Bessay déroule sur les prés en fleurs ses maisons, son moulin ; les grands bois de chênes frais des pluies récentes ombragent le chemin; ruisselets et fontaines murmurent, traînées d'ombre, plongées de lumière dessinent aux flancs des côtes les *estrades* antiques de Cheres à

Digitized by Google

la vieille église, à la madone du rocher, la tour de la paroisse des Moulins tout en bas du val tinte l'heure. Halte ! le temps *n'a pas de malice*, cela veut dire qu'il n'y aura pas d'orage.

Aux Moulières, suivant une tradition presque perdue, était jadis la ville de Cheriers ou une autre.... détruite par les guerres avec son faubourg du Nifauron au coin du bois de Tor, (nom de divinité scandinave). Cet écart de territoire resta longtemps une annexe de la paroisse de la Prugne, il eut ses seigneurs de la grande famille des Bletterie, et dépendait du diocèse de Clermont; si loin que cet endroit, désert aujourd'hui, soit du bourg *de Prunhia*, trois voies antiques soudées à la hauteur de la Croix-Trevin le traversaient en y portant la vie industrielle puisque nous verrons dans la montagne des mines exploitées autrefois, des verreries, des usines à préparer l'asphalte, enfin des postes fortifiés gardant les frontières arvernes. Une voie de Feurs venant par Amyons, Cuchamp, Cremeaux et Couzilly, la *Vigouronne*, une autre deRoanne par Saint-André, Préfol, Châtelux, Arcon et dont les traces coupent les rampes de la Croix-Trevin se continuaient aux Moulières pour descendre au plan du Fournet, au Châtelard de la Burnolle, à Charrier et remonter à la Prugne. Dites-moi, bergères, avez-vous entendu raconter que, au temps d'autrefois... une ville... la ville de la Moullière?... Et les bergères de rire sans façon : « Sont-ils *bredins*, ces bourgeois !... ils cherchent des villes à la campagne !... sont-ils bredins ! »

Les filles avaient des quenouilles longuettes avec de l'œuvre pour plusieurs journées, le chanvre flottait au vent, les fuseaux viraient ; elles allaient toujours pieds nus dans l'herbe cotonneuse des ériophores, *emmi* les

Digitized by Google

gentianes bleues ; leurs vaches paissaient ; Romaine, la jument, broutait le feuillage des arbres, tout le monde avait faim. Verse ! Verse ! Verse de la gourde génoise garnie de jong tressé ; tire le bissac.

Les ramées se couchent sur l'eau, le coudre penche, le verne s'incline au long du ruisselet, mais le houx dresse ses piquants, le bouleau grêle blanchit sous bois, le tremble trémousse des feuilles, dans l'ombre indécise filent le chèvre-feuille et la clématite, les bergères chantent. O vieux père Corot fumant ta pipette, reviens !

Quand la fauvette chante, c'est à demi cachée, discrète attentive, lui faut la pénombre, le silence, la sécurité du bocage ; mais la bergère du Bessay nous savait derrière l'alisier nain ; elle se sent écoutée et d'une voix splendide de contralto, résonnante, vibrante, elle accentue un refrain rustique... la forêt fait écho, le bois tressaille ; mêlée au soupir du vent, au bruissement des ramilles, au jeu de l'eau sonore, la voix jette une note ou deux ! se tait... puis recommence pleine et timbrée. Le troupeau capricieux entraîne la bergère au beau milieu du pré... le fuseau rompt étourdiment le fil : coquetterie ! on ne chante plus.....

Avisant lors la fille : elle portait des pendants faux longs d'une demie aune qui tintaient comme sonnerie ! elle avait mis des *boucles d'oreille à sa muse* ! Tout est donc défloré, vieilli, fini ! Quel chasseur moderne a passé là ? Quel voiturier de faubourg sur la route nouvelle a roulé ? Quittons ces lieux désenchantés.

Autre horizon ; vers le midi, les plaines de Feurs, par delà les plateaux de Neulise ; plus loin la plaine de Montbrison hérissée de monticules ou cônes dont chacun porte sur son basalte église ou château. Saint-Romain, Mont-Isoure, et au plus près Mont-Verdun. Là, sur la

Digitized by Google

montagne en face, le Châtelard de Crémeaux taillé dans le roc, entouré d'une enceinte cyclopéenne nous interdit les portes du Forez; nous devons suivre un peu la Vigouronne, contourner le massif de la Madeleine et descendre à Saint-Just.

Dans ce canton hospitalier, nommé de son nom *en Chevallet* d'après, dit-on, le grand nombre de chevaliers qui l'habitaient, nous avons des amis et chez eux le gîte, mais il nous manquera Daniel, le jeune étudiant fils de notre hôte; avec lui nous avions, l'an dernier, parcouru le pays, étudié vallons et sommets ardus, les postes gaulois du..... le camp romain de la Châtre cantonné de tours rasées, le rocher de Pey du Ban qui garde le *chemin des Maçons* et surplombe la gorge du Ban. Daniel! Je ne connais pas de plus fier plaisir que celui de *faire un élève* en archéologie; dans cette science toute d'observation, l'écolier est souvent le maître: le bâton à la main, le portefeuille au dos, on marche, on grimpe, on mesure, on dessine. — Cela est gaulois, ceci romain! — Cela sicambre! quelles exclamations lorsqu'un *silex* à la surface du terrain au pied des roches primitives blanchit sous son *Cacholong*! une tuile à rebords, un tesson de poterie, une féraille! Du bronze, du bronze! jeunesse et poésie, âge de pierre où l'on ne craint rien, science nouvelle, fouillez, fouillez le sol de nos montagnes, interrogez le passé que votre pays ardu cache encore aux profanations. Ce n'est point perdre sa peine; les vestiges des aieux, les noms des conquérants et les luttes pour l'indépendance nationale, voilà ce qu'il faut connaître, crainte que la paresse du jour, la frivolité, la décadence ne nous englobent; jeunes archéologues, futurs savants, sauvez la vieille Gaule!

Aux vacances, nous reverrons Daniel; sous le toit pa-

Digitized by Google

ternel nous causons longuement de lui... la réception est si cordiale. Oh! la bonne route barrée qui nous a forcés de passer par ici. C'est la première étape qui nous conduit chez nos amis, mais il faut quitter ce bourg hospitalier, sourire à sa fontaine ornée des gaîtés sculpturales du temps de Rabelais, caresser d'un regard de regret les masures vêtues de lierre et les ruelles du quartier du château où jouent ensemble lignes, ombres et lumières, premier plan du tableau romantique des Cornes d'Urfé.... A ce nom le vieux Forez galant se réveille!..

Deux peintres venus ici l'an dernier disaient: *nous faisons* Saint-Just *en chevalet!* Que diront les inventeurs d'étymologies! La ville vieillit, très-abandonnée, sevrée des grâces administratives et c'est justement du côté de son chef-lieu d'arrondissement, que les routes n'ont pas la pente réglementaire: un architecte de ma connaissance appelle le courrier: *voiture des martyrs.*

Il y a dans les profondeurs un service de *renforts* que ruinerait une route bien tracée, il y a sur les hauteurs un potentat qui... et l'on risque entre deux de se casser le cou. En revanche, la vallée d'Aix splendide s'ouvre au nord coupée de *gouttes* sauvages descendues des grands bois. Deux lieues, nous cotoyons l'Aix, vive, bruyante, frémissante sur son lit rocheux brisé par les cascatelles, les ponceaux, les moulins; d'argent vif au pré et noire sous les grands arbres; la forêt du Montoncel y mire les sapins *des Bois noirs.* Le clocher neuf d'une paroisse neuve, la Conception pointe à mi-chemin; puis ces bois couvrent les flancs de la route; au vieux temps, l'abbaye de Cunhliat en Auvergne possédait un prieuré à Chaney au bout d'une allée de chênes dont les rejetons énormes couronnent le coteau: tout le pays se nommait *en Chaney* (comme Saint-Just était *en Che-*

Digitized by Google

valet) et maintenant Saint-Priest, la dernière commune et paroisse des *Ségusiaves* de ce côté, et des Arvernes, voisins mais non amis ; charbonniers et scieurs sont là chez eux en pleine forêt.

Chez les scieurs, l'homme crie, la femme crie, l'enfant crie! la scie grince des dents, l'eau mugit. Le *Sétou* est maître chez lui ; point de noise ou de contradiction ! autrement il vous jettera sur la *Séte* ni plus ni moins qu'un sapin ; rude pays, rudes gens que la vie isolée des grandes forêts, l'âpre travail coupé de courses lointaines pour vendre les planches, fait hardis, farouches et prompts ; vieux Gaulois, de sève et de sang ! Chaque bief chaque rigole a sa scierie; et devant chaque hameau, les *voliges*, les *bennes*, les *bacholes* s'entassent au soleil, pour les foires des plaines. J'ai vu les petits pâtres se fabriquer en bois de *verne* de petits chars, rêvant déjà des voyages des scieurs: on coupe une *rame* fourchue, raidie par un bâton, voilà le banc et le timon, deux brindilles s'arrondissent en ailerons, ce sont les *encrimes*, deux autres demies courbes figurent les roues, et l'on charge des écorces de sapin, *tant pointu qu'on peut* ; c'est le char antique, primitif, c'est la *binna* gauloise. Le grand char a des roues brutes non ferrées de bois de *fayard*, un essieu de bois, l'avant train fait d'un arbre fendu est le *mènechin* ; l'arrière train s'en va bien loin à quinze pas derrière, rejoint par les paquets de douzaines de planches et *voliges* qui plient sous leurs liens de branches tordues. Celà part au milieu de la nuit, avec rumeur; celà hurle, lamente, glapit, rugit; le diable a graissé le chariot; on se demande quel enrhumé tousse dans la montagne. Le Sétou lui chante, jure, blasphême, hêle le charbonnier dans sa hutte, rit et pique ses petits bœufs nerveux, cahin, cahas ! Il arrivera au soleil cou-

Digitized by Google

chant pour la foire de demain, bien résolu à *tricher*. C'est dans un vieux bas de laine qu'il met ses écus ; le vin du pays bas est bon, bon!

Deux scieurs avaient fait vœu... de planter, dans leur village, une croix. Tous les deux ne s'étaient abstenus de jurer de humer pot, de tromper... Ils en avaient sur la *Grand conscienci* ! !... mais celui qui le premier penserait à l'accomplissement s'avouait le plus... et la croix ne se plantait point. Piarre attardé de vin et de nuit, chargé de provisions retour de Saint-Just fut ramassé sur la route et hissé sur une voiture charitable : il balance, s'équilibre, s'assied, tire sa pipe : les flammes de l'enfer sortant d'une bouteille de pétrole brisée l'entourent tout à coup, Il n'en mourut pas et se souvint du vœu prononcé.

— « Mon voisin a promis avec moi de faire monter une croix devant chez nous » dit-il.

Mais le bon compagnon ne bouge :

— « Que le brûlé se sente fautif répond celui-ci, il peut bien poser *sa croix* sur la grande pierre dressée là de toute antiquité, ce sera la *croix du brûlé* !

Bien, reprit le blessé, je prouverai que ce gueux de Barthomiau a volé ci, dérobé là, porté faux témoignage! il y a une autre pierre surmontée d'une vieille meule de moulin, ça sera la croix du larron ! Il y a deux croix dans ce village, et l'on voudrait que le vicaire de Saint-Priest bénisse ces rivalités !

Du haut de Chaney la vue court au loin dans la vallée de la Besbre, au revers de la Madeleine jusqu'au mont du Calvaire ou *mont sur Besbre* près de Châtel montagne et partout, sur ces lignes d'anciennes frontières, les noms et les lieux sont armés en guerre ; bataille au Plan du bauché, au camp de Pompée, au Pré des soldats, au

Digitized by Google

Chemin de la Ligue, et le Château du Cocué sous les grands sapins, Beauregard, le Pré des corps, la Terre des têtes, le Chemin des Balles; passages et défilés, précipices, voies antiques, sans parler des pierres des fées, des puits creusés dans la montagne, il y a pour les archéologues litière fraîche; pour les peintres, à la traversée de la Besbre sous le bourg de Saint-Priest, la route d'un lacet rapide descend en vue du grand moulin et de la scierie : j'ai dit : Ruysdael; du rocher moussu, tombe le bief en écumes blanches, en gerbe irrisée sur l'estacade de la scie, un long sapin vient sur un char, tranché par billes, poussé, roulé sous la lame qui grince; quatre planches! et sur ces quatre une pyramide, dont la couleur veinée de roses et de jaune brille sous la sombre verdure des frênes. Il en sort un parfum de résine; l'air est frais, le pré verdoie sous la large feuille du *Varaure*, la rivière bondit et gronde, avalée sous le roc formidable du Gourd-saillant. Le *petit* Bèbre et *le grand* Bèbre réunis forment la Besbre, *la mère rivière*, Barbara, la reine des eaux de la montagne. Issue d'une caverne sacrée du mont Tonsel, cette rivière coule dans un pays antique, pittoresque, entre Bourbonnais et Forez. On a des documents certains sur une chapelle dédiée à Sainte-Barbe dans l'ancienne église de la Prugne; le culte de la sainte rappelle celui de la déesse de la rivière. Quelque jour, si le ciel permet ce bonheur au voyageur, il viendra le crayon et la plume en main, remontant à la source sacrée, noter toutes les légendes, portraire les rochers, les choses, les gens; et, suivant le cours de la claire rigole, il la mettra en ses papiers jusqu'à la Loire! C'est pour le coup, Serpoulette de Saint-Priest, si vous avez toujours votre coeffe antique, votre figure de pythonisse que vous m'en direz long, et le brave père Cloud de Barbeland, franc

Digitized by Google

comme l'or, un homme de voyage et de grand savoir qui parle l'espagnol, connait les vieilles routes romaines et m'a dit tous les passages, les limites, les chemins par où, de province à province, jusqu'en étrange pays, passaient à dos de mulets marchands gaulois et romains ! Selon un usage ancien, un bon dixième de la population de la Prugne émigre, bon an mal an, cela s'appelle aller aux sabots, parce qu'ils sont tous sabotiers comme les habitants de Saint-Nicolas dans la même contrée. Ils vont s'établir dans les *coupes* ! et bâtissent à même leurs loges ; le toit à deux pentes ou bien adossé contre un roc est fait de branches ; au dessous le *palier* plancher entrelacé portant sur les *picotes* ou fourches. Devant, le grand *recoche* à deux ouvriers porte sur quatre jambes de tréteaux ; le sabot fixé par des coins dans les entailles se façonne avec l'*ibron*, la *coudeuille à vis*, l'*essole* et l'*éboucle* : vous voilà bien renseignés ; puis on le vernit à la fumée, sabot *roussiot* sur les *bas bleus* des montagnardes ! vous riez, belles dames, eh ! bien pleurez maintenant ! sur un feu de genêt sec, jetez feuilles de verne tant et plus, bien ! avec ce brin de chanvre liez les sabots par paires à cheval sur un bâton couché sur des picotes... une âcre fumée pénètre ce bois de fayard vert, le brunit, l'enduit d'un vernis d'empyreume. Atchi !... pleurez beaux yeux, et vous, bergers, clic, clac, cloc ! à la bourrée ! il faut que le sabot roux se trémousse, clic, clac et cloc !

Dr Frédéric Noelas.

(A suivre.)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

PUBLICATION PARTIELLE DE LA BIBLE VAUDOISE

La bibliothèque du Palais des Arts possède un manuscrit d'une grande valeur historique et littéraire, connu sous le nom de *Bible vaudoise*. Ce document, rédigé en langue provençale, forme un petit in 8° à deux colonnes, écrit en très petits caractères minuscules du XIIIe siècle; presque tous les mots y ont reçu les abréviations d'usage, ce qui en rend la lecture peu facile. Les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse, les Epitres de saint Paul et un bon nombre d'oraisons du rituel albigeois, composent ce précieux volume où l'on ne retrouve pas la division actuelle en chapitres et versets, mais une division particulière, marquée par des lettres majuscules dont la couleur est alternativement rouge et bleue; les versets y sont indiqués par un trait rouge sur la première lettre de chacun d'eux. La ponctuation très soignée ne correspond presque pas à celle qui est en usage aujourd'hui. Le texte diffère beaucoup de celui de la Vulgate, et le traducteur semble avoir suivi une rédaction dont quelques anciens manuscrits offrent des traces.

Ce monument signalé par Gilly (The romaunt version of the Gospel according to St John .. London 1848), examiné par M. le professeur Reuss (*Fragments littéraires et critiques....* Strasbourg 1852) et par un grand nombre d'amateurs anglais, américains et allemands, des deux sexes, avait trouvé un savant, patient et dévoué éditeur en la personne de Lady S*** qui a consacré plusieurs années à l'étude, à la copie et aux annotations philologiques de cette primitive ou du moins très-ancienne ver-

Digitized by Google

sion du Nouveau Testament en langue vulgaire. Quelques feuilles d'impression ont même été tirées dans la plus célèbre imprimerie de Lyon. Malheureusement ce travail, si utile à l'histoire des textes sacrés et à la philologie, a été interrompu depuis plusieurs années et paraît être abandonné par suite de circonstances indépendantes de la volonté et de la générosité de la personne d'élite qui avait conçu et en partie exécuté un projet hardi et sérieux avec le concours de notre archiviste émérite, M. Guigue.

En attendant la reprise de cette publication ou toute autre édition complète d'un texte offrant tant d'intérêt, M. le docteur W. Fœrster, professeur de littérature romane à Bonn, livre à la publicité l'Evangile selon saint Jean qu'il a copié sur le manuscrit original pendant le cours des vacances si bien employées au profit de la science et des lettres par ses savants compatriotes qui profitent des loisirs scolaires pour venir étudier et relever nos documents. Bon exemple à imiter. L'érudit professeur fera suivre la reproduction correcte, insérée dans une Revue spéciale, des remarques grammaticales les plus amples et notera les traits les plus saillants de la phonétique et de la morphologie qui sont propres au dialecte de la *Bible vaudoise* (1). Joyeuse nouvelle pour les amis de nos vieilles et plaisantes langues romanes.

V. DE VALOUS.

---

(1) N° 36 des manuscrits du Palais des Arts, fonds de l'Académie des sciences de Lyon, in 8° de 243 pages sur vélin. Ce volume unique a été donné à cette compagnie par M. Trélis, littérateur, traducteur des satires de l'Arioste (mort en 1831). — Feu le bibliothécaire de Besançon, Weiss (Art. *Valdo*, de la première édition de la Biographie universelle) dit que ce manuscrit est une copie exécutée à Lyon de la traduction que Valdo fit faire, par ses disciples.

Digitized by Google

LE SERGENT MODAS

« Monts du Bugey, vos peuplades guerrières
« Au cri de l'aigle ont quitté le repos.
« N'aurions-nous plus du sang de ces héros,
« Si l'ennemi menaçait nos frontières ? »
(Aimé VINGTRINIER, *Bugesiennes*.) (1).

C'est un bon et beau pays, que le Bugey : le ciel y est bleu, les montagnes y sont hautes, les rivières y sont claires comme le cristal. Le paysagiste s'arrête à chaque pas devant ses horizons grandioses ; le poète, devant ses vieilles ruines et ses sombres forêts ; le touriste, devant ses sites pittoresques qui lui rappellent le Tyrol et la Suisse.

Aussi n'est-il pas un Bugiste qui ne soit fier de se dire son enfant, et qui ne quitte sa montagne le cœur gros, orsque, appelé par le sort, il dit adieu à sa chaumière et à ses grands sapins. Il aime son pays avec une sorte de culte, le Bugiste ; mais s'il l'aime, il sait aussi le défendre ; il l'a montré et il le montrera encore.

J'en ai connu plus d'un, de ces vieux braves, qui sous la République et l'Empire ont parcouru l'Europe en vainqueurs. C'était Mortier, qu'un rhumatisme attrapé dans les neiges de Russie tenait courbé en deux : de là son surnom d'*Arc-en-Ciel*. C'était Monet, l'ancien tambour de la garde qui, après avoir battu la charge à Austerlitz et à Iéna, sur sa caisse bien aimée, son inséparable *Mélanie*,

(1) Nous avons reçu d'un collaborateur anonyme la présente notice que nous insérons, quoique l'auteur nous soit complètement inconnu et quoiqu'il ait pris son épigraphe où il l'a prise. Nous attendons une lettre de remerciement de sa part.

A. V.

Digitized by Google

annonçait les chiens perdus sur la petite place du village ; tout enfants, nous courions au bruit de ses roulements, et il nous régalait toujours de quelque plaisanterie joviale. C'était encore le père Alex, qui paraissait chaque année au comice agricole en costume de grenadier ; et puis le garde champêtre Sonthonnax, à qui Napoléon avait dit un jour « Vieille bête ! » : Aussi un seul verre de vin, accompagné d'un Vive l'empereur ! suffisait-il pour le griser.

Je les ai tous présents à la mémoire, ces vieux soldats qui dorment à présent du sommeil de la mort dans le petit cimetière du village, qu'enclot un mur de pierres sèches et où l'herbe croît librement entre les croix de bois.

Mais il en est un dont le souvenir m'est cher et pour la mémoire duquel j'ai conservé une sorte de vénération ; c'est le sergent Modas. Il vivait à Charix du rapport des quelques terres que lui avait laissées sa mère et de la petite pension que lui servait le gouvernement. La semaine, vêtu comme tous les paysans ses voisins, il se mêlait à leurs travaux ; le dimanche, il revêtait un vieil habit noir à boutons de métal, auquel il attachait sa croix-d'honneur. Puis, le gros livre d'heures sous le bras, il se rendait à la petite église ; là, il prenait place dans le banc de sapin, à côté du chantre. C'était alors qu'il redressait sa haute taille un peu voûtée d'ordinaire, c'était alors que son toupet gris se tenait droit : on l'eût dit à la parade.

Ah ! aimait-il le Bugey ! il ne comprenait pas qu'on pût être heureux sans y être né. Souvent, du haut de la montagne, il me montrait du doigt les plaines de la Bresse parsemées d'étangs qui brillaient au soleil. « Si j'étais né là-bas, Joseph, » me disait-il, « je serais mort depuis

Digitized by Google

ongtemps. Je plains bien les Bressans : les pauvres gens, doivent-ils être malheureux de n'être pas Bugistes? »

Je connaissais le sergent Modas depuis ma plus tendre enfance. De Charix à la grange des Houx, qu'habitait mon père, il n'y avait qu'une grande prairie et un bouquet de chênes à traverser : aussi avions-nous souvent sa visite. Le plus souvent il partageait notre repas : je sautais sur ses genoux et je m'amusais avec sa barbiche en écoutant ses histoires. D'autres fois, en accompagnant les petits bergers aux champs, je rencontrais sur mon chemin le sergent occupé à faire paître sa chèvre blanche et ses petits *cabris*. Je courais vers lui, il embrassait mes grosses joues roses, et m'aidait à chercher des fraises, des morilles et des noisettes. Nous finissions toujours par nous asseoir sur la mousse, à l'ombre d'un sapin ; la chèvre blanche, bien repue d'herbes et de ronces, venait se coucher à nos pieds, et le sergent me faisait alors un de ces récits qui m'intéressaient tant et qui gravaient leurs enseignements dans mon petit cœur d'enfant. La grande Révolution et ses scènes regrettables m'étaient connues par les forfaits qu'avaient accomplis quelques mauvais gars des environs : la croix de pierre du *Carrefour des hêtres* jetée à bas, la statue noire de la vierge mutilée, le vieux curé emmené en prison.

Je connaissais l'Empire et ses brillantes campagnes par les batailles auxquelles avait assisté le sergent : pendant douze ans il avait suivi la fortune de Bonaparte, entraîné, comme tant d'autres, par son prestige. Mais son pays natal avait toujours occupé ses pensées : plus d'une fois, dormant sous la tente, roulé dans sa capote, il avait cru revoir sa montagne, ses sapins, son ruisseau ; la côte était gravie, il allait ouvrir la porte de sa chaumière et embrasser sa vieille mère : mais la diane battait ou le

Digitized by Google

canon tonnait. Une nouvelle bataille éloigna la paix ; les campagnes succédaient aux campagnes. et les soldats ne rentraient toujours pas au pays. Enfin arriva la malheureuse campagne de France : blessé à la Rothière, le sergent fut dirigé sur Dijon. Il commençait à peine à se rétablir, quand soudain, vers la fin de décembre, il apprend qu'une armée ennemie, composée d'Autrichiens, entre en France par la Suisse et le Jura. A cette nouvelle, il pâlit de colère. Quoi ! l'Autrichien va souiller son sol natal, fouler l'herbe vierge de sa montagne, mêler un souffle d'esclavage à l'air pur qu'on y respire ! Non, non, ce n'est pas possible, sa montagne, il la défendra ! Et la rage lui donnant des forces, il part sans délai, le bâton à la main. Trois jours après, sur le soir, il suit le petit sentier tracé dans la neige, frappe à la porte de la chaumière que depuis si longtemps il n a pas vue, et se jette dans les bras de sa mère. La vieille montagnarde commençait à s'endormir au bruit de son rouet ; les ans ont ridé son front, mais elle est encore verte. Elle se lève en pleurant de joie : « Oh ! mon François ! » — « Oh ! ma mère ! » — « La guerre est donc finie, tu ne me quitteras plus ! » — « Hélas ! mère, elle commence ! c'est le Bugey qu'il me faudra défendre. Mais malheur à l'envahisseur ! »

Cette soirée, il la donne à sa chère mère ; mais le lendemain, dès l'aube, il descend à Nantua pour avoir des nouvelles. Peu de soldats, quelques braves, y sont rassemblés pour résister à l'Autrichien : avant cinq jours, dit-on, il sera aux portes. Modas parcourt les fermes, et à sa voix braconniers et chasseurs prennent leur fusil à pierre au manteau noirci de la cheminée. Au jour dit, on sera prêt, on soutiendra la troupe ; l'Autrichien verra ce que sont les Bugistes.

Digitized by Google

En effet, cinq jours après, un paysan venant de Bellegarde annonce qu'un régiment de dragons autrichiens, renforcé par de l'artillerie et de l'infanterie, passe la nuit à Châtillon ; et que le lendemain il quittera la capitale de la Michaille pour marcher sur Nantua.

Soldats et volontaires délibèrent : on attendra l'ennemi sur les bords du lac de Sylans, la troupe occupera la route et la prairie avec deux canons; Modas et ses compagnons les rochers et le bois de sapins qui commandent la route, encaissée entre la montagne et le lac. A l'aube, les braves sont sur pied : on distribue du pain et de l'eau-de-vie, et chacun va occuper son poste dans la neige. Le temps est sec et froid ; le lac est gelé, et les grands sapins, couverts de flocons blancs, abaissent leurs longs bras vers la terre comme pour cacher sous leur abri les défenseurs du sol.

Depuis deux heures déjà on attend en silence : les pieds immobiles s'attachent à la terre et des glaçons se forment aux moustaches. Enfin un roulement sourd se fait entendre : Modas se jette à terre, l'oreille sur la neige. — « Dans un quart d'heure, » dit-il en se relevant, « nous aurons les éclaireurs sur les bras, et si je ne me trompe, les autres ont bien avec eux dix canons. Toi, Bosquet, va avertir la troupe, et vous, mes amis, apprêtez vos armes. » Un berger, sur son ordre, grimpe sur un arbre et signale bientôt cinq dragons sur la route. — « Que pas un ne tire sans mon ordre ! Baudin, Nicot et les deux Grinod, vous choisirez chacun votre homme ; pour moi, je me charge du cinquième. »

Cinq cavaliers au galop apparaissent au tournant : cinq coups de feu partent et en renversent trois. Mais derrière eux arrive une troupe compacte : c'est le reste du régiment. « Feu ! mes amis, feu ! sur les Kaiserlich ! »

Digitized by Google

L'ennemi s'était attendu à l'attaque : le canon tonne bientôt des deux côtés et réveille les échos des montagnes ; les sapins atteints par les boulets tombent avec fracas. Sous les mains des montagnards, d'énormes blocs de rochers vont balayer la route, renversant chevaux et cavaliers. Modas fait partout retentir sa voix, excitant ses braves. Mais les canons français n'ont guère de munitions ; au bout d'une demi-heure il faut cesser le feu, car le nombre l'emporte. « Encore une décharge, mes braves, et à la baïonnette ! » cria le commandant. — « A la baïonnette ! » crie à son tour Modas, et, sortant des sapins, descendant des rochers, les Bugistes s'élancent contre les dragons qui veulent forcer le défilé. Pour le montagnard, la baïonnette, c'est la hache, c'est la faux, c'est la fourche en fer. Pendant longtemps ils résistent : des chevaux affolés entraînent leurs cavaliers sur la glace qui se rompt sous leur poids et leur donne une tombe glacée. Modas frappe à grands coups, sa baïonnette est rouge : quatre dragons déjà sont morts de sa main. Mais c'est l'officier qu'il voudrait atteindre : il s'élance, brandissant son fusil comme une massue, quand un coup de sabre sur le crâne le renverse sans connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, on lui mettait une gourde entre les lèvres : c'était son voisin Pichon, le bûcheron. Autour de lui gisait sur la neige maint Autrichien à l'uniforme blanc taché de sang. La nuit commençait à tomber, et dans les airs des corbeaux tournoyaient en croassant ; il les suivit un moment des yeux, puis, le sang lui montant au cerveau, il retomba.

Quand il se réveilla, il était couché dans sa chaumière. Au chevet, sa vieille mère, deux grosses larmes dans les yeux, égrenait son chapelet. Il avait eu la fièvre, on avait craint pour lui ; M. le médecin, appelé de Nantua, avait mis un bandage et ordonné une potion : le danger

Digitized by Google

était passé, quinze jours de patience, et tout serait fini.

Ce fut le dernier combat et la dernière blessure du brave sergent Modas. Chaque hiver, à la veillée, on lui a fait plus d'une fois répéter cette histoire, pendant que les vieilles filaient, que le chat faisait ron-ron au coin du feu, et que jeunes garçons et jeunes filles se parlaient de fiançailles.

Pour l'Autrichien, il passa, mais non sans laisser des morts. Nantua fut envahi, réquisitionné. J'ai souvent entendu Fanchette, notre vieille bonne, maudire leur mémoire. Les gredins ! (ils logeaient quatre à la maison) avaient mangé, en larges tartines, toute la provision de beurre-cuit de l'année, vingt-deux beaux pots, ma foi, fondus à la Saint-Jean !

Il s'est éteint doucement à l'entrée d'un hiver, le sergent Modas, il s'en est allé avec les feuilles : j'avais alors quinze ans. Tout le village l'accompagna à sa dernière demeure. Pour moi, je le pleurai longtemps ; maintenant encore, chaque fois que je passe devant le pauvre cimetière, je ne manque pas d'aller m'agenouiller devant la petite croix de bois sous laquelle repose mon vieil ami, héros simple mais grand, comme il en faudrait tant à la France.

UN BUGISTE.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE

—

— Lyon est ému, Lyon est agité, Lyon ne sait auquel entendre.

Ici le *Petit Lyonnais*,
Là le *Lyon Républicain*.

De vastes affiches couvrent toute la ville appelant : aux armes ! il y a de la poudre en l'air.

Les frères ennemis sont aux prises et avec d'autant plus d'acharnement qu'ils sont frères et soldats d'un même drapeau.

Ah ! s'ils étaient de deux camps rivaux, de deux partis opposés, comme ils seraient moins violents et plus courtois !

Autour d'eux, la foule électrisée fait galerie, prend parti et juge les coups.

A chaque instant, des amis zélés descendent aussi dans l'arène et reçoivent une grêle de horions rudement assénés.

Heureux qui a la prudence de se tenir éloigné, car la fureur des combattants est au comble ; les armes sont terribles ; on ne ménage plus rien, on frappe à l'aveugle et plus d'un imprudent qui est venu voir se sent cruellement blessé.

Quant aux combattants, ils ont la vie dure et ce n'est pas de longtemps que l'un d'eux succombera.

Peut-être même, y a-t-il des batailles qui font vivre, comme d'autres font mourir.

Cela s'est vu.

— Sans combat, nombre de personnes ont, le 5 de ce mois, perdu bien malheureusement la vie. Une fabrique de produits chimiques, aux Charpennes, a pris feu, des fûts de pétrole ont fait explosion et vingt cinq ou trente personnes ont été plus ou moins cruellement atteintes. De malheureux ouvriers, de zélés sauveteurs accourus au danger, des

Digitized by Google

pompiers, des soldats, ont été couverts de flammes Plusieurs ont succombé, laissant des familles dans le désespoir.

La foule s'est conduite avec un dévouement sublime. Le Conseil municipal des Charpennes a payé les frais d'inhumation des malheureux qui ont succombé.

— Parmi les catastrophes qui ont émotionné notre ville, on peut mettre le drame de Grigny au premier rang. Le lundi 15, une société se promenait dans un parc. Un fusil est parti entre les mains d'un jeune homme et a frappé mortellement un ami de la maison, peintre, ancien élève de notre école des beaux arts. La mort a été instantanée.

La justice s'est emparée de cette affaire douloureuse.

— Le tremblement de terre du 14 juin a causé des dégats sérieux à l'Hôtel-de-Ville. On a déménagé une partie des archives et, sur la demande de l'architecte en chef de la ville, on a nommé une commission pour décider quelles mesures il y avait à prendre en ce moment.

Cela est arrivé fort à propos, juste au moment où les Bureaux de l'architecture avaient à s'occuper de la construction du vaste palais de la Faculté de Médecine, d'un monument pour l'Histoire Naturelle, d'un autre pour les Archives, d'un Hôtel préfectoral, du remaniement complet du Palais des Arts, des réparations du lycée, d'un marché couvert à Perrache, d'un second à Saint-Clair et autres travaux-majeurs. Au moins tout cela se fera à la fois, et on n'en aura pas à deux reprises le souci.

— Que les Tramways s'éxécutent et le règne des maçons sera tout à fait arrivé.

— On démolit en ce moment le joli portail de l'ex-*Eldorado*.

— A quand le départ de la *Ficelle* de St-Just? Le dimanche 14, la bénédiction des machines a été donnée par Mgr. de Charbonnel; depuis ce temps, les épreuves continuent avec des succès divers. On ne livrera le chemin au public que lorsque la sécurité sera complète.

Les journaux ont annoncé que la compagnie abandonnait généreusement aux pauvres de la paroisse de Saint-Just et à l'œuvre de Fourvière les recettes des trois premiers jours.

— Les bureaux de l'Administration des Postes, si à l'étroit au Palais des Arts, sont installés depuis le 25 juin dans le grand bâtiment du Passage des Terreaux.

— La distribution des prix de l'Ecole la Martinière aura lieu le 1er août, celle du Lycée, le 6 et celle de l'Ecole des Beaux-Arts, le 8.

Digitized by Google

— L'Académie des Sciences, Belles-lettres et arts de Lyon, a tenu, le 16 juillet, une séance publique dans laquelle on a entendu :

M. Bresson : *L'Architecture religieuse du* IVe *au* XIIIe *siècle* (Discours de réception).

M. Michel : *Rapport de la Commission chargée de la distribution des médailles provenant de la fondation du prince Lebrun* (Inventions utiles aux manufactures lyonnaises).

M. Desjardins : *Rapport sur le concours annuel institué par Louis Dupasquier* (Beaux-Arts).

M. Tisseur : *Rapport sur le prix proposé par Arlès-Dufour au meilleur mémoire relatif à l'amélioration de la condition économique des femmes.*

— Le centenaire de Voltaire un peu partout, celui de J.-J. Rousseau à Genève et l'anniversaire du 14 Juillet ont donné lieu à des manifestations, des banquets, des illuminations et surtout à d'innombrables discours, qui ont prouvé, entre autres, combien l'art oratoire était cultivé dans notre pays.

— L'Association lyonnaise des Amis des Sciences naturelles a fait, le 14, une joyeuse, nombreuse et savante excursion à la station préhistorique de Solutré.

Le vapeur, parti à 7 heures du matin, a ramené dans la nuit ses voyageurs, après une halte à Neuville, qui n'a pas été le point le moins intéressant du voyage.

Le même jour, la Société de Botanique a fait son herborisation publique à Nantua, charmante ville si connue par ses buissons d'écrevisses.

— Notre habile et sympathique paysagiste, Ponthus-Cinier, vient de faire don à la ville d'un grand paysage représentant une forêt avec des bûcherons et dans le lointain un lac et des montagnes. Cette belle toile fait autant d'honneur au talent de l'artiste qu'à sa générosité.

— Le 29 Juin, ont eu lieu les funérailles de M. Camille Martin-Daussigny, chevalier de la Légion d'honneur, directeur des Musées de Lyon, archéologue, peintre et écrivain.

M. Martin-Daussigny était né à Bordeaux, le 11 fructidor en XIII, mais sa mère était lyonnaise, et c'est à Lyon, qu'à son retour de Rome, il s'était fixé, depuis de longues années, pour vivre auprès de cette mère qu'il a toujours entourée des plus tendres soins.

Il est le premier qui ait établi que l'autel d'Auguste était situé au dessus des Terreaux, dans l'ancienne ville gauloise, contrairement à l'antique opinion si généralement reçue qu'il se trouvait à l'extrémité de la ville, sur l'emplacement de l'abbaye d'Ainay.

Digitized by Google

Actif, infatigable pour tout ce qui concernait les découvertes archéologiquss de notre vıllе,il a pendant vingt cinq ans enrichi notre musée épigraphique de pièces nombreuses, et contribué largement pour sa part à en faire la plus riche collection de l'Europe.

Une foule considérable, appartenant surtout à l'Académie, aux Sociétés savantes et aux arts, a suivi le cercueil de la place Sathonnay à l'église de Saint-Vincent, et, de là, au cimetière de Loyasse, où le doyen de la Faculté des sciences a, dans un touchant discours, esquissé la vie et les travaux du regretté défunt.

— La politique militante de notre ville a fait une autre perte dans la personne de M. Durand, député du Rhône, décédé subitement dans la nuit du 14 au 15 Juillet.

— Une plume compétente a fait paraître un savant travail: *Découvreurs et missionnaires dans l'Afrique centrale, au XVIe et au XVIIe siècle*, par le R. P.J. Brucker. Lyon, Pitrat aîné 1878, in-8.

C'est le dernier mot prononcé sur ces questions ardentes soulevées, cette année, à propos des voyages de Stanley, et la réhabilitation des voyageurs anciens qui, depuis des siècles, malgré les négations de la science officielle, connaissaient les sources du Zaïre, du Zambèze et du Nil.

— La Chambre du commerce a publié un très beau volume sorti des presse de M. Pitrat aîné: *Monographie de la Condition des soies*, par Adrien Perret, Lyon, 1878, in-8, 353, pages.

Cet ouvrage donne un aperçu de l'immense commerce de notre ville, le premier du monde pour la soie, malgré la concurrence. les guerres et les révolutions.

M. Mulsant, toujours infatigable, a donné deux notices, l'une par M. Jean-André Malmazet l'autre sur M. Amédée Montenad, deux Lyonnais, à qui sa plume élégante a érigé le plus durable monument.

— Notre célèbre ciseleur-orfèvre, Armand-Coillot, qui a envoyé à l'Exposition universelle du Trocadéro quelques spécimens de ces œuvres d'élite qui ont fait connaître son nom dans le monde entier, a confié aux soins de MM. Alf. Louis Perrin et Marinet, une belle brochure de 57 pages, in-8, intitulée: *L'Orfévrerie religieuse lyonnaise à l'Exposition de* 1878, in-8.

Cette brochure décrit *ex professo* les pièces exposées dans la vitrine de notre compatriote. L'auteur regrette, cela se conçoit, de n'avoir pu présenter au jury les pièces offertes au Vatican. Il a donc dû reproduire des pièces déjà vendues, pour les ajouter aux nouvelles, afin de donner une idée de ses travaux.

Digitized by Google

C'est en artiste qu'il montre les ostensoirs, les vases sacrés, les crosses, les reliquaires, les autels, sortis de ses ateliers et qu'on retrouve en Asie, en Afrique et dans les deux Amériques ; mais ce dont le public lui saura surtout gré, c'est, en montrant les chefs-d'œuvre qui lui ont valu de si hautes récompenses, le soin qu'il met à associer à sa gloire les collaborateurs qui les ont créés avec lui. Sa conscience ne recule devant aucun secret et il nomme, après les architectes qui lui ont donné des dessins, les artistes, les graveurs, les ciseleurs, les modeleurs, les tourneurs, qui lui ont prêté le secours de leur talent. Plusieurs sont apprentis de la maison depuis 1845 ou 1850, et ne l'ont jamais quittée.

Ce fait à lui seul ferait la gloire du patron et des ouvriers.

— Une ancienne maison d'imprimerie de notre ville qui, à l'envers des autres, se perfectionne et devient plus célèbre en vieillissant, la maison Mougin-Rusand, a entrepris dernièrement une publication de nos curiosités historiques, sous la direction de M. Guigue, et, sous ce titre : COLLECTION LYONNAISE.

Le n° 1 reproduit, d'après un témoin oculaire, une relation du : *Supplice de Cinq Mars et de Thou, décapités à Lyon sur la place des Terreaux, le* 12 *septembre* 1642. Lyon 1878, in-18, luxe.

Le n° 2, qui vient de paraître, est intitulé : *Destruction de l'Eglise de Saint-Just, du cloître et d'une partie du faubourg, par les protestants en* 1562. *Enquête et procès-verbaux.* Lyon, 1878, in-18.

Le troisième, qui paraîtra bientôt, nous donnera l'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre. Ces charmantes petites plaquettes, tirées à petit nombre, sont dignes de figurer à côté des œuvres rarissimes publiées, il y a quelques années, par la *Société des Bibliophiles lyonnais.*

Caractères, tirage et papier feront la joie des bibliophiles comme les sujets eux-mêmes seront d'un vif intérêt pour les historiens.

La maison Henry Georg a eu le bon esprit d'unir sa fortune, pour cet objet, à celle de M. Mougin-Rusand et nous les en félicitons tous deux.

— M. Charvet, architecte, a fait paraître une importante brochure sur : *La Médaille et les jetons de la Chambre de Commerce de Lyon.* Ce travail, enrichi de nombreux dessins, rappelle une étude que M. Vacheron avait faite, en 1865 et 1867, dans la *Revue du Lyonnais*, sur le même sujet. Mais de nouvelles découvertes font de l'œuvre de M. Charvet un travail neuf qui n'est, d'ailleurs, qu'un extrait d'un ouvrage très-important qui paraîtra bientôt sous le titre de : *Catalo-*

Digitized by Google

que raisonné de médaillons, médailles et jetons de la Ville de Lyon, ayant figuré à l'Exposition Rétrospective de 1877.

Il nous est arrivé de Grenoble un gros volume intitulé : *Recueil de poésies en patois du Dauphiné. Introduction, texte revu et traduit avec commentaires par J. Lapaume, professeur de littérature etrangère près la Faculté de Grenoble.* Ce volume, publié par l'infatigable libraire dauphinois M. Xavier Drevet, auteur lui-même de si nombreux travaux, fait connaître toute cette littérature populaire des Alpes-Dauphinoises empreinte d'un parfum si agreste et si local, en même temps qu'il offre aux philologues un précieux spécimen de ces patois, trop dédaignés jadis mais ardemment étudiés aujourd'hui, qui étaient la langue primitive de nos pères.

Ce livre original peut être lu avec un vif intérêt par ceux mêmes qui ne connaissent pas le patois dauphinois, grâce à la traduction qui l'accompagne.

Plus original encore est le nouveau volume publié par M. Alexis Rousset : *Exposition Rétrospective d'autographes et de dessins. Souvenirs du vieux Lyon et du vieux Paris,* faisant suite à *Vieux châteaux et vieux autographes* et à *Autographes et dessins.* Lithographie Tabourin, à Oullins, 1878, in-8.

Ce volume est composé de fac-simile d'une foule d'autographes de poètes et prosateurs lyonnais, parmi lesquels se sont faufilés des Parisiens, sous prétexte qu'ils sont écrivains, musiciens ou acteurs. Les sonnets abondent, les petits billets d'invitation ou d'excuses pullulent; on y voit des lettres d'affaires à côté de confidences intimes; mais ce qui rend surtout ce volume précieux c'est la reproduction des vieux cuivres lyonnais, véritable histoire de l'art, et la quantité de portraits de nos compatriotes, où se retrouvent tout ce qui, à Lyon, depuis un siècle, a tenu plume ou pinceau. Vrai musée contemporain dont nous devons remercier l'aimable éditeur.

Le Congrès est terminé. Les hommes politiques sont entrés en vacances, la *Revue du Lyonnais* va en faire autant.

Le Gérant : AIMÉ VINGTRINIER.

Lyon. — Imprimerie Générale du Rhône. — E. Paquelin.

Digitized by Google

A LAMARTINE [1]

Mon luth glacé se tait... amis, prenez le vôtre
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

LAMARTINE, le « Poète mourant. »

Toi qui me rends plus doux mes souvenirs d'enfance
A ce pieux cantique, hymne de l'innocence
Que m'épelait ma mère à mon premier réveil,
Et qui parles encor par ma bouche fidèle,
A celui qu'un berceau, dans l'ombre, nous révèle
Comme aux feux du jour, le soleil ;

(1) Nous nous empressons de soumettre à nos lecteurs la pièce de vers suivante qui a obtenu une médaille de vermeil au concours poëtique de Mâcon.

A. V.

Digitized by Google

Toi qui, dans ma jeunesse, emplis toute mon âme
D'un nouveau sentiment plus brûlant que la flamme
Dont ton sein généreux a souffert tour à tour
Pour ta *Graziella* comme pour ton *Elvire*
Et lorsque *Jocelyn* sanglottait sur sa lyre
Au désespoir de son amour ;

Toi qui m'appris enfin par tes vertus civiques,
Ce que peut un héros dans les luttes publiques,
S'il a pour son pays un rêve de bonheur,
Et qui gardant une œuvre au prix de ton courage,
Pour elle offris ton sang révolté d'un outrage,
L'aimant mieux perdre que l'honneur ;

Oui c'est toi fier poëte, admirable génie,
Barde aux célestes chants, prince de l'harmonie,
To sombre historien et brillant orateur
Qu'on doit ceindre à jamais d'une triple couronne,
Mais de ton front si pur où la gloire rayonne
Qui peut atteindre la hauteur ?

J'éprouve, à ton seul nom, cette angoisse secrète
Du timide disciple, en tremblant, qui s'apprête
A louer, devant tous, le maître respecté,
J'ai pourtant bégayé tant de fois ton langage
Qu'il doit se retrouver, seul titre, en mon hommage,
Comme par l'écho répété.

Et quel enfant jamais dans l'élan le plus tendre
D'un père qu'il chérit n'a pu se faire entendre ?...
Ah ! si les plus doux chants ne venaient que du cœur,
Parmi ceux aujourd'hui qui frappent ton oreille,
Je voudrais d'une voix, jusqu'aux cieux, sans pareille,
Te célébrer d'un chant vainqueur !

Quand de t'avoir pour fils une ville s'honore,
Te rendant en ses murs un triomphe sonore,

Digitized by Google

De son culte sacré tous les autels sont vains :
Les siècles à venir conservant ta mémoire,
Pour monuments toujours les plus beaux de ta gloire,
Auront tes poëmes divins !

Non, ce n'est pas assez que la reconnaissance
Eveillée à tes vers sur ton séjour d'enfance,
Rende ta grande image à ton pays natal ;
Ton prestige s'étend à la patrie entière
Et partout sans l'appui du bronze ou de la pierre
L'amour te dresse un piédestal !

Le temps qui de la mort fait sa joie éternelle,
Lorsqu'il brisa ton luth sous un coup de son aile,
Près de l'onde a laissé ton plus cher souvenir
Et si nous ne pouvons, un seul jour, sur la rive,
Jeter l'ancre, en passant, notre bouche plaintive
N'aura qu'un cri pour te bénir !

Mais le trépas pour toi n'est que la délivrance
De l'âme qui remonte, oubliant sa souffrance,
Contempler l'infini durant l'éternité ;
C'est là le port ouvert à tous dans un mystère :
Toi d'un meilleur destin, tu revêts sur la terre,
Comme aux cieux l'immortalité !

Pourtant, quand tu comptais plus d'œuvres que d'années,
Tu pus croire, un moment, tes couronnes fanées,
En voyant la fortune à tes yeux se voiler ;
Alors, dans le seul bien de ta plume féconde,
Tu montras, libre et fier, n'attendant rien du monde,
Jusqu'où la vertu peut aller.

Tu tombas glorieux avec nos renommées,
Avant que notre sol, sous le poids des armées,
Ne fut couvert de sang, de honte et de malheur ;

Digitized by Google

Plein d'orgueil filial pour ta chère patrie,
Comme elle tu n'eus pas la poitrine meurtrie
Sous l'étreinte de la douleur !

Ah ! lorsqu'aux jours maudits d'une lutte sanglante,
Cette auguste victime encore chancelante
Sous des crimes affreux penchait vers le tombeau,
Tu ne haranguais plus la foule conjurée
Pour relever, poëte, à ta voix inspirée,
Comme autrefois notre drapeau !

Aujourd'hui dans l'Eden des régions sereines,
Si ton œil se reporte aux querelles humaines,
Regarde avec pitié nos vaines passions,
Et si tu peux nous rendre une faveur dernière,
Du séjour de la paix, ferme à notre prière,
Le cours des révolutions !

Pardon si je te parle, en chantant tes louanges,
Comme pour les fléchir, on doit parler aux anges
Mais fidèle à ton Dieu, tu sus rester Français,
Et quoiqu'un autre encense, en son rire, Voltaire,
Au dessus de tous deux sur un pied légendaire,
Rien ne peut t'élever assez !

Tu chantais Jehovah, comme son œuvre immense
Célèbre autour de lui sa force et sa clémence,
Comme le vent qui passe en rendant ses accords,
Comme l'oiseau plaintif errant dans la campagne,
Comme l'écho qui vibre aux flancs de la montagne,
Comme l'océan sur ses bords !

La soif de l'infini causait ton seul délire,
L'amour était ta loi, ton cœur était ta lyre :
Ainsi d'un vol plus libre et plus haut dans les airs,

Digitized by Google

Sous ces bleus horizons, d'où nous vient la lumière
Enivrant à la fois ta lèvre et ta paupière,
Tu dois guider les saints concerts !

Pour nous qu'à ses reflets éclaire ton génie,
Nous en recherchons moins l'essor que l'harmonie
Et sous ton ombre ensemble, heureux de nous unir,
Nous en rapporterons aux enfants de la France
Des cantiques plus purs de joie et d'espérance
Avec la foi dans l'avenir !

Auguste VETTARD.

Lyon, 25 juillet 1878.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

L'ANCIEN COUVENT DES MINIMES

(Suite et fin)

—

Les Clapisson établis à Lyon précisément vers cette époque, dans les dernières années du XVIe siècle, l'avaient édifiée à leurs frais (1). De semblables actes de générosité coïncident souvent avec la fortune ou l'illustration récente d'une famille. Ses membres cherchent à établir, par un monument durable, la marque extérieure de leur anoblissement ou de leurs richesses et confient à la pierre le soin de vieillir un nom trop nouveau en perpétuant une charitable et religieuse donation (2).

Noble Hugues Valentin, que ses concitoyens contraignirent un jour par sentence d'accepter le consulat, avait

(1) Le contrat de fondation de noble Philippe Clapisson, seigneur de Monteimard et de Lyon, porte concession de la chapelle Notre-Dame, proche la chaise du prédicateur..., avec promesse d'y faire faire une cave pour sa sépulture et de ses parents comme aussi les vitres, bancs, barreaux-portes et toute autre choses nécessaires. — 25 février 1592. — Arch. départ. — Inventaire de 1682. H 363, p. 110.

La dernière quittance du paiement de la rente, que nous ayons recueillie, est du 28 novembre 1693. La somme de 30 livres a été versée par dame Marie Clapisson.

(2) Voir Pernetti, *les Lyonnais illustres*.

Digitized by Google

fait bâtir la chapelle placée à côté de celle de Notre-Dame et portant le nom de saint Pierre, prince des apôtres (1).

La suivante appartenait aux Chapponay. Construite par Nicolas, seigneur de l'Isle Méan et autres lieux, elle avait eu d'abord pour titulaire saint Nicolas, évêque de Tolentino (2); plus tard elle passa sous le vocable des Rois-Mages, parce qu'on avait représenté sur de très-beaux vitraux l'adoration de l'Enfant Jésus à Bethléem par les trois monarques orientaux (3).

Les dotations faites par cette famille, des plus anciennes et des plus riches de la cité, furent considérables. Un de ses descendants revêtit l'habit de Minime et, malgré une santé délicate, supporta avec constance les austérités et les privations de l'ordre dans lequel il était entré. (4)

Enfin la chapelle la plus rapprochée du chœur était placée, comme l'indiquait un tableau qui s'y trouvait suspendu, sous le patronage de Saint-Anne, Sainte-Marguerite et de Saint-Michel (5). Denis Bourrelier et Marie Loubat sa femme l'avaient construite et furent inhumés dans son caveau. Leur fille unique, mariée à noble Hugues Huvet y fit une fondation de 100 livres, offrit à la mort de ses parents de riches ornements et ses enfants dotè-

---

(1) La fondation de damoiselle Anne Bussillet, veuve de noble Hugues Valentin est imposée sur sa maison en rue Saint-Jean et payable par noble Hugues Loubat, son neveu et héritier. H 363. Inventaire de 1638.

(2) Fondation de deux messes basses chaque semaine, l'une des trépassés le lundy, l'autre de la passion le vendredy, faite par noble Nicolas de Chapponay, par contrat du 10 février 1599.— Inventaire du couvent.

(3) Cf. Bullioud. *Lugdunum sacro prophanum,* ms. de la Bibliothèque de Lyon.

(4) Fondation d'une messe par Messire Humbert de Chapponay, 19 janvier 1632 — Autre par le même — 24 février 1635 — Legat de 600 livres de dame Hélène de Gadagne, veuve de Laurent de Chapponay du 4 novembre 1692. (4361, grand livre d'acquisition).

(5) On y vénérait également une image de Notre-Dame-de-Pitié et cette chappelle s'appelait quelquefois de Notre-Dame des affligés

Digitized by Google

rent à leur tour le sanctuaire et le tombeau de leurs ancêtres. (1).

Mais leur possession fut troublée par une longue discussion et un commencement de procès étrange et qui mérite d'être rappelé. Un de leurs proches parents, noble Pierre Loubat, trésorier de France en la généralité du Dauphiné, éleva des prétentions sur cette chapelle au moment de sa restauration, dans l'année 1641. Il soutint qu'elle avait été bâtie par son père et, comme signe de propriété, il invoquait les armoiries sculptées au frontispice, à la balustrade, et peintes au vitrail avant qu'il ne fût changé, et une quittance portant que Hugues Loubat « avoit baillé 36 livres en l'année 1588 pour sa part de la fenestre haute. »

En face de réclamations appuyées sur de telles preuves et des refus persistants des Huvet d'abandonner leurs droits, les Minimes laissèrent le débat se poursuivre entre les parties intéressées. Il ne fut clos qu'après qu'on eut apporté les prix faits de la maçonnerie et de la charpente, les reçus de paiement, le testament du sieur Bourrelier et plusieurs autres pièces, toutes attestant que cette chapelle lui appartenait véritablement et qu'on ne pouvait plus longtemps et sans injustice en contester l'usage à ses héritiers (2).

---

(1) Arch. départ — H 364, livre de quittances etc., Testament de dame Marie Loubat, veuve Denis Bourrelier, portant légat de 100 livres. 24 janvier 1591.

H 363 Inventaire de 1682 — Fondation d'une messe basse faite par noble Gaspard Huvet, capitaine et aide-major au régiment lyonnois, pour être dicte dans la chapelle appartenant à Demoiselle Bourrelier Melchiotte sa mère, 5 mai 1640.

Autre semblable fondation par Demoiselle Melchiotte Bourrelier veuve de noble Hugues Huvet pour célébrer dans sa chapelle tous les mois de l'année, avec élection de sépulture — 3 octobre 1642.

(2) 27 septembre 1593. Fondation de messes faite par M. Bartholomèo Martini, espagnol, par un testament léguant 300 livres. Un autre Espagnol avait fait don de 900 livres et une partie de cette somme avait été employée à la construction du clocher.

Digitized by Google

Du côté de l'Evangile se trouvaient seulement quatre chapelles au lieu de cinq comme la symétrie l'eût demandé.

L'une d'elles était consacrée au Saint-Esprit : les saints titulaires des autres étaient saint François-de-Paule, saint Joseph, saint Denis et sainte Geneviève.

La plus rapprochée du maître autel, celle de Saint-François-de-Paule, avait longtemps porté le nom de *chapelle des Espagnols*. Edifiée par les aumônes de ceux de cette nation qui habitaient Lyon, elle fut cédée par un contrat, en date du 24 août 1641, aux Pianelli de la Valette (1). Laurent Pianelli, trésorier de France et prévôt des marchands, avait sollicité par son testament l'honneur d'être enseveli dans l'église de la croix de Colle et laissé à cette intention une somme de 1,300 livres (2). Ses fils Jean-Baptiste et André proposèrent d'acquérir la chapelle, que les Espagnols semblaient avoir abandonnée, et ils offrirent 500 francs en échange ; grâce à l'entremise et à l'influence de leur frère, qui était alors même supérieur du couvent, l'accord fut conclu (3).

Le plus bel ornement dont ils l'embellirent fut un tableau peint par Guillaume Périer et représentant le saint patriarche de Paule, instituteur des Minimes (4).

---

(1) Inventaire de 1638.

(2) Cf. sin Laurent Pianelli. *Archives du Rhône*. T. VI pg. 318 et 19.

(3) H 356. Livre ancien des chapitres généraux et particuliers etc,, chapitre provincial tenu le 29 septembre 1641.
H. 360 *Inventaire*. — « MM. Baptiste et André Pianello ont offert d'embellir et orner la dicte chapelle le plus convenablement que faire se pourra, l'entretenir couverte de tuiles et les voûtes, vitres et autres choses nécessaires pour la conservation d'icelles, moyennant quoy et en considération des grandes obligations que tout l'ordre a aux dicts sieurs pour les bénéfices reçus du dict feu Laurent Pianello la susdite chapelle leur a été concédée avec promesse de la leur maintenir et garantir et à leurs successeurs. »

(4) Cf. J. de Bombourg — *Petit recueil des plus beaux tableaux*

Digitized by Google

Nous ne ferons que mentionner la chapelle, contiguë à celle du saint patriarche de l'ordre et que fit édifier noble François Scarron, seigneur de Sézerin, Elle reçut le titre de Notre-Dame-de bon-Secours et son fondateur, par son testament du 17 avril 1592, la dota d'une pension annuelle.

Hugues Athiaud, docteur en droit et seigneur de Lissieu, un des premiers et des plus généreux amis du monastère, avait, lui aussi, pendant la construction même de l'Eglise, fait élever une chapelle et l'avait mise sous le patronage du Saint-Esprit. Le contrat par lequel il la dota plus tard et y établit diverses fondations de prières et de messes, indique à quelle occasion fut accompli cet acte de piété. Nous conserverons, en la citant, les termes mêmes de la pièce officielle.

« Au nom de Dieu. Amen

« A tous ceux qui ces présentes verront, Nous garde « du cel commun et Royal establi ez contrats des Bailliages de Maxcon et sénéchaussée de Lyon scavoir faisons « comme ainsy soit que noble homme et saige Monsieur « maître Hugues Athiaud, docteur ez droicts, seigneur « de Lissieu ayant cy devant faict construire et bastir « au couvent des Minimes de Lyon la chapelle qui est « au-dessous de celle qui a esté pareillement construite « et bastie par MM. les Parisiens, l'allée entrant en la

---

tant antiques que modernes. . qui se voient dans plusieurs églises etc.

Dans cette même chapelle fut enseveli, en 1684, un des membres de la famille de Saint-François-de-Paule Ce fut le jeune fils d'André d'Ormesson, maître des requêtes et d'Eléonore le Maistre de Bellejame. Un de ses aïeux en effet, Olivier le Fèvre d'Ornesson, président de la Chambre des Comptes de Paris, avait épousé Anne d'Alesso petite nièce du saint. André Clapasson dans son *Histoire et description de la ville de Lyon* et *de ses antiquités*, etc... nous a conservé l'épitaphe, qui fut placée sur le tombeau de cet enfant, enlevé dans ses plus tendres années.

Digitized by Google

« dicte Eglise du cousté du Midy entre deux, laquelle a « voué, consacré et dédié au Saint-Esprit, par lequel il « veut estre guydé en toutes ses actions et dèportements « comme je la supplié et le supplie d'un cœur contrit et « humilié de luy assister; en laquelle chappelle je avoict « volu et ordonne estre dictes et célébrées à perpétuité « troys messes à chacune semaine, la première le jour « du Dimanche de l'office que l'Eglise célèbreroit ce jour, « la seconde le jour du Jeudy de l'office du Saint-Esprit, « la troisième le jour du samedy de l'office du jour, par « le précepteur des novices, lesquels novices je a volu et « ordonné d'estre aux dictes messes affin qu'ils priassent « et intercédassent pour luy et à la fin des dictes messes « chanter le Psaume *De Profundis*, avec les Oraisons que « l'Eglise a ord onnées estre dictes pour les Trépassés en- « autres l'Oraison *Absolve*.....

« Le dict sieur Athiaud recognaissant que la chapelle « n'est fondée, dotée et rentée selon son désir, désirant « que la dicte chappelle soit dotée selon ses intentions, « que par mesmes moyens les religieux du couvent des « Minimes aux suffrages desquels il participe se puissent « ressentir de s'y peu de moyens qu'il a plu à Dieu luy « tendre..... de son bon gré, certaine, pure, franche « et libéralle volonté faict, ordonne et establit ce qui « s'ensuit :

« 1er Il a volu et ordonné, veult et ordonne du consen- « tement des dicts vénérables Pères que la dicte chap- « pelle soit dorénavant nommée et appellée la chappelle « du Saint-Esprit en considération des grâces que Dieu « lui a faict depuis la Nativité et spécialement le jour de « Toussaint dernier qu'il pleust à sa bonté luy donner le « moyen et la force de se décliner par une précipitation « du hault d'une tour du château de Marigny en Cha-

Digitized by Google

« rolloys en laquelle il étoit misérablement détenu pri-
« sonnier par des voleurs qui ayant pétardé et pillé son
« château de Lissieu, l'enlevèrent et l'emmenèrent les
« yeux bandés au dict château de Marigny ; reconnais-
« sant que ce bien luy est advenu par une circonstance
« particulière que Dieu lui a faict, sans laquelle il lui
« estoit impossible se rédimer d'une prison si estroite et
« doué de grande passion et moings se rendre à sa mai-
« son estant poursuivy et recherché par eulx. »

2° Item le sieur Athiaud a donné dotte rante sa dicte
« chapelle d'une rente, pension annuelle et perpétuelle
« de 20 écus sols au taux et prix de l'ordonnance, engage
« tous ses biens et spécialement une maison scize rue
« Saint-Jean confrontant la dicte rue d'un costé et celle
« de Tramassac d'aultre part et la rue du Bœuf. »

Faites et passées au dict Lyon et en la chapelle du Saint-Esprit aux couvent et église des Minimes, le 8e jour du moys de janvier 1592.

Présente à ce noble et égrége personne Néry de Tourvéon, obéancier de Saint-Just et M. Berger, prêtre perpétuel en l'église collégiale de Saint-Just (1).

L'événement rapporté plus haut et dont Hugues Athiaud faillit être victime est un épisode privé des guerres ou brigandages de la Ligue dans les provinces. L'avocat lyonnais, bon et fervent catholique, n'appartenait pas néanmoins à la Sainte-Union. Avait-il trop laissé paraître son opinion et était-il ouvertement engagé contre les Guise pour le roi? il serait difficile de le deviner ; ce qui est certain, c'est qu'une bande de soi-disants Ligueurs vint l'attaquer dans son château de Lissieu ; sa maison fut mise au pillage, lui-même, garrotté et baillonné, fut con-

(1) Arch. dep. H. 36. Livre de différentes pièces.

Digitized by Google

duit au château de Marigny, qui appartenait au sire de Cortenay, chef des dix-huit ou vingt voleurs, comme les appelle Athiaud, auteurs du guet-apens. Là le prisonnier « fut enserré entre quatre murailles entre une tour si étroite qu'il estoit contrainct de demeurer debout ou sur ses genoux. » Il était depuis trois jours enfermé dans cette dure prison, lorqu'il résolut de s'évader. La chambre où il se trouvait donnait sur les fossés à une grande hauteur; il perce la muraille sans être entendu et comme dans la plupart des cas semblables, il se laisse glisser le long du mur, suspendu aux draps de son lit qu'il avait coupés en bandes et noués ensemble. Malgré une chute dangereuse et des poursuites incessantes, il arrive sain et sauf au mont Saint-Vincent, dans le Charolais, qu'occupait alors le seigneur de Gondras. « du party contre à celluy de l'Union (1). »

Quand il fut de retour à Lyon, ses aumônes acquittèrent la lettre de change que la Providence avait tirée sur lui, en le protégeant dans cet imminent péril et il paya au couvent la rançon dont sa fuite avait frustré ses ravisseurs.

Les Minimes et la chapelle du Saint-Esprit n'eurent pas une moindre part dans les largesses de son testament.

« ..... Veut et ordonne ledict testateur que sa chappelle « soit meublée d'ung calice d'argent et d'une platine du « poids de quatre marcs et deux burettes, une croix, une « paix, deux chandeliers d'argent à proportion si ja le « dict testateur ne l'a faict; oultre ce, qu'elle soit meu- « blée de deux chazubles l'une de velours rouge cra- « moysi et l'aultre de velours noir avec deux amictz et « deux aubes et si le dict testateur l'avoit ja meublé veult

[1] Arch. dep. H. 367. Testament du sieur Hugues Athiaud.

Digitized by Google

« qu'à ce soit disposé incontinant après son décès de la « vaisselle d'argent qu'il aura laissée (1). »

Une autre disposition testamentaire cédait une vigne attenante au clos du monastère pour qu'un enfant pauvre, qui montrerait des dispositions pour la vie religieuse, soit entretenu aux études pendant quatre ou cinq ans.

C'était un orphelin de l'hospice de la Chana que l'on devait choisir préférablement à tout autre. A la même intention, le testateur léguait tous ses livres et tous les meubles de la chambre qu'il occupait au monastère (2).

La chapelle de M. Hugues Athiaud ne conserva pas toujours le nom et la destination qu'avait choisis son pieux possesseur. Pendant quelque temps, on y avait placé le portrait de saint François de Paule qui en était devenu le patron titulaire ; dans la suite, on mit sur l'autel le tableau de saint Joseph mourant « assisté de Notre Seigneur et de la Sainte-Vierge » et elle fut accordée dans le courant de l'année 1776 à messire Charles-Joseph Monatte « chevalier magistral de l'ordre de Malte (3).

C'était enfin sous la désignation de *Chapelle des Parisiens* qu'était connue la chapelle de saint Denis et de

---

(1) H 361. Testament du sieur Hugues Athiaud.

(2) Voyez aux pièces justificatives le texte même de ce testament où se trouvent d'autres legs en faveur des enfants de la Chana. Ce testament fut fait au couvent des Minimes, dans la bibliothèque du testateur, le 14 septembre 1592, après midy.

(3) A cause de ses services, on accorde à Messire Charles-Joseph Monatte, chevalier magistral de l'ordre de Malte, l'usage pendant sa vie de la chapelle de Saint-Joseph, l'une de celles de notre église, qui est la troisième du côté gauche pour y assister au service divin avec telles personnes qui l'accompagnent ; à l'effet de quoy il sera libre audict messire Monatte de faire placer dans la dicte chapelle un banc ou chaises qu'il jugera convenables et ledict messire Monatte aura une clé prohibitive de ladite chapelle, le tout pendant sa vie.

De plus, ladite communauté concède audit Monatte la sépulture dans ladite chapelle et la faculté d'y mettre une tombe avec l'inscription convenable : 30 avril 1776.

Arch. départ. du Rhône. H. 362. Police secrète et séparée.

Digitized by Google

sainte Geneviève. Ce nom montre suffisamment son origine ; elle avait été bâtie, dès 1580, par les Parisiens établis à Lyon, en l'honneur du premier évêque de la vieille Lutèce et de la patronne de la France.

Leur corporation se maintint longtemps nombreuse et disciplinée avec ses priviléges, ses coutumes et ses fêtes. Le lien religieux n'était pas le moins fort de ceux qui rattachaient entre eux tous ses membres.

Chaque dimanche et aux grandes fêtes chômées, une messe était spécialement célébrée à leur intention ; ils avaient des prédications particulières, deux services annuels pour leurs défunts et on n'avait pas manqué de stipuler parmi les conditions du contrat de dotation « qu'il « seroit fourni un confesseur de l'ordre et couvent dans « ladicte chapelle, depuis les premières vêpres des vi- « gilles des susdictes principales fêtes jusques à midy « du lendemain (1) lequel confesseur aura spécial et par- « ticulier soing d'ouïr les confessions de ceux qui se pré- « senteront à lui en icelle chappelle, notamment et pré- « férablement ceulx de la dicte confrairie et nation pa- « risienne et leur sera administré la saincte communion « en ladicte église aux dicts jours de fêtes et autres « temps qu'ils auront dévotion. »

L'Assemblée générale se tenait au couvent, le 3 janvier de chaque année ; elle nommait le recteur de la corporation et les courriers chargés de l'administration de ses revenus (2).

---

(1) Contrat de fondation faict avec les sieurs Parisiens, demeurant à Lyon, avec les RR. PP. correcteurs et religieux du couvent des Minimes. H. 363. Voir ce contrat aux pieuses justificatives.

(2) 3 décembre 1613 et 9 septembre 1622. Fondations de messes

Digitized by Google

De ce passé, de ces fondations, de tous ces noms il ne reste plus que des vestiges insuffisants pour en protéger longtemps encore le souvenir. Le temps et les hommes sont d'audacieux destructeurs, et rarement ils relèvent ce qu'ils ont une fois abattu.

L'Abbé J.-B. VANEL.

---

par Claude Soulier à la chapelle des Parisiens, et don de 300 livres. H. 3673.

H. 368. *Livre d'acquisition*: Testament de M. Charles Domene, docteur ès-droits, lègue une pension de 30 sols et demande la sépulture dans l'église de MM. les révérends et vénérables religieux du couvent des Minimes, près du chœur, en la chapelle de Monsieur Saint-Denis, patron de Paris.

14 mai 1610.

Vers la fin du dix-huitième siècle, la chapelle des Parisiens fut spécialement réservée au culte des trépassés. Elle prit le nom de chapelle des morts et ses caveaux servirent à tous ceux qui ne pouvaient en avoir un particulier.

Digitized by Google

CAHIER

DES

PLAINTES, DOLÉANCES ET DEMANDES

DU TIERS-ÉTAT

DE LA VILLE ET SÉNÉCHAUSSÉE DE LYON TANT DE LA VILLE QUE DE LA CAMPAGNE

Arrêté et signé en commun, le 26 mars 1789.

SECTION QUATRIÈME

Procédure civile

La nécessité de simplifier la procédure civile et d'abréger les formes ruineuses, longues, des ventes judiciaires et des distributions de prix, est trop manifeste pour qu'on doive insister: on demande cependant que provisoirement, la rigueur des contraintes par corps soit restreinte et adoucie; que les sentences de séparation de biens soient inscrites dans un tableau exposé dans l'auditoire de la juridiction royale; que tout privilége de *committimus* et de garde gardienne soient sup-

Digitized by Google

primés, et que l'article suivant soit érigé en réglement: toute signification sera faite à personne au domicile, et l'huissier tenu de prendre un récépissé de la partie ou de la personne étant dans son domicile et en cas d'absence ou de refus de prendre un récépissé d'un préposé qui sera à cet effet établi dans les villes; et dans les campagnes l'huissier prendra le récépissé du curé ou de son vicaire ou du syndic de la paroisse.

Section cinquième

Droits féodaux

1° Toute servitude personnelle, corvée à miséricorde, milods en ligne directe et retrait féodal et censuel seront abolis sans indemnités, ainsi que tous les droits insolites autres que les cens et servis, tels que ceux de leide, couponage, cartelage, barage, fouage, maréchaussée, ou vin d'août, fours, pressoirs, moulins bannaux, tabellionage et autres semblables.

2° Les censitaires auront la faculté perpétuelle de racheter tous leurs cens et les rentes foncières, suivant les formes et tarifs qui seront arrêtés par les Etats Généraux. Les fonds affranchis seront exempts du droit de franc fief; ils ne seront soumis qu'à un simple contrôle, et le prêteur qui aura fourni les deniers de rachat sera privilégié à tous les créanciers, même au bailleur de fonds.

3° Les cens, directes, rentes foncières, obits se prescriront par trente ans, les arrérages et proffits éventuels par cinq ans, et il sera défendu à l'avenir d'aliéner aucun fonds sous cens et servis.

4° Le droit de lods et milods, au cas où il est dû, se percevra sur la valeur présente du sol, indépendamment de toute construction, à moins que le titre originaire, et

Digitized by Google

à son défaut le terrier le plus ancien, ne fît mention de l'existence d'un bâtiment.

5° Les eaux vagues et fluantes dans les chemins appartiendront à celui qui pourra les recueillir rière ses possessions, pourvu que la prise qu'il en fera ne dégrade pas le chemin ; les abénévis en ce genre seront déclarés abusifs et contre le droit commun.

CHAPITRE IV.

Police générale

Le Roi et les Etats Généraux seront suppliés de prendre en considération les abus qui se sont glissés dans le régime des universités, dans la concession des grades, et dans l'éducation publique ; de l'établir de manière à former dans tous les ordres des citoyens utiles ; que l'amour de la patrie, l'esprit public soient dès l'enfance le premier sentiment de tout François ; que les lois constitutionnelles deviennent des livres classiques dans les villes et dans les campagnes ; qu'il soit établi dans chaque paroise des écoles gratuites où les enfants puissent apprendre à lire, écrire et les éléments de calcul; que dans les villes les enfants du peuple soient instruits gratuitement des éléments des arts les plus utiles ; que partout l'oisiveté, l'inutilité et l'intrigue, toujours surveillées par la loi, n'obtiennent que le mépris.

Les curés, dans les villes et les campagnes, doivent avoir, par leur exemple et par la confiance due à leur caractère, la plus grande influence sur la régénération des mœurs.

Nous demandons encore que, dans chaque diocèse, il y ait des places honnêtes, réservées aux curés et vicaires pour leur servir de retraite lorsque leur grand âge ou

Digitized by Google

des infirmités ne leur permettent plus de continuer leurs fonctions.

Nous demandons que les enfants trouvés soient élevés aux frais de la Nation, pour former des citoyens utiles, de bons soldats.

Qu'il soit pourvu, dans chaque paroisse, aux besoins des infirmes et des vieillards indigents, et que la mendicité soit proscrite dans tout le Royaume, comme le vice le plus contraire au bon ordre.

La liberté de la presse sera admise, mais tout écrit contraire à la religion et à la décence ou attentatoire à la réputation des personnes, sera considéré comme libelle, et les distributeurs, imprimeurs et auteurs seront poursuivis avec rigueur.

Le secret et la sûreté des objets confiés à la poste, seront mis sous la sauve-garde de la Nation ; et l'assemblée nationale s'occupera d'uu tarif relatif à ces objets.

On désire la suppression des états majors, des gouvernements de tout genre, grands et subalternes, à l'exception de ceux des villes frontières; la suppression des commissaires provinciaux des guerres, et la suppression de la régie des étapes; les états provinciaux assureront le logement des gens de guerre, aucun privilège n'en pourra dispenser,

Les commissaires départis dans les provinces, et les ingénieurs des Ponts et Chaussées seront supprimés, leurs fonctions seront confiées aux états provinciaux et à leurs préposés ; dans les projets des routes nouvelles, on adoptera de préférence ceux qui favoriseront l'agriculture en facilitant l'exportation des denrées.

On désire que les portes des villes dans l'intérieur du royaume, à l'exception de celles ou il y aura garnison,

Digitized by Google

soient ouvertes la nuit comme le jour à l'exemple de celles de la capitale.

Que pour procurer aux campagnes des médecins, chirurgiens et sages femmes instruits on cherche les moyens de faciliter à ceux qui en seront juges dignes par les états provinciaux, des établissements avantageux dans les arrondissements qui en demanderont.

Nous demandons l'exécution de la loi salutaire, qui ordonne l'inhumation hors l'enceinte des villes.

Enfin, comme rien n'intéresse aussi essentiellement la classe la plus nombreuse de la nation que la fixation modérée et équitable du prix des subsistances, nous demandons que d'après des essais authentiques de panification et de tueries, il soit dressé dans toutes les provinces des tables qui serviront de règle pour éviter tout arbitraire dans la fixation du prix du pain et de la viande.

CHAPITRE V.

Agriculture et commerce

L'Assemblée la plus auguste de la nation arrêtera essentiellement ses regards sur l'agriculture et le commerce; ces deux sources inépuisables de la richesse et de la force nationale.

L'agriculture nous donne la subsistance; le commerce donne aux productions de l'agriculture une valeur qui augmente les ressources du cultivateur; ces deux professions utiles et honorables, doivent être toujours unies par le même intérêt.

Nous demandons, pour l'agriculture, liberté et encouragement.

L'agriculteur sera libre, lorsque, délivré des entraves et des chaines qui pèsent sur lui, il n'aura plus à com-

Digitized by Google

battre contre les impôts destructeurs, perçus sur les vins et boissons, impôt soumis au régime le plus inquisitionel; ainsi nous demandons la suppression de tous les droits sur les vins et boissons, ou au moins que jusqu'au jour heureux qui les verra abolir, nous soyons affranchis des visites, exercices et autres formes inquisitionelles et arbitraires.

Le régime des gabelles n'est pas moins vexatoire, et cet impôt funeste prive le peuple et les bestiaux du sel, cette denrée précieuse, non moins utile à la santé des hommes, qu'à la multiplication des troupeaux.

Nous demandons aussi que la vente privilégiée du tabac, se fasse en bâton et aux frontières, et que le tabac circule librement dans l'intérieur du royaume, ainsi que toute autre marchandise.

Nous demandons pour le bonheur de l'agriculture, l'affranchissement de tous les droits sur les denrées de première nécessité.

La suppression des mi-lods en ligne directe, et de ceux en cas d'échange, qui sont dans la main du Roy, et la liberté de racheter, moyennant un prix modéré, ceux aliénés aux seigneurs.

L'abolition des droits insolites, non justifiés par titre, la facilité de racheter ceux qui seront justifiés moyennant un prêt modéré.

Nous demandons des distinctions, des récompenses pour les cultivateurs qui auront enrichi le premier et le plus utile des arts par des découvertes.

Nous osons espérer, et nous demandons avec instance l'abolition de ces concessions trop fréquentes qui, en assimilant, contre tous les principes, les carrières de charbons de terre aux mines, dépouillent les propriétaires de leur héritage, pour en investir un concession-

Digitized by Google

naire, qui revend, le plus souvent au propriétaire qu'il a dépouillé, le droit d'exploiter sa propre carrière; c'est à cet abus que nous devons le renchérissement du charbon de terre dans nos provinces, où la rareté du bois à brûler se fait sentir depuis longtemps.

Nous demandons que le tirage des milices soit aboli, ou au moins qu'il soit libre à tous habitants, sujets à la milice, de racheter, par une redevance modique, la délivrance du tirage; la somme de ces redevances réunies, peut fournir aux frais des enrôlements volontaires, et ce moyen simple conserverait à l'agriculture des bras utiles et des mœurs.

Que les chemins vicinaux soient entretenus, et d'une largeur suffisante, pour permettre la libre circulation des denrées.

Que le commerce des grains et des bestiaux ne soit jamais gêné par des lois prohibitives, et que leur libre circulation, même la sortie du royaume, ne puisse être interrompue, que momentanément et à la demande des états provinciaux, lorsque l'on pourra craindre la trop grande diminution de la masse des subsistances ou des bestiaux.

Nous demandons enfin que les biens communaux restent en nature aux communautés, qui seront autorisées à faire rentrer, dans leurs mains, ceux aliénés ou usurpés, quelque longue que puisse être la possession des détenteurs desdis biens.

Le commerce non moins entravé que l'agriculture, a droit à la même liberté. Nous demandons pour lui l'abolition de tous les péages, sauf à indemniser les propriétaires, sous la déduction des charges imposées à ces droits onéreux; la suppression de tous les priviléges et des messageries; la destruction des droits de marque

Digitized by Google

sur les fers, qui donnent, dans le sein même dn royaume, un avantage aux fers de Suède sur les fers de France; de la marque des cuirs, impôt inquisitionel auquel nous devons la destruction de notre commerce des cuirs, qui était florissant avant cette invention fiscale.

L'abolition de tous droits de plomb et marque sur les étoffes ou toiles nationales, ainsi que la suppression de tous inspecteurs des toiles, et de tous droits de jurandes

. . . . . .

Du droit sur les amidons, les huiles, les savons, les papiers et cartons, et sur toutes les matières premières, importées pour alimenter les manufactures nationales.

La libre circulation, sans aucun droit dans le royaume, de tous les objets de commerce ; et qu'en suivant le vœu, si souvent répété par la nation entière, les douanes et barrières soient transportées aux frontières.

On examinera s'il est avantageux pour la ville de Lyon de demander un bureau de *transit*, solicité par sa position ; et si ce bureau, sans nuire à aucune autre ville, peut nous rendre le commerce d'entrepôt, qui fut la source de notre prospérité, longtemps avant l'établissement des manufactures, peut être établi sans gêner la circulation et la liberté que désirent tous les ordres des citoyens.

Nos députés porteront aux Etats Généraux le vœu de l'établissement d'un poids et d'une mesure uniformes dans tout le royaume.

L'abolition des lettres de répit et surséances; et qu'après avoir consulté les Chambres de commerce, l'édit de 1673 soit remplacé par une loi nouvelle, qui contienne de sages règlements, pour prévenir les fraudes trop fréquentes dans les faillites ; que les jugements des tribunaux de commerce soient éxécutés, sans *paréatis*,

Digitized by Google

dans tout le royaume, et qu'ils puissent juger en dernier ressort, jusqu'à 4,000 livres; que dès à présent, pour arrêter les abus excessifs et ruineux qui accompagnent les faillites, on fasse le règlement suivant:

Les négociants seront tenus de faire parapher, par les juges consuls, chaque feuillet du livre journal dont ils se serviront; le paraphe sera mis gratuitement, le livre où cette formalité aura été omise, ne fera pas foi en justice; les faillis qui n'auront pas ce livre paraphé à produire seront réputés banqueroutiers frauduleux.

Nul ne sera admis à déposer bilan, et à traiter avec ses créanciers, s'il n'a des livres en la forme prescrite et n'est armateur, banquier, manufacturier ou marchand.

Son dépôt de bilan sera fait au greffe ou chez un notaire: ce dépot fait, le failli ne pourra être arrêté pour dettes civiles; mais il lui sera défendu de s'absenter, sous peine d'être réputé banqueroutier frauduleux.

A l'instant du dépôt du bilan, les scellés seront apposés, et il sera informé du fait de la faillite, à la requête du procureur du roi. ou la juridiction consulaire; la procédure sera, dans tous les cas, suivie jusqu'à jugement définitif, aux frais du Domaine.

S'il est reconnu que la faillite n'a eu pour cause que des malheurs ou de légères imprudences, il sera prononcé un jugement d'absolution qui ne sera pas susceptible d'appel.

S'il est évident que le failli s'est livré à des dissipations, et que, connaissant son insolvabilité, il ait persisté à contracter des engagements, il sera prononcé un jugement d'admonition.

S'il est prouvé que le failli ait détourné ses effets,

Digitized by Google

supposé des créanciers, falsifié des livres, ou s'il n'a pas fait, au moins tous les deux ans, un inventaire, il sera déclaré banqueroutier frauduleux, et condamné aux galères perpétuelles.

Dans le cas où le traité entre le débiteur et les créanciers ne contiendra qu'un attermoyement sans remise, la pluralité sera formée par le concours des créanciers privilégiés, hypothécaires et chirographaires.

Quand le traité contiendra remise à perte de finance, la pluralité ne sera formée que par les trois quarts du total des créances chirographaires.

Les faillis seront exclus de la bourse, et de droit seront incapables de tous exploits et fonctions publiques ; leur nom sera inséré dans un tableau exposé dans la salle d'audience de la juridiction consulaire, avec mention du jugement d'absolution, d'admonition ou de condamnation qui aura été rendu, Ceux qui auront accepté les successions ou donnations des faillis seront exclus, ainsi que leurs héritiers, des charges municipales et emplois publics, à moins qu'ils n'abandonnent à la masse des créanciers tout ce qu'ils auront recueilli, ou qu'ils ne fasssent réhabiliter le failli en sa mémoire.

(A suivre),

Digitized by Google

JOURNAL

DES

NOUVELLES DE PARIS

de 1734 à 1738

(Suite)

Ce 6 avril 1735.

Voici des vers que Mademoiselle Petitpas a mis sur des tablettes magnifiques dont elle a fait présent à M. Bonier le jour de sa feste : elle s'en dit hardiment l'auteur et prétend nous persuader que l'amour a pu faire un aussi grand miracle, mais le stile nous apprend qu'ils sont de M. Roy (1) :

Au maître de mon cœur je donne ces tablettes
L'Amour lui-même les a faites
De l'écorce d'un mirte où la tendre Cypris
Ecrivait le nom d'Adonis.

---

(1) Pierre-Charles Roy, né en 1683, conseiller au Chatelet, membre de l'Académie des Inscriptions, auteur de nombreux opéras : poète estimé.

Digitized by Google

L'éguille fut fondue aux forges de Cythère
Et le dieu leur donna la trempe de ses traits
Pour graver d'un caractère
A ne s'effacer jamais.
Mon amant vous lira, serments de ma constance,
Sincère épanchement, naïve expression
De l'ascendant, de l'inclination
Qui l'emportent encor sur la reconnaissance.

9 avril 1735.

M. de Walpole a été, pendant tout le séjour qu'il a fait ici, le sujet des nouvelles et des conversations de Paris. Chacun a voulu deviner l'objet de son voyage et pénétrer dans le secret de sa négociation, mais tout cela a abouti à de faibles conjectures que chacun a tirées suivant sa façon de penser, et M. de Walpole nous a laissé aussi savant à son départ que nous l'étions à son arrivée. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il n'a eu de conférence qu'avec M. le Cardinal et qu'il n'a vu M. le garde des sceaux qu'un quart d'heure chez lui. Les sentiments sont différents sur cette circonstance; les uns disent qu'il n'a voulu conférer qu'avec le Cardinal seul, que les Anglais estiment beaucoup parce qu'ils prétendent qu'il ne leur a jamais manqué de parole; d'autres prétendent que c'est un trait de politique du garde des sceaux qui n'a point voulu se trouver à ces conférences, soit pour en laisser l'honneur à son patron, soit pour en éviter le blâme s'il s'y concluait quelque chose qui ne nous fût pas avantageux. Quoi qu'il en soit, M. de Walpole repartit hier et a repris le chemin de la Haye et non celui de Madrid, comme on l'avait dit d'abord. M. de Coigny part lundi: on fait une mauvaise pointe à son sujet: on dit qu'il a pris pour aide de camp Mademoiselle Maubois pour tourner le camp d'Ailbron.

Digitized by Google

On pense ici que nous ne ferons pas de siége en Allemagne. On assure toujours que les Polonais, commandés par le palatin de Lublin, avancent vers la Saxe et que les affaires du roi de Pologne ne sont pas aussi désespérées en Pologne que l'on se l'imagine.

Le marquis de Monty revient à la fin. J'ai vu ici des officiers qui reviennent de Russie qui ont été à la belle expédition de Domthre: c'est une chose effroyable que d'entendre le récit de ce qu'ils ont souffert : ils en attendent encore la récompense.

Nous avons perdu M. de Rottembourg qui est mort extrêmement regretté (1). M. le comte de Clermont a pris pour secrétaire de son commandement le sieur Petit, intendant de M. de Rottembourg, qui a la réputation d'un très-honnête homme et il lui a donné la préférence sur tous les beaux esprits qui briguaient cette place.

L'affaire des convulsionaires va toujours son train : le Parlement, qui informe contre eux, en a décrété quinze qui ont été arrêtés la nuit dernière: on a aussi arrêté le curé de Milon qui est parent du contrôleur général (2) et en porte le nom. Un conseiller de la Grand'Chambre de mes amis, qui a vu les informations faites contre ces malheureux fanatiques, me disait ces jours passés que l'on ne peut concevoir les horreurs qu'elles contiennent: il est prouvé entr'autres que dans leurs assemblées nocturnes où les femmes et les hommes étaient admis sans distinction et dont le but était de créer un nouveau prophète Elie, dans le temps de l'action-même, ils chantaient des psaumes de David.

---

(1) Conrad, comte de Rottembourg, ambassadeur en Prusse et en Espagne, brigadier des armées, chevalier des ordres, mort sans enfant en avril 1735.

(2) Philibert Orry, comte de Vignory.

Digitized by Google

Cette horreur ne vous paraîtra-t-elle pas une fable? rien cependant n'est plus vrai et le Parlement sera fort embarrassé, à ce que me dit le même conseiller, pour prononcer la peine de ces malheureux, car, si d'un côté l'impunité est dangereuse, la rigueur n'est pas moins à craindre et les prosélytes naissent toujours des tourments et des persécutions. Vous savez sans doute que le Parlement a condamné une lettre des avocats écrite à M. de Saint-Papoul : le conseil vient de supprimer son mandement par un arrêt: les Jansénistes disent que l'action de M. de Saint-Papoul est un coup du ciel et les jésuites disent que c'est un coup de soleil.

Un coup de lune vient de faire faire une sottise nouvelle à un de nos compatriotes qui n'est pas né pour honorer notre patrie. Vous jugerez bien que c'est M. Borde, ancien lieutenant de la Porte, dont je veux parler. C'était à la clôture du théâtre de l'Opéra Comique, et étant arrivé tard au parquet, il fendit la foule avec des airs de hauteur et s'alla mettre au premier rang, à côté de l'orchestre : comme tous ceux qui étaient derrière lui étaient assis et qu'il n'avait pas de chaise, il s'éleva un brouhaha qui lui ordonna de se baisser : il demanda une chaise, que personne ne se pressa de lui donner, et la comédie commençant, il s'adressa à la petite Julie qui parut la première sur le théâtre et lui dit qu'on ne jouerait pas la pièce qu'il n'eût une chaise et pour se rendre plus respectable, il ajouta qu'il était officier chez le roi: on lui répondit du théâtre que cela était faux, qu'il en avait été chassé, et un jeune officier de dix-huit ans, qui était derrière lui, ayant éclaté de rire à cette réponse, Borde se tourna vers lui et lui dit qu'il était un plaisant « J... F... de rire d un homme comme moi. » Cette réponse qui aurait dû ajouter une nouvelle scène si le jeune homme avait été fou

Digitized by Google

comme lui, la calma sur le champ, car le jeune officier qui pensa qu'après cette réponse il pourrait prendre son parti et s'en aller, et ne voulant pas perdre le fruit de sa vengeance, donna sa propre chaise à Borde et se mit de façon qu'il n'incommoda point les spectateurs. La comédie fut jouée et à la fin le jeune homme ayant fait connaître sa pensée à Borde, ce malheureux se mit à crier à la garde en prenant à témoins que l'on l'appelait en duel.

Duval étant arrivé et voyant le jeune officier qui serrait Borde de près, sans vouloir le laisser échapper, lui dit, pour le calmer, que Borde était un fou et qu'il ne devait pas s'arrêter à ce qu'il lui avait dit. Le jeune officier furieux lui dit que s'il était fou, il lui fallait donc le mener dans un fiacre aux Petites-maisons ou qu'il lui casserait les bras. Duval, pour arrêter sa fureur, fit arrêter Borde qui fut conduit au Fort l'Évêque où il a resté trois ou quatre jours et a reçu de vives réprimandes de M. Hérault.

M. le duc de Villars-Brancas vient de donner une scène, dans un autre genre qui ne lui a guère fait honneur. Un banquier d'Hollande, nommé Osorio, avait envoyé à M. de Villars une lettre de change de 12,000 fr. sur un banquier de Paris: la lettre portait valeur reçue en compte du sieur duc. Le dit seigneur la reçoit et met son reçu au dos de la lettre et envoie à Osorio un billet de pareille somme payable à son ordre. Ce billet ayant été volé au banquier, il en avertit le duc afin qu'il pût l'arrêter.

Le duc ne fit point de réponse à trois lettres d'Osorio, ce qui l'engagea à protester, chez un notaire, sur tout ce qui s'était passé, et ayant prié un de ses amis de s'informer du motif du silence du duc, le seigneur lui apprit qu'on lui avait présenté le billet et qu'il l'avait acquitté. Osorio a demandé la représentation du billet: on lui dit

Digitized by Google

qu'on l'avait brûlé, ce qui l'engagea à demander au duc les 12,000 fr. dont il avait reçu la valeur suivant son acquit au dos de la lettre de change passée à son ordre. La cause a été plaidée par Laverdy pour Osorio et par Lenormand pour le duc ; ce seigneur a été honteusement condamné et a essuyé tous les brocards qu'une si belle action mérite.

Ce 13 Avril 1735.

Tout est dans la retraite et dans le silence. Les spectacles sont fermés ; la littérature, de son côté, est dans une complète stérilité : il semble qu'elle soit bornée à nous donner de temps à autre quelques mauvais romans.

On ne se contente pas d'en créer de pitoyables, on va jusques dans la bibliothèque de Don Quichotte qui avait été si prudemment incendiée par le curé, comme est la traduction donnée par M. de Caylus d'un roman espagnol appelé *Tiran le Blanc* qui est le mélange le plus extravagant de sacré et de profane.

Ce 14 Avril 1735.

Il est arrivé, ces jours derniers, une aventure assez désagréable au fils de M. Dumay que vous avez fermier général à Lyon. Il avait envoyé l'année dernière son troisième fils à la guerre. A son retour, il donna à son père une liste des dettes qu'il avait faites pendant la campagne.

Un officier vint se présenter à M. Dumay avec un billet de son fils de cent louis d'or Le père ne le voyant pas sur la liste, fit appeller son fils qui nia d'avoir signé le billet et méconnut l'officier. Celui-ci, pour se venger, l'ayant trouvé quelques jours après, lui proposa de s'aller promener au bois de Boulogne, où, ayant mis l'un et l'autre l'épée à la main, ils se firent une passe au collet, laissèrent tomber leur chapeau et leur épée, et achevèrent

Digitized by Google

le combat à coups de poing. La garde étant survenue, les combattants prirent la fuite. Cependant l'affaire du billet fut remise entre les mains des maréchaux et M. de Caumartin en fut le dépositaire. Peu de jours après, un seigneur étant venu le voir, lui parla de cette affaire et demanda à voir le billet, disant qu'il reconnaîtrait la signature. M. de Caumartin le lui ayant donné, le seigneur le déchira et donna les 100 louis d'or. On croit que c'est M. Dumay père qui s'est servi de ce moyen pour retirer son fils de la mauvaise affaire où sa mauvaise foi l'avait jetté.

26 Avril 1735.

J'espère que vous serez content de Mlle Connelles (1) et c'est, selon moi, un sujet à acquérir pour la province. Je ne luy trouve d'autres défauts que de n'être pas tout à fait assez animée sur le théâtre, et d'être trop sage ailleurs. Mais je compte sur le changement d'air et que le voyage lui inspirera un peu plus de hardiesse ; pour le reste, je m'en rapporte aux gens du métier, et si elle ne guérit pas de cette maladie à Lyon, je la garantis incurable.

L'Opéra n'a personne, et la retraite de Mlle Lemaure luy a fait un grand tort. Elle est entrée dans un couvent et a sacrifié la liberté à la douceur de la vengeance.

Il ne s'est rien passé de bien remarquable aux séances publiques de nos académies. Dans celle des Sciences, on y lut deux discours, l'un sur l'électricité et l'autre sur l'art de conserver les œufs pendant plusieurs années.

La séance de celle des Belles-lettres fut ouverte par un

(1) Louise Daton, fille de Hugues Daton, écuyer, née en 1714, elle débuta avec succès au Théâtre-Français en 1734 ; morte en 1750. Le public se montra, peu après ses débuts, très-sévère envers elle.

Digitized by Google

discours de M. Burette (1) sur la liaison des sciences et des lettres ; la seconde dissertation fut de M. Lancelot (2) sur Raoul de Presle, bibliothécaire du roy Charles V. Son discours fut fort ennuyeux, n'étant pas d'ailleurs soutenu par le sujet, qui n'a rien d'intéressant. M. Racine, l'un de nos confrères, fut ensuite une dissertation sur l'imitation des mœurs dans la poésie. Cet ouvrage, assez médiocre dans le commencement, tant par le style que par les pensées, semblait devenir plus intéressant sur la fin, lorsque le cardinal de Polignac l'interrompit pour finir l'assemblée.

Il parait une lettre sous le nom de Mlle du Fresne à Messieurs de l'Académie française, qui est un libelle des plus sanglants contre les quatre gentilshommes de la Chambre et plusieurs seigneurs comme le prince Charles (3), le marquis de Livry (4), le duc de Nevers, le marquis de Nesle (5), etc. Chaque académicien a son petit trait satirique. Cet ouvrage, qui est extrêmement long, n'est recommandable que par sa noirceur.

Mon beau-frère m'écrit que son sort est entre vos mains; qu'il savait que les voix étaient partagées et que c'était à vous à faire pencher la balance. Il craint les sollicitations de M. Nicolo.

---

(1) Pierre-Jean Burette (1665-1747) il publia de nombreux travaux sur l'histoire de la gymnastique des anciens et de la musique antique.

(2) Antoine Lancelot (1675-1740), savant archéologue; il laissa d'importants travaux historiques et composa la préface de l'histoire des grands officiers du P. Anselme.

(3) Le prince Charles de Lorraine, comte d'Armagnac.

(4) Premier maitre d'hôtel du roi.

(5) Fils du maréchal. Membre de l'Académie française ayant pour seul titre, suivant d'Alembert, une parfaite déclamation ; il se plaisait à donner des conseils à ce sujet aux comédiens.

Digitized by Google

10 mai 1735.

M. le duc de Villars a quitté le service pour se consacrer entièrement aux muses. Nous sommes dans le temps critique des démissions, voilà ce que produit le mauvais exemple,

Nous avons trois nouveautés, aux trois spectacles, qui ont à peu près le même sort. A l'Opéra, le ballet des *Grâces* (1), qui n'a pas réussi : la grâce mélancolique a paru un phénomène qui a déplu à tout le monde. La musique en général n'est pas bonne, les ballets admirables, mais le récitatif impatiente.

La petite comédie française, qui a pour titre la *Magie de l'Amour* aurait réussi sans quelques longueurs que l'auteur a promis de retrancher. Pour la comédie italienne qui a pour titre la *Mère confidente* (2), je ne l'ai pas encore vue.

J'ai bien eu du chagrin du tour que Mlle Connelle m'a joué et je comptais bien d'en orner vos spectacles, mais la fille est d'un naturel si volage et si traître ; elle a cependant des talents estimables.

Ce 28 mai 1735.

L'affaire de la princesse de Nassau est en train ; il y a plus de vingt personnes décrétées, dans le nombre desquels il y a plusieurs laquais.

Elle est cachée à Versailles, chez Madame la duchesse de Mahon. Mingot a pris le large. Le marquis de Boursain, de Pons, Bonnin sont ajournés personnellement et M. de Nesle, fondé de procuration du prince, poursuit cette affaire avec toute la charité fraternelle possible.

On ne dit pas grand chose d'Allemagne ; le marquis de

(1) Pastorale en un acte d'Autreau.
(2) Comédie en 3 actes de Marivaux.

Digitized by Google

Coigny a dîné chez l'Electeur palatin avec tous les généraux allemands. On ne sait pas encore ce qu'on fera dans ce pays. Nos princes sont partis et il reste ici très peu d'officiers généraux.

A la Comédie Italienne on joue la *Mère confidente*, de Marivaux, qui est touchante, pleine d'intérêt et qui, aux mauvaises plaisanteries près, est assez bonne. Ce qu'il y a de vrai c'est que Marivaux y est moins là Marivaux qu'à son ordinaire, c'est à dire que son stile est moins entortillé et le fonds moins métaphysique. La petite pièce de la *Magie d'Amour* de Hautereau (1) grâce à quelques corrections qu'il a faites a été trouvée charmante. La petite Gossin (2) a joué le rôle de l'ingénue à ravir.

Autereau est un assez mauvais peintre qui a 80 ans, mais qui a l'imagination plus chaude que le pinceau, ce qui a donné lieu à cette épigramme :

Le luxurieux Autereau
Qui nous peint l'ingénieux et tendre Sophilète,
Par la chaleur de son cerveau,
N'aurait pas fait un ouvrage si beau,
S'il l'eût tiré de sa palette.

(A suivre).

---

(1) Autreau.

(2) Jeanne Gaussin, née en 1711, artiste des plus estimées. Elle épousa en 1738 le danseur Toalayo et quitta le théâtre cinq ans après par scrupule religieux; morte en 1767. Des vers très flatteurs lui furent adressés pour la manière dont elle joua cette pièce; ils sont imprimés dans les *Anecdotes Dramatiques*, Tom. 1, p. 502.

Digitized by Google

BAPTÊME REMARQUABLE

LE ROI PARRAIN, LA REINE MARRAINE, A LYON

A Monsieur le Directeur de la *Revue du Lyonnais* :

MONSIEUR,

J'ai trouvé dans les archives de la ville une note concernant un baptême singulier qui a eu lieu, à Lyon, le 5 juin 1731.

Espérant que cette petite trouvaille vous fera plaisir, je m'empresse de vous l'adresser pour la *Revue* et vous prie de me croire, etc.

P. VACHER.

BAPTÊME REMARQUABLE

Le cinquième juin de l'année mil sept cent trente-un, après-midy, les sainctes cérémonies du baptesme ont estées supplées par Illustre et Reverand Seigneur Me Anthoine de Montmorillon (1), prestre sacristain de l'Eglise, comte de Lyon, vicaire général en l'Archevesché de Lyon, le siége vacant, de l'agrément de M. Jacques Terrasson, custode de l'Eglise paroissiale de Saincte-Croix de la Ville de Lyon, aussi vicaire général du dit diocèse, le siége vacant, à la fille née le neuvième may de la présente année du mariage de Me Michel, comte de Fau-

(1) Décédé le 23 octobre 1746, âgé de 64 ans.

Digitized by Google

trières, chevallier, seigneur de Courcheval, Bauberg, Sailly, Cherchillier et autres lieux, capitaine de cavalerie au régiment de Montrevel, lieutenant de roy du Charollois, exempt des gardes du corps de Sa Majesté et de dame Laure Taxis et ladite fille ayant estée ondoyée et ayant reçu les sacrements de baptesme le onzième de may de la présente année par le ministère dudit Me Terrasson suivant l'acte inséré dans le présent registre par permission de Monseigneur l'Evesque d'Authun, administrateur du temporel et spirituel du diocèse de Lyon, le siège vacant en date du vingtième avril de la présente année et de luy signée. Elle a heu l'honneur d'avoir pour parrain Louis quinzième du nom, Roy de France et de Navarre à présent régnant et pour marraine Marie, Reyne de France, épouse de Louis quinze, lesquels absents ont donné ordre pour et au nom de leurs Majestés à Messire Pierre de Masso, seigneur de la Ferrière, de Lissieu et du Plantin, Baron de Chasselay, Seneschal de Lyon et de la province du Lyonnois, chevalier de l'ordre royal et militaire de Sainct Louis, commandant pour Sa Majesté dans les provinces de Lionnois, Forest et Beaujollois, et à dame Elisabeth de Chaponay épouse dudit Messire de Masso de présenter à nostre mère Sainte-Eglise la susdite fille du comte de Faultrières. Répondre pour elle et la nommer Louise-Marie, suivant la lettre en date du premier may signée St-Florentin dont coppie est jointe et insérée à la minute du présent acte, l'original restant au pouvoir du susdit Me de Masso de la Ferrière. En conséquence de laquelle la susdite fille de M. le comte de Faultrières a esté nommée Louise-Marie au bruit de toute l'artillerie de Lyon, au son des timballes, trompettes et tambours, la compagnie franche du régiment lionnois destinée pour la garde des portes

Digitized by Google

de la ville de Lyon estant soubz les armes et gardant les avenues de ladite église Sainte-Croix où estoit un dais posé au milieu du cœur de ladite église souz lequel estoient posés deux priez Dieu et deux fauteuils pour Leurs Majestés.

Sensuit la teneur de la lettre et ordre addressée aud Messire de Masso.

M. le comte de Faultrières, Monsieur, ayant demandé au Roy et à la Reyne que l'enfant dont madame son épouse qui est actuellement à Lyon, doibt accoucher soit tenu sur les fonds du baptême et nommée au nom de Leurs Majestés, elles l'ont agréé et m'ont chargé de vous marquer de faire cette cérémonie avec madame vostre espouse. Je suis parfaitement, Monsieur, vostre très-humble et très-obéissant serviteur. Signé de St-Florentin, à Versailles, le premier may mil sept cent trente-un.

Signé au registre : Demasso de Laferrière, Chaponay, de Laferrière, Taxis de Faultrières, Laferrière de Vau, Fiennes de Sacornay, de Vaux, Desplantin, Lachau, Montauban, Montmorillon, Sacristain comte de Lyon, Terrasson vicaire général.

Chose inouye mais remarquable dans la paroisse de Sainte-Croix de Lyon que l'on ait baptizé un enfant au nom du roy et de la reyne.

Digitized by Google

DE ROANNE A LA PRUGNE

FRAGMENTS DE VOYAGE EN 1876 [1]

(Suite)

Oh! c'est pieds nuds maintenant qu'on saute en danse, on fait les foins, fauche, fane, ratèle, on se démène, il faut aller vite, le jour est sitôt *gâté*! l'aurisse souffle, le tonnerre gronde là haut, l'air est lourd et sent les herbes fortes; et cette année la pluie vient promptement... — Ainsi l'orage est prêt quand le foin flaire baume, voilà une remarque rustique, de physique!

J'aime mieux voir le pré fleuri, semé de simples et d'aromates. Romaine, la jument grise, enivrée de ce foin, hennit, bondit, fait sous ses fers résonner creux le sol tapissé de thym, de brize et d'avoine folle. Quand la plaine est dépouillée de ses cultures, elle porte le deuil en jaune sur ses flancs demi-nus, mais la montagne fauche ses tertres, coupe son blé sans perdre sa verte écharpe de bois de genêts de fougères; la vache donne un lait abondant, écumeux, parfumé, dans lequel faneuse ou moissonneuse trempe son pain de seigle au goût de noisette!

La montagne ronde des Agos, de hautes roches, des arbres, un fouillis de toits rouges ou de chaumes, une

(1) Voir la précédente livraison.

Digitized by Google

église blanche et neuve. La Prugne ! Les abbés forts en étymologie, dérivent ce nom de *prugna* ? fruit importé du temps des croisades etc. etc., nos peintres de Saint-Just auraient dit : Si ce n'est pas le pruneau, c'est le noyau ! Les joyeusetés de la science bien venues au dessert !

C'est d'un poids que le diplôme de docteur ! d'un lourd ! ouf ! nous nous déclarons brouillé avec la médecine, démodé, démonétisé, hors de science ; âne débâté, nous secouons le fardeau pour nous rouler un peu à l'aise, *gagner l'avoine* !.... peuh ! tout le village est pris et.,. se tâte ; à la vue du médecin, les vieux maux se réveillent... c'est la *consulte à l'occasion* ; il y a cruauté à refuser... mais il y a fatigue et malgêne à s'en occuper, brévet de pédant ! Nous prions les mêmes abbés de tâcher de faire comprendre aux gens... d'essayer d'insinuer que : tout ce qui n'est pas pressé peut être différé, que mal de circonstance est guérissable par lui-même, que la charité seule a droit à notre complaisance, que nous n'exerçons plus....

« Un médecin qui ne consulte pas ne sait pas son état » dit la servante en gromelant.

Si j'avais donc inventé que j'étais architecte ! ! mais le moyen de mentir dans une cure, à côté de quatre cloches dont deux du quinzième siècle, une du treizième qui sonnent un glas lamentable sous nos fenêtres, dans la cour même de la maison.

La vieille église et le vieux clocher ont été abattus pour faire place aux nouveaux édifices, le beffroi transporté chez le curé, (depuis, les cloches ont été portées sur un beffroi provisoire près l'église), on ne se presse pas d'élever la tour neuve, qui n'est souvent qu'un monument d'orgueil villageois et coûte beaucoup plus d'argent qu'il n'en est

Digitized by Google

entré, dit le sacristain sonneur, dans le métal des cloches. Ainsi, soir et matin nous serons salué dans notre chambrette par les tintements de l'Angélus. L'aile religieuse de notre pensée planera sur cette belle nature de la montagne où nous sommes venu retremper notre vie fatiguée de malaises physiques et brisée d'émotions. Nous aurons sous les yeux un homme *vrai*, un ami. Derrière la maison, à contre-mont, est le jardin: moitié carrés, avec une allée large à dire le bréviaire, moitié roches et broussailles; un filet d'eau coule des hauteurs dans un acheneau de bois et s'en va murmurer dans un bassin bordé de plantes rares: veratrums, martagons; à l'autre bout, une cabane de planches et de chaume tapissée dehors de chèvrefeuille, dedans, d'images représentant des saints, des madones, des vitraux et ornements d'églises; à terre, d'énormes échantillons de minéraux; la science et la piété; un rocher de granit, le pied caché dans les framboisiers, les sureaux et les fougères mâles porte un vieux saint Roch et deux anges de bois peint, voilà notre douce retraite. Il y fait bon et beau, lorsqu'aux heures premières du jour, ou bien le vêpre du dimanche, assis sur le tertre et l'âme recueillie, on entend d'un coin du jardin, d'une touffe d'herbes, monter des chants et des psaumes; l'église est dans une grange basse dont le toit est à niveau des carrés de fleurs; le prêtre officiant récite les prières d'une voix murmurante: ou bien les paysans psalmodient; hommes et femmes. en deux chœurs, versets et répons! Quelle musique, Quelle harmonie! les oiseaux accompagnent, le vent soupire!

Un petit bosquet de chênes dans les pierrailles domine le jardin et la cure. Quand le curé Jacques prit possession de la pauvre maison, il sacrifia de suite les arbres

Digitized by Google

un peu gros réservés au chauffage dans ce pays si froid, il y trouva quelques chevrons pour l'église neuve qu'il rêvait de construire; l'église est achevée des deniers de la fabrique, des collectes, des charrois, la mairie n'a pas donné un sou. Le vaisseau est élégant, clair, commode, en bons matériaux; grand surtout, il le faut pour une paroisse où la population tend à augmenter à cause de l'exploitation des mines. Jugez des travaux, des soucis, de la besogne du curé et de son vicaire.

— « Un tel! tu me dois un charroi, il nous faudrait du sable, mon vieux!

— Eh! mon foin, non de D... j'ai promis mon char au voisin, mon bétail est malade!

Du sable, j'en connais de bon et bien lavé (c'est chose rare en ce pays rocheux où il n'y a que le *gore*, gros gravier de granit décomposé) du sable! si vous voulez le mener vous-même, sauf votre respect, Monsieur le curé! vrai j'ai mon foin à terre.

— Et toi, Fradin ou Laurent, (les deux noms les plus répandus à la Prugne) où est l'arbre que tu dois amener?

— Au bois.

— Amène-le, sans tarder...

— Oh! mes bouviers me manquent de parole, nous n'avons plus de petites pierres, plus de chaux, jamais nous n'aurons terminé...

— Allons, Claude, ton charroi!

— Eh! mes foins, mon brave Monsieur le curé.

— J'espérais, quand Monseigneur est venu donner la confirmation, lui voir inaugurer mon église pas du tout, il faisait un temps de loup; le vent jetait la pluie à travers les baies sans vitres. Il faisait froid et humide.... et toi, petit, écoute tout bas à ton oreille: pourquoi vas-

Digitized by Google

tu te baigner tout nu à la rivière qui est si froide ?

Digne homme, pasteur du peuple, il abonde à tout, excite celui-ci, morigène celui-là, conseille, apaise, régit. Les archéologues et les Bretons connaissent des légendes de *Saints-d'Armorique*, arrière-petits-fils des Druides, lesquels n'ont pas eu de peine à *convertir* leurs croyances dans l'immortalité de l'âme à la religion du Christ ; ces saints de la terre de granit dont la foi traversait les mers sur les tables des *dolmens* en guise de nefs, ou chevauchait les *menhirs*, dont la main jouait avec les monuments immenses de pierres brutes à travers les tempêtes, on les appelle les saints-Celtiques !... mais chut ! L'Evêque l'a dit à propos déjà du père, l'ancien curé : On ne canonise pas les saints de leur vivant !

Nous avons pu organiser une caravane de chercheurs : deux botanistes, un mineur géologue avec son marteau, l'ami, le docteur et, le fossoyeur avec sa pioche droite et sa pelle pour faire des fouilles, voilà qui est bien choisi : une fois, du temps des Gabeloux, un gaillard qui faisait la contrebande du sel fut arrêté dans un pays ; « Vos papiers ? — Je suis en règle, né *natif* de la ville des Agos, faubourg de la Grupine, à la Prugne. Le douanier consulta un livret en hochant le cou : « Les Agos franc ! »... cette ville était, dit-on, située sur la montagne nue et pelée, maintenant on y verrait des rues, l'emplacement des maisons, les débris, toute la hauteur jusqu'au hameau du Point du jour serait couverte de ruines... le chimiste en doute beaucoup, mais au midi, dessous les rocs Pallières, on voit une espèce de terrasse ou de cirque fait de mains d'hommes entourant un bassin tourbeux et des sources puissantes bordées de polypodes (inundatum, clavatum) de *droséras* carnivores, le sol des terrasses montre des fragments

Digitized by Google

d'une poterie antique, plusieurs vieux chemins le labourent conduisant à l'enceinte des *murs de Fonbelle*.

Cet oppidum, ou poste gaulois situé sur le chemin de la Ligue ou des Balles, en vue des fortifications du rocher Saint-Vincent, domine à la fois la vallée du Sichon, affluent de l'Allier (Elaver) chez les Arvernes et celle de la Bèbre du côté des Ségusiaves. Les remparts de roches cyclopéennes décrivent un ovale très-irrégulier percé de trois portes entre des pierres dressées; on y voit des écroulements d'édifices, des rues, une place élevée, on y trouve depuis des silex taillés des temps primitifs, jusqu'à des tuiles à rebords, des poteries gallo-romaines, peut-être même du moyen-âge (un seigneur de Manissy, nom féodal connu dans ces régions, aurait possédé ce domaine). Le Fossoyeur pratique un sondage inutile vers la Fontbelle, mais plus intéressant dans une ancienne demeure, voilà le foyer de pierres brutes maçonnées d'argile, des cendres, du charbon, un clou de fer à grosse tête, des tessons, beaucoup de tuiles à crochets très-grossières, assez pour justifier de l'antiquité du lieu et la nécessité d'une fouille scientifique.

Nous en saurons plus long ; le Fossoyeur ayant tâté la gourde devient loquace et vide son sac de raconteur :

« On ne passe point là comme on veut pendant la nuit, dit-il, on y entend des voix, on y fait des *rencontres*; l'autre hiver un homme s'y est perdu, dans les neiges, *ça cirait*,(1) mais on l'a retrouvé gelé quoique les flammes en sortent comme d'une charbonnière ;.... Tenez, ce grand chemin vient du moulin Saint-Priest, monté sur les rets jusqu-au *Chir du Vernois* ;... Ce n'est que depuis

(1) Quand le vent réduit la neige en une poussière glacée qui s'attache au vêtement, à la barbe, aveugle le passant.

Digitized by Google

peu d'années que les habitants ont porté leur vieille croix de pierre taillée sur le *Chir* ; m'est avis que ce gros roc qui n'est pas de même pâte que celui qui le supporte a été mis là aux anciens temps... Et le chemin y fourchant, à gauche va vers les Murs-Fontbelle, à droite il aboutit droit à la *Grand'bonne*! il en reçoit une branche venue des Demendiers où il y eut des maisons autrefois et j'ai toujours entendu dire que c'était la *borne de la Gaule*.... ici, ça se nomme à Bagnaux, il y avait un poste de gardes... voici l'herbe qui mange les mouches..... La ville des Agos s'étendait jusque là, vu les maisons qui sont dans ces trous... un coup de pioche par là! Je sais cela, moi... le cimetière ne s'appelle pas. à Méchin, mais à Saint-Martin, le premier que j'y ai mis était un Martin.

Ce n'était plus de l'histoire et le chimiste de rire *comme un alambic* en regardant la bouteille Génoise.

— « Je n'aime que le positif, disait-il à son tour. En fait de science je ne crois qu'aux résultats visibles et tangibles; or, il nous est prouvé que nous avons là, des poteries anciennes, des tuiles, des silex, sujets d'études très-intéressants.»

Il en remplissait une filoche, chaque soir pliant sous le poids; puis étalant les trouvailles, on se disputait l'honneur de les avoir ramassées le premier, et on faisait à chacun belle justice distributive, et conférence d'archéologie pratique.

Je n'aime pas ce mot : *antéhistorique*, disait le curé, il flaire l'hérésie, qu'est-ce avant l'histoire ?...

Et les discussions sur les prétentions de la science moderne, sur l'immutabilité de l'Ecriture-Sainte, sur l'origine de l'espèce humaine allaient dru ; on jugeait avec la foi ce qui est d'observation pure; on mesurait au

Digitized by Google

compas ce qui est de tradition ; on vieillissait l'homme, on rajeunissait la terre.

— Trop de théologie ! criait le chimiste. Après l'âge de la pierre, l'âge du bronze ; pourrait-on soutenir que les objets de bronze trouvés dans le pays (au four, à Arcon, pentes de la Madeleine), auraient été fabriqués avec les minerais de cuivre de la Prugne ? Vous appelez *mate* le résultat de la fusion directe de vos minerais, quelles substances contient-elle ? Cuivre, fer, plomb et traces d'étain; l'étain existe, ici même, en cassitérides, dans les roches.

— Bien, c'est donc un alliage grossier, impur, une espèce de bronze ?

— Oui, un bronze de fer qui se moule difficilement, est fragile et diffère beaucoup du bronze vrai, celtique ou pré-celtique, fait de cuivre et d'étain.

— Je vous arrête, il est une période où le bronze ancien n'a plus cette composition, peu d'étain, somme de plomb et quelque fer ; les Japonais en ont un qui tient aussi du fer, vibrant, sonore, qui se trempe et se bat comme l'acier.

— Certain produit de nos fours revêt un aspect jaune à un degré de réduction, peu fusible mais très malléable.

— Nous y sommes ; j'ai du bronze d'Arcon, cassant, bulleux, jaunâtre ; on dirait qu'on l'a forgé, *battu* dans un moule ou matrice comme des pièces de ferronnerie et c'est un bronze voisin de l'âge du fer.

— Trop de chimie ! disait le curé.

C'est en montant au Châtelard, au-dessus de la mine de Charrier qu'eut lieu cette conversation haletante. Sur une pointe d'éruption de porphyre, deux larges fossés, un bourrelet de terre, une enceinte de pierres sans ciment

Digitized by Google

couronnent le sommet d'une fortification gauloise, mais les morceaux de tuiles creuses, épaisses, de poteries, indiqueraient une réoccupation après le xe siècle, au moyen-âge. C'était un fief possédé, comme presque tout le pays, par l'abbaye de Cusset, mais le château ne fut jamais rebâti.

Encore la filoche du chimiste pleine ! Ouf ! Qu'il fait chaud et soif ; descendons à la Burnolle.

Nous entrons dans une riche maison, le sol est parqueté de dalles brutes, mais le plafond lambrissé de *bâcon*, avec des jambons, des andouilles aux solives ; par l'étroite fenêtre, la lumière éclaire une *pompe* de la Saint-Jean, gâteau rustique ; la bertole de lait est sur la table, on aligne les écuelles.

Quel nom champêtre: le village de la Barnolle. Il désigne un panier rond sans anse avec une étroite bouchure pour ranger les noix et les noisettes. Comme cet osier tressé par brins arrondis, le village cache ses maisons *au rond* d'une goutte qui descend des hauteurs de l'Assise, sous les grands bois, ouverte seulement au soleil, le vent s'y engouffre rarement en tempête, le séjour est tranquille, ombreux et frais.

Les habitants indépendants s'enorgueillissent de leurs arbres, de leurs prés ; pensez donc, *ils attèlent cinq paires* (1).

Ils ont beaucoup de traditions et d'histoires :

Les *Maniants* et les *Maniés*, deux de nos villages, se faisaient la guerre au vieux temps, à feu et à sang, les maisons flambaient, les moissons étaient ravagées, il n'est plus rien resté que des bruyères. Les *Mâniés* n'ont pas

(1) Cinq paires de bœufs, locution abrégée.

Digitized by Google

été les plus forts, ils ont senti *passer la main* de leurs ennemis.

Quels souvenirs des luttes antiques, quels Titans !

C'est pour cela que des souterrains traversent la montagne depuis Terre-Noire jusqu'au Châtelard plein de trésors d'*or ;* l'entrée en était close par une *pierre bouclée*, couverte de signes et de grimoire, que jamais homme n'a pu déchiffrer, sinon le greffier Laurent qui en connut deux lettres, encore y mit-il du sien !

Un jour cette pierre que personne ne pouvait soulever, *devala* toute seule; elle s'est perdue et le trésor avec.

— Holà ! s'écriait le gentil chimiste, ma filoche rompt ! Ajoutez-y un pavé du chemin romain abîmé de ravines, mais souvenez-vous que nous avons à remonter la côte de Giteney.

Docteur NOELAS.

(A suivre).

Digitized by Google

UNE FEMME MURÉE

LÉGENDE DU CHATEAU DE GRAMONT EN BUGEY

A L'AIMABLE CHATELAINE DE GRAMONT

(Suite)

Je vous bénis aussi, dit la jeune fille, au nom de la pauvre Gertrude, qui doit passer pour veuve aux yeux de tous. Dans quelques mois, à la première absence de mon père, Robert partira pour un pays lointain. Le malheureux sera assez puni en s'éloignant de sa famille, de son pays.

D'après les ordres de Gabrielle, une grosse pierre roula dans l'abîme ; à ce bruit lugubre tout le monde se signa dans le château et l'on pria pour l'âme du trépassé.

Quelques heures après, la jeune châtelaine redescendit dans le cachot de Robert : Mon ami, lui dit-elle, tu es mon prisonnier durant plusieurs mois peut-être ; le père Athanase ou moi t'apporteront ta nourriture. Rassure-toi sur Gertrude. Je tiens en réserve pour elle la bourse qui devait acheter le silence des archers et qu'ils ont la générosité d'offrir eux-mêmes à ta famille éplorée ; prie pour eux et pour moi dans le silence de la prison. A la première absence de mon père, tu partiras déguisé pour

Digitized by Google

l'abbaye des Bernardines de Seyssel. Ma tante, l'abbesse t'occupera dans son monastère.

Le lendemain Gaspard de Mornieux, sans aucun souci du drame affreux de la veille, voulut que sa fille chantât et jouât du luth devant lui, et ayant reçu la visite de plusieurs gentilshommes du Dauphiné, ils chassèrent ensemble, puis partirent pour Grenoble où ils devaient saluer le gouverneur du Dauphiné.

L'occasion favorable qu'attendait Gabrielle, pour faire évader son prisonnier, se montrait donc plus tôt quelle ne l'avait espéré. Munie d'un costume de femme, d'une coiffe épaisse surtout, elle l'en affubla dans son cachot, au milieu de la nuit. Ensuite le père Athanase conduisit le malheureux par la poterne à quelque distance du manoir ; il arriva sans être reconnu au monastère où la bonne abbesse lui donna un emploi.

C'était ainsi que la charmante fille de Gaspard de Mornieux passait sa vie, occupée de bonnes œuvres et réparant autant que possible les injustices de son père.

III.

LA COUR DE PHILIBERT-EMMANUEL ET DE MARGUERITE DE VALOIS.

Gabrielle avait repris sa douce gaieté. Le printemps commençait ; elle parcourait les prairies, cueillant les violettes, les primevères, chantant avec les oiseaux, écoutant le gazouillement des ruisseaux, et bénissant le Dieu de la nature de tous ses bienfaits.

Elle parcourait une vallée charmante sur les bords de la Seran, jolie rivière qui arrose la grande prairie et porte, sous les hauts créneaux du manoir de Rochefort, ses eaux dans le Rhône rapide. La jeune châtelaine

Digitized by Google

causait avec les bergères, lorsque les pas d'un coursier lui firent tourner la tête. Son père venait la chercher et lui annoncer qu'un messager de la cour venait de lui apprendre que le duc de Savoie conviait toute sa noblesse aux fêtes et aux tournois, qui allaient se célébrer à Chambéry.

Gabrielle acheva ses préparatifs avec une joie bien naturelle: voir la cour, voir une société d'élite pleine de courtoisie et, par dessus tout, voir le vainqueur de St-Quentin, la charmante Marguerite, l'idole du beau pays de France! Elle fit ses adieux aux vieux amis de sa solitude. Le père Athanase lui dit en la quittant : Que toutes les bénédictions du Seigneur reposent sur votre tête, mon enfant! puissiez-vous être heureuse à la cour de notre noble Seigneur ! portez-y votre simplicité, votre franchise; rapportez-en vos vertus et n'oubliez jamais que la modestie est la plus belle parure de votre âge.

Les voyageurs arrivèrent à Chambéry à la chute du jour. Ils descendirent chez le comte de Mantoue, un de leurs parents.

Le lendemain, Gabrielle parcourut la ville; tout la charma, le vaste château surtout, antique demeure, qui vit naître les premiers comtes de Savoie, ces héros, valeureux conquérants, habiles négociateurs, protecteurs et soutiens de l'Eglise, qui sous les noms d'Amédée V, d'Amédée VI, d'Amédée VIII, remplirent le monde de leur gloire, de leurs vertus, puis les chevaliers par excellence, Louis Ier, et Amédée IX placés au nombre des saints.

L'âme enthousiaste de la jeune fille invoquait celles de ces grands princes ; elle rêvait, aussi, de la belle Passerose, de la sage Yolande de France, de la docte Blanche de Montferrat, et tous ces souvenirs lui faisaient désirer de voir ses augustes souverains.

Digitized by Google

Ce moment arriva enfin, et Gabrielle de Mornieux se trouva en leur présence, entourée de brillants chevaliers aux armures pesantes, de courtisans couverts d'habits somptueux, de jolies femmes, ayant toutes les séductions de la jeunesse, de la beauté, d'une race glorieuse et irréprochable. Eblouie par tant de magnificences, la jeune fille se crut transportée au pays des fées.

Si Gabrielle fut ravie, elle charma aussi toute la cour. Son air digne et modeste, sa taille gracieuse, sa figure noble et régulière, dont l'expression d'intelligence et de bonté attiraient à première vue, lui gagnaient tous les cœurs.

Le duc s'approcha d'elle, la nomma à la duchesse, et Gabrielle ne se lassait pas de les contempler avec un naïf enthousiasme.

Philibert avait alors 37 ans, sa haute taille, sa distinction et sa dignité inspiraient le respect. Marguerite, à peu près de son âge, joignait à la beauté, la grâce qui attire. Appelée à bon droit la bonne duchesse, elle avait soumis tous les cœurs, dans ses états de Savoie.

Gabrielle passa trois semaines à Chambéry, trois semaines qui s'envolèrent comme un songe. Elle assista à un tournoi et fut enchantée de ces jeux chevaleresques, où la jeune noblesse s'exerçait à la valeur et à la courtoisie. Le duc lui-même voulut briser plusieurs lances avec les tenants du tournoi, et victorieux deux fois, il reçut de Marguerite une écharpe brodée de sa main. Le peuple ravi criait, Noël! Noël! à son souverain, ce noble prince qui devait sa couronne moins à sa naissance qu'à sa valeur et à ses sages négociations.

Cependant Gabrielle, un soir, remarqua non loin d'elle une jeune fille belle, frêle et délicate; ses traits respiraient la sensibilité et la mélancolie, elle causait peu,

Digitized by Google

paraissait distraite et préoccupée ; toutefois un grand attrait était répandu sur toute sa personne. On aurait dit cette timide enfant de la famille des sensitives, tellement elle rougissait et pâlissait, au moindre contact. On voyait qu'elle avait besoin d'appui, de protection, et ses beaux yeux bleus, d'un bleu d'azur, semblaient la demander. Le plus léger souffle de l'aquilon devait briser cette plante fragile. Gabrielle à sa vue sentit un entraînement puissant, une sympathie tendre et douloureuse. Hélas ! il y a des pressentiments : Gabrielle y croyait ; ils sont la superstition des âmes tendres. Ayant demandé le nom de la jeune fille, elle apprit qu'elle s'appelait Emma de Lausac, que son père était le seigneur de la Roche. Elle était sa plus jeune fille, ses frères étaient capitaines, ses sœurs mariées et son frère jumeau, qu'elle aimait plus que tous les membres de sa famille, faisait ses premières armes, à Malte, et la consolait de la mort de sa mère.

Gabrielle se rapprocha de la fille du seigneur de la Roche, lui parla de choses indifférentes d'abord, puis de sa famille, du vieux manoir de ses pères. Emma répondit à ces gracieuses avances, parla de sa mère avec amour, de son frère Roger qu'elle aimait comme un autre elle-même, avec enthousiasme.

Ce soir là, on dansa à la cour; Gabrielle aimait beaucoup ce gracieux exercice, et fut bientôt recherchée par les meilleurs danseurs. Emma refusa toutes les invitations, et Gabrielle, la voyant triste et silencieuse, reprit sa place auprès d'elle, et tâcha de la distraire par sa conversation.

Le lendemain la jeune châtelaine de Gramont partit pour Hautecombe, nécropole des comtes de Savoie, vaste abbaye sur les bords du lac du Bourget. Son père

Digitized by Google

refusa de l'accompagner, et la confia à plusieurs dames; il semblait l'éloigner à dessein.

Gabrielle fut enchantée de sa navigation, de la situation de l'abbaye, de sa sombre église, de ses statues de pierre, gardiennes des tombeaux, et, suspendue quelques instants comme les moines, entre le ciel et la terre, elle pria pour tous ceux qu'elle aimait. Le nom d'Emma se plaça sur ses lèvres; elle demanda à Dieu d'éloigner d'elle les tempêtes qui dessèchent et qui brisent, de lui donner des jours calmes et sereins.

Quelques jours plus tard, le comte de Mornieux, après plusieurs phrases banales sur la nécessité d'avoir un héritier de son nom, pour recueillir le fief masculin de Gramont, apprit à sa fille qu'il avait choisi une seconde épouse et que son mariage était fixé, qu'il se célébrerait dans trois mois.

Gabrielle fut profondément émue. Cet événement tant redouté de sa mère allait donc s'accomplir ! Quelle femme allait succéder à la douce et pieuse Cécile ? Serait-elle une mère, une compagne pour elle ? flatterait-elle les passions terribles de Gaspard ? serait-elle un fléau ou une bénédiction pour la seigneurie ? Gaspard regarda Gabrielle comme pour jouir de sa surprise, de son inquiétude; enfin osant à peine lever les yeux sur lui, elle lui dit :

— Me serait-il permis, ô mon père, de vous demander le nom de celle qui va devenir dame et maîtresse du château de Gramont ?

— Vous la connaissez, reprit Gaspard, c'est la fille du seigneur de la Roche ?

— Quoi ! Emma de Lausac ?

— Oui, elle-même; il me semble qu'elle vous a plu déjà, et je vous demande pour elle votre amitié.

Digitized by Google

Cette réponse attendrit Gabrielle ; elle pensa avec effroi aux jours de douleur réservés peut-être à cette naïve enfant, timide et craintive comme la biche des bois ; mais elle assura le comte qu'elle était satisfaite de son choix et qu'elle serait toujours pleine de déférence et d'affection pour l'épouse de son père.

Gaspard de Mornieux avait fait nombre de demandes à Chambéry, mais aucune que la dernière n'avait été acceptée. Tous les parents soucieux du bonheur de leurs filles se hâtaient de refuser. On connaissait les emportements farouches du terrible châtelain, ses colères tyranniques, son ambition démesurée. Seul le comte de Lausac, ruiné par une fatale administration, espéra trouver un appui dans un gendre puissant, et père ambitieux plus que tendre, il accueillit la demande du seigneur de Gramont et lui accorda la main de sa fille.

— « Vous deviendrez comtesse, dit-il à Emma qui ignorait la réputation de Gaspard, vous aurez dans l'aimable fille de votre époux une charmante compagne; ma parole est donnée. Ce soir le seigneur de Gramont vous sera présenté à titre de fiancé, et demain vous partirez pour aller passer à Montmélian les trois mois qui précèderont votre mariage. »

Après ces mots, le comte de Lausac s'éloigna.

Emma pleura avec amertume ; son frère Roger, son bien-aimé frère n'était pas là pour la consoler, la soutenir dans sa peine.

— Eh quoi! se disait-elle, me marier, quitter si jeune mon père, mon pays, pour donner ma main à un homme de l'âge de mon père ; est-ce possible? Oh! que ne me laisse-t-on donner à Dieu ma vie et mon cœur!

Si Emma eût osé, elle serait allée se jeter aux pieds de son père, le suppliant de lui permettre d'entrer pour

Digitized by Google

n'en jamais sortir chez les Ursulines, où elle avait été élevée; mais incapable de discuter avec son père, de pouvoir lui résister, elle déplora plus que jamais l'absence de son frère, son bien-aimé Roger. Ses sœurs étaient éloignées, elle redoutait ses frères aînés, et n'osait s'ouvrir à eux. Peut-être aussi repousseraient-ils sa prière, lui diraient-ils d'obéir.

Le lendemain elle vit Gaspard de Mornieux, et sa douleur redoubla.

Elle crut qu'elle mourrait d'effroi et de crainte près de lui. Une personne imprudente lui aprit que sa première épouse était morte de chagrin. Alors Emma se regarda comme une victime vouée au malheur. Elle pressa de tous ses vœux son entrée au couvent pour pouvoir pleurer en liberté, et se préparer au sacrifice qu'on lui demandait.

Gabrielle, cependant, redoubla d'attentions pour la triste Emma ; elle comprit que ses devoirs allaient être changés, et qu'elle deviendrait la protectrice et l'appui de sa belle-mère.

Cependant Emma, arrivée dans son couvent, écrivit à son frère, l'aimable, le sensible Roger, qui revenait de faire son premier voyage sur les vaisseaux de la religion, commençant ainsi cette espèce de noviciat si sage que l'ordre de Malte ordonnait, avant les grands vœux de célibat et de dépendance absolue au grand Maître. Il accourut auprès de sa sœur, la personne qu'il aimait le plus au monde et dont il était le plus aimé. Son bonheur l'occupait plus que le sien, sa première visite fut au monastère de Montmélian; il fut frappé de la pâleur et de la tristesse d'Emma.

— « Qu'ai-je appris, ma sœur, vous quittez le toit et la protection paternels, votre sort s'est décidé et vous n'avez pas été consultée !

Digitized by Google

— Hélas! dit la triste fiancée, ou plutôt victime, je place en vous ma confiance. Allez, Roger, auprès de notre père, dites-lui que je renonce au mariage pour entrer en religion, et que je ne veux plus rentrer dans le monde, où je ne regretterai que vous, mon cher Roger. »

Le chevalier quitta sa sœur, en lui donnant tout espoir. Il combattit son désir d'être religieuse et la pria de se reposer sur lui du soin de son bonheur. Mais arrivé à Chambéry, Roger trouva son père inflexible.

Les grâces et la douceur de votre sœur adouciront son époux, lui dit-il; souvent un homme dans la fougue de l'âge et des passions fait le malheur d'une première épouse, et plus tard, le bonheur d'une seconde. Du reste, jamais elle ne retrouverait un parti semblable, une aussi belle, aussi riche seigneurie.

Roger voulut insister; son père le congédia avec hauteur.

Le malheureux jeune homme ne se consolait point. On lui avait fait à Chambéry un tableau trop fidèle des habitudes de son futur beau-frère et il frémit en songeant aux douleurs qui attendaient la douce victime; on lui parla aussi de Gabrielle, l'ange du vieux manoir. Il eût au moins désiré la voir, mettre sous sa protection ce qu'il avait de plus cher au monde, il apprit avec regret qu'elle avait quitté Chambéry.

Roger voulut revoir sa sœur encore une fois; mais il s'efforça de lui dissimuler ses inquiétudes. Il tâcha de la réconcilier avec sa situation, de lui donner des forces et du courage : — « Dieu est avec vous, lui disait-il, il est le protecteur des affligés, des orphelins. Souvent la position la plus désespérée change d'aspect lorsqu'elle est plus connue. Adieu ma sœur, songez à notre amitié,

Digitized by Google

qu'elle soit notre espérance, notre consolation. Je m'éloigne, mais mon cœur vous reste. Nous nous écrirons quelquefois, et à mon retour, ma première visite sera pour vous. »

La triste Emma serra dans ses bras ce frère si cher ; le dernier adieu fut prononcé, et le rideau de la grille les sépara.

EUGÉNIE D'ORGEVAL-DUBOUCHET.

(A suivre).

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

NOTICE

SUR

PHILIPPE THIERRIAT

Traducteur d'Homère, écrivain.

Il y a deux ans, Philippe Thierriat écrivait dans cette *Revue* la biographie de son père Augustin Thierriat, peintre illustre, chef de notre Ecole de fleurs, homme simple et modeste, dont les nombreux élèves honorent et vénèrent si profondément la mémoire.

Emu, les larmes aux yeux en rappelant la vie de ce père si tendrement aimé, Philippe Thierriat fit de cette notice un petit chef-d'œuvre de délicatesse et de sentiment. On ne peut la lire sans éprouver toutes les émotions de ce cœur filial. Un an après, il succombait lui-même, effacé, inconnu, apprécié seulement de quelques rares amis et sans avoir donné ce qu'on eût pu attendre d'une intelligence d'élite.

Digitized by Google

Hélas ! avec des goûts artistiques et littéraires prononcés, avec des aptitudes hors ligne, il avait dû vivre obscurément dans des bureaux et lutter toute sa vie, loin du mouvement intellectuel, afin d'arracher à la Fortune de quoi nourrir et élever sa famille. Qu'on en rencontre de ces intelligences fourvoyées ! de ces poëtes qui font des chiffres, de ces penseurs qui vendent ou achètent, pèsent ou mesurent, font des états ou des tableaux, aigles à grande envergure, qui végètent, étouffent derrière des barreaux, jusqu'à ce que la mort compatissante les prenne et les délivre ! Philippe Thierriat, fut de ceux-là. Mais ce n'est pas nous qui raconterons son histoire, ces mots ne sont qu'un prélude. Il avait écrit la vie de son père ; à son tour, c'est sa fille qui lui rendra ce triste et touchant devoir, et qui fera connaître celui dont les ailes étaient assez fortes et assez grandes pour s'élever autant qu'aucun autre, mais à qui manqua l'espace pour s'élancer et prendre au loin son vol.

AIMÉ VINGTRINIER.

A Monsieur le Directeur de la REVUE DU LYONNAIS.

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander quelques notes sur la vie de Philippe Thierriat, mon père.

Ci-joint le peu que j'ai été à même de recueillir.

Mais que ma tâche a été lourde ! que ma plume a eu de la peine à dire ce que mon cœur sentait ! impuissance humaine ! ce que nous ressentons le mieux est ce que nous exprimons le moins bien. Voici mon travail. Soyez indulgent, Monsieur, et cependant, voyez, lisez et corrigez ; n'épargnez rien, afin que le dernier cri de reconnaissance de mon cœur, que ce dernier mot d'adieu soit digne d'un père, homme de bien et d'honneur.

Voici mes notes :

Philippe Thierriat naquit, à Lyon, le 10 Juin 1816.

Digitized by Google

Sa naissance fut, comme celle de tous les premiers nés, saluée par les vœux de bonheur de sa famille. Son père, Augustin Thierriat, était alors au début de sa carrière d'artiste, carrière qui promettait d'être brillante, mais qui n'était pas encore le chemin de la fortune. La jeune mère ne vivait que pour son mari et son fils et leur prodiguait les richesses du cœur le plus aimant. Un second fils vint cimenter leur amour. Le bonheur semblait assuré à ce jeune ménage si travailleur et si plein d'espérance. Mais le destin aveugle, voulant prouver une fois de plus que rien n'est stable ici bas, rompit brusquement cette union si complète ; la mort vint s'asseoir au foyer, prit la jeune femme et brisa cette famille pour toujours.

Philippe entrait dans sa septième année. A cet âge, bien des enfants frappés comme lui ne comprennent pas la perte immense qu'ils viennent de faire. Lui en ressentit toute la cruelle amertume et sa raison s'ouvrit à ce malheur comme s'il eût eu le double d'années. Son bonheur s'envolait avec l'âme de sa mère. Qui allait désormais l'aimer et l'envelopper de cette tendresse dont l'enfance à tant besoin? Presque seul au monde, car l'enfant ne comprend pas encore l'amour d'un père, le pauvre petit sentait qu'il s'était fait un grand vide autour de lui.

Cependant, la Providence ne l'avait pas complètement abandonné.

La vieille domestique de son père, la bonne Françoise Tisseron, qui avait guidé ses premiers pas et qui pleurait aussi la perte que la famille avait faite, se donna pour tâche de remplacer auprès des petits orphelins la pauvre mère absente. Dès lors, ce fut une tendresse et un dévouement sans bornes, une abnégation continue et la pauvre servante, rattachée à la vie par le sacrifice et l'amour, prodigua aux deux enfants tous les inépuisables trésors de sa tendresse.

Digitized by Google

Philippe Thierriat n'a jamais oublié celle qui lui a tenu lieu de mère. Dans la Biographie d'Augustin Thierriat, parue en 1876, dans la *Revue du Lyonnais*, il lui consacre une grande page, rappelle tous ses soins, son dévouement, et lui rend publiquement, comme il le faisait chaque jour à son foyer, l'hommage qu'elle avait si bien mérité.

Nous avons appris par notre père à vénérer la mémoire de cette sainte et modeste femme. Le dévouement n'est-il pas plus beau quand il se cache sous les simples dehors du devoir ? Après avoir élevé le père et l'avoir soigné pendant la Terreur, Françoise Tisseron vouait aux fils ses dernières années. Elle aimait surtout Philippe comme une idole, comme son enfant à elle et, au fond de son âme, ne savait qui elle préférait de Philippe ou d'Augustin.

Tant d'amour consolait l'orphelin, mais donnait à son caractère une teinte de mélancolie et de sensibilité exaltée. Le récit du passé et surtout des scènes de la Révolution, si vivantes dans la mémoire de Françoise, frappait profondément l'esprit de son jeune auditeur et le mûrissait plus qu'il n'était utile. Chaque âge a ses plaisirs, ses distractions et ses peines ; il n'est pas bon que l'enfance soit trop sérieuse ; qu'elle pense trop et réfléchisse outre mesure, et surtout il est déplorable qu'elle voie trop tout en noir autour d'elle.

Cette émotion première fut un malheur pour l'orphelin. Le dimanche et le jeudi, jours que la grand'mère avait adoptés pour la promenade, Philippe refusait de sortir ; il préférait rester à la maison et passait ses pauvres soirées tout seul avec sa vieille Françoise que l'âge et les infirmités clouaient le plus souvent sur son fauteuil.

Si alors il se mettait à la fenêtre, le calme des rues, désertes le dimanche, les magasins fermés, l'absence de vie et de mouvement jetaient l'effroi dans son jeune cœur. Il

Digitized by Google

éprouvait comme des sentiments d'angoisses et de terreur et c'était à travers les larmes qui mouillaient ses paupières qu'il suivait, d'un regard distrait, le tiercelet qui fendait les airs ou les hirondelles qui se poursuivaient en criant dans l'espace.

Et ceci, ce n'est point de la mise en scène ; ce ne sont point des divagations pour le plaisir de faire des phrases ; c'est le récit exact de ce qu'il me racontait lui-même à son lit de mort ; souvenirs du mourant se reportant vers son enfance ; entretiens de vie à trépas, dernières paroles de celui qu'on va perdre et qui deviennent sacrées.

Confidences de l'âme qui s'en va à celle qui reste, que vous m'êtes chers ! et que votre souvenir m'est précieux !

Autant Philippe était doux, sérieux et réfléchi, autant Fleury était turbulent, fantasque et mutin. En lui la vie surabondait; il n'aimait que le bruit, le mouvement et le tapage. Jamais contraste entre deux frères ne fut plus grand et plus complet.

Un jour, la pauvre Françoise Tisseron mourut. C'était l'ange du foyer ; sa perte fut un grand deuil pour la famille. Philippe surtout éprouva un véritable désespoir. Ce fut bien pis quand il eût compris les conséquences que cette mort entraînait. Tant qu'elle avait vécu, Augustin Thierriat, tout à sa vie d'artiste et de professeur, ne s'était guère aperçu de l'embarras que deux petits garçons donnent dans un intérieur. Quand elle ne fut plus là pour avoir soin des enfants et du ménage, le père prit une grande résolution.

Philippe avait onze ans et Fleury neuf. M. Thierriat les fit entrer au Lycée de Lyon avec un quart de bourse et peu de temps après, il se remaria.

Quel changement dans la vie des deux pauvres enfants! La régularité du collége remplaçait le laisser aller de la

Digitized by Google

maison paternelle. Ils étaient lancés dans la vie à un âge bien tendre encore, et ils n'avaient plus personne pour les aimer.

Dans la biographie qu'il fait de son père, Philippe Thierriat, en lui prodiguant les expressions des plus tendres et en rendant justice à son beau talent, le blâme du mauvais choix qu'il a fait en donnant à ses enfants une nouvelle mère. La marâtre, en effet, dès les premiers jours, ne se sentit aucune tendresse pour les petits orphelins; elle les traita en étrangers, et fit tout pour leur fermer le cœur paternel. Aux premières vacances, elle sut si bien manœuvrer auprès du pauvre artiste dont elle captait la confiance, qu'elle fit renvoyer du foyer paternel les deux écoliers consternés et tremblants et les fit rentrer au collége sans leur laisser goûter le repos qu'ils avaient mérité par un an de travail.

Fleury, plus énergique et plus courageux, en prit son parti avec vaillance .

Quant à Philippe, il faillit en faire une maladie et n'oublia jamais l'injure si poignante qu'il avait reçue de celle qui avait pris la place des deux femmes qu'il avait si tendrement aimées.

Obligé de renfermer sa douleur et ne voyant pas de consolation dans la maison paternelle, il s'adonna dès lors avec énergie à la science, consolatrice de tous les maux. Il réussit et obtint une demi bourse, grâce à sa conduite exemplaire et à un travail soutenu, mais il n'était au bout ni de ses peines, ni de ses efforts. Le collége n'est que l'apprentissage de la vie et c'est quand on en sort qu'on se trouve en présence des plus hautes difficultés.

Philippe, à vingt ans, avait encore besoin de six mois d'études sérieuses avant de pouvoir se présenter aux épreuves du baccalauréat. Or la loi était positive ; à vingt

Digitized by Google

ans, il ne pouvait plus rester au collége comme élève. M. le Proviseur, satisfait de son caractère et de son intelligence, offrit à M. Thierriat de garder son fils comme surveillant et de lui faciliter ainsi les moyens d'acquérir ce qui lui manquait. M, Thierriat hésitait, mais son fils refusa et courageusement, il rentra au foyer paternel où sa belle-mère lui prodigua tous les désagréments qu'une femme méchante peut procurer à l'être faible qu'elle n'aime pas.

Philippe surmonta tous les déboires et tous les dégouts, il travailla, fut reçu bachelier. Mais alors il s'aperçut qu'il n'était pas plus avancé qu'auparavant et qu'un diplôme ne donne par lui-même aucune position à son possesseur.

Que de fois l'avons-nous entendu, ce cher père, regretter le temps qu'il avait perdu, disait-il, au lieu d'apprendre le commerce ou même un bon état, dans lequel il aurait pu développer son activité et les qualités précieuses qu'il possédait !

Il essaya de la carrière de dessinateur à laquelle des aptitudes spéciales le portaient. A cette époque, le dessin pour la fabrique était florissant et il voyait là un avenir dans ses goûts; mais après avoir suivi un cours spécial, la faiblesse de sa vue l'arrêta et, bien à contre cœur, il fut obligé de se retourner d'un autre côté.

Il était plus indécis que jamais lorsque Messieurs Nalès et Proton lui proposèrent une association pour créer une maison de commerce, articles velours fantaisie pour gilets. Philippe accepta et se mit à l'œuvre avec empressement.

Que de rêves couleur d'espérance fit le jeune négociant au début de sa carrière! comme l'avenir était beau, quel but magnifique il proposait à son ambition ! son

Digitized by Google

père lui avait procuré la somme exigée par ses deux associés, ceux-ci étaient connus et lancés, tout souriait à la nouvelle entreprise. On était en 1833, il semblait que tout fût favorable à l'élan commercial et en effet, rien ne fut brillant comme leur commencement. Mais comme le réveil fut désenchanté !

Messieurs Nalès et Proton, fils de famille, entrainés par leurs relations, eurent le tort de laisser toute la charge du commerce à leur jeune et infatigable associé. Celui-ci, épris des idées nouvelles, plein de condescendance et de pitié pour le sort de l'ouvrier, ouvrit largement la main à ceux qui, par leurs peines et leurs travaux, contribuaient au succès de son industrie. Emu de compassion pour ses obcurs collaborateurs, facile et confiant pour toutes les infortunes qu'on lui dépeignait, il aurait voulu effacer la misère de ce monde. Malheureusement, les idées larges et généreuses commencent par ruiner celui qui les professe et veut les mettre à éxécution.

Pauvre monde que le nôtre où celui qui fait le bien récolte si souvent l'infortune et le malheur !

Après dix années de luttes. il fallut s'arrêter. Messieurs Nalès et Proton voulurent liquider: la maison fut dissoute et Philippe Thierriat se vit de nouveau, à trente ans, à la recherche d'une position.

Il ne se découragea point pourtant, à en juger, du moins, par les vers suivants qui datent de cette époque et que nous avons trouvés dans ses manuscrits:

LA RICHESSE

—

Quel doux bonheur pour le poëte,
Que d'aller seul, à travers champs,
Sans d'autres projets dans la tête
Que de contempler le printemps.

Digitized by Google

Ah ! bien loin que mon cœur désire
Ces villas qui frappent mes yeux,
Sans en vouloir je les admire
Et sans elles, me sens heureux.

Je sais qu'il faut user sa vie
A travailler pour acquérir
Ce peu de terre qu'on envie
Quand notre tombe va s'ouvrir !...

De mon âme reconnaissante
Il s'échappe un accent vers toi,
Dieu dont la main compatissante
S'est abaissée ainsi sur moi.

Ne suis-je pas, dans ma misère,
Enrichi de mon propre cœur,
Lui qui rend la nature entière
Tributaire de mon bonheur ?

Je ne vois plus d'un œil avide
Ces champs, dont mon ambition,
Comme l'aigle à l'essor rapide,
Convoitait la possession.

Va donc, ô richesse importune,
Tu n'as plus d'attraits pour mon cœur.
Ma liberté, c'est ma fortune
Et ma pauvreté, mon bonheur.

(*Couzon*, 1848).

Ce fut à ce moment qu'il commença la traduction de l'*Iliade* d'Homère, œuvre importante, qui lui valut tant d'encouragements et d'amitiés, et qui, si elle ne lui obtint ni célébrité ni fortune, lui donna du moins la consolation et l'oubli de ses revers.

Les vingt-quatre chants de l'*Iliade* sont achevés, mais

Digitized by Google

les deux premiers chants seuls ont été imprimés. On en loua le tour nouveau et original; les helléniste lui firent fête et le saluèrent comme un des leurs. Jules Janin, Vidal, Sainte-Beuve entrèrent en relation avec lui et il ne tint qu'à l'humble traducteur de se croire devenu un personnage important.

Il ne profita de son succès que pour solliciter une place et il l'obtint. Entré aux Finances, il fut employé par M. le Receveur général à vérifier les percepteurs de la banlieue. Cet emploi le rendit heureux. Il pouvait, en effet, en exerçant sa charge, vivre en plein air, parcourir les campagnes et admirer les beaux horizons lyonnais. On fut si satisfait, qu'après trois années à peine, on le fit entrer à la Préfecture du Rhône et enfin, en 1866, il fut nommé secrétaire en chef de la Mairie du premier arrondissement.

En ce moment tous ses vœux furent satisfaits, titulaire d'une place honorable, estimé de ses chefs, aimé comme homme, loué comme écrivain, il pouvait réaliser le rêve de sa vie: rendre service à ses compatriotes, soulager les infortunés et se délasser de ses travaux administratifs par ses chères études littéraires. Il eut en effet le bonheur de faire du bien autour de lui et aujourd'hui encore beaucoup s'en souviennent.

L'*Iliade* terminée, il s'empara de l'*Odyssée* et, avec plus d'expérience et non moins de bonheur, il mena son travail à bonne fin. Les connaisseurs louèrent avec énergie la fidélité de la traduction, l'habileté avec laquelle il sut rendre en français les tournures grecques du texte et le charme poétique presque aussi vif que dans l'original.

Mais le bonheur n'est pas de ce monde, et nulle félicité ne peut durer longtemps. Les terribles évènements de 1870 survinrent.

On regarda Philippe Thierriat comme un serviteur de

Digitized by Google

l'empire et il fut destitué. Puis ses opinions furent mieux connues ; on sut qu'il n'était pas l'homme d'un parti et on lui permit de faire valoir ses droits à la retraite. Comptant alors vingt-cinq ans de bons et loyaux services dans l'administration municipale, il fut simplement remercié ; mais son cœur fut brisé, car il se sentait encore assez de force et d'énergie pour se rendre utile à sa ville natale qu'il aimait avec tant de tendresse et un si profond dévouement.

L'administration des hospices lui ouvrit alors ses bureaux et il éprouva une grande consolation en retrouvant un emploi qui occupait son intelligence et son énergie, tout en lui laissant des loisirs qu'il consacrait à ses études bien-aimées.

Horace avait remplacé Homère. L'élégant favori d'Auguste avait succédé au vieux mendiant de Smyrne. Philippe Thierriat venait de terminer la traduction des *Odes* du célèbre poète latin lorsque la mort l'enleva à sa famille. Nous ne possédons ses œuvres si précieuses que manuscrites seulement. N'est-il pas triste, en vérité, que l'auteur n'ait pu voir leur succès dans le monde? Sa main s'est glacée en leur donnant la dernière touche ; ses yeux se sont fermés en écrivant leur dernier feuillet. C'est nous, ses enfants, qui accueillerons les orphelines et pieusement leur donneront abri jusqu'à ce que la fortune nous ait assez souri pour ouvrir les portes du monde à nos chères protégées.

Philippe Thierriat s'est éteint le 16 décembre 1876, entouré de sa famille en pleurs, rendant à Dieu sa belle âme, sans crainte et sans regret, comparaissant devant le juge suprême sans effroi, car il pouvait lui offrir une vie remplie d'une somme égale de bonnes œuvres et de vertus.

La veille de sa mort, il avait demandé à son médecin

Digitized by Google

si son heure avait sonné, mais de crainte de nous effrayer, il lui avait fait sa question en latin. A la réponse du docteur, il sourit, nous embrassa tendrement et s'endormit.

C'était la dernière fois que nous le serrions dans nos bras, sans deviner par quelle suprême délicatesse il avait voulu connaître son sort à notre insu, et voir venir son dernier instant, sans faire couler nos larmes.

MARIE THIERRIAT.
Femme POURCHET.

Notre bien-aimé père n'a point laissé de fils pour perpétuer un nom qui ne fut pas sans gloire dans notre ville. De ses trois filles, une a épousé un peintre de fleurs dont il ne nous est pas permis de faire ici l'éloge, mais qui continue dignement la tradition artistique si chère à notre famille.

Digitized by Google

ANECDOTES HISTORIQUES

LÉGENDES ET APOLOGUES

TIRÉS DU RECUEIL INÉDIT D'ÉTIENNE DE BOURBON, DOMINICAIN DU XIIIe SIÈCLE

PUBLIÉS POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Par A. LECOY DE LA MARCHE

(Paris, 1877. In-8° de XLVIII et 468 pages)

M. Lecoy de la Marche, auquel nous devons déjà l'histoire si curieuse de *la Chaire Française au moyen-âge*, met aujourd'hui à notre disposition une nouvelle source d'informations sur le même sujet. Etienne de Bourbon est, en effet, un prédicateur; et le recueil qui parait sous son nom, un recueil d'anecdotes à l'usage de ses confrères.

Cette publication intéresse tous ceux qui s'occupent d'histoire; mais elle a surtout un attrait particulier pour les Lyonnais, Etienne de Bourbon étant vraiment des leurs.

De ce personnage, on ne savait presque rien ; grâce aux recherches de l'éditeur, on le connaîtra désormais. Né à Belleville-sur-Saône entre 1190 et 1195, Etienne de Bourbon mourut à Lyon vers 1261. De bonne heure, il se rangea parmi les disciples de saint Dominique. Après avoir étudié à Mâcon, à l'ombre des murs de l'église Saint-Vineent et à Paris dont il fréquenta les écoles, il commença à prêcher. Pendant quarante années, on le vit, un peu partout, répandre la parole de Dieu. Il parcourut ainsi Vezelay, Valence, Clermont, Dijon, Besançon, le Roussillon, la Savoie, s'arrêtant surtout dans le Lyonnais et le Forez. Il eut,

Digitized by Google

comme ses confrères, plusieurs beaux succès oratoires ; il convertit, il nous le dit, un jour une femme impudique, un autre jour un chef de brigands ; et fut mêlé aux principaux personnages de son temps. Mais son principal mérite à nos yeux est certainement le livre où il a résumé le fruit de ses sermons. Ce recueil, intitulé *Tractatus de diversis materiis predicabilibus*, est divisé en sept parties correspondant aux sept dons du saint Esprit : *Crainte, Piété, Science, Force, Conseil, Intelligence et Sagesse*. Les deux dernières ne nous sont pas parvenues.

M. Lecoy de la Marche n'a pas publié *in extenso* le manuscrit d'Etienne de Bourbon qui contient des longueurs et des redites et nombre de passages purement théologiques. Le publiant pour la Société de l'Histoire de France, il l'a sagement réduit aux parties vraiment utiles pour notre histoire. Nous ne pouvons qu'applaudir à son choix.

Les savants lyonnais trouveront plus d'un fait curieux pour leur pays à relever au milieu de cet amas d'anecdotes : comment moururent, par exemple, à Sury-le-Comtal (Loire) aux fêtes de Noël de l'année 1239, les fils de Gui V de Forez, d'où vient, suivant le Dictionnaire de Trévoux, l'expression *Danse de Forez*. Ce seront ailleurs des détails sur divers personnages de nos annales : Sibylle, dame de Beaujeu ; Renaud de Forez, archevêque de Lyon, de 1193 à 1226 ; Arnaud, premier prieur des Dominicains à Lyon etc, etc. Ou bien l'origine, à Lyon, de la fête de la Nativité de la Vierge et de son octave.

Les amateurs de contes verront Etienne de Bourbon raconter à son tour plusieurs de ces vieilles fables qui, depuis l'origine des temps, ont amusé l'humanité et

Digitized by Google

l'amuseront toujours. Il est de mode aujourd'hui de comparer entre elles les diverses formes sous lesquelles ces contes ont successivement été répandus. Nous signalerons ici l'aventure de Perrette et du pot-au-lait. Elle est fort bien racontée par notre auteur; et le rêve de la jeune servante se termine très à propos par la chute de son pot, comme elle pousse, en songeant, son futur cheval aux cris de Io ! Io ! (p. 226).

L'éditeur s'est efforcé d'indiquer la bibliographie de la plupart de ces contes.

Le véritable intérêt du recueil d'Etienne de Bourbon n'est cependant pas encore là. Ce qui le rendra vraiment précieux, c'est l'immense variété de renseignements qu'il nous donne sur la vie privée en France au moyen-âge. Ils sont charmants, la plupart de ces traits au moyen desquels le prédicateur s'éfforçait d'attirer et de retenir le public; et l'on conçoit sans peine leur succès. Ils nous initient à merveille aux mœurs de l'époque.

Ici, c'est un pauvre clerc mort en état de péché. Il allait être perdu ; mais la Sainte-Vierge, se rappelant son zèle à bien dire ses Heures et surtout son attention à bien peindre dans les manuscrits (p. 119) le nom de Marie, lui obtient sa grâce. Ailleurs, c'est un homme en état d'ivresse que sa femme fait conduire comme moine dans le prochain monastère (p. 395).

Plusieurs traits sont dirigés contre ceux qui négligent le prêche. D'autres vantent, au contraire, les profits que procure l'assiduité au sermon. C'est une femme infirme qui fait porter son lit sur la place publique pour y entendre un prédicateur renommé et à laquelle son zéle vaut sa guérison (p. 74). Ou bien ce sont de riches et nobles dames qui, déguisées en mendiantes,

Digitized by Google

abandonnent leur intérieur pour suivre, de ville en ville, des prédicateurs ambulants et gagnent ainsi le ciel.

Certain trait nous donne l'échelle des diverses positions sociales du temps. Le diable veut séduire une femme de Lyon. Il revêt tour à tour pour la perdre l'apparence d'un roi, d'un chevalier, d'un clerc, d'un paysan, d'un moine et d'un valet (p. 198).

Une autre historiette bien typique se rattache encore à notre pays.

Un pauvre homme venait de perdre son enfant et n'ayant pas d'argent, n'avait pu le faire enterrer par le prêtre de sa paroisse. Il mit alors le petit corps dans un sac ; et le chargeant sur ses épaules, se présente à l'entrée du palais de l'archevêque de Lyon, à Pierre-Scise. Au portier qui l'interroge, il dit qu'il porte du gibier à Monseigneur.

Introduit devant le prélat, le pauvre homme ouvre le sac et raconte ce qui lui est arrivé. Renaud de Forez, c'était alors l'archevêque, fit pieusement enterrer l'enfant et exigea, pour les frais de ces funérailles, une forte somme du prêtre trop intéressé (p. 384-385).

Cette petite anecdote est parfaitement mise en scène dans notre recueil et nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur. Il y découvrirait plus d'un trait analogue, (1) ; et s'unirait certainement à nous pour remercier M. Lecoy de la Marche de la mine si précieuse dont il nous ouvre l'entrée.

PIERRE BONNASSIEUX.

---

(1) L'éditeur nous permettra-t-il de relever un lapsus ? la résidence des archevêques de Lyon ne doit pas être appelée Roche-Scise (page 385, note 2); mais Pierre-Scise.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE

—

— Encore un chemin de fer accroché aux flancs de la cité.

Quand nous serons à dix nous ferons une croix.

L'inauguration a eu lieu le mercredi, sept août, sous la présidence de M. le Préfet du Rhône et en présence de plusieurs hauts personnages de l'Administration et de l'armée, des ingénieurs et des administrateurs de la Compagnie, et d'une foule sympathique et curieuse.

La fanfare des Macchabées a salué l'arrivée de ce premier train qui, après tant de péripéties et de retard, inaugurait une ère nouvelle pour ces vieux quartiers déshérités qui furent le berceau de Lyon.

Le chemin a 800 mètres, avec arrêt sur la place des Minimes, à moitié de sa longueur.

Le jeudi, 8, à six heures du matin, le service public à commencé, pour ne plus s'interrompre qu'à la fin des temps.

— On est en vacances et on s'amuse.

Partout des fêtes.

Et d'abord, grande attraction, tout le monde court à Paris, sous prétexte d'Exposition. Le fait est qu'avec les trains de plaisir, c'est pour rien.

D'ailleurs, en province, les distraction ne manquent pas.

Le dimanche, 4, Ecully a inauguré son Institut agricole, fondé sur l'initiative du Conseil général du Rhône.

Le même jour, Bourg a fait sa petite manifestation en l'honneur d'Edgar Quinet, dont le nom est donné à une des places de la ville.

Le 11, à Chamounix, qui n'est pas en Suisse comme on le croit généralement, inauguration d'un monument élevé à la mémoire de Jacques Balmat, premier individu connu qui ait escaladé le Mont-Blanc.

Nous disons : *premier connu*, pour réserver les droits de ceux dont on découvrira peut-être les traces antérieures,

Digitized by Google

comme on l'a fait pour ceux qui ont trouvé les sources du Nil.

Le 25, à Châtillon-les-Dombes, grandes courses aux chevaux, et ce qui s'en suit.

— Les fêtes de Mâcon, en l'honneur de M. de Lamartine, et pour l'inauguration de sa statue, ont eu lieu les 17, 18 et 19, avec un concours immense des populations voisines et un enthousiasme inouï. Drapeaux, oriflammes, bouquets, devises, banderolles, transparents, pélerinage à Saint-Point, illuminations, feux d'artifices, joûtes, danses, banquets, descours, tout a été superbe; tout a témoigné combien les Mâconnais étaient fiers de l'illustre défunt.

S'ils ne l'ont pas toujours, de son vivant, choisi pour leur député, si, en acclamant le poète, ils avaient, en maintes circonstances, laissé l'homme politique de côté, par un revirement subit et complet, c'est l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* qui a été mis sur le second plan, c'est l'auteur des *Girondins* et le membre du Gouvernement provisoire qui a été salué par tous ceux qui ont pris la parole devant sa statue ou au banquet de quatre cents couverts qui a clos la seconde journée.

On a paru étonné que M. Victor Hugo ne fût pas venu couronner son illustre rival. Nous avouons que cet étonnement nous a paru d'une colossale naïveté.

Total: fêtes splendides et de celles dont on garde longtemps le souvenir. La ville était aussi curieuse à voir que ravissante, avec son élégance, sa parure, ses jolies femmes, et les costumes si pittoresques de la Bresse et du Mâconnais.

— A propos de voyages et d'excursions, voici du nouveau et du charmant.

La Compagnie des Dombes et du Sud-Est a mis en vente, pour les vacances de cette année, des billets de circulation, à prix réduit, cartes d'abonnement valables pour quinze jours, et donnant droit non seulement de se promener sur tout son réseau qui conduit à Bourg, Nantua, Montbrison, Chalon, Cluny, Paray, mais encore de prendre, moyennant un prix minime, les bateaux de la Saône, du Haut-Rhône et du lac de Genève, c'est à dire permettant de visiter les sites et les villes les plus célèbres de nos contrées.

Ces permis ne donnent pas la faculté de parcourir une fois seulement les localités indiquées.

Ils donnent, pendant quinze jours, le droit de circuler dans tous les trains de la Compagnie, d'aller, de venir et de revenir, chaque jour, sur tous les chemins qui lui appartiennent. Pour du nouveau, c'est du nouveau. Merci à la Compagnie.

Digitized by Google

— Puisque tant de Lyonnais sont à l'Exposition universelle, communiquons-leur l'avis suivant :

« Le théâtre de la Gaîté vient de reprendre, nous dit-on, *Orphée aux Enfers*, l'un des plus grands succès dramatiques et lyriques de ces dernières années, et dont 900 représentations n'ont pu épuiser la vogue. C'est le plus beau spectacle que nous puissions recommander aux visiteurs de notre grande exhibition internationale. »

Revenons vite à Lyon.

— On dit qu'à la suite d'une conférence qui a eu lieu, ces jours derniers, au ministère des Travaux publics, entre MM. de Freycinet, Lepère et M. Berger, préfet du Rhône, on peut espérer que les tramways lyonnais seront prochainement établis.

Allons, tant mieux.

— Dans sa séance du 13 août, sur la proposition de M. Grinand et le rapport favorable de M. Chéron, le conseil municipal a voté un crédit de mille francs pour placer, sur les bâtiments civils de notre ville, la devise : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

Ah ! si nous l'avions dans nos cœurs !

— Enfin l'*Officiel* a parlé et notre ami M. Guigue a reçu cette croix de la Légion d'Honneur qui lui avait été promise à la réunion des Sociétés savantes, à la Sorbonne, et que lui avaient méritée tantde travaux historiques si importants.

Les ouvriers de la maison Mougin-Rusand, qui ont imprimé ses plus beaux ouvrages, lui ont offert un bouquet avec un ruban rouge et leur carte collective imprimée en caractères dorés, avec cette légende : *Les ouvriers de la maison Mougin-Rusand, à M. M.-C. Guigue, archiviste en chef du département du Rhône et de la ville de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur. Lyon* 12 *aout* 1878.

Nous félicitons M. Guigue de ce touchant hommage.

— M. Vacheron, membre du conseil municipal, dont la belle collection de médailles et les travaux de numismatique lyonnaise sont si connus, a été nommé officier d'Académie à la satisfaction de tous.

— Un savant dont Lyon s'honore, M. Allmer, a entrepris une œuvre immense, la publication d'une : *Revue épigraphique du midi de la France.* Vienne, Savigné, in—8.

La deuxième livraison vient de paraitre, comprenant avril mai et juin 1878. Nous ne pouvons que saluer l'apparition de cette publication qui demande une si profonde connais-

Digitized by Google

sance et de l'épigraphie et de notre pays. Heureusement que le directeur est à la hauteur de sa tâche et qu'il saura mener à bien une entreprise qu'un groupe de Bénédictins aurait pu seul tenter.

— Un de nos compatriotes, M. Germain Picard, est à la tête d'une charmante publication, le *Parnasse*, qui vient d'achever sa première année et commence sa deuxième. Avec l'aide d'un comité composé de MM. François Coppée, Arsène Houssaye, Alfred de Essarts, Henri de Bornier, Sully-Prudhomme et Frédéric Carrière, Messieurs Germain Picard et Georges Berry ouvrent des concours dans le but de faire connaître les jeunes littérateurs, les encourager et propager le goût des lettres. Le *Parnasse* est en progrès Tant mieux, qu'il reçoive ici tous nos souhaits. Nous reviendrons sur cette publication qui a toutes nos sympathies.

— La fauvette du Dauphiné, la muse gracieuse à qui on doit de si jolis volumes de poésie : *Les Roses du Dauphiné*, *Les Branches de Lilas*, et de poétiques Nouvelles tout empreintes du parfum du pays, vient de faire paraître un nouveau et délicat volume, *L'Oiseau blessé*, Paris, Bloud et Barral, 1878, in—18. L'exemplaire que nous avons sous les yeux est sur papier de Hollande et admirablement imprimé.

Mais pourquoi ce titre, qui ferait croire à de grandes infortunes, à un avenir perdu? Les poésies de Madame Desbordes-Valmore étaient tout entières consacrées à la douleur. Mais les jolies pièces de Mademoiselle Adèle Souchier font rarement vibrer la corde mélancolique ; elles sont ou consacrées aux souvenirs héroïques du Dauphiné, ou adressées aux félibres de la Provence, à ses amis de Lyon, à Soulary surtout, à MM. Victor Colomb, Morice Viel, Alfred Aubert, Zénon Fière, Lacroix, à Madame Louise Drevet qui aime le Dauphiné en prose comme Mademoiselle Souchier l'aime en vers. Dieu merci, ce sont plutôt des chants affectueux que des larmes qu'on trouve dans ses jolis vers. Nous recommandons le *Chant dauphinois*, si énergique, la *Rose de Pétrarque*, délicieuse, la *Vente des Pigeons voyageurs*, si pleine de cœur, *les Félibres*, l'*Amie d'André Chénier*, élégie touchante, pleine de feu et surtout *Avant l'arrivée*, délicieux sonnet, aussi doux, aussi gracieux que le berceau qu'on décrit et qui est destiné à recevoir le petit ange qu'on attend.

Espérons que l'oiseau blessé ne l'est pas mortellement et que nous entendrons longtemps encore ses chants si mélodieux et si purs.

C'est encore du Dauphiné que nous vient *La Vallée de la Bourne*, par Madame Louise Drevet, Grenoble, 1878, in—8

Digitized by Google

livre dangereux au possible et qu'on ne doit lire qu'avec les plus grandes précautions, si on est valétudinaire ou impotent.

Madame Drevet prend son lecteur à Grenoble, l'attire, l'entraîne, le conduit à travers le magnifique groupe des montagnes du Villard-de-Lans, et lui fait voir de si splendides vallées, de si poétiques forêts, des sites si curieux et si peu connus que le lecteur prend un désir invincible de voir par lui-même les tableaux dont il a la peinture sous les yeux. Malheur à lui, si ses affaires le retiennent, ou ses jambes, ou sa bourse, ou le temps, ou quelque autre de ces mille contretemps qui clouent chez eux tant de pauvres mortels ! il aura désormais l'esprit troublé jusqu'à ce qu'il ait passé la tête dans cette *Fenêtre des fées* d'où il contemplera la vallée du Graisivaudan, ou parcouru les rues escarpées de Pont-en-Royans « dont les maisons, dit l'auteur, se soudent au rocher comme les coquillages à la falaise, ou comme des nids de mouettes habituées à l'orage. » Mais si vous avez du temps et de bonnes jambes, cher lecteur, mettez vite le livre de Madame Drevet dans votre poche et partez, vous serez ravi comme nous l'avons été.

— M Michel Dumas, peintre d'histoire à Paris, mais Lyonnais, a été nommé directeur de notre Ecole des Beaux-Arts dont il a été un des plus brillants élèves.

— M. Olibo, fils de notre habile et sympathique directeur des octrois de Lyon, qui était Sous-Directeur des contributions indirectes dans notre ville, a été nommé directeur départemental à Privas.

— M. Auguste Vettard, secrétaire de la Société littéraire de Lyon, a obtenu, le 18 août à Mâcon, une médaille de vermeil au concours de poésie ouvert par l'Académie de Mâcon, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Lamartine.

C'est sa poésie que nous donnons aujourd'hui.

— Notre dernière chronique locale signalait la belle exposition, à Paris, de notre célèbre orfèvre Armand-Caillat. Nous espérons bien qu'on aura reconnu l'habile artiste sous le nom bizarre dont notre imprimeur l'a affublé.

Le Gérant : AIMÉ VINGTRINIER.

Lyon. — Imprimerie Générale du Rhône. — E. DESSOLINS.

Digitized by Google

Digitized by Google

AF
1878

Imp. A. Roux, Lyon

LA BOULE DE GARGANTUA

Bloc erratique de grès anthracifère alpin

orné d'une soixantaine d'ÉCUELLES simples ou conjuguées

Thoÿs près Belley (ain)

Digitized by Google

LE CANAL DE SUEZ

Sonnet

Dans un pays impraticable,
C'est à Suez que l'on peut voir
Les gros navires au flanc noir
Traverser un désert de sable.

On a cru que ce grand couloir
Du haut commerce était l'espoir,
C'est mal connaître, par le diable !
L'entreprise d'un homme aimable!

Les marins et les voyageurs,
A quelque douce créature
Ont bien souvent laissé leurs cœurs.

Qu'aux amoureux l'absence est dure !
C'est pour vite unir les amants
Qu'on a coupé deux continents.

Emile Guimet.

Chemin de fer entre Suez et le Caire, 9 février 1877.

Digitized by Google

APPEL

POUR LA RECHERCHE ET L'ÉTUDE

DES

PIERRES A ÉCUELLES ET A BASSINS

DANS LES ENVIRONS DE LYON

(Lu à la Société Littéraire, le 29 Juin 1878.)

I

Nous ne sommes pas loin du temps où le géologue se faisant historien, a pénétré dans ces âges si pleins de ténèbres et inexplorés qu'on a appelés *préhistoriques*. Et cependant, avec qu'elle sûreté il a su marcher dans leur obscurité ! quel jour lumineux il y a porté ! et, aujourd'hui, ces époques si lointaines n'ont, pour ainsi dire, plus de mystères pour nous. Le savant a pu, à l'aide de l'étude de la Faune et de la Flore, diviser ces âges en périodes, établir leur chronologie, et, en écrivant leur histoire, pénétrer presque les croyances religieuses des immenses troupeaux humains qui, dans ces temps, se sont répandus de l'Orient, comme de grands fleuves débordés, sur nos contrées occidentales. Il n'est de jour qu'une nouvelle découverte vienne s'ajouter à celle de la veille, et élucider des faits qui semblaient gar-

Digitized by Google

der des secrets impénétrables. C'est ainsi que, depuis quelques années seulement, le savant regardant avec plus d'attention les blocs immenses qu'à l'époque quaternaire, les glaciers ont apportés, avec leurs moraines, des sommets du Valais et des Alpes de la Savoie dans nos plaines et déposés même sur la pente de nos collines, y a trouvé la trace de la main de l'homme y inscrivant, en caractères que le temps n'a pu effacer encore, les indices de ses dogmes religieux.

Cette nouvelle découverte a redoublé l'ardeur de nos investigateurs des temps préhistoriques, et ils invitent tous les hommes d'étude et de savoir à les seconder dans leurs recherches. C'est sur la prière même de l'un de ces fouilleurs et de ces infatigables pionniers que je viens faire *appel* à votre savant concours et vous dire : « *aidons-les*. »

Quand, dans les beaux jours que le printemps nous ramène, vos excursions et vos études vous conduiront dans les champs ou dans nos villages, regardez avec une sérieuse attention ces blocs qu'on a appelés *erratiques*, épars encore dans la campagne (1). Quelques uns de ces blocs ont reçu le nom de *blocs à écuelles* ou *à bassins*.

Ils sont tous du plus sérieux intérêt pour le géologue et spécialement pour l'historien, car sur ces pierres informes sont tracées par la main des hommes plus d'une page de leurs annales. — Examinez aussi de bien près les assises inférieures des murs de nos plus anciennes églises ou des tours des vieux donjons qui se dressent encore sur nos

(1) Quelques-uns, près de Lyon, ont un volume considérable ; ainsi, la *Pierre-de-la-Mule-du-Diable*, à Artas, dans le Bas-Dauphiné, ne cube pas moins de 600 mètres, et la *Pierre-Grise* de Rancé, à l'est de Trévoux, mesure plus de 100 mètres cubes, quoiqu'elle ait été déjà exploitée.

Digitized by Google

hauteurs, car dans les pierres employées à leur construction se rencontrent aussi *des écuelles* semblables à celles qu'on a creusées dans les blocs erratiques.

Mais il y a encore plus à faire. Non seulement il faut cataloguer ces blocs erratiques, mais encore on doit chercher à les préserver d'une destruction aussi rapide qu'inintelligente. Déjà, quelques tentatives ont été faites dans ce sens. M. le professeur de Marignac, de Genève, a fait don à la France d'un bloc erratique situé dans l'une de ses propriétés, en Savoie, et exposé à être détruit par les constructeurs d'un chemin de fer voisin. L'Académie des sciences a pris ce bloc sous sa protection, et elle a également fait classer, comme monument *scientifique* et *préhistorique*, la *pierre à écuelles* de *Thoys* que M. Falsan a cédée à l'Etat.

Les naturalistes, en agissant ainsi, n'ont fait que suivre l'exemple donné par nos voisins les Suisses qui regardent la conservation des blocs erratiques comme une œuvre nationale et patriotique. Mais il y a lieu, de la part de notre gouvernement, de prendre une mesure générale. L'Académie des sciences a institué, à cet effet, dans son sein et sous la présidence de M. Daubrée, Directeur de l'Ecole Nationale des Mines, une Commission spéciale chargée d'étudier les moyens de conserver les blocs erratiques. Elle a délégué MM. Falsan et Chantre pour l'aider à atteindre ce but. A vous, Messieurs, à prêter également votre concours à cette œuvre et à suivre la voie ouverte par les nations voisines.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce qui a donné lieu de qualifier ces blocs d'*erratiques*.

A l'aurore de la période contemporaine, la température de nos contrées occidentales, si élevée alors qu'une végétation qui ne se voit plus que sur le bord de la Méditerra-

Digitized by Google

née ou dans les îles Canaries et qui a laissé de si belles empreintes à nos portes, à Meximieux, s'abaisse progressivement, sans produire cependant un froid excessif. La Faune et la Flore disparaissent ; les neiges et les frimas couvrent la terre naguère si luxuriante ; de gigantesques glaciers se forment sur les cîmes des Alpes ; ces montagnes de glace, obéissant aux lois qui leur sont propres, s'avancent bientôt dans les vallées, les comblent de leurs masses, en se frayant un passage à travers les roches qu'elles arrondissent et qu'elles couvrent de stries et de cannelures ; des roches de toutes grosseurs se détachent des cîmes élevées des monts et tombent sur les glaciers qui les emportent avec eux, comme un géant porterait, sur ses larges épaules, un fardeau énorme dont le volume et le poids seraient presque incommensurables. Mais ces masses de glace, comme les banquises actuelles qui sortent des mers polaires et qui se fondent dans les eaux chaudes du Gulf-Stream, se dissolvent peu à peu, sous la température plus douce de nos plaines. En disparaissant, elles laissent, comme pour attester leur passage, d'immenses stries sur les rocs qu'elles ont heurtés, et déposent sur nos montagnes, un moment submergées par ces immenses fleuves charriant dans leurs eaux limoneuses tous les débris des âges précédents, des blocs venus des sommets des monts les plus lointains.

Ces temps désastreux où l'ours des cavernes, puis le renne et le mammouth à la longue crinière, ont succédé aux mastodontes, le lichen et quelques pauvres herbes à la luxuriante Flore des époques antérieures, ont eu déjà leurs historiens, et vous avez probablement étudié,

(1) Ce refroidissement fut général et, d'après M. Falsan, les montagnes du Beaujolais, comme celles du Jura et des Alpes, eurent leurs glaciers.

Digitized by Google

vous mêmes ce dernier grand phénomène géologique dont l'homme a été peut-être le témoin (1).

Depuis l'illustre De Saussure, un grand nombre de géologues, parmi lesquels il faut citer MM. E. Benoit et Ch. Lory, ont fait du terrain erratique du bassin du Rhône moyen, l'objet de leurs observations et de leurs recherches; mais ces savants occupés par d'autres travaux, n'avaient qu'esquissé la marche des anciens glaciers, depuis les sommets des Alpes jusqu'à Lyon. Il restait à faire une monographie des phénomènes glaciaires dans notre contrée. Deux de nos compatriotes, MM. A. Falsan et E. Chantre, déjà connus par leurs travaux géologiques, ont entrepris cette tâche. Ils publieront bientôt les résultats de leurs recherches, et déjà ils ont pu envoyer à l'Exposition Universelle de Paris, leurs cartes, leurs coupes et les dessins des principaux blocs de leur catalogue.

Ces blocs erratiques n'ont pu manquer, non plus, d'inspirer un ingénieur de renom, poète et religieux, M. Anselmier, lequel édifie aujourd'hui, avec tant d'art et de minutieuse perfection, le plan en relief du département du Rhône.

---

(1) L'homme a vécu en face des glaciers, parce que le froid n'était pas intolérable, dans l'espace que ces glaciers laissent libre, et nous possédons des vestiges de son industrie, témoin ces couteaux, ces racloirs, ces lances en silex, ces haches, ces percuteurs en roches dures, ces os taillés. ces mille objets que M. l'abbé Ducrost et M. Chantre ont arrachés des éboulis de la montagne de Solutré pour les grouper avec art dans le Muséum de Lyon.

L'homme de Solutré semble se rattacher aux peuplades qui ont été repoussées jadis au nord de l'Europe et de l'Asie, à ces tribus qui vivent presque toujours au milieu des neiges et des frimas. On voyait autour de lui des éléphants, des rhinocéros à grands poils, de grands cerfs, des rennes, des antilopes Saïga, des marmottes, des chevaux de petite taille. Les mammouths formaient autour de Lyon de grands troupeaux. Partout on recueille leurs ossements dans le lehm, cette terre à pisé qui résulte de la lévigation des anciennes moraines. Le magnifique mammouth qu'on admire au Muséum de Lyon a été decouvert à la montée de Choulans.

(Voir l'*Histoire géologique des environs de Lyon*, par M. Falsan. Lyon 1874.)

Digitized by Google

Vous avez pu lire dans la *Revue du Lyonnais* (avril 1878), les beaux vers qu'il a consacrés à cette invasion de nos contrées par ces gigantesques glaciers, conquérants barbares qui ont tout foulé aux pieds, tout anéanti et tout brisé, comme ces hommes que Dieu suscite parfois pour confondre l'orgueil et la puissance des peuples qui l'ont oublié. . . . Je ne détacherai ici que quelques-uns de ces beaux vers :

Voyez-vous se dresser, à l'angle de la lande
Ce bloc énorme, autel où brilla mainte offrande,
Et qu'on voit aujourd'hui surmonté d'une croix ?
A l'aspect du géant quand, surpris, l'on demande,
Qui donc put, sur le sable, amener pareil poids ?
C'est l'écho d'un glacier qui nous dit sa légende.

Puis ici, bien plus près, au flanc de la colline,
Au pied d'un châtaignier, ce dé de protogine
Qui semble rappeler un antique tombeau ?
L'arête, vive encore au loin, qui le dessine,
Véritable épitaphe en un style nouveau,
Au plus léger coup d'œil trahit son origine.

Mais il appartenait au savant, M. Desor, professeur à l'Académie de Neufchâtel (Suisse), de réunir dans un corps d'ouvrage tout ce qui a été écrit sur ces blocs, dans le louable but de vulgariser et de provoquer de nouvelles recherches. « *Là où l'histoire se tait*, dit-il, *c'est aux pierres à parler*, » cet adage ne saurait mieux s'appliquer qu'au sujet que nous nous proposons de traiter brièvement.

Il s'agit des monuments les plus primitifs de notre sol, de quelques blocs épars de çà et de là, mais qui n'ont pas moins une histoire à raconter. M. Desor énumère ensuite toutes les contrées dans lesquelles ces singuliers monuments ont été successivement découverts.

C'est d'abord au fond des Indes que le major Taylor et le docteur Wilson en découvrent, et constatent la grande

Digitized by Google

ressemblance des anciens tumulus de cette contrée avec les monuments funéraires de l'Ecosse et du Nord de l'Angleterre. Plus tard, on reconnut qu'il existe une similitude frappante entre les sculptures qui décorent les monuments mégalithiques des deux contrées. La forme la plus ordinaire de ces sculptures consiste en anneaux ou disques sculptés de tous points semblables à ceux des monuments mégalithiques de l'Ecosse. On voit encore de nos jours, dans les pélerinages boudhistes, des femmes hindoues apporter de l'eau du Gange jusque dans les montagnes du Pendjab et en arroser ces signes en vue de devenir mères.

Les simples écuelles se rencontrent aussi souvent sur des blocs erratiques ayant fait partie d'anciens cromlechs. M. Rivette-Carnac en cite un de 13 pieds de long sur 9 de large et 7 de haut sur lequel il a compté cinq rangées d'écuelles. Les indigènes disent que ces signes ont été gravés par d'anciens géants.

Dans les Indes, les écuelles se voient aussi sur les parois des rochers ; elles revêtent même un caractère imposant par leur nombre et leur combinaison. On n'y compte pas moins de 200 écuelles alignées dans différentes directions, d'autres sont entourées d'un anneau, d'autres aboutissent à une gouttière. On voit même dans l'intérieur du temple de Bedranath des colonnes ou pilastres munis de signes semblables.

En Scandinavie, un bloc à écuelles, connu sous le nom de Pierre-de-Balder, a été signalé, il y a longtemps déjà, par le célèbre Nilson. De pareilles coupes se rencontrent également en *Suède*, sur de grandes pierres que l'on suppose avoir été des autels païens. Elles sont nombreuses aussi sur d'autres points de la péninsule scandinave où elles sont connues sous le nom de *Pierres-des-Elfes*.

Digitized by Google

En Angleterre, et en particulier dans le Northumberland les écuelles sont très-abondantes et on en signale dans toutes les provinces qui ont conservé des traces de l'époque préhistorique; on les rencontre sur les blocs erratiques et sur les dolmens et les menhirs; presque partout elles sont associées à d'autres signes et tatouages. Le résultat le plus significatif de l'étude de ces signes archaïques, c'est leur fréquence sur les monuments mégalithiques, et il est évident que les mêmes mains qui ont érigé ces monuments, y ont sculpté aussi les écuelles et les autres signes qui s'y trouvent.

Parfois aussi au nord de l'Ecosse on rencontre des sculptures semblables sur les parois des rochers.

Si la Bretagne est la terre classique des tatouages et des sculptures perfectionnées et compliquées, telles qu'on les observe avec étonnement sur les dalles des grands dolmens, il faut reconnaître qu'elle est assez pauvre en pierres à écuelles. Elles se bornent à celles qu'on trouve dans l'une des chambres du tumulus du mont Saint-Michel à Carnac. Les ornements en forme d'anneaux sont nombreux, on y constate des cercles ou disques excentriques, des lignes cintrées, des feuilles de fougères. La plus grande partie de ces sculptures est d'un travail plus perfectionné, aussi les envisage-t-on comme plus récentes que les écuelles et les simples anneaux.

Des *écuelles* se sont rencontrées, il est vrai, sur les tables ou couvercles des dolmens de la Bretagne et de l'Ecosse, et on les a considérées comme étant destinées à recevoir le sang des victimes qu'on y sacrifiait et avec lequel le prêtre aspergeait la foule assemblée. Il n'en est pas de même des *blocs à écuelles* de la Suisse ou d'ailleurs. Ce ne sont pas des autels ou des mausolées. Ils n'ont pas été transportés dans les lieux qu'ils occupent par le tra-

Digitized by Google

vail des hommes, et on n'a pas trouvé jusqu'ici, ni dans leurs fondements, ni dans leur voisinage immédiat, aucun indice d'incinération, ni d'inhumation, comme c'est parfois le cas des *menhirs* ou *pierres levées*. Ils sont restés à la place où les ont jadis déposés les anciens glaciers des Alpes, sans avoir subi aucun déplacement dans le cours des âges, ni aucune altération autre que les cavités qui ont été creusées à leur surface.

En étudiant ces blocs à écuelles, on a été amené à supposer que leurs écuelles avaient joué aussi un rôle dans les rites religieux, mais il est à remarquer que si telle avait été leur destination, si elles avaient réellement servi de réceptacles pour recueillir le sang des victimes, elles seraient placées de manière à retenir ce sang (1). Dans cette hypothèse, elles ne devraient se trouver que sur des surfaces horizontales, mais il en existe aussi sur le côté des blocs, sur les parois verticales de rochers, parfois à une hauteur assez considérable et qui, par conséquent, sont incompatibles avec l'idée d'autels.

Est-ce à dire, se demande M. Desor, que les *écuelles* et les pierres qui les portent n'ont aucune signification? Loin de là. Il est à peu près certain, au contraire, qu'elles ont été, de fort ancienne date, l'objet de l'attention et de la vénération publiques. La superstition et les légendes qui s'y rattachent en font foi. Il est probable aussi que

(1) M. Mahé, chanoine de la cathédrale de Vannes, dans son *Essai sur les antiquités du Morbihan*, page 105, émet l'avis suivant sur un bloc dont la partie supérieure offre seize ou dix-sept cavités et diverses rigoles : « Après avoir bouché, dit-il, avec de la cire, les extrémités des petits canaux, le druide répandait dans les seize bassins autant d'espèces de liqueurs, telles que de l'eau, du lait, du sang des victimes, et après que les génies avaient humé les espèces de libations qui étaient à leur goût, on débouchait les rigoles pour laisser couler les liqueurs sur la terre. »

Digitized by Google

c'est à ces mêmes monuments que se rapportent en partie les édits mérovingiens proscrivant, sous des peines très-sévères, la fréquentation et l'adoration des pierres.

M. le docteur Ferdinand Keller est le premier qui a traité la question des pierres à écuelles.

« Ce qui distingue, dit-il, les *pierres à écuelles* des autres blocs erratiques, c'est d'être pourvues d'un certain nombre de *cavités circulaires*, creusées d'ordinaire à leur surface supérieure et mesurant de 3 à 15 centimètres de diamètre et 15 à 45 centimèt. de profondeur. Ces cavités ont en général peu d'apparence, et celui qui ne se doute pas de leur signification les prend, au premier abord, pour des effets de la désagrégation. Mais lorsqu'un observateur familier avec les reliques des temps passés vient à découvrir sous la masse séculaire d'un bloc perché au sommet d'une colline un certain nombre de ces cavités, il ne doute plus que ce bloc, malgré son apparence fruste, ne rentre dans la catégorie des monuments des plus anciens âges. »

Le nombre des écuelles d'un même bloc est très-variable ; parfois il n'y en a que 2 ou 3, d'autrefois on en compte *20, jusqu'à 60,* de façon que toute sa surface, ainsi que les bords et les saillies, en sont garnis. L'intérieur des écuelles n'est parfaitement lisse que dans les exemplaires bien conservés, mais même lorsqu'elles ont perdu leur régularité, on constate encore l'intention de les rendre aussi régulières et aussi propres que le permettait la nature de la pierre et les instruments dont disposaient les sculpteurs primitifs.

Parfois les écuelles sont combinées avec d'autres incisions. Ce sont ou bien des gouttières qui réunissent deux écuelles de manière à leur donner l'apparence d'une empreinte de pied, ou bien des cannelures qui partent d'une écuelle pour gagner le bord du bloc.

Digitized by Google

Malgré cela, il est difficile, avec un peu d'attention, de se méprendre sur l'authenticité de certaines sculptures, leurs cavités en effet ne proviennent que de la disparition de quelque noyau, d'une concrétion, d'un fossile globuleux ou d'une géode.

En revanche, l'authenticité est à peu près certaine lorsque les écuelles présentent un certain groupement régulier, spécialement lorsqu'elles sont associées sur la même pierre avec d'autres signes tels que des anneaux concentriques qui ne peuvent être l'effet de la décomposition, à plus forte raison lorsque certaines écuelles sont entourées d'un ou de plusieurs cercles sculptés.

Ces anneaux, très-communs en Angleterre, ne sont pas complètement étrangers à la Suisse. Ces cercles rappellent, à bien des égards, ceux qu'on retrouve si souvent reproduits comme ornements sur les armes, les ustensiles, les parures et la poterie de l'âge de bronze.

A l'occasion de ces nouvelles découvertes, la question de la signification des écuelles s'est de nouveau posée. Abandonnant l'idée de réceptacles pour le sang des victimes, on en était arrivé, de certain côté, à envisager tous les signes archaïques, et par conséquent aussi les écuelles comme de simples décorations. Les uns ont voulu y voir des espèces de pierres milliaires, une écriture alphabétique ou une épigraphie quelconque, d'autres même l'imitation de certaines constellations de la voûte céleste.

Mais, se demande M. Desor, si les écuelles de nos blocs erratiques ne sont ni des ornements, ni des bornages, ni des hiéroglyphes, ni de simples fantaisies, produit de l'oisiveté des pâtres, que signifiaient-elles donc? Nous pensons avec M. le docteur Keller qu'elles avaient pour but essentiel de marquer d'un signe indélébile cer-

Digitized by Google

tains blocs destinés à rappeler une circonstance ou un événement dont le souvenir était de nature à se perpétuer. Il était sans doute réservé à la tradition orale d'en interpréter la signification et de la transmettre de génération en génération. Les pierres ainsi marquées revêtaient de la sorte un caractère monumental dans l'acception la plus primitive du mot, à l'instar des menhirs et des blocs que les patriarches élevaient en commémoration d'un événement important. Elles étaient les auxiliaires naturels de la tradition, sans en être les interprètes, comme c'était peut-être le cas des dessins et des tatouages compliqués qui se trouvent ailleurs sur les monuments mégalithiques. Cela était plus que suffisant pour les rendre populaires. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'elles aient été l'objet d'une certaine vénération, puisqu'elles le sont encore de nos jours dans certaines parties de l'Europe, où elles sont connues sous le nom de *pierres sacrées*.

En effet, MM. Piette et Sacaze écrivent au sujet des superstitions qui règnent encore aujourd'hui à l'égard des pierres sacrées dans les Pyrénées. On les trouve souvent au voisinage des fontaines (1). Simples blocs de granit porphyroïde ou de granit amphibolifère, abandonnés sur la montagne par le glacier

(1) Le culte des eaux est une des formes du naturalisme qui ont précédé les religions philosophiques. Il formait le fond de la religion populaire à l'arrivée des Romains dans les Gaules. Pendant que les Druides, traqués par les empereurs, disparaissaient lentement des contrées celtiques, le culte du génie des eaux, sans danger pour la politique, fut légalement introduit dans le polythéisme romain qui les admit avec ses propres dieux au titre d'*augustes*. (Gruter, Orelli). Le christianisme ne put que le transformer et non le détruire. Il exorcisa les fontaines, s'empara des chapelles qui les avoisinaient, quelquefois les abolit. Malgré les prédications des missionnaires et la sévérité des Conciles, l'usage de hanter les sources sacrées se conserva à la faveur même des moyens employés pour le combattre, et si les

Digitized by Google

quaternaire, elles sont presque toujours brutes et présentent rarement quelque chose qui les distingue des autres pierres éparses sur l'*Espiaup*. Il en est beaucoup parmi elles qui passeraient inaperçues de l'observateur, si les traditions locales et la vénération des habitants ne les signalaient à son attention.

Dans la profonde vallée de *Labroust*, creusée au cœur de la chaîne des Pyrénées, loin de tous les courants civilisateurs, les superstitions des âges évanouis se sont maintenues avec une énergie telle, que dans plusieurs villages, notamment à *Poubeau*, à *Portet*, à *Jurvieille*, elles se mêlent intimement, dans l'esprit des habitants, aux croyances du catholicisme. En vain les prêtres les combattent ; ils n'ont pas encore réussi à les extirper de tous les cœurs. En vain ils font détruire secrètement les pierres, vestiges de ce paganisme persistant, et surtout celles près desquelles se donnent rendez-vous les jeunes gens des deux sexes ; les habitants, lorsqu'ils surprennent les ouvriers, s'ameutent, s'insurgent et empêchent l'œuvre de destruction. Quand on a pu l'accomplir sans éveiller leur attention, ils rassemblent les débris, les remettent à leur place et continuent de les entourer de vénération. Il faut dissiper au loin les fragments de la pierre sacrée, pour voir cesser le culte dont elle est l'objet. L'endroit où elle s'élevait demeure sacré, et quelquefois les prêtres y

---

Génies cédèrent la place aux Saints, une concession de tolérance ou de nécessité rappela plus d'une fois les anciens Dieux. (Voir Notice de M. Bulliot, d'Autun, sur le culte des eaux.)

Aux environs de Luxeuil, le dieu Luxovius présidait à ses thermales; dans les environs s'étendaient de vastes forêts qui furent longtemps le théâtre du druidisme. « Ibi imaginum lapidearum densitas, vicina saltus densabat quas cultu miserabili rituque profano vetusta paganorum tempora honorabant. » (Vita S. Comlumbani, note de M. Aymard).

Digitized by Google

plantent la croix pour la faire profiter du respect et des idées religieuses attachées à ce lieu.

Plus près de nous, dans la vallée de l'*Emblavès*, dans la Haute-Loire, se rencontrent aussi des *pierres à bassins* que M. Aymard, vice-président de la Société académique du Puy, a étudiées avec un soin et un savoir remarquables ; à ces pierres se rattachent aussi des légendes, et M. Aymard s'est plu à les recueillir. « Si on interroge les paysans, dit-il, les uns répondent que leurs ancêtres, au temps où ils étaient sauvages, *cuisinaient* dans ces vases. » D'autres racontent une merveilleuse légende : Saint Martin, disent-il, patron de Rosières, vint un jour visiter le sommet de la montagne. L'enceinte des trois pierres fut le lieu de son ermitage. La longue anfractuosité et les cavités de la plus grande ne sont autre que sa vaisselle, la crémalière, le chaudron, la marmite, la casserolle et l'écuelle. Persécuté par le démon, le saint gravit avec son chien la seconde partie du rocher, et y laissant l'empreinte de ses pieds, franchit d'un saut un immense espace. Le lieu de *Claudette*, qu'il atteignit au bas du mont *Chouvin*, (*Jupiter* ou *Joupiter* par métaplasme de *Jou-pater)* et près des caves des *Sarrasins*, a gardé sur le rocher deux marques profondes : l'une du pied de son cheval, l'autre de la patte du chien, et en témoignage de dévotion on y porte les enfants infirmes de bas âge. De là, le saint, poursuivi encore par son opiniâtre ennemi, franchit d'un autre saut une deuxième partie très-vaste de la vallée et parvint à *Rosières* où, après avoir expulsé les *lutins* des villages voisins, il mourut en paix (1). »

(1) M. Aymard cite aussi un autre monument auquel se rattache une légende qu'il cite, et qui explique très-probablement la lutte du christianisme contre de superstitieuses croyances et sans doute aussi la destruction d'un monument du culte druidique. Voici cette légende : « Un effroyable serpent ravageait le pays, son corps, depuis le ruisseau de Rodez qui coule au bas de la colline, entourait de ses

Digitized by Google

Ne dédaignons pas ces récits naïfs, ajoute M. Aymard, ne sait-on pas que sous le merveilleux qui les voile, les légendes recèlent souvent des lueurs de vérité ? Si celle-ci a réellement un sens, laisserait-elle entrevoir la lutte de la foi évangélique contre les rites tenaces d'un culte antérieur dans un lieu, dans deux peut-être, d'où l'on n'aurait pu qu'à grand'peine les extirper ? Sans attacher trop de valeur à cette conjecture, rappelons cependant que le *culte des pierres*, à les considérer comme autels et comme simulacres informes de divinités, ainsi que le culte des arbres et des fontaines, persista longtemps dans les Gaules après l'établissement du christianisme. C'est un fait établi par les prédications des plus anciens évêques, par les actes des saints et les défenses des conciles...

Néanmoins, plus d'une fois on dut tolérer des lieux vénérés par les populations, seulement on les plaça sous l'invocation des saints pour substituer ainsi le nouveau culte aux anciennes superstitions qui avaient, chez le peuple plus particulièrement, de si profondes racines (1).

---

replis toute la montagne. Saint George, premier évêque du Puy, arrive, monté sur un vigoureux coursier, et, à coups de sabre, coupe sur cette pierre le corps du monstre. L'échancrure et l'empreinte du pied du cheval et les croix en indiquent la place. D'autres rayures sont les marques des coups de sabre. Il parait cependant que la lutte ne fut pas sans péril, car on a trouvé les os du cheval dans le sol du cercle de pierres. Ici comme à Claudette, on amène en dévotion des enfants en bas âge. »

(1) A Lyon on a vu aussi une tradition populaire se transmettre fidèlement de siècles en siècles avec une constance incroyable. On voyait, dit le Président de Bellièvre dans son *Lugdunum priscum*, dans l'église Saint-Etienne, une statue antique engagée dans le mur et chargée de fruits, d'agneaux, de poules et d'autres sortes d'animaux, à laquelle le peuple avait donné le nom de *Serrabo*, au lieu de dire *Serrago* qui signifie à peu près la même chose que *copia :* abondance. On observa que plusieurs personnes de la populace, surtout les femmes, venoient régulièrement tous les ans, le soir de la veille de Saint-Etienne, présenter des chandelles et d'autres offrandes à cette idole, dont elles s'approchoient avec respect, mais en lui tournant le dos et à reculons, et qu'après cela elles se promettoient la plus abondante récolte ; M. Jacques d'Amoncourt, Précenteur de l'église de Lyon, faisant rebâtir la chapelle de Sainte-Croix, fit mettre en pièces cette idole, au XVe siècle.

Digitized by Google

M. Aymard a décrit aussi avec un grand soin chacune des pierres à bassins ou à écuelles auxquelles il a consacré une si intéressante notice dans les annales de la Société d'agriculture, des sciences et arts du Puy. 1861. (Tome XXII, p. 311-371.)

La plus importante des trois roches, dit-il, est à l'angle *Est* du groupe ou triangle. Elle forme, dans sa partie la plus élevée, comme un grand autel irrégulièrement quadrangulaire, haut d'environ deux mètres et dont la face supérieure peut avoir neuf mètres carrés.

Les cavités qu'on y voit sont de véritables *bassins ou coupes*. On en compte quatre dont la principale atteint le diamètre de 1 m. 30 cent., les trois autres ont, au plus, 80, 40 et 20 cent. Elles sont d'ailleurs uniformément caractérisées par leur profondeur de 13 cent., par leur configuration assez bien circulaire, les parois de pourtour à peu près verticales, la rigole d'écoulement et par leur remarquable conservation.

La deuxième et la troisième roche semblent avoir eu, relativement à la première, une importance secondaire. L'une, encore assez haute (1 mètre 30 cent.) est étroite au sommet (60 cent. sur 1 m. 60 cent. de long.) Les creux, au nombre de cinq à six, sont très-petits (6 à 10 centimètres sur 5 de profondeur). Ils paraissent comme ébauchés et trois seulement ont la rigole se dirigeant suivant la pente du sommet, vers l'un ou l'autre des deux bords externes.

Léopold NIEPCE.

(A suivre).

Digitized by Google

CAHIER

DES

PLAINTES, DOLÉANCES ET DEMANDES

DU TIERS-ÉTAT

DE LA VILLE ET SÉNÉCHAUSSÉE DE LYON TANT DE LA VILLE QUE DE LA CAMPAGNE

Arrêté et signé en commun, le 26 mars 1789.

(Suite) (1)

Qu'il soit libre de stipuler l'intérêt dans tous contrats publics ou privés pour prêt d'argent, et que l'intérêt dans les affaires civiles soit réglé suivant le taux du prime, et dans toutes les affaires de banque, commerce ou finance, au taux du cours de la place.

Que les places à mesure de vacance, dans les chambres et dans les tribunaux de commerce, soient nommées par le suffrage libre des négociants et manufacturiers.

Que le Roi et la Nation assemblés prennent en consi-

(1) Voir les précédentes livraisons.

Digitized by Google

dération les divers traités de commerce faits avec les puissances étrangères et calculent les avantages, ou les maux qui peuvent en résulter pour le commerce national.

Que les députés du Tiers-Etat de cette Sénéchaussée, mettent sous les yeux du bureau chargé par les Etats-Généraux, des objets intéressants de commerce, le régime des jurandes qui régissent nos manufactures, que les états pèsent dans leur sagesse, si en établissant des règles pour assurer le titre des matières, et la qualité de l'étoffe que l'œil ne peut apercevoir, il ne serait pas plus sage de laisser à l'industrie cette liberté qui toujours augmente ses ressources, que d'imposer aux manufacturiers des gênes souvent oppressives, qui, loin de favoriser le commerce, ne servent presque toujours qu'à nuire à ses progrès.

Nous chargeons nos députés de remontrer aux Etats Généraux que, dans les villes de manufacture, la classe des ouvriers est toujours la plus nombreuse, et qu'on ne peut charger les denrées de première nécessité du droit le plus léger, sans augmenter la main-d'œuvre et nuire par cela même à la concurrence de nos manufactures, avec les manufactures étrangères. Ils mettront sous les yeux de l'Assemblée nationale l'excessivité des droits qui renchérissent à Lyon les subsistances, et la misère extrême des ouvriers de nos fabriques; il demanderont avec instance la suppression de ces droits non moins nuisibles aux habitants des campagnes qu'aux ouvriers de la ville.

Nos députés proposeront d'ordonner que toute invention utile pour le commerce soit récompensée, et que le négociant distingué par sa probité et son utilité, ou tout autre citoyen, recommandable par ses services,

Digitized by Google

puisse obtenir la noblesse, et que la noblesse vénale soit abolie.

La marine marchande sera honorée, et procurera l'entrée dans la marine royale; les commerçants et manufacturiers ne dérogeront point à la Noblesse; on distinguera dans la distribution des grâces et des honneurs ceux qui auront suivi le commerce de leurs pères; et les Etats Généranx seront invités à déclarer ennemis de la Nation, et indignes du nom de négociant, les hommes assez vils pour se prostituer au jeu de l'agiotage.

Les députés représenteront avec force que les manufactures de Lyon et Saint-Chamond et autres de la province, menacées d'une ruine totale, ont des droits puissants à la protection de la Nation ; parce que leurs bénéfices se faisant sur l'étranger, la prospérité du royaume est étroitement liée avec la leur. Ils demanderont, en conséquence, qu'elles soient efficacement soutenues et encouragées; que des primes leur soient accordées; qu'on favorise leurs exportations par les traités de commerce, le tarif des traites aux frontières du royaume, la vigilance des ambassadeurs et consuls, l'abondance des denrées, et la bonne administration de ces manufactures ; les députés feront sentir que l'intérêt que ces manufactures inspirent, s'étend à la province qui leur fournit des denrées et des bras.

Enfin, ils présenteront le vœu du Tiers-Etat, pour que toutes les lois générales relatives soit à l'agriculture, soit au commerce, ne soient rendues que du consentement des Etats Généraux ; et que les ordonnances particulières ou locales ne soient rendues que du consentement des Etats provinciaux, ou sur l'avis des Chambres de commerce.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Domaines et Finances

Nos députés proposeront aux États-Généraux de prendre une connoissance approfondie des dépradations commises dans l'administration des finances et des domaines, et d'employer avec sagesse, justice et fermeté, les moyens les plus propres à réparer les pertes que le trésor public en auroit éprouvées.

Nos députés remontreront que de toutes les compagnies de finances, nulle n'exerce sur la Nation un empire plus despotique et plus meurtrier que les régisseurs des domaines, accoutumés dès longtemps à juger en dernier ressort dans toutes les parties de l'administration qui leur est confiée ; les droits domaniaux sont devenus dans leurs mains un fléau pour les provinces ; toutes les perceptions ont acquis à leur gré une extension incalculable ; les actes ont été scrutés et taxés à volonté. Ils demanderont que les tribunaux ordinaires, et les Cours par appel connoisent de toutes les contestations relatives à ces droits, et que dans aucun cas le conseil ne puisse y statuer.

Ils demanderont un tarif modéré et clair de tous droits qui ne laisse aucune prise à l'arbitraire.

La suppression des droits de franc fief, foi et hommage pour les allodiaux, plus onéreux qu'utile au domaine ; des droits perçus contre toute règle, au profit du domaine ; sur les moulins placés sur les fleuves et rivières, invention récente et désastreuse qui, en assujettissant un frêle artifice à tous les droits dûs sur un immeuble, augmente le prix des moutures et pèse sur la classe la plus indigente de la Nation ; la modération des droits de greffe, droits réservés et insinuation accrus arbitrai-

Digitized by Google

rement au gré des préposés du domaine; l'abolition du centième denier et contrôle des inventaires dans tous les cas où l'actif des successions ne suffit pas au paiement des dettes.

D'établir dans la régie des domaines de la couronne, en supposant que le Roi et la Nation assemblés n'ordonnent pas leur aliénation, une régie plus économique et plus propre à en améliorer le produit.

Nos députés proposeront que les Etats Généraux vérifient et arrêtent, avec une sage économie, les dépenses nécessaires pour le service de chaque département, l'état des pensions et gratifications; qu'ils prennent connaissance de l'étendue de la dette publique, et qu'elle ne soit consolidée qu'après que la Constitution aura été fixée d'une manière invariable; que l'état actuel des finances soit rendu public par la voie de l'impression; que les Etats Généraux concertent un ordre invariable dans les finances, et des précautions sûres pour empêcher ou prévenir toute dissipation de fonds publics dans l'intervalle d'une tenue des Etats Généraux à l'autre, et assurer leur emploi aux destinations qui ont été arrêtées par les Etats-Généraux.

Qu'il soit rendu, chaque année, un compte public et imprimé de la recette et dépense des finances de l'Etat; que ce compte, avec les pièces justificatives, soit mis sous les yeux des Etats Généraux à l'ouverture de leurs séances pour être examiné avec la plus scrupuleuse attention.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Impôts

Les députés de cette sénéchaussée concourront, par tous les efforts de leur zèle au nom du Tiers Etat de

Digitized by Google

cette Province, à l'établissement des ressources suffisantes pour les besoins de l'Etat.

Tous les impôts actuellement existants sous quelque dénomination que ce soit, seront supprimés: il en sera octroyé de nouveaux selon la proposition qu'exigera la situation où se trouvera la Nation; leur durée sera limitée, et ils seront supportés, avec égalité, en proportion des biens et facultés, par tous les sujets de l'Etat, sans distinction d'ordre, et sans égard à toutes prétentions, priviléges de la part d'aucune ville ou province du royaume.

Dans le choix des impôts qui seront délibérés par les Etats Généraux, nos députés proposeront d'octroyer et consentir, par préférence, ceux dont l'égale répartition, à raison des biens et facultés, sera la plus facile, dont la perception sera la moins coûteuse, et qui seront les moins onéreux pour l'agriculture et le commerce; en conséquence, l'impôt sera toujours perçu en argent et non en nature. Ils proposeront de rechercher les moyens de faire participer à l'impôt le capitaliste dont la fortune, cachée dans un portefeuille, échappe toujours aux contributions; d'y assujettir les rentiers, les objets de luxe; ils feront leurs efforts pour en affranchir les denrées de première nécessité, les matières premières propres aux manufactures nationales.

Ils remontreront la nécessité d'établir un ordre juste, mais modéré, pour la perception des impôts, et surtout de garantir les laboureurs, les outils et bestiaux servant à l'agriculture, ainsi que les pailles et foins nécessaires à leur entretien, des exactions des agents du fisc.

Ils demanderont que la répartition des impôts entre les généralités soit réglée par les Etats Généraux, celle

Digitized by Google

entre les paroisses, par les Etats provinciaux, et la répartition entre les individus soit faite par les municipalités ; que la recette de chaque province soit versée directement au trésor royal par les préposés des Etats provinciaux, déduction faite de toutes les charges à payer dans la province, et qui y seront acquittées aux parties prenantes.

Qu'il soit avisé aux moyens les plus sages pour opérer une répartition équitable des impôts entre les individus, les paroisses, les districts et les généralités ; en sorte que nul ne supporte l'impôt qu'en raison de ses propriétés ou facultés.

Qu'en réglant les attributions et le régime des Etats provinciaux, ces administrations soient tenues de rendre public chaque année le compte en recette et dépense des contributions de leur généralité ; que dans toutes les villes, les municipalités chargées de la régie des biens de la commune soient astreintes à rendre public chaque année le compte de leur administration.

Nos députés remontreront combien il importe que l'ordre le plus exact soit établi non-seulement dans l'administration générale de l'état, mais encore dans la régie des biens de toutes les communes, corps et municipalités.

Ils demanderont que ces régies particulières soient astreintes à des règles fixes et invariables ; que les biens et octrois appartenant aux villes, corps et communautés soient toujours affermés à l'enchère et publiquement, et l'exécution des baux sera sous la sauvegarde de la Nation et la surveillance des Etats Généraux ; que tous les ouvrages et entreprises, les concernant, soient adjugés au rabais avec la même publicité ; que les Etats provinciaux soient spécialement chargés de l'exécution

Digitized by Google

de ces règles ; que toutes les villes, corps et communautés, ayant des dettes, soient tenus de fournir aux Etats Genéraux un tableau de leur situation pour être délibéré sur les moyens de les obliger à liquider leurs dettes.

Après qu'il aura été délibéré et pourvu sur les objets qui intéressent la Nation en général, qu'il soit permis à nos députés d'arrêter un instant les regards des Etats Généraux sur la ville de Lyon.

Cette ville, fameuse autrefois par la prospérité de son commerce, a vu disparoitre le bonheur qui semblait s'être fixé dans ses murs ; les caprices de la mode, qu'il eût été facile de diriger en faveur des étoffes nationales, ont perdu nos manufactures : une classe nombreuse et intéressante d'ouvriers utiles éprouve les horreurs de la misère, et n'a trouvé de ressources que dans la charité publique.

Pour comble de maux, une dette immense accable la ville de Lyon, et pour subvenir au paiement des arrérages, des vues vicieuses ont toujours porté les octrois sur les vins et boissons, sur le pied fourché ; à Lyon même, les grains sont soumis à des droits de leide, barrage, cartelage ; ou s'ils arrivent par la Bourgogne, ils sont chargés des octrois de la Saône, en sorte que les denrées de première nécessité sont renchéries au détriment du peuple et de nos fabriques.

Ces surcharges pèsent non-seulement sur la ville, mais encore sur le cultivateur, qui, en dernier résultat, souffre toujours des contributions impolitiques auxquelles sont soumises les consommations.

De plus, la dette de la ville donne de l'ombrage aux propriétaires de la campagne, qui craignent toujours de voir refluer sur eux une partie des charges locales

Digitized by Google

de la ville, ou que ces charges ne nuisent à la juste répartition de la contribution publique entre les habitants de la ville et ceux de la campagne.

Ce n'est pas que les habitants de la ville de Lyon n'ayent le plus ferme et le plus constant désir de supporter, en raison de leurs propriétés et facultés dans la ville, l'impôt public, dans la plus parfaite égalité avec les habitants de la campagne ; ce n'est pas qu'ils n'ayent renoncé à toute espèce de privilége attaché à la qualité de bourgeois de Lyon.

Les Etats Généraux, en consentant des impôts uniformes pour les habitants des villes et pour ceux de la campagne, les impôts existant ne devant plus avoir lieu, il sera facile d'établir, dans la répartition de l'impôt, l'égalité si justement désirée, et les habitants de la ville auront à supporter, outre leur part égale et proportionnelle dans la contribution publique, les droits locaux résultant de la dette municipale.

Mais il importe, pour le bonheur de tous, de mettre une borne à ces droits, et de les établir de manière à ce que leur assiette ne puisse en aucun cas devenir nuisuible aux habitants de la campagne.

La dette de la ville de Lyon a pour cause, en plus grande partie, les avances faites au trésor royal pour tout autre motif que celui d'acquitter des impositions communes à toutes les villes.

Ainsi nos députés demanderont avec instance, que toute la portion de la dette de la ville de Lyon, qui sera justifiée avoir pour cause des avances faites au trésor royal, à tout autre titre que celui d'acquitter des impositions communes avec les autres villes du royaume, soit déclarée dette nationale; et que l'Etat pourvoie au paiement des arrérages et à l'extinction de ladite dette.

Digitized by Google

Qu'il soit pourvu à l'établissement d'impositions suffisantes, pour parvenir au paiement des arrérages et amortissement successif du surplus de ladite dette, qui sera reconnue dette de la ville.

Cette contribution sera supportée par les seuls habitants de la ville de Lyon, et sans diminution de la part qu'ils seront reconnus devoir supporter, à raison de leurs propriétés et facultés, dans les impôts qui seront consentis par les Etats Généraux.

Et enfin ces droits seront établis, de manière à ce qu'ils ne puissent refluer directement ni indirectement sur les habitants des campagnes, ou nuire à la vente et consommation des denrées de première nécessité.

Au surplus, nos députés ne négligeront aucune des demandes particulières des diverses corporations, ou communautés de cette sénéchaussée, lesquelles seront réunies dans le cahier d'instruction qui leur sera remis avec les présentes.

(A suivre).

Digitized by Google

JOURNAL

DES

NOUVELLES DE PARIS

de 1734 à 1738.

(Suite)

Ce 25 mai 1735.

Les Allemands ont, dit-on, abandonné les lignes; le prince Eugène, que le dernier ordinaire déclare atteint et convaincu d'une hydropisie de poitrine, a été saigné trois fois, a fort grondé M. de Wirtemberg d'avoir assemblé si tôt l'armée et du dessin qu'il aurait de conserver les lignes d'Eslingen, comme si l'on pouvait garder 50 lieues de pays contre une armée de 100,000 Français. On dit donc l'armée impériale dans le camp d'Ailbron et la nôtre campée à la Petite-Hollande, prête à passer le Rhin, si cela n'est déjà fait.

Pour les nouvelles de Paris, tout est à sec. Il n'y a plus d'officiers généraux et le prince de Carignan a fait aujourd'hui l'arrière garde en partant le dernier.

On débite ici une aventure tragi-comique arrivée au

Digitized by Google

plus jeune de tous les colonels nommé le marquis de Pons qui a épousé Mlle de Brosse et qui n'a que quinze ans (1).

Il était ces jours passés à la table de ses père et mère et ne mangeait pas; on lui demanda s'il avait déjeuné, il répondit que non; son gouverneur prit la parole et lui dit qu'il était infâme à un homme comme lui de mentir et dit à ses parents qu'il était vrai qu'il avait déjeuné à l'Académie de Vandeuil. La mère, outrée du mensonge, le fit sortir de table et l'envoya aux arrêts dans sa chambre avec défense de voir sa femme de deux jours. La petite femme, qui ne voulut point partager la peine, n'ayant pas eu de part à la sottise, trouva le moyen de faciliter à son mari une entrevue, et la mère ayant été avertie, sut qu'ils étaient ensemble, et comme c'est une des plus vigoureuses et des plus impérieuses mères du royaume, elle se munit de la moitié d'un balais et ayant appelé son mari pour assister à la cérémonie, elle fut droit vers le coupable qu'elle étrilla très-proprement. Cette aventure qui, par l'indiscrétion des domestiques, a éclaté dans Paris, a jeté le ridicule sur le pauvre flagellé qui n'ose plus paraître.

M, de Broglio fut avant-hier à Versailles et a été mieux reçu du roi qu'on ne croyait et a dîné avec le cardinal. C'est à son frère l'abbé qu'il doit l'honneur de cette visite dont on avait résolu l'exclusion et que Madame la maréchale de Broglio avait demandé inutilement; mais l'abbé plus effronté qu'une femme, dit au roi : « Sire, mon frère est arrivé, il se flatte qu'il lui sera permis de venir saluer S. M. Ses ennemis lui veulent persuader que vous lui

1 Louis-Henri de Pons d'Hostun, marié le 1er septembre 1734 à Angélique de Tiercelin de Brosses, morte sans enfants en 1766. Sa mère était Charlotte d'Hostun de Gadagne, veuve d'abord du marquis de la Baume.

Digitized by Google

refusez cette grâce; je crois, Sire, que V. M. a trop de bonté pour souffrir que ce refus le déshonore dans l'esprit de ses sujets. »

Le roy qui est naturellement bon, lui répondit qu'il pouvait venir et il l'a assez bien reçu. Il montra au roi un portrait garni de diamants dont le roi de Sardaigne lui a fait présent. Le roi, après l'avoir examiné, lui demanda s'il lui ressemblait, et M. de Broglio lui ayant dit que oui, le roi le lui rendit en lui disant : « Il est donc bien laid. »

Tous nos princes et même les seigneurs sont encore ici et ne se rendront guère à l'armée qu'à la fin du mois.

On dit que les Allemands sont en mouvement, il y en a qui prétendent qu'ils veulent faire le siége de Huningue, d'autres celui de Philisbourg ; on dit qu'il y a réellement 25,000 Moscovistes dans l'empire, qui vont brider l'Electeur de Bavière au cas qu'il lui prît fantaisie de faire quelques démarches en notre faveur. On s'était jusqu'à présent flatté du doux espoir de la paix, mais il faut remettre la partie à l'année prochaine.

On joue à la Comédie Française *Inès de Castro* que le public revoit jouer avec plaisir. L'Opéra languit toujours depuis la retraite de la Lemaure qui est effectivement au couvent du Précieux sang.

Ce 4 juin 1735.

J'ai fait sous vos auspices une emplette que je crois digne du cabinet des médailles de la ville, que je vous envoie par la diligence; ce sont cinq petites statues en bronze des plus antiques, représentant les dieux pénates de quelques seigneurs d'Athènes et de Rome. Je les ai fait voir à M. de Bosc (1), à M. Mahudet, (2) et quelques

1 Jean-Baptiste Dubos (1660-1742) diplomate et numismatiste, auteur de *l'Histoire critique de l'établissement de la monarchie en Gaule*.

2 Nicolas Mahudel (1673-1749), médecin et numismatiste, admis à l'Académie des inscriptions en 1716.

Digitized by Google

autres fameux antiquaires qui en ont été charmés. C'est Jupiter, Vénus, Saturne, Apollon et Mercure, de la hauteur de 3 pouces et dont tous les ornements sont damasquinés d'or et d'argent, ainsi que les draperies ; tous les attributs de divinités y sont et il y a même des choses symboliques qui donneront lieu à des dissertations académiques ; elles m'ont coûté dix louis d'or les cinq ; or, du temps de Louis XIV, si j'avais voulu les vendre pour le cabinet du roi, je n'aurais pas été embarrassé d'en avoir dix louis d'or la pièce, mais aujourd'hui, le ministère, bien loin d'acheter, voudrait vendre toutes les inutilités. Vous mettrez vous-même le prix que vous jugerez à propos, et si vous croyez qu'elles valent davantage, comme il n'est pas honteux de gagner avec sa mère, j'accepterai le bénéfice.

15 Juin 1735.

Voici un nouvel arrêt du Parlement qui est la nouvelle du jour et qui porte quelque chose de comique à n'en examiner que l'écorce; il a été rendu pour supprimer une lettre pastorale de M. l'archevêque de Cambray pour avoir donné au roy la qualité de roi très-chrétien et lui défend de se servir à l'avenir de cette dénomination.

N'est-il pas vrai qu'au premier aspect l'idée d'une pareille défense jette un plaisant sur son objet ? mais à l'examen des motifs on reconnait la justice de la précaution de la cour.

M. de Cambray a un diocèse dont plus de la moitié est sous la domination de l'empereur, et le Parlement l'a repris sagement dans la qualification que donne ce prélat à son souverain qui est celle que lui donne l'étranger.

Cette subtilité qui, entre nous, sent un peu la chicane du Palais, ne pouvait tomber que sur M. de Cambray, car

Digitized by Google

sur tout autre évêque du royaume elle aurait dégénéré en critique de stile et aurait été plutôt du ressort de l'Académie française que du Parlement. Mais ce qu'il y a de plus intéressant pour M. de Cambray, est la défense qu'on lui a faite de prendre la qualité de pair de France, par ce que n'ayant pas été reçu au Parlement comme évêque de Laon qui lui donnait cette qualité, il n'est plus à temps de s'y faire recevoir, et s'il continue à prendre le titre de duc dans son mandement, on saisira son temporel (1).

Il est bien triste de voir tant de semence de division dans deux des plus célèbres corps du royaume qui devraient, pour l'utilité publique et pour le leur propre, être toujours unis ; il n'y a que le ciel qui puisse pacifier les esprits, car je n'y vois guère de remède d'ailleurs, de la façon dont les choses tournent.

Les nouvelles d'Allemagne portent que le prince Eugène a un camp de 25,000 hommes sous Mayencé, et que nous venons de faire un fourrage général à sa barbe qui a eu tout le succès qu'on pouvait retirer.

La tragédie d'*Abensaid* (2) a toujours un grand succès

---

(1) Charles de Saint-Albin, évêque de Laon, promu en 1723 à l'archevêché de Cambray. Il était fils du régent et de la Florence. Le Parlement s'occupa longtemps de ce mandement. Le conseiller Portail avait rédigé un projet de remontrances ; en février 1737, l'affaire fut reprise et on demanda au fils de ce magistrat communication de ces notes ; celui-ci refusa en alléguant que son père n'était plus là pour soutenir ses opinions. Le président Pelletier fut alors chargé du travail. Les remontrances furent rédigées et présentées au chancelier qui se plaignit de voir le Parlement s'occuper des affaires ecclésiastiques. La cour rendit alors un nouvel arrêt, le 21 août 1738, pour maintenir à la compagnie la liberté d'agir à l'effet de réprimer promptement « les faits du schisme qui par leur impunité se multiplient de jour en jour dans les diocèses. »

(2) Tragédie de l'abbé Le Blanc, jouée en 1735. A une des représentations, un mauvais plaisant cria, du fond du parterre, au chevalier de Tinteniac, officier des gardes françaises, qui était debout au milieu du théâtre : — «Annoncez, l'homme à l'habit gris de fer galonné d'or, annoncez.» — Le chevalier s'avança vers la rampe et cria : — J'annonce que vous êtes des drôles que je rouerai de coups Le parterre se tut et la pièce continua.

Digitized by Google

qu'elle doit à la conduite sage et intéressante de la pièce plus qu'à la beauté de la versification.

Depuis quelque temps, l'amour conjugal gagne furieusement notre théâtre; on craint que la contagion ne passe dans le public, aussi ne voit-on presque que des femmes.

Il y a eu hier bien du sang versé pour deux objets qui ne le méritaient guère. Deux jeunes gens, ou plutôt deux libertins, soupaient avec deux gueuses dans un cabaret du faubourg Saint-Honoré ; trois drôles du même acabit voulurent les leur enlever ; les possesseurs défendirent leur conquête et se battirent contre les trois ravisseurs, jusqu'à ce qu'il en resta trois sur le carreau et les deux autres très-blessés ; on a porté les morts à la Morgue, et mené les filles au Châtelet. Ce sont gens de famille, mais joueurs, gros ivrognes et coureurs, et leur destinée est digne d'eux.

Je ne sais si je vous ai fait part d'une anecdote touchant Bonier, le receveur général des estats du Languedoc. Un oncle qu'il a président au Parlement de Provence, qui logeait chez lui et ainsi que ses fils craignant la dissipation des biens de son neveu que l'on prétend lui être substitué, s'était joint à M. de Chaunes pour faire interdire M. Bonier qui, tout riche qu'il est, n'a jamais passé ni pour généreux ni pour dissipateur. Le neveu qui a été informé des intentions de son oncle l'a mis dehors de chez lui aussi bien que ses cousins et on prétend qu'il travaille activement à son interdiction.

Pour se venger, M. Bonier épousera la Petitpas dont il est toujours extrêmement amoureux, surtout depuis que l'on assure qu'ils ont été se purifier ensemble de toutes les taches de leur jeunesse.

Digitized by Google

20 Juin 1735.

Toutes les lettres d'Allemagne s'accordent pour penser que l'on se tiendra de part et d'autre sur la défensive.

Le prince de Dombes (1) a fait le coup de pistolet avec les hussards dans le dernier fourrage. Son action a été blâmée de tous les gens sensés. Ayant aperçu une petite troupe de nos hussards, il se déroba de ses gens et s'en fut se mettre à leur tête, passa un monticule, attaqua un détachement de hussards ennemis et en ramena deux prisonniers. Cela montre de la valeur, mais peu de prudence.

Bonier vient de faire un nouvel éclat pour faire enrager ses parents et la maison de Channes.

Il a donné une fête à la Petitpas dans la plaine de Saint-Denis sous des tentes, à un retour de chasse, où il y a eu un ballet, en l'honneur de l'anniversaire de sa liaison avec cette divinité, et dont le dénouement a été un bracelet de pierreries en forme de couronne qu'un Amour est venu porter à sa Vénus : donc il est plus fou que jamais.

2 Juillet 1735.

J'ai reçu le billet pour prendre chez M. Guldiman les 240 fr. pour les bronzes antiques.

Je suis bien mortifié de ce qu'ils n'ont été du goût ni de la ville ni de celui de l'Académie, mais je n'en ai pas été surpris. Je suis prêt cependant à les garder pour mon compte, mais dorénavant je serai plus réservé sur l'article des acquisitions.

La cour est un théâtre de paix et d'indolence qui ne nous fournit rien de bien neuf ni d'intéressant.

---

(1) Louis-Auguste, fils du duc du Maine, colonel général des Suisses, mort sans alliances en 1775

Digitized by Google

Le roi va à Rambouillet, il revient à Versailles, il court le cerf. La reine va à la messe et à vêpres et a bien de la peine à avoir tous les jours la partie de quadrille, car il y a bien longtemps qu'il n'est plus question de lansquenet.

Paris est stérile pour les nouveautés.

La plupart des femmes est à la campagne, et peut-il y avoir des nouvelles intéressantes sans leur secours?

Le théâtre est bien froid, surtout dans un temps où presque toutes les nouveautés de ce genre sont aussi méprisables que la décadence du goût nous les promet.

On joue par exemple à la Comédie Française une pièce nouvelle de M. Le Franc : *Les Adieux de Mars*, que les comédiens français avaient refusée et qui est une vraie pièce de foire.

La tragédie d'*Abensaïd* vient de fournir une parodie : le *Droit du Seigneur*, qui passe pour être extrêmement jolie ; elle est de Fuzelier ; on la joue à la foire Saint-Laurent et à l'Opéra-Comique.

La Salé (1) est revenue d'Angleterre aussi mécontente des Anglais qu'elle l'était de nous quand elle partit.

Voici une épigramme qui la peint au naturel:

Mistris Salé toujours errante
Et qui vit toujours mécontente,
Sourde encor du bruit des sifflets,
Le cœur gros, la bourse légère,
Revient maudissant les Anglais
Comme en partant pour l'Angleterre,
Elle maudissoit les Français.

On ne sait encore si elle dansera à l'Opéra, et le public témoigne là dessus une impatience qui lui fait honneur.

(1) Excellente danseuse ; elle retourna en 1741 en Angleterre. Voltaire lui a adressé des vers.

Digitized by Google

Ce 11 août 1735.

Je vous écris rarement parce que les matériaux manquent. Paris ne nous fournit rien : on est si tranquille à l'armée que ce n'est pas sans raison que M. de Bellisle écrit à son père qu'il préférerait cent fois la paix à une guerre comme celle-là. Ce n'est pas là en effet son compte pour devenir maréchal. Toutes les lettres cependant qui viennent de ce pays là assurent que la fin de la campagne ne répondra pas au commencement. Mais je crois qu'ils seront bien entrepris si l'armistice ne vient pas les tirer d'embarras, car à moins que l'Electeur palatin ne leur voulût donner le passage par Manheim, où est ce que nous risquerons le passage du Rhin sans risquer l'événement d'une bataille contre des gens aussi forts que nous pour ne pas dire plus, après l'arrivée des Moscovites qui sera à la fin du mois?

Cependant les fourrages de la grande armée vont être consommés au premier jour : on croit qu'on envoie des foins et des farines pour 40,000 hommes du côté de la Moselle. Les hussards nous ont enlevé 42 gardes françaises qui étaient sortis des retranchements pour aller manger de la salade, et on les a emmenés manger du jambon à Mayence.

Si le bruit qui court dans Paris que la Czarine a été détrônée et qu'elle est actuellement dans les fers, que ce soulèvement a été fait en faveur de sa nièce par le motif de la cession qu'elle a faite aux Persans de sa conquête était vrai, cela ne gâterait pas nos affaires : on assure que le général Munic, par une heureuse prévoyance, s'était retiré chez le roi de Prusse.

Pour contrebalancer cette bonne nouvelle, on parle d'une défaite générale de l'armée de nos bons amis les

Digitized by Google

Turcs par les Persans, mais on a lieu de douter de la vérité de l'une et de l'autre.

M. le prince de Condé ayant reçu une lettre de compliment de M. d'Arpajon, lieutenant général, sur sa promotion à ce grade, a répondu qu'il serait bien plus sensible à l'honneur que venait de lui faire Sa Majesté en le faisant lieutenant général s'il pouvait se flatter de l'avoir mérité. Cette réponse fait également honneur à son esprit et à sa modestie, et les mauvais esprits adjoutent, à son secrétaire.

Je meurs d'impatience, Monsieur, de vous conter tous les égaiements qu'a eus M. de Villeroy au voyage de Petit Bourg que le roi a fait trois fois. J'en sais le détail d'un seigneur qui était du voyage et qui a eu l'honneur de souper avec S. M. et Villeroy; où le roi fut d'une humeur charmante et combla notre cher gouverneur de tous les témoignages d'amitié les plus sensibles. On apprit au roi à souper que Mademoiselle Durocher, de l'Opéra, qui avait été à l'extrémité, était hors d'affaire: le roi ne répondit rien sur le champ, mais un instant après il marqua, avec des transports d'une vivacité extrême, la joie qu'il avait d'apprendre cette nouvelle en disant en se frottant les mains :

« Que je suis aise que Mademoiselle Durocher soit hors de danger. »

Comte E. DE BARTHÉLEMY.

(A suivre.)

Digitized by Google

DE ROANNE A LA PRUGNE

FRAGMENTS DE VOYAGE EN 1876 [1]

(Suite et fin)

— Si vous voulez être fort, mangez l'herbe du Matago, c'est pain de sorcier, c'est l'àche, (alpium graveolens) au goût poivré, d'autres disent la Mandragore. La Mandragore a le pied fourchu et bourru ; les oiseaux diaboliques la connaissent à travers toutes les autres herbes.

— Chut !... vous allez voir...

— Ce que vous allez voir !

— Chut ! Couchez-vous à l'ombre du pied du frêne, *pianissimo*. Comme il a les yeux verts ! Quel bec !... Frou ! frou ! Le sournois, il avise de biais. Cric, un coup sous ces feuilles si vilaines. Il grimpe à l'arbre... Crac, il bûche et va voir de l'autre côté si le trou est fait ; il a mangé le *Matago*, il percerait un chêne, un rocher.

— Mais ce n'est qu'un pic !

— Je vous dis que c'est l'oiseau du diable ! Mais vous, bons chrétiens, si vous désirez la force et la puissance, mangez du *Méon (meum)*. C'est là l'herbe de la *Bouvine*, bonne aux bœufs, bonne au monde ; fleurs, feuilles et graines, toute la plante flaire baume de *fier à bras*. C'est le méon qui fait tirer si gaillardement les petites vaches des chars de planches ; le méon leur donne du lait, le méon, la bonne odeur, le guérit-tout !

(1) Voir les précédentes livraisons.

Digitized by Google

— Une plante druidique comme la verveine.

— Un fenouil de pharmacien ! la meilleure de toutes les herbes de la Saint-Jean !

Le grand saint Jean gaulois règne au pays. Au bout du bourg, sur la grande route, une eau vive jaillit d'un vulgaire tuyau de plomb et d'un mur à pierres sèches, dans une auge taillée en sarcophage. Cette fontaine sourdait, avant la route, en contre-bas de l'église, à droite. Elle attirait, au solstice d'été, un immense concours de fidèles, rustiques pélerins de la plaine et de la montagne. Ce jour-là, Ségusiaves fiévreux, la tête enveloppée et douloureuse des accès paludéens ; Arvernes, les yeux rougis par l'air trop vif de leurs vallées humides, arrivaient au bord de l'antique source sacrée ; le dieu des temps païens avait ensuite disparu, mais son onde salutaire coulait toujours pour les naïves populations. Saint Jean guérissait les croyants, en place de la divinité celtique, et voilà pourquoi nous le nommons le grand Saint Jean *Gaulois*. Nous avons pour le précurseur un culte, nous saluons en lui le grand *initiateur*, le saint des lumières et du feu ; celui qui baptise dans l'eau et dans l'esprit, chasse les chimères, l'ignorance de la pauvre cervelle humaine, dessille les yeux malades de toutes nos obscurités et prépare l'*avènement*.

A cette fontaine aboutissaient de vieux chemins creux, noirs, étroits, bordés de roches énormes, pavés de cailloux roulants, des voies *gauloises* ; une statuette du saint gardait la source et les avenues pleines de foules, besogne difficile. Au temps où les mœurs des aïeux s'en allaient brin à brin, comme les feuilles de trembles, on faisait de bonne foi, bien contrit, bien recueilli, ses dévotions en l'église de la Prugne, on buvait d'abondance à la source et jamais son eau légère ne bétançait (retardait) le pélerin.

Digitized by Google

Mais le soir, les feux s'allumaient, une foire commençait ses cris, ses jurons ; la danse guettait le premier vion-vion ou la cornemuse au sac enflé; saint Jean pleurait alors sa joyeuseté du matin. Placez le diable en une auberge, invisible derrière les ménétriers, il ricane et grince des dents ; c'est lui qui, dans la peau de chèvre de la musette bourbonnaise, comme dans le biniou breton, souffle à s'époumonner; c'est lui qui, dans le verre du buveur, par la main d'une accorte servante, jette l'*eau de feu*, *l'aigue ardente*, c'est lui qui rend les cerveaux lourds, les yeux troublés ; tout ce que le bon saint Jean a fait, *Lui* le détruit...Vous entendez donc par les portes ouvertes, les miaulements des instruments et les blasphèmes...

Devant ces portes, un homme est pourtant agenouillé, tête nue, en longs cheveux blancs, sur la pierre froide et dans la poussière, au soleil ou à la tempête, il est toujours là ! Le visage blême, l'œil larmoyant, il étreint ses mains sur un crucifix et prie avec ferveur : dix heures durent les danses, dix heures le vieillard fait durer sa prière, à genoux, sans repos, sans nourriture. Les groupes vont et viennent, entrent et sortent, la rougeur au front, mais toujours la damnée musette ronfle et les verres se vident.

Voilà qui est Gaulois ! Voilà le Druide ! Il n'y a pas vingt ans que ce spectacle des anciens jours était donné par l'ancien pasteur...

Il fut vaincu ! les villageois n'eurent point de vergogne. Ah ! sans doute, ce n'était pas ceux de la Prugne, ses ouailles ; mais les étrangers venus pour s'amuser ; ce jour-là était aussi la foire des servantes. On y chantait la célèbre complainte de la Saint-Jean ; c'est une élégie patoise, pleine d'émotion et de simplicité, dont l'air mé-

Digitized by Google

lancolique retentissait partout dans la montagne quelques jours avant la Saint-Jean, époque du changement des domestiques. Ce chant n'est plus inédit; en lambeaux défiguré, il s'oublie chaque jour; à peine les vieilles femmes se rappellent les vieux couplets, et si la musique en résonne encore à nos oreilles, le voyageur ne veut point donner un chant déjà défloré, on n'offre point une rose fanée (1).

Alors le curé, prenant son courage et la statue de saint Jean, confisqua le saint et abolit la fête. Les bonnes femmes et les dévotes crièrent bien un peu; les folâtres encore davantage; on se plaignit bien que saint Jean *était en prison*.

« Lavez-vous la tête et les yeux à la fontaine. »

C'étaient les cabarets et le diable qui n'étaient pas contents. La statue conservée dans les greniers de la cure est moderne, sans caractère et affreuse; point de traces de l'ancienne; peut-être un jour dans *les voies gauloises*, de la *goutte du four*, dans les fouillis on rencontrera l'image de pierre de la divinité antique, j'aime mieux saint Jean, et de toutes ces images, le vieillard agenouillé.

Nous parlons de fouillis et de *goutte du four*, c'est dire quelles étaient sous le rapport industriel les populations dont nous avons vu la forteresse aux murs de Fontbelle et le reflet des croyances à la fontaine de Saint-Jean : (le *culte du feu*, l'*art du feu*), mineurs, fondeurs et verriers. Ils exploitaient les mines de cuivre de la vallée, le bitume des schistes et la poix des forêts de sapins; ils faisaient le verre. Tant de fourneaux allumés,

(1) Ce chant a été publié par A. Allier dans l'*Ancien Bourbonnais*, mais il en existe des variantes (air et paroles).

Digitized by Google

tant de foyers, depuis l'âge de pierre jusqu'aux temps romains, auront fait donner au pays le nom de Prunhia, (de *pruna*, braise, fournaise, *prunus*).

— Ah ! dit le chimiste, voilà que vous faites de l'étymologie.

— Eh ! oui, mon brave ami ; je vais vous prouver que vos mines ont été connues des anciens, bien qu'on n'ait pas encore retrouvé les anciennes galeries, les travaux d'extraction, les déblais anciens; et que ces mines ont été si bien oubliées ensuite, si bien perdues, que nulle mémoire n'en est restée et qu'en toute justice notre homme de fer Saint-André en est bien l'inventeur, je le dis homme de fer, parce qu'il était forgeron et qu'il a le cœur de bonne trempe.

Enfant de ces montagnes, il a remarqué sur la lande déserte, et au revers du village Charrier, les cristaux étincelants, les pyrites éblouissantes qui fascinent ses regards ; il a ouï dire que des trésors immenses sont enfouis dans les flancs du Châtelard ; le minerai est de l'or ! Le maréchal-ferrant le jette au brasier de sa forge, vingt fois il attise le feu et, penché sur son œuvre, il tire le soufflet pendant vingt heures ; pendant vingt ans il fait des recherches, creuse des puits de sonde, brise le roc ; on rit autour de lui, on le tarabuste ; il travaille ; le métier se gâte, les clients s'en vont, il creuse le jour, la nuit au clair de lune. La misère menace, il oublie faim et soif ; le vent est âpre dans la vallée ; il creuse, il a trouvé ! C'est une mine de cuivre ! une richesse ! Gloire à l'inventeur ! On veut lui achèter sa découverte; on abuse de sa simplicité enthousiaste ; les compagnies s'élèvent contre les compagnies; on exploite le minerai et la situation aussi. Saint-André, brave et plus expérimenté, travaille encore, et lui, l'ouvrier bafoué, méprisé, se frappe

Digitized by Google

le front ; il connaît les meilleurs gisements, il larde son discours de termes techniques saisis au vol ; on rit ; il persiste, entasse échantillons sur échantillons ; tout le quartier de Ratigny est cristallisé ! lui, Saint-André, des mines de la Prugne, est le seul, le moderne inventeur !

Quand on démolit la vieille église, sous un des quatre piliers qui soutenaient le transept, on trouva une fosse profonde, de forme arrondie, remplie de scories, de charbons et de cendres, voire de morceaux de minerai de cuivre qu'un feu insuffisant n'avait pas réduits ; ce minerai n'offre pas l'aspect de celui de Charrier et des gisements actuellement connus, mais ce n'est point non plus une bavure de bronze ou de cuivre provenant par exemple de la fonte d'une cloche ; c'est bel et bien une preuve matérielle de l'exploitation antique du cuivre, puisque la vieille église datait, au moins dans cette partie, du onzième siècle. Nous possédons un énorme marteau-hache à deux têtes élargies, en porphyre roulé, muni d'un sillon médian, creusé et poli par l'usage, pour recevoir le lien d'écorce ou de cuir qui le rattachait à son manche; de pareils outils se trouvent abondamment dans les mines de cuivre des anciens temps (dans l'Ohio, en Amérique et en Espagne). De plus, au Châtelard, on rencontre des scories de cuivre, et d'autres plus ferrugineuses aux murs Fontbelle. Voilà certes bien des preuves, et nous pouvons prédire qu'on finira par rencontrer les anciennes galeries. Nous savons qu'au territoire de Ratigny, au revers nord, il y a des excavations maintenant comblées, des vestiges de maisons ; c'est de ce côté sans doute que devront porter les recherches ; déjà le hasard y a livré une magnifique hache de grès poli, etc.

Digitized by Google

Le bon Saint-André n'y perdra rien de sa gloire; c'est le grand inventeur. *Il a trouvé un volcan dans un pot!* Nous en avons un morceau. Tout cratère, n'est ce pas, est une cavité pratiquée dans la terre, avec des bords relevés et un abîme au fond. Nous savons cela depuis le volcan de Saint-Alban; or, au pied de grandes roches, derrière le bourg, dans la goutte du four, les travaux d'une prairie ont mis à jour, sur un fourneau bâti de deux pierres, un vase de terre noire épaisse, grossière, de la forme d'un entonnoir aplati, le fond percé en trémie, l'intérieur encore plein de bitume solidifié, semblable à du charbon de terre, et la légende place en ce lieu une forge de date assez récente, qui s'alimenta longtemps de ce prétendu charbon distillé dans les temps antiques, les résidus de bitume sont encore entassés le long du ruisseau, vis-à-vis le *Bouteroue*, cette voie qui contourne la montagne des Agos; des blocs de schistes bitumineux métallifères se voient aussi en cet endroit. C'est ce minéral qui, brûlé dans le fourneau, traité dans le vase, laissait couler la poix d'asphalte, substance employée fréquemment et notamment dans les constructions romaines de Vichy. Ces mêmes schistes en place, fortement exposés au soleil et ainsi chauffés, laissent parfois suinter des gouttes bitumineuses, des larmes qui se solidifient; si on les approche d'un flambeau, elles prennent feu et jettent un éclat très-vif, encore une découverte de notre ami Saint-André.

Dans le même ordre d'idées, il a trouvé aussi dans certain terrain des masses de poix résine, contenant encore des écorces de bois de pin, des charbons, produits d'une distillation raisonnée et non d'un incendie de forêt, parce que ces anciens ateliers n'étaient pas tous au même endroit, et accompagnés au reste d'autres vestiges de l'antiquité.

Digitized by Google

A cette industrie de la poix, les habitants ajoutaient la fabrication du verre, et toute la région montagneuse qui entoure la Prugne recèle les ruines de fours de verriers ; si les derniers gentilshommes qui les ont noblement exploités nous sont connus par leurs produits élégants, on rencontre aussi des verroteries mérovingiennes, d'autres romaines et quelques fragments d'émail ou verre gaulois associé aux poteries du temps, aux creusets, aux briques réfractaires d'une forme inusitée à présent.

Toutes ces industries, vivant de l'abondance du bois, expliquent les nombreuses routes, les postes fortifiés qui gardaient les établissements manufacturiers et faisaient de la Prugne, *la ville des feux* (1), le plus grand centre de population de la montagne. Et si le chimiste trouve la dissertation trop longue, nous lui dirons qu'il est bien dans le pays qu'il voulait, entouré de fumée, de fourneaux et de chalumeaux ! Il s'en vengera par une exposition méthodique des terrains, des gisements de la vallée : pas un caillou qu'il n'ait cassé, pas une roche qui ne soit marquée de son marteau. Il lui faudra bientôt une niloche neuve; déjà il a fait mettre à ce marteau plusieurs *philippes*. Comme Jean-Pierre à son couteau fait adapter tantôt un manche, tantôt une lame, c'est toujours le même outil.

Jai l'honneur de vous dire que si le volcan ne brûle pas la Prugne actuellement, si même les feux d'Auvergne, depuis si longtemps éteints, n'ont point agi pour soulever les montagnes, l'action des feux souterrains plus anciens n'est point à nier ; telle poussée de roc comme celui de Saint-Vincent, en pétrosilex-phonolite ; tel filon

(1) Prunus, foyer, fourneau de mine, braise !

Digitized by Google

de métal, etc., et le chimiste s'étendait complaisamment sur les pics éruptifs, pitons, coulées, plomb-argentifère, cuivre, étain, grès serpentineux, magnifique granit, que c'était une bénédiction de pierres tombant dru dans la conversation.

— Pour mieux l'agrémenter, et rabattre un peu de notre science vaniteuse, disait le curé, dans ma vieille église, sur un pilier, vis-à-vis le banc des morts, j'avais une peinture murale bien effacée, frustre, écaillée, mais poignante : le macabre représentait un squelette jaune d'ocre, la dextre tenant le *stimulus*, la flèche à ailerons rouges et hampe pâle et la sénestre maintenant sur l'épaule bêche et pioche à fossoyer. Là échoue toute science humaine. — Image affectionnée du Moyen-Age, thème désespérant. Non, la science ne meurt pas, la science n'est que la recherche libre de la vérité, la science, fruit de l'intelligence, de l'âme immortelle ! Depuis le temps où, armé de la pointerolle de silex, le montagnard creusait dans le gore les souterrains refuges et les mines dont il brisait les morceaux à l'aide de ses marteaux et de ses haches de pierre pour en tirer des outils plus savants, jusqu'à nos jours où il creuse galamment ses sabots, la science est-elle morte ? Non, saint Jean fut le précurseur de temps nouveaux ; encore quelques siècles et...

— Bien, répond le curé, Dieu sera... la science, mais nous serons tous des fossiles.

Le chimiste. — Oh ! que la science est une noble chose ! avec elle nous ne mourrons point.

Docteur NOELAS.

Digitized by Google

UNE FEMME MURÉE

LÉGENDE DU CHATEAU DE GRAMONT EN BUGEY

A L'AIMABLE CHATELAINE DE GRAMONT

(Suite)

IV

LA NOCE (1)

Une grande animation régnait au château de Gramont. On était à la fin de juillet et les nouveaux époux étaient attendus. Gabrielle, d'après les ordres de son père, était restée au manoir pour les préparatifs de la fête. Les vastes salles étaient pavoisées, les fleurs des montagnes et des vallées décoraient buffets et crédences, la vieille argenterie s'étalait dans la salle du festin ; des fenêtres ouvertes, on voyait flotter, au vent du soir, bannières et gonfalons aux armes de Mornieux et de leurs alliés. Le sénéchal préparait son compliment.

Le père Athanase avec la bannière de la famille, et son clergé devait aller attendre les époux sur la route de Luyrieu, aux confins de la seigneurie, avec l'eau bénite et le dais et déjà la foule joyeuse criait : Noël ! Noël ! Pages

(1) Voir les précédentes livraisons.

Digitized by Google

et varlets, en grande hâte, dressaient la table d'honneur dans la grande salle. Gabrielle avait aussi fait préparer des rafraîchissements pour les nombreux vassaux qui accouraient pour voir la jeune châtelaine.

Cependant un homme sous le costume de pélerin se présenta à la porte du manoir et demanda la damoiselle. Gabrielle le reçut et reconnut Robert, le braconnier sauvé par elle, lorsqu'il releva son capuchon. — Je viens sous ce déguisement, dit-il, revoir ma bienfaitrice, et ma femme et mes enfants. Aujourd'hui jour de liesse, je passerai inaperçu, et mon cœur reprendra une nouvelle vie en respirant l'air si doux de mon pays.

— Vous êtes bien imprudent, répondit Gabrielle; de grâce ne sortez pas du château avant la nuit! Robert, je tremble pour vous. Gertrude seule viendra vous embrasser ici; ne détruisez pas notre ouvrage. Vos enfants sont bénis de Dieu, tout marche bien dans votre ménage, plus tard, peut-être, pourrez-vous y rentrer.

Comme elle parlait encore, des cris se font entendre, la sentinelle fait résonner son cor, les archers sont à leur poste. Profitant du tumulte de la fête, une bande de bohémiens vient d'envahir le château; déjà elle pénètre dans les salles, s'empare des objets les plus précieux. A cette époque, ces bandes vagabondes étaient la terreur des manoirs et des villages. Souvent, pendant les guerres et même les chasses, ces misérables faisaient irruption dans les habitations sans défenseurs, et dépouillaient nobles et manants.

Robert, à cette vue, ne consulta que son courage et sa reconnaissance. Il fond comme un ouragan, sans souci de sa robe de pélerin, sur des scélérats entrés dans la grande salle. L'un d'eux d'une taille d'Hercule venait de s'emparer d'une aiguière et luttait corps à corps avec un

Digitized by Google

archer, un de ceux qui jadis sauvèrent Robert. Le bohémien avait pris l'honnête archer à la gorge, et allait le percer de sa dague, lorsque le prétendu pélerin le saisit, le renverse, lui reprend l'objet qu'il a dérobé et le jette tout meurtri et hors d'état de revenir à la charge, à la porte de la salle où les compagnons du misérable s'empressent de le rejoindre.

Mais comment peindre l'étonnement et la reconnaissance de l'archer à la vue de son libérateur ? « Vous ici, Robert, dit-il ; en tout cas, sans vous je ne sais pas ce qui serait advenu...

— Je suis heureux d'avoir pu vous être utile à mon tour, dit Robert ; mais maintenant je n'ai plus qu'à disparaître...

Pendant ce temps, les archers s'emparent de trois bohémiens qui sont liés, garrottés et jetés dans les cachots.

Mais le soir approchait. Déjà les cloches de la paroisse de Saint-Ennemond jetaient dans les airs leurs notes joyeuses. On se hâta de réparer le désordre que les vagabonds avaient fait dans le château ; chacun reprend son poste. Le faux pélerin se cache, et attend la nuit pour regagner la Savoie.

Gabrielle se place dans la cour, les gens d'armes entrent les premiers, ils se rangent sur quatre rangs, puis les vassaux, les pages et varlets ; puis enfin le seigneur de Mornieux, monté sur un superbe andalou. Emma s'avance sur une blanche haquenée entre lui et son père. Les perles roses de son teint s'étaient effacées ; blanche comme un lis, elle en avait la pudique beauté. Nombre de gentilshommes viennent ensuite. Gaspard descend la jeune comtesse qu'il présente à la foule qui répète avec bonheur ce cri si doux de Noël ! Noël !

Digitized by Google

Gabrielle reçut ensuite dans ses bras l'intéressante jeune femme et se promit de tout sacrifier pour la rendre heureuse.

Tout le cortége entra dans la chapelle; on se prosterna dans la cour au chant du clergé, et une seconde bénédiction du Saint-Sacrement est donnée à tous; telles étaient alors les saintes habitudes de ces siècles de foi: la religion présidait à tous les actes importants de la vie. Sans doute, la civilisation laissait à désirer; le peuple était grossier, souvent barbare, mais la société s'améliorait chaque annéesous le souffle puissant et régénérateur de l'Eglise. Et si l'on vit au moyen-âge quelques rois corrompus, on en vit un grand nombre qui furent des saints, et dont les exemples furent puissants pour améliorer leurs sujets.

Bientôt, le festin réunit les convives. Gabrielle sauva à l'avare Gaspard, bien des humiliations; tout se passa avec ordre, générosité, convenance; elle était à toutes choses, organisait tout, cette fille charmante et sérieuse, noble intelligence, faite pour régénérer tout un peuple.

Gaspard montra une amabilité inaccoutumée. Il exprima même le désir de changer les idées du manoir, de vivre dans une cordiale entente avec ses voisins. Gabrielle bénit Dieu de cet heureux changement dans les habitudes de son père, et fit-elle même tous ses efforts, pour faire régner autour d'elle la joie et la gaîté.

Cependant le sénéchal crut devoir avertir le châtelain de la tentative des bohémiens, du courage du pélerin inconnu, et de la mise au cachot de plusieurs des larrons.

Sans prendre aucun souci du sauveur d'un des archers, Gaspard demanda combien de bohémiens se trouvaient dans les prisons du château. — Trois, monseigneur, ré-

Digitized by Google

pondit Siffroy, deux autres se sont échappés en compagnie de plusieurs femmes et enfants. La solennité du jour n'a pas permis de les poursuivre.

— Qu'on pende ces trois prisonniers dans le bois en face des terrasses et fenêtres du château et en vue du village; ces corbeaux se balançant au vent du sôir, seront un exemple utile à nos valets et vassaux, pour témoigner de la prompte justice que nous savons faire de tout vassal coupable.

Le sénéchal parut consterné : — Si j'osais, monseigneur, dit-il humblement, je prierais votre seigneurie d'épargner, au moment de la joie de ses noces, cet affreux spectacle aux hôtes du manoir; permettez au moins que le lieu du supplice de ces malheureux soit éloigné. Jamais notre chère demoiselle ne laissera cet horrible drame se dérouler à sa vue.

— En vérité? dit le châtelain dont les passions fougueuses se rallumaient; n'ai-je plus chez moi droit de haute et basse justice, ou suis-je perclus? suis-je incapable de gouverner moi-même ma seigneurie, que ma fille veuille, lorsque je réside chez moi, se mêler de mes affaires? Apprenez, sénéchal, que ma volonté est inébranlable. L'exécution sera faite avant midi.

Le seigneur de la Roche voulut également intervenir et dit à son gendre : — Je viens vous prier, messire, d'éloigner le lieu d'exécution de ces mécréants. Ma fille, d'une sensibilité extrême et nerveuse, en souffrira. Émue à la pensée des adieux que nous allons lui faire, ses frères et moi, elle a besoin d'une autre distraction que celle que votre sénéchal va lui préparer.

Gaspard répondit avec emportement à son beau-père, que la comtesse devait mieux comprendre ses devoirs et désirer le châtiment du crime.

Digitized by Google

Tout le monde tremblait et gardait le silence. Gabrielle osa néanmoins encore se jeter aux pieds du terrible châtelain. Celui-ci la releva avec brutalité :

— Assez, ma fille, assez! Vous abusez étrangement de ma tendresse pour vous. Depuis quand avez-vous le droit de blâmer mon autorité, de me donner des conseils? Votre mère s'était bien habituée à pareille justice; la jeune comtesse en fera autant; elle doit savoir que tout seigneur est armé de l'épée qui défend son roi, et du glaive qui châtie les coupables. Ces trois larrons ont mérité la mort et la subiront, comme je le veux; la seule grâce que je puisse accorder à ces fils de Satan, est celle de leur envoyer le père Athanase; grâce inutile, je crois; ils ne connaissent jamais ni regrets ni remords de leur crime.

Emma, à ce spectacle, se sentait mourir. Gabrielle l'entraîna dans son appartement et s'efforça de distraire son attention. Emma pleurait le départ prochain de son père et de ses frères. — Un secret pressentiment m'avertit, disait-elle, que je ne les reverrai plus, que je vais leur faire des adieux éternels; ma vie est brisée, je le sens, je le sais. O Gabrielle, que n'ai-je votre courage, votre énergie; je pourrais alors vous imiter, faire du bien autour de moi, surmonter ma tristesse, vivre avec soumission à la volonté de Dieu, avec le désir de remplir mes devoirs; si votre appui, vos exemples me donnaient cette force, j'en bénirais le ciel ! Tout à coup le bruit d'une violente discussion se fit entendre; le seigneur de la Roche déclarait qu'il ne resterait pas un instant de plus dans une demeure où il avait droit à plus de complaisance; il chercha sa fille et l'embrassa en lui disant qu'une circonstance indépendante de sa volonté l'obligeait à rentrer à Chambéry le jour même. Ses fils vinrent aussi

Digitized by Google

faire leurs adieux et tous s'éloignèrent sans revoir Gaspard de Mornieux.

Emma désolée, faisant retentir son sifflet d'argent, voulut aller prendre l'air, appuyée sur le bras d'une de ses femmes, tandis que Gabrielle accompagnait les seigneurs, hôtes du manoir, jusqu'à la cour d'honneur.

La comtesse fut conduite sur la terrasse où le barbare chevalier assistait aux dernières convulsions des coupables.

— Venez, madame, lui dit-il, venez voir, comme votre époux sait punir le vol et la rapine.

Au même instant, Emma vit les trois suppliciés, qui s'agitaient encore. Une foule stupide applaudissait sous les murs du château.

Emma poussa un faible cri et tomba évanouie dans les bras de ses femmes.

— Emportez la comtesse dans son appartement, dit Gaspard, et que ma fille se rende incontinent auprès d'elle.

V

TRISTESSE ET CONSOLATION.

En revenant à elle, la jeune comtesse, troublée par les adieux de son père et par la vue des suppliciés, se trouva dans les bras de Gabrielle. — Mon père, exclama-t-elle, mon père, je veux revoir mon père, où est-il? Une des femmes répondit qu'elle venait d'apercevoir les trois seigneurs de la Roche cheminant dans la plaine sur leurs coursiers avec leurs écuyers. — Je n'ai donc plus que vous, ma chère Gabrielle, pour me défendre et pour m'aimer, dit Emma en la pressant sur son cœur.

Ses jours passèrent tristement. Gaspard qui n'aimait que la guerre, s'ennuyait du repos. Il reconnut bientôt

Digitized by Google

avec chagrin que sa seconde épouse était encore plus faible, plus délicate que la première. Cette santé chancelante lui inspira de l'éloignement. Cependant, l'espérance d'avoir un héritier le consolait. Il passait ses journées à la chasse, et pria Gabrielle de mettre tout en œuvre pour distraire la mélancolique châtelaine.

La Cour était alors à Nice ; un siége devenait inévitable, les corsaires menaçaient depuis longtemps la ville maritime. Le duc de Savoie fit un appel à la noblesse, des préparatifs de défense eurent lieu pour repousser les forbans. Le seigneur de Gramont partit un des premiers, conduisant deux compagnies bien armées. — Adieu, madame, dit-il à sa jeune femme, je vous laisse ici dame et maîtresse. Adieu, Gabrielle, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde.

Philibert-Emmanuel demanda à Gaspard des nouvelles de Gabrielle et d'Emma avec le plus grand intérêt, et promit de choisir, pour la première, un époux digne d'elle.

Restée seule, la jeune comtesse éprouva un peu de soulagement; la vue de son époux la troublait, l'effrayait; devant lui, elle n'osait parler, et la terreur paralysait son intelligence.

Gabrielle aimait avec tendresse cette jeune victime de l'ambition ; elle s'occupait avec ardeur à la consoler, à la réconcilier avec sa position, à adoucir ses regrets.

Tantôt, elle organisait une promenade ; elles descendaient ensemble de leurs haquenées dans les prairies du Seran, dans les forêts de Gramont ; Gabrielle faisait admirer les beautés de la nature, la fleur qui se balance sur sa tige, l'oiseau qui chante sur la branche flexible, des points de vue ravissants ; elle tâchait alors d'élever à Dieu l'âme de sa compagne, pour qu'elle y puisât la

Digitized by Google

paix et la reconnaissance, l'amour de son créateur. D'autres fois, Gabrielle conduisait Emma dans de pauvres chaumières ; elles voyaient de près la misère et la douleur des autres lui faisait oublier la sienne ; la bonne damoiselle donnait de chauds vêtements aux vieillards, du pain aux enfants abandonnés et recevait en échange mille bénédictions. — Je veux faire comme vous, disait Emma ; demain nous retournerons voir ces infortunés, et ce sera à mon tour, de soulager leurs grands maux.

Chaque matin, les deux nobles dames assistaient à la messe, le soir à la prière avec leurs vassaux. Le père Athanase était heureux de voir revenir les beaux jours de la seigneurie; puis réunis dans la grande salle, il faisait une lecture dans les livres saints, dans les poètes ou philosophes chrétiens, et les deux châtelaines et leurs femmes confectionnaient une layette pour un nouveau né, ou brodaient un ornement pour l'église de Saint-Ennemond.

D'autres fois, dans les bosquets de la terrasse, Gabrielle chantait en s'accompagnant de son luth. La musique avait un charme infini pour la jeune comtesse; elle croyait entendre la voix et les accords de son frère bien-aimé, excellent musicien.....

Les jours s'écoulèrent moins tristes ; la comtesse conçut à ce moment l'espoir d'être mère; cette bonne nouvelle arriva à Nice et fut une joie immense pour Gaspard de Mornieux.

Le siége de Nice était levé ; repoussés, vaincus, les corsaires s'étaient retirés. L'échange des prisonniers eut lieu; le seigneur de Gramont rentra enfin chez lui, après trois mois d'absence. Il fut presque tendre pour sa femme et sa fille, généreux pour ses vassaux, et leur accor-

Digitized by Google

da, en l'honneur de la victoire, une remise sur les redevances. Au comble de la joie d'avoir l'espérance d'un héritier de son fief, il annonça une fête brillante, et ne parla plus que de cette prochaine réunion qui devait, pensait-il, réjouir le cœur des deux jeunes femmes.

Toute la noblesse des environs devait être invitée, ainsi que des seigneurs de la Cour ; toutefois le seigneur de La Roche, souffrant et retiré dans son manoir, ne fut pas de ce nombre.

Roger venait d'avoir un congé de trois mois, il revenait heureux de l'espérance de revoir sa famille, d'embrasser sa sœur ; il trouva son père triste et souffrant.

Le père raconta son court séjour à Gramont: —Votre sœur n'est point heureuse, dit-il à Roger ; je comprends trop tard, que la fortune et les titres ne font pas le bonheur. Toutefois, Roger, ne voyez votre sœur que pendant l'absence de son époux; j'ai eu trop de sujets de mécontentement pour vous permettre de vous trouver en présence du farouche Gaspard.

Roger désolé voulut cependant avoir des nouvelles de sa sœur, et sans suite, dans le modeste équipage d'un écuyer, il traversa le Rhône, et entra dans la seigneurie. Il questionna, sur les maitres du manoir, bourgeois et manants, et tout le monde s'accorda sur un éloge : celui des deux châtelaines. — Souvent, lui dit-on, on les voit chevaucher ensemble, dans les vallées, dans les villages, répandant des bienfaits, se faisant aimer de tous. Ensuite, on parla à Roger de la fête annoncée, toute la noblesse des alentours était convoquée. Des baladins devaient y donner des représentations, et des astrologues y prédire l'avenir sur la place du village. Ce fut un trait de lumière pour Roger.

EUGÉNIE D'ORGEVAL-DUBOUCHET.

(A suivre).

Digitized by Google

LES ARTISTES LYONNAIS

A L'EXPOSITION DE PARIS

Le salon de 1878, particulièrement en ce qui concerne les artistes lyonnais, nous a paru inférieur à celui de 1877. Plusieurs des artistes que nous avions applaudis l'an passé, n'ont pas exposé cette année ; d'autres ont envoyé des toiles de moindre importance. En revanche, les œuvres exposées sont plus nombreuses, mais les véritables amis de l'art ne trouvent pas là une compensation suffisante.

Cela dit, nous allons passer en revue les tableaux et les statues envoyés cette année par les artistes lyonnais, en suivant le même ordre que pour nos précédents comptes-rendus.

Peinture

Le plafond de M. Ranvier a de grandes qualités de composition et de coloris ; l'antithèse entre *l'Aurore* d'un côté et *la Nuit* de l'autre, est bien observée ; mais *l'Aurore* nous a paru laisser à désirer ; elle est un peu raide. Malgré ce petit défaut, nous sommes certain que le plafond de M. Ranvier sera justement apprécié du public quand il occupera la place à laquelle il est destiné.

Des arbres à demi défeuillés, et, sur le premier plan, une femme nue, debout et tenant les mains sur ses yeux, telle est la *Chûte des feuilles* du même artiste. La pose de la femme n'est pas très heureuse; puis quel rapport y a-t-il entre cette femme et le titre du tableau ?

Digitized by Google

Notre compatriote, M. A. Perrodin, n'a pas exposé. Après ses fresques de Caen et de la Croix-Rousse, il a préparé des cartons de peinture religieuse qui n'étaient pas achevés quand l'Exposition s'est ouverte.

M. James Bertrand a envoyé, cette année, une belle tête d'étude et un petit tableau : *Le Cloître*. Un moine, monté sur un banc, se dresse sur la pointe des pieds pour atteindre une image de la Vierge, pendue au mur, et la baiser. Dans un couloir voisin, deux autres moines causent entre eux. Nous devons avouer que nous n'avons pas très-bien saisi la pensée de M. Bertrand.

Les deux tableaux de M. Compte-Calix sont moins intéressants que ceux envoyés par lui précédemment. Le premier représente une jeune femme regardant dans un puits; il est intitulé : *La recherche de la Vérité*. Dans le second, *Contez-moi ça !* une jeune femme et un homme sur le retour sont assis sur un banc, dans un bois, et s'apprêtent, l'un à raconter, l'autre à entendre quelque anecdote piquante. Ces deux petites toiles sont délicatement peintes.

L'*Espagnol* de M. Wollon, maigre, le teint bistré ; bolero, veste, culotte noirs ornés de jais, est assis ; son chien est auprès de lui. Belle figure, de grandeur naturelle, très-sévère, et vigoureusement enlevée.

Notre-Dame des sept douleurs, par M. Dumas ; tête fort expressive; souffrance et pieuse résignation.

La Fileuse, de M. Hirsch, est une Italienne, debout sur les marches inégales d'un escalier construit entre deux murs et conduisant à une voûte sombre. Cela est bien vide et sans grande signification ; on a tellement abusé des Italiennes modèles... depuis quelques années!

Une société est groupée près de l'Arno, autour des débris d'une collation. Elle vient de faire de la musique

Digitized by Google

et a interrompu son concert pour regarder le Dante qui passe sous les grands arbres, de l'autre côté du fleuve. Au loin Florence. Tel est le tableau de M. Comte : *Le Dante*. Les détails sont bien, mais l'ensemble laisse à désirer, car le Dante est absolument sacrifié et tout l'intérêt est porté sur le groupe de musiciens et de musiciennes du premier plan.

M. Beyle a envoyé deux tableaux : *La Parure de la Mariée en Algérie*, (sont-ce bien des femmes africaines que M. Beyle nous présente ?) et *La dernière étape de Coco*. Coco est le cheval d'une famille de nomades, saltimbanques ou autres. Il vient de tomber sur la neige, à peu de distance de la ville où le repos l'attendait et que l'on aperçoit à travers la brume. Le maître et sa femme regardent avec une douloureuse résignation leur vieux serviteur mort ; le fils est étonné. L'expression diverse des visages et tous les détails de la scène sont rendus avec beaucoup de vérité et sans exagération.

La fenêtre est ouverte, on aperçoit des arbres couverts de leur nouveau feuillage. Sur une table, une lampe mourante ; à côté, le cadavre d'un jeune homme qui vient de se brûler la cervelle :

« Indifférente, la nature
« Sait le grand secret et sourit. »

Tel est le tableau de M. Baron : *Matinée de printemps* supérieur à celui qui l'accompagne : *Diane surprise*.

La *Vendange* de M. J. A. Bail et les *Lavandières* de M. H. Bidault sont des scènes de la vie de campagne simplement et naturellement reproduites, toutefois dans le second la verdure a des tons un peu trop crus.

Agar et Ismaël, par Mlle Drojat. Au milieu du désert

Digitized by Google

enflammé, Agar à genoux soutient son fils mourant; l'anxiété de la mère est très-bien exprimée; en somme, ce tableau est digne d'attention.

Les *Pirates guettant leur proie*, de M. Biard, avec leurs déguisements, seraient plus goûtés, si l'artiste n'avait pas exagéré le côté grotesque de la scène.

Dans un salon ecclésiastique de convention, une Eminence, au teint fleuri, reçoit en souriant une troupe de visiteurs, moines, abbés, prélats, chargés de fleurs ou de cadeaux, qui viennent lui souhaiter sa fête. La scène est absolument fantaisiste, mais M. Frappa a très soigné l'exécution et a su varier d'une façon agréable l'expression des nombreuses figures qu'il nous présente.

La Halte de M. Guy (animaux savants et bohémiens au repos) et *Patatras*, du même, ne sont pas sans mérite. Mais à propos du second tableau, (un moine qui rit en voyant son collègue renversé par des cochons échappés), nous rappellerons à M. Guy que ces plaisanteries de mauvais goût, sur les moines, sont usées depuis au moins 250 ans et qu'on les laisse aujourd'hui aux fabricants de chromo-lithographies au rabais.

Nous devons citer encore le *Samaritain*, par M. Courajot ; l'*Intérieur de Notre-Dame de Paris*, par M. L. Béroud ; *Un cabaret*, par M. Blum ; une coquette et gracieuse *Marchande de Cerises*, XVIIIe siècle, par M. Bouchard ; *Le Bouquet* : une soubrette de fantaisie respirant les parfums d'un bouquet, par Mme Fichel ; *Promenade du Matin*, par M. Majoux ; *La Pêche à la Truite* par M. Charnay ; *La jeunesse de J.-J. Rousseau*, par M. Chatigny ; La *Cuisine des pauvres*, par M. Payen ; *Un rêve dans l'herbe*, par M. Perret; La *Bénédiction des Mulets*, par M. Rave; enfin la belle toile : *Conduite des Vagabonds*, par M. Sicard, et *La Cigale*, par M. Vasselon ; ce dernier sujet un peu usé.

Digitized by Google

Le Soir à Venise; et *Saint-Georges Majeur, la nuit*, par M d'Adelsward, deux tableaux qui font contraste. Le premier éclatant de lumière, la lumière rouge du soleil couchant; le second à peine éclairé par la lune.

M. Appian a envoyé deux beaux paysages : *Un canal, le soir, en Dauphiné*, et *Route aux environs de Gênes :* une route longe la mer ; à gauche, on aperçoit Gênes; très-complet, très-lumineux.

Octobre à Crémieu et *Avril à Cernay*, jolis paysages par M. Allemand.

L'envoi de M. Beauverie se compose d'un grand tableau: *Les Communaux de Gissencourt*, très-verdoyant, (le ciel est couvert, et le vent courbe les arbres, ce qui donne de la vie au paysage), et le *Sentier de Cordeville, au mois de Juin.*

Les dernières vapeurs du matin, sur la Seine : sur le grand fleuve un bateau, deux personnages, un homme et une femme qui se préparent à la pêche, une brume légère; *En battue*, un chasseur dans un taillis, ciel couvert, très naturel; tel est l'envoi de M. Deroche.

La Combe au frais; Près d'Etretat, deux petits paysages, charmants du reste, par M. P. Flandrin.

Une mare dans la plaine du Forez, grande toile par M. Dubouchet. Une mare, des arbres, des meules, etc. Le soleil se lève. Ensemble vrai et bien rendu.

Marécages à Vichy, par M. Lajard ; une rivière, de grands arbres, des animaux ; très vrai et très pittoresque.

La Forêt, en automne, par M. Chevalier. Les arbres sont à demi défeuillés ; le sol est couvert de fougères jaunies. Tout annonce l'approche de l'hiver. M. Chevalier sait observer la nature, et rendre ce qu'il a vu.

Enfin quatre paysages : *Marais dans la plaine de So-*

Digitized by Google

logne, par M. Gérôme ; *Etang de Gillieu*, par M. Arlin, un peu terne ; *Le Lignon, à Sauvain*, par M. Robin ; *Une écluse*, par M. Noirot : et la marine de Mme Espinet : *Un Flambage, sur les côtes de Bretagne.*

M. Lays a envoyé deux très-beaux tableaux de fruits et de fleurs. Le premier nous présente des pêches, des prunes, des pampres chargés de raisins. Derrière, un grand vase antique à demi caché. Dans le second, des roses et d'autres fleurs sont suspendues dans une écharpe à une branche de chêne qui s'avance au dessus d'une rivière ou d'un lac. L'ensemble se réfléchit dans l'eau. L'exécution des deux tableaux est irréprochable et l'effet produit est magistral. Vrai succès.

Sous bois, par M. Joanny Maisiat. Un vallon boisé ; à travers une échappée on aperçoit la cîme des glaciers ; à terre des touffes de fleurs aux couleurs éclatantes. Fleurs et paysage plaisent également.

Fruits de vergers et d'espaliers, par le même. Des pêches dans une corbeille, des poires à côté, les unes détachées, les autres encore fixées à la branche maternelle. Devant les fruits de M. Maisiat, on comprend le supplice de Tantale.

M. Chabal-Dussurgey a envoyé un grand tableau, qu'il intitule *Concordia*. C'est la face (très-grand module), d'une médaille en bronze, une mauvaise langue dirait en chocolat, représentant la tête de femme coiffée d'épis, de feuilles de chêne et de feuilles d'olivier, gravée par M. Oudiné, qui, sur les monnaies des républiques de 1848 et de 1871, a remplacé la tête au bonnet phrygien, vulgairement nommée la *Marianne*. Autour de la médaille, est une fort belle guirlande de roses et de fleurs diverses. En intitulant son tableau *Concordia*, M. Chabal-Dussurgey a-t-il été prophète ? l'avenir nous le dira.

Digitized by Google

Fleurs, très-beau bouquet par Mademoiselle Clarisse Alozio.

Casque Henri II, par M. Vollon. Casque, hausse-col, épée, admirablement peints. Chef-d'œuvre de patience et de savoir faire, qui nous laisse absolument indifférent.

Bouclier de Charles IX, etc., par M. Ferrand, très-bien reproduits.

Les restes d'un déjeuner, par M. Malval, fruits, biscuits, bouteille, théière.

Un barbeau et deux chaudrons par M. Cocquerel.

Nature morte, par M. Joseph Bail, pâté, homard, etc.

M. F. Desportes a envoyé cette année deux portraits en pied; celui de Mme B. en robe de velours noir, est d'une excellente exécution. La pose est très-naturelle, la figure très-vivante. Les accessoires, choisis et arrangés avec goût, sont bien rendus. Le portrait de Ch. V. jeune homme debout, appuyé contre une table, est également digne d'éloge.

Le portrait de M. A. F. Clément, par M. A. Raynaud, son élève. Le professeur est représenté assis près d'un Sphinx. Au loin on aperçoit les pyramides. M. Clément peint, mais l'on ne voit pas ce qui lui sert de modèle. Le choix du site est peut-être un peu prétentieux, mais l'ensemble est bien.

Le portrait de M. Stéphane, de l'Opéra-Comique, en costume de Zampa, fait honneur à M. Robin.

M. Perret, dont nous avons déjà parlé, a exposé le portrait en pied de Mme Judic, en robe de velours noir, à traine. C'est un double succès pour le peintre et pour la très-charmante actrice.

Le portrait de Mlle C. P, dans le rôle de la princesse Lydia Walonoff, des Danicheff, par M. F. Biard, est fort

Digitized by Google

réussi; il est fâcheux toutefois que Mlle C. P. ait voulu se faire peindre dans un rôle à toilette aussi tapageuse.

Nous citerons en outre un gentil portrait d'enfant par M. Revel, le portrait de Mlle M. R. jouant avec sa poupée, par M. Majoux, et les portraits exposés par Mlle Agassis, par Mme Massip et par MM. Condamin, Dury, Jenondet, Launay, E. Micheau et Roullier.

Sculpture

Aux deux côtés d'une cheminée, surmontée d'une glace, les deux figures décoratives de M. A. de Gravillon, un homme et une femme, envoient des bulles de savon. La ligne suivante, insérée dans le livret, explique la pensée de l'artiste.

« Au souffle de l'Amour l'heure s'envole, bulle légère. »

Les deux figures sont très-bien, l'idée est originale, mais pourquoi ces mots « Au souffle de l'Amour !!! rien ne rappelle l'Amour dans l'œuvre de M. de Gravillon.

Couché sur la terre qu'il vient de fouiller, le *Chercheur d'or* contemple avec joie les pépites qu'il a trouvées. Cette statue, en plâtre, est bien exécutée. Elle complète l'envoi de M. de Gravillon.

Le Christ de M. Montagny serait très correct, s'il n'était pas en croix. Mais aucun de ses muscles ne s'est contracté ; il n'a pas souffert, il n'est pas mort... il semble dormir.

M. Chevalier a envoyé deux statuettes. L'une, en plâtre, a pour nom : *La Chimie*. C'est une femme qui tient un livre d'une main et de l'autre un flacon. En remplaçant le flacon par un caillou, on aurait la Géologie, par un minerai quelconque, on aurait la Minéralogie. Nous préférons *Idylle*, gracieuse statuette en marbre représentant une jeune fille effeuillant une marguerite.

Digitized by Google

La statue de M. Courtet, assise, la tête inclinée, la main sur le genou, le pied droit posé sur le pied gauche est intitulée *Baigneuse*. Elle pourrait tout aussi bien passer pour une Méditation, ou pour tout autre chose. En somme, c'est une étude de femme à laquelle nous n'avons à reprocher que le mouvement un peu forcé du bras gauche.

La statue plâtre, qui a valu à M. Pézieux une mention honorable, représente un jeune homme qui tient dans sa main gauche un coq de combat et l'excite avec une baguette. L'ensemble est assez bien, mais le visage du jeune homme nous a paru commun, et le coq est bien petit.

Le groupe de M. Gaudez qui a aussi mérité une mention honorable, est plus complet. Une nymphe élève dans ses mains le petit dieu Jupiter et tourne légèrement la tête, pour regarder la chèvre Amalthée qui se dresse sur ses pattes de derrière et cherche à atteindre son nourrisson.

Le buste de Mlle de Caradori, par M. Matabon, a des qualités, mais qu'il est triste! on dirait le portrait d'une victime attachée au poteau.

M. Dupuy-Delaroche a exposé un petit buste en bronze de Monseigneur de Bonnechose, Cardinal archevêque de Rouen.

Que les Lyonnais nous pardonnent si nous avons oublié quelqu'un des leurs.

Germain PICARD.

Digitized by Google

ÉTUDE HISTORIQUE

LITTÉRAIRE ET GÉOGRAPHIQUE

SUR UN ANCIEN POÈME CHINOIS

La géographie ne s'apprend pas seulement dans les ouvrages spéciaux ni en écoutant ou en lisant les récits des voyageurs; pour peu qu'on sache observer, on en recueille des renseignements, partout dans l'histoire générale, jusque dans la poésie. Homère, Virgile, Le Tasse, Le Camoens ne nous en ont-ils pas fourni des exemples instructifs? n'en trouvons-nous pas encore davantage, dans la langue chinoise, mine féconde pour toutes sortes d'investigations historiques, littéraires et géographiques, où l'écriture, véritable clef cachée d'une langue écrite universelle, se prête admirablement à la représentation idéographique de toutes les sciences?

Malheureusement, il existe des rhéteurs si présomptueux en dehors de leurs leçons ordinaires, qu'ils rejettent avec dédain les productions littéraires qu'ils ne connaissent pas, à quelque degré de mérite que ces œuvres se soient élevées. Il m'est arrivé jadis, de présenter, au sein d'une réunion, des études laborieuses et consciencieuses, sur la géographie d'un peuple, dont l'existence légale date des premiers âges de notre ère biblique, peuple dont le territoire comprenait autrefois près de la cinquième partie du monde habité, et dont la langue écrite sert encore aujourd'hui d'intermédiaire à près d'un

Digitized by Google

demi milliard d'individus. Cette langue renferme, dans sa contexture, tous les germes des sciences diverses; la géographie y occupe une place considérable. On ne peut ouvrir un seul livre des anciens écrivains de cet empire lettré, poètes, historiens, encyclopédistes, littérateurs, sans y trouver la trace des plus anciennes connaissances géographiques.

J'avais cru rendre service à notre littérature, en faisant connaître les travaux de M. le marquis d'Hervé de Saint-Denys, intitulés: *Essai sur l'histoire poétique de la Chine*, description de l'époque de la dynastie des *Tang*, apogée de la littérature chinoise (*Tang-shi*), aux VIIe et VIIIe siècles de notre ère, précédée d'une étude sur l'art poétique chinois, et suivie de notes explicatives, où les sciences même naturelles, où la géographie surtout, tenaient un rang important.

Je m'étais hasardé à rechercher, parmi les poètes chinois, des points de ressemblance avec nos grands écrivains de l'antiquité en Occident : Homère, Pindare, Virgile; j'avais cité des exemples tirés des chants sublimes du lyrique *Tou fou*, des spécimens remarquables de l'Horace chinois, dans la personne de *Li-taï-pé*; j'avais été jusqu'à faire des rapprochements, entre les œuvres essentiellement originales des poètes de l'Empire Fleuri *Hoa-Kive* et les productions capitales des représentants de l'école occidentale, classiques et romantiques, depuis J.-B. Rousseau, Racine et Boileau, jusqu'à Byron, Klopstock et V. Hugo. Une excursion, fût-elle aventurée, au Parnasse si peu connu de l'empire céleste *Tien-hia*, ne vaut-elle pas de continuelles redites sur le domaine fouillé et refouillé des dieux de l'Olympe païen, ainsi que les interminables apothéoses des grands écrivains de Grece et de Rome?

Eh bien! croit-on que le personnage chargé d'examiner mon travail, et de consulter l'ouvrage que j'avais visé à faire connaître, ouvrage que je lui avais soumis, afin de le mettre bien à même de juger la question, croira-t-on que ce personnage, offrant dans les lettres une certaine prépondérance, sans se préoccuper, ni des efforts laborieux et consciencieux de l'écrivain, ni de l'importance du sujet, ni du mérite intrinsèque de l'ouvrage, répondit avec une légèreté peu digne d'un docteur, que : « La littérature française n'avait rien à apprendre des Chinois! »

Digitized by Google

Comme si la Chine n'était pas le pays dont la littérature est la plus ancienne, puisque sous l'empereur *Fou-hi*, plus de 3,000 ans avant notre ère, il était déjà question en Chine de poésie, d'agriculture, de vers à soie et de géographie ! Comme si cette contrée, où la seule noblesse consiste dans la corporation des lettrés, n'avait pas été, pour l'Europe, le berceau des arts, des sciences et des lettres ! Comme si l'agriculture, cette nourrice du monde civilisé, n'avait pas été en honneur en Chine, depuis les temps les plus reculés! Comme si la plupart des arts usuels et des sciences spéculatives n'y avaient pas été en usage, alors que nos aïeux, habitant les cavernes ou les palaphytes, vêtus comme des ours, ignorant les propriétés des métaux, ne vivaient que du produit de leur chasse ou de leur pêche, obtenus au moyen d'instruments de pierre, ce qui a donné lieu à la boutade suivante :

Les Chinois ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.
Ils labouraient la terre, inventaient le papier,
Fabriquaient le coton, la soie et la faïence,
Employaient la boussole, et la poudre et l'acier,
Que nous n'étions encor que de pauvres sauvages,
Habitant les rochers, les bois, les marécages.
Il vous sied bien, à vous, Iroquois ou Gaulois,
De railler les Chinois !

Aujourd'hui, oubliant l'opposition inexplicable de mon adversaire, espérant des juges plus éclairés et plus bienveillants, je vais tenter de faire connaître une autre production, non moins éclatante, non moins instructive de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, professeur au collége de France, où il a remplacé M. Stanislas Julien, le plus célèbre des sinologues des pays occidentaux, enlevé trop tôt à l'histoire, à la géographie et aux lettres. Je désire offrir une idée de la traduction, ou plutôt de l'interprétation d'une des plus anciennes œuvres poétiques des Chinois, de la fameuse composition lyrique, intitulée le *Li-Sao*, qui date de la première année du IIIe siècle avant notre ère (201, A.E.), époque d'Annibal et de Scipion.

Cette œuvre n'est pas la plus ancienne des Chinois, car le *Shi-King*, ou livre des vers, recueilli par Confucius, est d'une date bien plus reculée, mais elle est considérée comme la plus magistrale de l'art poétique des Chinois. Elle a été composée sous le règne du dernier empereur éphémère de la dynastie des *Tchéou*. C'était l'époque où

Digitized by Google

la Chine, déjà en décadence, déchirée par les sanglantes rivalités des grands feudataires de l'empire, s'épuisait dans une guerre intestine, sans trève, qui devait amener fatalement le despotisme unitaire de l'empereur *Tsin-Shi-Hoang*, le constructeur de la grande muraille, l'incendiaire des livres, l'ennemi de la presse et des lettres. Que d'enseignements nous a laissés la Chine, aux différents points de vue de la politique, de l'histoire, de la géographie, et même de la littérature !

Mais, avant d'entrer en matière, au sujet de l'œuvre chinoise en question et de la traduction française, expliquons brièvement, d'après M. Louis Rocher, ce qu'est la langue chinoise, et, sous quelles formes elle se présente généralement. On y distingue quatre styles principaux, bien distincts les uns des autres, ainsi qu'il suit:

1° Le style antique *Kou-wen* ou langue savante, qui n'est plus intelligible qu'avec le secours des commentaires: c'est lui qui nous occupera dans l'analyse que nous allons donner du *Li-sao*.

2° Le style littéraire, *Wen-tchang*, ou langue écrite, qui forme toute la littérature moderne; nous avons essayé, dans le temps, d'en donner une idée, d'après la traduction de M. d'Hervey des poésies de l'époque des *Tang*.

3° Le style vulgaire ou usuel, *Kwan-hoa*, langue moderne ou des mandarins, qui sert à traduire les deux autres styles précédents. C'est le langage de la conversation, entre gens bien élevés, le style des compositions légères ou destinées à être lues à haute voix, des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des journaux, des sciences exactes et naturelles, de la géographie, de l'histoire, des commentaires des œuvres anciennes. C'est la langue principalement employée, dans le *Kiang-nan* et dans le *Hou-Kwang*, provinces où la cour a résidé, pendant longtemps, avant d'aller à Pékin.

4° Les dialectes locaux, *Hiang-tan*, patois de localités diverses, où les termes et la prononciation ne sont que des variantes et des suites de la corruption de la langue usuelle, produits mélangés quelquefois avec d'autres idiomes étrangers. Ces différents styles, ainsi que d'autres formes plus usuelles, sont exprimés en caractères chinois, plus ou moins classiques, car, dans l'écriture des dialectes locaux, en géographie et en sciences naturelles, il s'est introduit de nombreux caractères vulgaires, qu'on ne peut

Digitized by Google

trouver dans les dictionnaires ordinaires. Il est superflu, à propos de littérature, de mentionner la langue franque, œuvre récente, d'importation étrangère, jargon barbare, enfance de l'art de parler, qui, dans tous les ports de Chine, sert d'intermédiaire, pour toutes les transactions commerciales.

Dans cette nomenclature des styles divers, nous ne comprenons pas les formes employées, particulièrement, pour les figurer et les exprimer, formes antiques, sigillaires, cursives, etc.; nous n'entendons signaler que la seule forme ordinaire des caractères usuels, indiquée dans tous les dictionnaires modernes ; les langues écrites, ou style antique et littéraire, étant aux langues parlées, ou style usuel en langage de cour, et aux dialectes locaux, ce que les signes mathématiques et les caractères sténographiques sont aux mots divers, désignés dans les différentes langues des contrées occidentales.

La langue chinoise, sous ses différentes formes, se présente par des caractères, à la fois hiéroglyphiques, idéographiques et phonétiques, assemblage qui paraît devoir devenir le principe de toute langue universelle, si jamais les hommes, et surtout les lettrés, parviennent à s'entendre pour cette création si utile.

Dans les temps primitifs, les caractères chinois représentaient la forme des objets : c'était une véritable illustration, qui permettait de reconnaître la forme de l'objet que l'on avait en vue ; ainsi, un homme, une montagne, un arbre etc., étaient désignés par des figures d'hommes, de montagnes, d'arbres etc. Ce système hiéroglyphique s'est tellement modifié qu'il n'y a plus moyen de s'y reconnaître.

Les caractères chinois sont illimités ; mais ils sont toujours déterminés par des clefs ou radicaux, qui donnent le sens, ce qui, par conséquent, les rend idéographiques. En outre, ils doivent posséder une phonétique, qui détermine leur prononciation, mais cet objet est sujet à beaucoup d'exceptions. M. Callery, dans son *Systema phoneticum*, a parfaitement expliqué le régime des phonétiques.

Un caractère peut n'être formé que d'un seul trait comme le caractère *i* qui signifie un, tandis que d'autre possèdent un grand nombre de traits, tel, par exemple, l caractère *Tché*, qui signifie bavard, et qui, avec sa clef

Digitized by Google

comprend 64 traits. Ces traits élémentaires, avec lesquels on compose les caractères, sont au nombre de neuf, et les radicaux qui en sont le produit, ont été limités au nombre de 214; Goncalois les avait même réduits à un nombre moins considérable, mais son système n'a pas prévalu. C'est donc avec ces 9 traits élémentaires et avec les 214 radicaux, clefs ou racines que l'on forme, à volonté, comme dans les langues occidentales, avec des lettres, tous les mots de la langue écrite et parlée de la Chine.

Entrons maintenant dans le vif de notre exposition de l'œuvre dramatique et poétique du style ancien *Kou-wen*, traduit par le savant M. d'Hervey. L'auteur de ce poème intitulé le *Li-sao* fut *Kiu-ywen*, parent et ministre d'un roi de *Tsou*, appelé *Hoaï-wang*, dont les états comprenaient à peu près le pays de *Hou-Knang*, territoire formé des deux provinces actuelles du *Hou-non* et du *Hou-pé*. Ce souverain avait pour voisin les rois de *Tsin*, de *Wou*, de *Hoeï* et de *Tsi*, dont les états faisaient partie des provinces actuelles du *Shen si*, du *Kiang-sou*, du *Shan-si* et du *Shan-tong*, avec lesquels *Hoaï-wang* s'était engagé dans une politique dangereuse, malgré les sages remontrances de son ministre *Kiu-Ywen*.

Le roi de *Tsou*, étant devenu victime des embûches de ses ennemis, fut remplacé par son fils, jeune et sans expérience. *Kiu-ywen*, malgré son dévouement et son désintéressement, ne tarda pas à tomber en disgrâce à la suite des calomnies inventées contre lui par les courtisans méprisables du jeune prince. Après de nombreuses persécutions, il composa son poème du *Li-sao*, et après avoir terminé ses chants, empreints de ses douleurs et de ses lamentations, il fut se précipiter et se noya, malgré tous les secours, dans le *Mi-lo*, un des affluents du fleuve bleu, *Yang-tse-Kiang*, fils de l'océan.

La mort de ce ministre fut un deuil public. Les calamités, qui fondirent sur le royaume de *Tsou*, confirmèrent les prédictions de *Kiu-ywen* et rendirent sa mémoire populaire et vénérée. Aujourd'hui encore, après plus de 2,000 ans, la tradition n'est pas éteinte. L'aniversaire de ce douloureux événement est célébré par toute la population batelière, sur tout le cours du grand fleuve, principalement des limites du *Kiang-nan* à celles du *Ssé-tchwen*. Autant on honore la sainte vierge chinoise *Kwan-yn*, protectrice des femmes et des enfants, autant on vénère *Kiu-ynen*, le con-

Digitized by Google

seiller des rois, le guide des navigateurs. La vie de cet illustre personnage, déifié par le peuple, a été écrite par *Sse-ma-tsien*, l'Hérodote chinois, qui vivait sous la dynastie des *Tsin*, au IXe siècle de notre ère.

En même temps que le vulgaire décernait ces honneurs séculaires au ministre, victime de son zèle pour la chose publique, le public lettré rendait d'autres hommages encore plus éclatants à l'ouvrage qui renfermait les plaintes et les lamentations du poète. Recueilli et publié, dès le Ier siècle, A. E., le *Li-sao* n'a cessé d'être réédité, annoté, commenté, vanté, comme une œuvre magistrale, par toutes les générations du royaume fleuri *Hoa-Kwé*, nom sous lequel on désigne la Chine, en littérature. L'empereur *Ou-ti*, de la dynastie des *Han*, au IIe siècle, A.E. le fait commenter ; le fameux critique *Tchou-li*, sous les *Song*, lui élève un véritable monument littéraire, au Xe siècle ; sous les *Ming*, au XIVe et enfin sous les *Tsing* actuels, l'imprimerie impériale, à Nankin et à Pékin, en donnait de splendides éditions.

Le *Li-sao* doit être rangé dans la catégorie des poèmes élégiaques ; il est rimé et doit être absolument chanté. Il ne faut attendre de cette œuvre ni artifice, ni méthode, ni prosodie, ni mesure, mais seulement une cadence naturelle, un laisser-aller de la versification, mariée à la musique. Le rhythme de la langue chinoise, ses instruments phonétiques et idéographiques, se prêtent admirablement aux inspirations directes du cœur et de la pensée ; l'âme s'y reflète toute entière. Anciennes et modernes, toutes les compositions poétiques des Chinois sont faites pour être chantées.

Dans son *Essai sur l'Histoire poétique de la Chine*, publié il y a une quinzaine d'années, M. d'Hervey signalait, à l'égard des croyances religieuses, un fait notable que le *Li-sao* vient de confirmer, d'une manière éclatante. C'est que l'idée de la divinité, consacrée par *Kong-fou*, par *Lao*, par *Tao* et leurs successeurs, est constamment présentée, avec une grande dignité et noblesse, par les poètes de la plus haute antiquité chinoise. Il s'agit toujours d'un dieu unique, le *Shin*, principe sans commencement ni sans fin, le *Shang-té*, qui habite le ciel, appelé, *Tien*, où il reçoit ceux qui ont pratiqué la vertu, sur la terre, et qui règle, à lui seul, les destinées du monde. Que faut-il donc penser de ceux qui ont cru voir une espèce d'idolâtrie, dans la croyance d'un ciel matériel, le *Tien*, et dans

Digitized by Google

les hommages rendus aux ancêtres, aux souverains vertueux, aux bienfaiteurs de l'humanité que la piété populaire élève au rang de héros, des saints et de demi-dieux?

L'étude préliminaire, historique et géographique de M. d'Hervey développe le plan et les origines du *Li-sao*. L'interprète suit le poète dans ses voyages au midi de la Chine, aux montagnes légendaires, si célèbres, appelées *Lo-féou* et *Li-shan*, qui, vers le 25° latitude N, séparent les deux *Kwang*.

A la vue du *Tong-haï* ou mer orientale, un char fantastique enlève le poète, tout d'un trait, le transporte sur le *Kwen-lun*, montagne sacrée, située vers le 35° de latitude Nord et le 95° de longitude Est de Paris, et que les anciens lettrés plaçaient au centre du monde. Là, il descend de son char, s'arrête non loin des frontières du Thibet et de la Tartarie, sur un point appelé *Huen-pou*, c'est à dire les jardins suspendus, autrement appelés *Lang-fong*, c'est à dire séjour des immortels, près de la rivière des eaux rouges. Un commentateur prétend que ce cours d'eau est la représentation d'une des sources du *Hoang-ho*, ce fleuve, frère jumeau du *Lian-Kiang* ou fleuve bleu, qui, sous les différents noms de *Kin-sha-Kiang*, de *Ta-Kiang* et de *Yang-tse-Kiang*, baigne la majeure partie de l'empire chinois du nord au midi, tandis que son frère jumeau coule du midi au nord et à l'est, pour se déverser l'un et l'autre, à peu de distance, dans le même océan oriental le *Tong-haï*, après un parcours de plus de 5,000 kilomètres.

ISIDORE HEDDE.

(A suivre)

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

DOM ILDEFONSE ROGUET, PRIEUR DE SÉLIGNAC

La disparition d'un homme de bien, d'un savant jouissant d'une notoriété incontestée, est une perte pour tout le monde en général ; mais cette perte est plus vivement ressentie par ceux qui, comme nous, ont eu l'avantage de pouvoir apprécier, outre une profonde érudition, le cœur sympathique, la bonté native, la douce piété, la morale si attractive de celui que nous pleurons et dont le souvenir restera toujours présent à notre esprit.

C'est donc avec la plus grande douleur que nous venons d'apprendre la mort du respectable prieur de la Chartreuse de Sélignac, en Revermont, qui a eu lieu le jeudi 5 septembre de la présente année.

Le R. P. dom Ildefonse Roguet était né à Blois, en 1817. Il entra, jeune enfant, à la célèbre école de Pont-le-Voy où il fit toutes ses études avec un grand succès. Il resta dans cet établissement, et il y exerça, pendant vingt ans, les fonctions si délicates de censeur.

Mais sa vocation le portait ailleurs ; après ce laps de temps, il sortit de Pont-le-Voy pour entrer au monastère de la Grande-Chartreuse. Il avait alors quarante ans environ.

Après ses cinq années de noviciat, il reçut les ordres sacrés et devint secrétaire du R. P. Général, qu'il accompagna à Rome, à l'occasion du concile.

Le 21 mai 1871, son savoir, ses talents, ses connaissances administratives, le désignèrent, comme Prieur, à

Digitized by Google

la direction de la Chartreuse de Sélignac, nouvellement rachetée par la maison-mère de l'ordre de saint Bruno, restaurée et rebâtie en partie sur les plans et dessins d'un frère chartreux, architecte de talent.

Les exercices religieux et les soucis de l'administration de la communauté confiée à ses soins ne purent le distraire de ses chères études. En rapport avec tous les littérateurs, les historiens, les archéologues et les savants de notre époque, esprit cultivé, amateur de bons et beaux livres, à force de sacrifices pécuniaires et de recherches minutieuses, il réussit à réunir, dans la bibliothèque de Sélignac, nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de l'ordre des Chartreux, aussi bien qu'à celle des anciennes provinces de Bresse, de Dombes, de Bugey, de Valromey, de Gex et de Revermont, lesquelles constituent aujourd'hui le département de l'Ain.

Sa santé depuis longtemps altérée devint de jour en jour plus précaire, et sa maladie empira à la suite du voyage qu'il entreprit à la Grande-Chartreuse, pour procéder à l'élection d'un nouveau Général, en remplacement du R. P. Raisson qui venait de mourir.

Ce voyage eut lieu au printemps de 1877, saison rude encore dans ces hautes montagnes, au sein des forêts, dans ce Désert où saint Bruno et ses premiers compagnons construisirent leurs premières cellules.

C'est, avons-nous dit, le 5 septembre qu'il rendit son âme à Dieu.....

Cette notice consacrée à la mémoire de l'excellent dom Ildefonse, nous l'aurions voulue moins abrégée, plus complète ; mais nous avons dû nous arrêter devant les difficultés de se procurer des renseignements, touchant la vie intime des Chartreux.

Les Chartreux, on le sait, sont des solitaires qui vivent loin du monde auquel ils ont dit un éternel adieu ; et après

Digitized by Google

leur mort, il doit se faire autour de leur tombe un silence plus grand encore. C'est ce qu'on leur enseigne tous les jours.

Et cela précisément explique les erreurs qui se commettent, toutes les fois qu'une plume amie veut mettre en relief les vertus de ces religieux, qui aiment à rester ignorés.

Que l'âme du R. P. Ildefonse veuille pardonner à notre indiscrétion, si nous nous sommes permis de rappeler quelques épisodes de sa vie si bien remplie sur cette terre!

Les travaux littéraires et scientifiques du R. P. dom Ildefonse Roguet sont restés à l'état de manuscrits, et il est probable qu'ils y resteront longtemps encore. Il a publié fort peu de choses, et cela, bien entendu, avant son entrée dans la vie religieuse.

Son nom patronymique de Roguet est bien connu des anciens Lyonnais.

On se souvient que le général Roguet, son cousin, commandait la division de Lyon pendant les insurrections qui ensanglantèrent notre ville, dans le cours du mois de novembre 1831 ; que, malade, blessé au commencement de l'action, forcé d'abandonner la ville à l'émeute victorieuse, il opéra sa retraite par le faubourg de Bresse, où il laissa nombre des siens, et parvint à gagner le plateau de Caluire et de Rillieux, sur lequel il rallia divers détachements de la garde nationale, qui avaient combattu sous ses ordres.

Il rentra bientôt après dans Lyon, à la suite du maréchal Soult et du duc d'Orléans, et réussit, par une sage fermeté, à rétablir l'ordre si profondément troublé.

Le Baron RAVERAT

Lyon, le 18 septembre 1878.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE

—

Paraissez, Navarais, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants,
Unissez-vous ensemble et faites une armée
Pour combattre une main de la sorte animée !

N'est-ce pas en ces termes que tous les journaux de France et de Navarre ont célébré les succès des grandes manœuvres qui viennent d'avoir lieu et le relèvement de la nation guerrière si profondément humiliée il y a sept ans?

Ne dirait-on pas un regain de chauvinisme, une renaissance de cet esprit chevaleresque et belliqueux qui nous avait valu jadis tant d'illustration et de gloire?

Il ne nous déplait pas de voir ces mêmes journaux qui, depuis vingt ans, versaient la raillerie sur le patriotisme et le dévouement, venir à resipiscence et battre des mains à la vue du drapeau, applaudir aux belles manœuvres de ces réservistes qui marchent comme de vieux soldats, et acclamer ces régiments qui furent écrasés naguère plutôt qu'ils ne furent vaincus.

En Dauphiné, à nos portes, comme en Franche-Comté, comme ailleurs, le génie de la nation a repris le dessus et nous pouvons désormais envisager sans crainte l'avenir, labourer, semer, tailler la vigne ou cueillir nos fruits avec toute confiance. Ce n'est pas l'étranger qui emmènera nos vendanges et nos moissons.

Donc, étudions en paix; ouvrons le champ de la science, sans crainte d'être dérangés par la trompette des Uhlans, ou le roulement des caissons qui emportent nos milliards.

Tout n'a qu'un temps et le jeu de 1870 ne se joue qu'une fois.

Pendant que notre belle armée montrait son savoir-faire et sa discipline sous les forts de notre ville, des savants s'étaient réunis dans nos murs de tous les points de l'univers.

La Chine, le Japon, les Indes, l'Egypte, comme l'Amérique, la Russie, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre avaient des délégués ou des représentants au Congrès des Orientalistes, provoqué par la généreuse initiative de notre compatriote M. Emile Guimet, admirable et sympathique réunion qui, du 31 août au 7 septembre, a traité les plus hautes questions de religion, de morale, de politique, de commerce, de philologie, et fait progresser la science en même temps qu'elle abattait nombre de barrières et renversait nombre de préjugés.

Digitized by Google

— Le Grand-Théâtre fera sa réouverture le 1er octobre.

Les deux pièces de rentrée seront : *Guillaume Tell* et le *Barbier de Séville.*

Bonne chance au Directeur.

Un décret du Président de la République française, en date du 20 août 1878, nomme M. Rive (Francisque), procureur général près la Cour d'appel de Douai, chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur (Services exceptionnels pendant les grèves du département du Nord).

On lit dans la *Semaine catholique*, de Lyon :

« S. Em. Mgr. Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux, vient de donner un nouveau témoignage d'affection au diocèse de Lyon et à la maison des Missionnaires, dans laquelle il a passé les premières années de sa jeunesse sacerdotale, en nommant vicaire-général honoraire de l'archidiocèse de Bordeaux, M. l'abbé Hyvrier, supérieur de l'Institution des Chartreux. »

On sait que l'éminent directeur de cette Institution a refusé maintes fois des honneurs plus élevés que ceux qui lui ont été décernés aujourd'hui.

Le 11 septembre, ont eu lieu, à Lyon, les funérailles du regretté docteur Gromier, un des meilleurs élèves et le secrétaire de Broussais, lui-même d'abord professeur de pathologie interne à l'Ecole préparatoire de médecine, ensuite professeur de médecine légale à la Faculté.

M. le docteur Gromier, si estimé à Lyon, où il était médecin au rapport, était né à Bourg en 1810. Original, grave, austère, au premier coup d'œil, il avait un grand fond de bonté, une bienveillance ferme, et, en conservant sa dignité, savait s'attacher ses amis.

Sur sa tombe, MM. les docteurs Teissier et Chavanne ont rappelé ses travaux qui font autorité, et ont exprimé tous les regrets occasionnés par sa perte.

— Notre ami et collaborateur, M. le baron Raverat, a payé un juste tribut de regrets à la mémoire de Dom Ildefonse Roguet, prieur de Sélignac, dans le monde M. Sosthènes Roguet. Nous ne reviendrons sur cette trop courte notice, que les règles de l'ordre ont rendue incomplète, que pour ajouter l'expression de nos douloureux sentiments à ceux qui viennent d'être si bien exprimés et pour relever une légère erreur du *Journal de l'Ain* qui avance que dom Ildefonse avait été professeur au collége de Senlis, fait complètement inexact.

La place nous manque pour parler convenablement du décès de Mme veuve Trimolet, née Rocoffort, morte le 2 de e mois dans sa belle propriété près de Chalon-sur-Saône,

Digitized by Google

Bien sûr qu'en rentrant chez eux, les savants Chinois et Japonais acclamés à Lyon par la foule, accueillis avec tant d'empressement par nos autorités, si bien reçus à Neuville par le président du Congrès, ne nous regarderont plus, désormais, comme des barbares et nous accorderont à leur tour un peu d'estime, de bienveillance et d'amitié.

Le Congrès s'est terminé par la fête d'inauguration du Musée oriental, aux Brotteaux, où M. et Mme Guimet ont reçu leurs visiteurs avec la plus gracieuse courtoisie.

Le Congrès aura laissé de doux souvenirs dans tous les esprits.

— Les amis de notre histoire locale, et ils sont nombreux dans notre ville, apprendront avec plaisir que l'Académie de Lyon a mis au concours, pour 1879, le sujet suivant :

Etudes historiques sur les institutions municipales de Lyon, depuis les temps anciens jusqu'à 1789.

Le prix décerné sera d'une valeur de 1,000 fr.

Les mémoires devront être envoyés à l'Académie, au plus tard, le 31 octobre 1879, terme de rigueur.

— Dans sa séance de clôture, le Conseil général du Rhône a, en principe, adopté le transfert à Lyon de l'Ecole normale de Villefranche, et chargé une Commission du choix d'un emplacement.

Dans la même séance, la Commission chargée du choix d'un emplacement pour les archives départementales, a présenté son rapport qui conclut à la construction d'un bâtiment dans les terrains avoisinant la place de l'Abondance.

Le vote du Conseil général a sanctionné ce rapport.

— Par arrêté préfectoral du 5 septembre, M. le Préfet du Rhône a décidé :

1° Que la rue si singulièrement appelée *Rue de Lyon*, s'appellera désormais *Rue de la République*.

2° Que le *Cours Bourbon* sera dénommé : *Cours de la Liberté*.

Un autre arrêté préfectoral du 18 septembre courant a fixé la composition du jury chargé du classement des concours des statues de la fontaine monumentale projetée sur la place des Jacobins, à Lyon.

Ont été nommés membres de ce jury :

MM. Ernest Barrias, Delaplanche et Falguières, sculpteurs-statuaires à Paris ;

M. Clair Tisseur, architecte à Lyon, membre de la Commission spéciale de la fontaine des Jacobins, et M. André, architecte, chargé de l'exécution du monument.

Le jury a décerné le premier prix au groupe de M. Degeorge, de Lyon, avec la somme de 2,000 francs.

Digitized by Google

et dont les obsèques ont eu lieu le 6, à Lyon, avec beaucoup de solennité, mais une suite peu nombreuse. Elle lègue un lot magnifique de diamants à la paroisse de Saint-François de Sales, et la précieuse collection artistique formée par son mari, à la ville de Dijon, substituée à Lyon qui devait en hériter.

Le sculpteur Guillaume Bonnet a laissé inachevées les deux belles statues des patrons du peintre Trimolet que sa veuve avait commandées pour le tombeau qu'elle lui avait érigé à Loyasse. On a parlé du talent hors ligne et du goût si connu de Trimolet, ajoutons ce que nul n'a dit, que Mme Trimolet, dont on a cité quelques excentricités, ne le cédai en rien à son mari pour le goût artistique et l'amour des beaux-arts.

— La compagnie des Dombes et des chemins de fer du Sud-Est nous informe qu'à l'occasion de la fête patronale de Nantua, elle fera, dimanche prochain 29 courant, un train de plaisir de Lyon à la Cluse-Nantua, au prix aller et retour de 7 fr. 50 en 2e classe et de 5 fr. en 3e classe.

Le prix de la 1re classe n'est pas modifié.

Le départ aura lieu de la gare de la Croix-Rousse, à 6 heures 55 du matin, le 29 courant.

— Le 22 et 23 courant ont eu lieu les courses d'automne, à l'hippodrome, avec beau temps dimanche, temps pluvieux lundi et moins de monde qu'on ne l'eût désiré. Est-ce que le goût des plaisirs et des fêtes passerait à Lyon ?

— Nos camarades de la salle Voland nous demandent pourquoi nous n'avons pas rappelé le bel assaut d'armes, donné avant les vacances, à l'Ecole supérieure de commerce?

La place nous avait manqué alors; il est bien tard pour y revenir aujourd'hui. En ce moment, nous nous contenterons d'annoncer un *Traité sur l'Escrime* que doit publier prochainement notre habile et bien aimé professeur. Nous en rendrons compte avec soin aussitôt qu'il aura paru.

— Une faute d'impression fait porter à notre dernière livraison le n° 33 et la date de septembre. Lisez : n° 32, Août 1878. Si le sage pêche sept fois par jour, l'imprimeur pêche bien davantage.

Le Gérant : AIMÉ VINGTRINIER.

Lyon. — Imprimerie Générale du Rhône. — E. DESSOLINS.

Digitized by Google

UN ESPRIT FORT

(PORTRAIT)

Il s'est débarrassé des langes de la foi ...
Pour lui, ce n'est pas Dieu que l'univers proclame;
L'homme est, ainsi que l'huitre, un animal sans âme,
Qui nait, végète et meurt sans qu'on sache pourquoi.

La vertu n'est qu'un mot; l'intérêt fait la loi
Et contre elle, souvent, le faible en vain réclame;
La probité de l'homme et l'honneur de la femme
Ne sont qu'hypocrisie, et chacun vit pour soi.

Et bien! ce philosophe éclairé, sans faiblesse,
Qui méprise si fort, dans sa haute sagesse,
Les superstitions des croyants d'autrefois,

Fait l'Adonis auprès d'une fille hors d'âge,
S'inquiète d'un songe, et jamais en voyage
Ne part un vendredi ni le treize du mois.

GERMAIN PICARD

Digitized by Google

APPEL

POUR LA RECHERCHE ET L'ÉTUDE

DES

PIERRES A ÉCUELLES ET A BASSINS

DANS LES ENVIRONS DE LYON

(Lu à la Société Littéraire, le 29 Juin 1878.)

La troisième roche, située à environ quatre mètres de la précédente, dans le sens de la pente du sol, est encore plus petite et presque à fleur de terre. Sa face supérieure, inclinée en dehors du groupe, n'a environ qu'un mètre carré et une seule cavité oblongue de 40 à 60 cent. de diamètre sur 13 cent. de profondeur. Du reste, c'est une coupe correctement taillée, pourvue d'une rigole et intacte, le tout comme à la roche principale.

En se rapprochant plus près de nous, et si nous nous arrêtons sur les confins du Morvan, un auteur bourguignon, M. H. Marlot, nous signale aussi, dans les départements de la Côte-d'Or et de l'Yonne, un certain nombre de blocs de granit munis de cavités et qu'il désigne aussi

Digitized by Google

sous le nom de *pierres à bassins*. « Elles ont, dit-il, toutes leur appellation propre et sont l'objet de récits et légendes où le Sabbat, les Dames, les Fées, le Diable, jouent un grand rôle. » C'est là évidemment une présomption en faveur de leur origine archaïque ; mais, fait remarquer M. Desor, il est à remarquer que les dimensions des *cavités* ou *bassins* sont beaucoup plus considérables que celles de nos écuelles, en sorte que leur identité ne nous paraît pas encore démontrée.

II

Nos localités du Lyonnais n'avaient pas fourni, jusqu'à présent, leur contingent de matériaux à l'étude si intéressante des *blocs à écuelles*.

« Il peut paraître extraordinaire, dit M. Desor, que jusqu'ici on n'ait encore signalé des *pierres à écuelles*, ni en Italie, ni en Autriche, ni dans l'est de la France, et pourtant les *blocs erratiques* ne font défaut dans aucun de ces pays. Nous ne désespérons cependant pas de les voir apparaître quelque jour aux environs de Lyon, où le phénomène erratique est si largement développé, ainsi qu'en Dauphiné et au pied méridional des Alpes, dans la terre classique du paysage morainique. Nous aimons aussi à nous persuader que nos éminents collègues de Bavière et d'Autriche finiront par les découvrir un jour. Il en sera comme des blocs et des galets rayés, dont on a longtemps contesté la présence et qui aujourd'hui se rencontrent partout dans la zône morainique. »

Les vœux de M. Desor ont été bientôt exaucés. Dès le lendemain de la publication de sa Notice sur les pierres écuelles, M. Falsan était en mesure de publier un mémoire sur un bloc à écuelles trouvé par lui dans l'une des vallées du Bugey.

Digitized by Google

Je lis en effet dans ce mémoire : « M. Desor pouvait conserver cet espoir, surtout pour la région dont j'étudie le terrain erratique avec mon ami M. E. Chantre, car l'envahissement de la partie moyenne du bassin du Rhône, par les anciens glaciers des Alpes, et les relations qu'on a reconnu avoir existé jadis entre les populations riveraines de ce fleuve et celles de la Suisse, pouvaient faire supposer qu'on ne tarderait pas, dans les deux pays, à découvrir gravés sur des blocs erratiques dépendants des mêmes phénomènes géologiques, des signes résultant d'une civilisation commune.

« Déjà M. Aymard, l'érudit archiviste du Puy, avait fait connaître les *pierres à bassins* de la Haute-Loire, mais ces pierres, comme celle du Morvan signalée par M. Marlot, appartiennent à une région distincte du bassin du Rhône. Il fallait donc les rattacher à celles de la Suisse en rétablissant entre elles une liaison interrompue. Aussi, ce fut avec empressement que j'essayai d'obtenir ce résultat, en indiquant, en réponse à M. Desor, deux blocs erratiques ornés d'*écuelles* dont l'un avait été découvert par moi, en Bugey, gisant dans la vallée du *Furans*, sur le bord du chemin de *Bogniens*, à 200 mètres au nord du hameau de *Thoys*, commune d'*Arbignieu*, à 3 kilomètres au sud-est de Belley (Ain).

« Voici la description de ce curieux vestige des civilisations primitives de notre contrée. C'est un bloc erratique de grès anthracifère, dépendant de l'ancien terrain glaciaire alpin ; sa forme générale est celle d'un ovale irrégulièrement dessiné et tronqué à ses deux extrémités. Son grain est assez fin et sa couleur est grisâtre. Quelques veines et quelques petits cailloux de quartz laiteux se détachent en blanc sur le fonds. Sa dureté est très grande. Sa longueur est d'environ 1 mètre 50 cent. ; sa

Digitized by Google

largeur de 90 cent., son épaisseur de 60 cent. Sa face supérieure, qui n'est que légèrement bombée, est grossièrement unie; elle est ornée d'une *soixantaine d'écuelles*; sur les autres côtés on n'en voit aucune. Ces écuelles sont *simples* ou *conjuguées* deux à deux, ou trois par trois; les simples sont parfaitement circulaires et parfois demi-sphériques. La plus large n'a que 8 cent. de diamètre, mais les autres n'en ont que 5. Quant à leur profondeur, elle varie entre 3 centimètres et quelques millimètres; parfois les cupules sont si peu profondes qu'on les voit à peine. C'est ce qui rend assez difficile la détermination de leur nombre.

« Ainsi qu'on le voit dans la figure ci-jointe, ces petits bassins paraissent répartis au hasard sur la surface de la pierre de Thoys, sans présenter au premier abord rien de symétrique dans leur ensemble; cependant, près d'une des extrémités de la pierre, en haut du dessin, il y a un groupement assez régulier de neuf écuelles disposées trois par trois, sur trois lignes parallèles et superposées obliquement les unes au-dessus des autres. Les écuelles de la ligne supérieure sont à peine indiquées, celles de la seconde ligne le sont bien mieux, enfin celles de la troisième sont très-nettes; de plus, elles sont reliées par une espèce de sillon qui les fait communiquer les unes avec les autres. L'écuelle qui est au milieu de cette seconde ligne est la plus profonde de toutes celles de la pierre.

« Ce groupement a-t-il été intentionnel? C'est probable. Mais quelle a été sa signification? Il n'est guère possible de le savoir. Toutefois, cet arrangement symétrique, cette liaison des trois principales écuelles par un sillon suffisent pour prouver d'une manière évidente que ces dépressions sont le produit d'un travail artificiel et non pas de simples accidents naturels. D'ailleurs, comme

Digitized by Google

l'a fait déjà remarquer M. Desor, l'aspect de toutes les écuelles conjuguées doit inspirer les mêmes réflexions sur leur origine artificielle.

« Les écuelles *conjuguées* de la pierre de Thoys forment souvent de simples sillons dans lesquels chaque dépression cesse d'être distincte ; d'autres fois, les bords des écuelles ne font qu'empiéter les uns sur les autres et par ce fait les écuelles se trouvent réunies. En dessous du groupe que je viens de décrire, à gauche du dessin, deux petites écuelles de quatre centimètres de diamètre constituent une petite cannelure oblique dirigée de gauche à droite et entourée de dépressions peu distinctes.

« Plus à droite, deux sillons composés chacun de deux écuelles de cinq à six centimètres de diamètre et ayant tous deux dix centimètres de longueur se présentent comme deux cannelures obliques dont les prolongements viennent converger près et à droite d'une écuelle très nette de huit centimètres de diamètre. Cette écuelle, la plus large de toutes, est elle-même située entre deux alignements de cupules disposées en sillons.

« Le sillon de gauche offre, d'une manière un peu vague, l'image d'un *phallus* et cette représentation d'un des emblêmes des forces de la nature — si elle n'est pas fortuite — vient confirmer les idées de M. Desor sur la signification des ornements mystérieux de ces pierres énigmatiques. Le sillon de droite est produit par la liaison de trois larges écuelles qui sont restées distinctes les unes des autres.

« A gauche de ce groupe, huit écuelles à peine déterminables sont disposées en une ligne à peu près perpendiculaire. A droite et au-dessus, un sillon oblique de deux bassins et un autre transversal de trois écuelles sont entourés de nombreuses cupules dispersées irrégulièrement jusqu'à l'extrémité inférieure de la pierre.

Digitized by Google

« Les habitants du pays avaient depuis longtemps, ajoute M. Falsan, remarqué cette *pierre bise* (1) et l'avaient appelée la *Boule-de-Gargantua* (2). Ils prétendaient que le géant l'avaient ramassée de l'autre côté du Furans, à plus d'un kilomètre de distance au hameau du Plâtre, et l'avait lancée comme une boule près de Thoys. Pour eux, les écuelles qui seules avaient pu attirer leur attention sur ce bloc, n'étaient autre chose que les empreintes des doigts du géant. Peut-être des légendes plus anciennes se rattachent à ce curieux fragment de grès anthracifère? Je n'ai pu encore les recueillir, mais je ferai seulement remarquer que, au nord de ce bloc, dans le fond de la vallée de Furans, au milieu d'une vaste prairie, s'élève un pointement d'urgonien appelé la *Roche-des-fées*, et qu'au sud, près des bords de la même rivière, une butte ronde, peut-être un vaste tumulus, rappelle aussi, mais par un nom fort trivial, le souvenir de Gargantua. Enfin, pour mieux établir la liaison qui existe entre la pierre à écuelles en question et celles de la Suisse, j'ajouterai qu'on a recueilli près de Thoys, dans la vallée du Furans, dans le Valromey, dans les grottes de Pierre-Châtel, des silex taillés et des haches en pierre polie. »

Outre ce bloc erratique à écuelles, M. Falsan cite dans son mémoire un second bloc non moins remarquable, et

---

(1) *Pierre-bise*, nom donné par les habitants du Bugey à tous les blocs erratiques; *pierre bise*, *pierre grise*, par opposition avec les calcaires blonds des formations locales.

(2) Cette appellation de *Boules-de-Gargantua*, provient d'une coutume assez répandue dans le pays de consacrer au héros de Rabelais la plupart des objets qui étonnaient par leur grandeur ou par leur caractère merveilleux; ainsi la *Pierre-Fitte*, près de Lyon, passe aussi pour avoir été lancée par Gargantua, en jouant au palet, du haut du mont Ceindre jusque dans la plaine du Dauphiné. Près du camp de Sathonay, il y avait aussi un bloc erratique appelé le *Palet-de-Gargantua*, et dans le pays de Gex, à *Arbère*, près de *Divonne*, on voit deux énormes blocs, l'un de gneiss, l'autre de conglomérat anthracifère appelés le *Palet* et la *Boule-de-Gargantua*. (M. Falsan, *Mémoire cité...*)

Digitized by Google

qui n'a pas dit, non plus encore, les secrets qu'il garde. M. Falsan le décrit ainsi :

« La seconde pierre à écuelles que j'ai à signaler apparaît dans un champ à *Décines*, au nord-est de Lyon. Elle est connue sous le nom de *Pierre Fitte*, *Fritte* ou *Frette*, ce qui veut dire *Pierre Fiche* ou *pierre plantée*. Elle gît aujourd'hui par terre, mais, il y a une cinquantaine d'années, elle était debout et se dressait comme un *menhir* au milieu de ce champ. Elle a été renversée par le propriétaire qui voulait la détruire et qui heureusement a renoncé à ce barbare projet. M. Chantre et moi nous avons décrit et figuré ce bloc il y a plusieurs années (1). C'est un énorme fragment de granit de 3 mètres 60 cent. de longueur au-dessus du sol et de 1 mètre d'épaisseur. Sur la face latérale apparente, il y a sept bassins un peu irréguliers, disposés en ligne droite, le long d'une fissure ou d'un sillon qui les relie entre eux et qui divise, à peu près en deux parties égales, la face de la pierre où sont gravés ces ornements.

« A l'époque où M. Chantre et moi nous avons étudié ce menhir, nous avions certains doutes sur l'origine de ces écuelles, et nous étions tentés de ne les regarder que comme des accidents naturels, car d'après les idées admises alors de ne voir dans les écuelles que des bassins creusés pour recevoir le sang des victimes immolées sur les autels, nous ne pouvions admettre que ces cupules eussent été creusées avec intention sur une surface qui s'élevait perpendiculairement, lorsque le menhir était debout, mais puisque on sait aujourd'hui que dans plusieurs contrées des écuelles ont été creusées sur des surfaces perpendiculaires, et que M. Desor vient de figurer un

(1) Etudes paléoethnologiques, p. 65.

Digitized by Google

menhir de *Ballimenach*, en Ecosse, dont la face principale est couverte d'écuelles, j'ai cru pouvoir surmonter nos premiers doutes et classer la *Pierre-Fitte* de *Décines* à la suite de la *Boule-de-Gargantua.* »

Cette notice n'a pu manquer de combler tous les vœux du savant M. Desor ; aussi s'est-il empressé de mander à M. Falsan, le 28 janvier dernier :

« De toutes les adhésions et confirmations qui me sont arrivées depuis la publication de ma notice sur les pierres à écuelles, celle que vous me fournissez m'est la plus précieuse parce qu'elle comble une première et importante lacune que j'avais été dans le cas de signaler. Non-seulement votre pierre de *Thoys* rentre par ses dimensions, sa forme et sa nature pétrographique dans la catégorie des blocs à écuelles les plus caractéristiques, mais elle emprunte un caractère d'authenticité tout spécial au fait qu'on y remarque, outre les écuelles simples, un certain nombre d'écuelles *conjuguées*. Cette forme sur laquelle je n'ai peut-être pas assez insisté est peut-être, après les *anneaux* qui entourent les écuelles, le témoignage plus concluant en faveur d'une origine artificielle (de la main de l'homme). Elle rappelle, en effet, singulièrement l'un des blocs à écuelles du canton de Vaud, la pierre, à *Phébou*, décrite et figurée par *M. Vionnet* (1).

« Voilà donc le Lyonnais relié par ses blocs à écuelles à

(1) Voici la description qu'en donnait, en 1849, M. Troyon: « Ce bloc est long de 10 pieds 1/2 sur 4 à 5 de largeur. Il présente une surface, en triangle allongé, à peu près isocèle, dont le sommet s'élève à un pied et demi au-dessus du sol, tandis que la base du triangle est presque à fleur de terre. Ses côtés descendent verticalement dans le sol. Les habitants de la contrée l'appellent la *Pierre des Ecuelles* parce qu'elle porte sur sa surface des bassins taillés dans le granit. Ces bassins sont au nombre de 25, trois sont ovales et les 22 autres ont la forme d'une demi-sphère concave. Le plus grand mesure 9 pouces de diamètre sur 1 1/2 de profondeur, et les plus petits ont à peine 2 pouces d'ouverture. Quelques rainures peu nettes courent en sens divers et aucun ordre apparent n'a présidé à la disposition des bassins.

Digitized by Google

la Suisse, comme il l'est déjà, grâce à vous, par ses phénomènes glaciaires. Il est possible, probable même, que vous parviendrez à les constater encore, au-delà de Lyon, dans la vallée du Rhône. Voici, en effet, ce que m'écrivait M. Vionnet, il y a un mois. « Dans une course que j'ai faite aux environs de *Saint-Pierreville* (Ardèche), j'ai vu un grand nombre de pierres à écuelles. Les blocs sont tous de granit (gneiss peut-être), mais je me suis demandé d'après certains indices qui me parurent devoir provoquer la question, si l'eau n'était pas l'agent qui avait creusé ces écuelles; ce qui n'est absolument pas le cas chez nous.

« Naturellement M. Vionnet, n'étant rien moins que géologue, ne s'attribue aucune compétence pour décider lorsqu'il y a doute entre l'origine naturelle et l'origine artificielle. N'aurez-vous peut-être pas quelque jour l'occasion de faire vérifier le fait? A quel bassin erratique appartiennent ces blocs des environs de St Pierre ville?

« La Pierre-Fitte, près du Tumulus du Molard à Décines, ajoute M. Desor dans sa réponse à M. Falsan, n'est pas moins intéressante. C'est l'un des rares exemples (sur le continent) d'écuelles sur monument mégalithique, tandis que, en Ecosse, il en existe de nombreux exemples. Or, du moment où la contemporanéité des écuelles avec les monuments mégalithiques est établie dans les îles britanniques, il n'y rien de hasardé à admettre que les deux phénomènes sont aussi contemporains chez nous. Il serait intéressant de savoir si quelque légende ne se rattache pas à cette pierre ainsi qu'à celle de Thoys. »

Ainsi que vous le voyez, Messieurs, par cette réponse de M. Desor à M. Falsan, il ne peut plus exister de doute maintenant, comme l'avait pressenti M. Desor « que le Lyonnais est relié par ses blocs à écuelles, à la Suisse, comme il l'était déjà, grâce aux travaux de M. Falsan,

Digitized by Google

par ses phénomènes glaciaires. » Mais M. Desor est infatigable ; cette constatation locale ne lui suffit pas ; il étend au loin ses explorations ; c'est jusqu'au fond de l'Allemagne qu'il va chercher de nouveaux matériaux pour le grand édifice qu'il tient à élever, et là encore il découvre des monuments qui lui permettent de résoudre le grand problème qu'il s'est posé. Aussi, dès le 21 février dernier, il mande à M. Falsan :

« En présence de l'intérêt que vous prenez à l'étude des écuelles et des problèmes qui s'y rattachent, et prévoyant tous les développements que vous pourrez apporter à la question, grâce à votre coup d'œil et à votre connaissance si parfaite de la topographie et de la géologie de vos environs, je ne puis résister à la tentation de vous communiquer quelques détails fort curieux qui me sont parvenus du nord de l'Allemagne, spécialement de la Poméranie. Là aussi existent des *pierres à écuelles* qui sont l'objet de la vénération publique et sur lesquelles se trouvent parfois gravés des emblêmes chrétiens, tels que croix, ciboires, etc. On avait l'habitude jadis de les enduire de graisse et l'on y déposait aussi parfois d'autres offrandes, tels que fruits, épingles et autres menus objets de parures pour se concilier la faveur des *Elfes*, d'où le nom d'Elfenstenars, nom qu'on leur donne en Scandinavie.

Mais surtout ce qui est remarquable et aujourd'hui hors de doute, c'est la présence d'*écuelles* tout à fait semblables sur les soubassements des plus anciennes églises, et ce qui prouve qu'il ne s'agit pas ici de phénomènes de désagrégation ou de décomposition c'est que ces mêmes cupules se retrouvent sur les soubassements *en briques* par conséquent elles ont dû être *faites intentionnellement*. On y retrouve les deux formes, comme sur nos blocs à écuelles, savoir : les écuelles *simples* et les écuelles *conjuguées* ou *allongées*...

Digitized by Google

« Il paraît que ces cupules ont été et sont encore l'objet de pratiques superstitieuses, comme celles auxquelles ont donné lieu les blocs à écuelles. Il est évident qu'il s'agit ici de transmission d'un culte à un autre et que les premiers chrétiens, pour mettre leur temple à bénéfice de la vénération publique, ont emprunté au culte païen une partie de ses signes et de ses emblèmes. »

M. Falsan, qui ne s'arrête pas non plus sur sa route quand il croit pouvoir atteindre un grand but, n'a cessé également de poursuivre ses explorations. Sa pensée est d'établir, par la présence de ces blocs à écuelles dans toutes les provinces limitrophes du Lyonnais, qu'aux mêmes époques, les populations de ces contrées, venues d'une souche commune, mais divisées en peuplades de noms divers, ont eu les mêmes dogmes, et les ont écrits avec les mêmes signes, en caractères hiératiques, sur des livres plus durables que les nôtres, sur le granit et le porphyre.

Se souvenant des travaux publiés en 1859, par M. Aymard, sur les pierres à *bassins* de la Haute-Loire, il a posé de nombreuses questions à ce savant et sa réponse n'a pas tardé de lui parvenir. M. Aymard, en effet, lui répondait le 2 mars dernier :

« Méfiez-vous du scepticisme exagéré qu'on a manifesté à l'égard de ces monuments de la nature à mon avis creusés par la main de l'homme *incontestablement*. Les roches types, dites *Pierres de Saint-Martin*, ne laissent pas le moindre doute à ce sujet.

« Il en est de même de toutes celles que j'ai observées moi-même, ainsi que des légendes pieuses qui s'y rapportent attestant leur antique destination politique et religieuse. De plus, je les trouve presque toujours sur des hauteurs, aux confins de nos anciennes paroisses, qui,

Digitized by Google

dans mon opinion, furent calqués vers le IVe ou le Ve siècle sur des petits *pagi* romains, précédemment gaulois et ont fourni la circonscription diocésaine. Pour notre pays il n'y a aucun doute à cet égard.

« Je considère ces roches comme ayant formé primitivement des limites de territoires de peuplades gauloises et même préhistoriques, puis sanctifiées comme le dieu Terme et peut-être, enfin, à l'époque gauloise ou romaine, creusées de cavités pour de pieuses libations. »

Enfin dans une autre lettre du 2 avril, M. Aymard a annoncé à M. Falsan la découverte récente, dans la Haute-Loire et dans la Lozère, d'une variété intéressante de *pierres à creux* et sur lesquelles il va publier une prochaine notice.

Comme vous le voyez, Messieurs, ce grand problème des pierres à écuelles se pose actuellement dans bien des contrées et des plus éloignées. — Tout en recherchant les blocs à écuelles regardés presque avec indifférence, on les étudie, on les décrit, on les interroge et on recueille avec non moins de soins les légendes qui s'y rattachent et dont le souvenir se perd de plus en plus ou que dédaigne le vulgaire sceptique.

M. Falsan a recueilli plus d'une de ces légendes, elles sont du plus vif intérêt et jettent un jour tout nouveau sur cette question des pierres à écuelles ; je les reproduis d'après le mémoire qu'il vient de publier :

« ... Si je ne puis suivre, dit-il, le savant professeur de Neufchatel dans ses recherches sur la signification des ornements recouvrant ces blocs remarquables, depuis les Indes jusqu'en Ecosse, je dirai simplement avec lui, pour finir cette note déjà trop longue, que le culte de la pierre semble aussi dans notre région être rattaché au souvenir pieux des mânes des défunts, c'est-à-dire à l'idée de la

Digitized by Google

continuité de l'existence ou de son renouvellement par la génération.

« Ces anciennes croyances dont on reconnaît les vestiges sur une foule de lieux ont aussi laissé des traces dans nos mœurs populaires. Si les femmes qui désirent ardemment le bonheur d'avoir des enfants ne vont pas, comme sur les bords du Gange, arroser avec une eau sacrée les écuelles et les signes gravés sur les blocs erratiques ou sur les rochers, du moins, il y a quelques années, dans le village de Moutier, en Bresse, les mères qui venaient de voir mourir leurs enfants, allaient les rouler sur la pierre de Saint-Vit, dans l'espérance de les voir revenir à l'existence (1).

« Dans l'Oisans, les filles et les veuves qui voulaient trouver un mari, montaient à l'oratoire de Brandes et restaient longtemps prosternées devant l'autel, en tenant entre leurs genoux une sorte de Terme en pierre, de forme conique et appelé la *Pierre de Saint-Nicolas*. Les plus dévotes, en gravissant à cet oratoire, choisissaient la pierre la plus aiguë qu'elles pouvaient trouver et la déposaient en offrande au pied du saint.

« Et non loin de la pierre à écuelles de Thoys, lorsque les jeunes filles et les veuves allaient en pélerinage à l'antique chapelle de Saint-Blaise, certaines pratiques bizarres auxquelles elles se livraient pour obtenir un époux dans l'année pourraient bien rentrer dans le même ordre de superstitions et rappeler un culte presque disparu depuis l'âge de la pierre. »

---

(1) « *Pierre de Saint-Vit* qui déshonore l'église de Moutier en Bresse et la vérité ; on la suppose avoir été transportée de Lucanie au royaume de Naples (à 300 lieues) où le saint fut martyrisé sous Domitien. On y porte les enfants malades auxquels quelque fois le froid de la pierre ote la vie. »
Description de la Bresse Chalonnaise. Courtépéé. T. III. p. 437.)
Depuis quelques années, le curé de Moutier a fait jeter cette pierre hors de son église. Désiré Monnier : *Traditions populaires, etc.*, p. 587.

Digitized by Google

Ce culte, je n'ai pas besoin de le nommer. M. Desor l'a laissé entrevoir dans sa Notice, et répondant à M. Falsan, le 28 janvier dernier, il lui disait : « Vous avez lu entre les lignes de ma notice; ces pratiques sont écho d'un ancien culte du Phallus.» Ainsi donc ces pierres informes *ont parlé là où l'histoire se taisait*, suivant l'expression de M. Desor, et nous savons maintenant que le culte de la nature formait l'un des dogmes de la religion des peuplades immenses qui ont débordé un jour, de l'extrême Orient, sur nos contrées occidentales et qui ont écrit aussi dans tout le nord de l'Europe, sur les blocs à écuelles, le souvenir de leur passage.

III

M. Desor, après avoir passé en revue tous les monuments à écuelles jalonnés depuis le fond des Indes jusque dans les Pyrénées, et constaté leur similitude absolue sous tous les rapports, en est arrivé nécessairement à se demander à quel âge appartiennent ces monuments.

« Nous arrivons, dit-il, à cette conclusion que l'introduction des mégalithes en Europe, le façonnement des rochers et des blocs erratiques, avec leurs écuelles et leurs signes archaiques, ainsi que les pratiques et les superstitions qui s'y rattachent, remontent à une même époque, à l'époque de *la Pierre Polie*. Par conséquent, s'il est entendu que cette conformité d'usage chez les populations des diverses parties de l'Europe, suppose un lien ethnographique, peut-être une origine commune, le même raisonnement doit s'appliquer partout où nous retrouverons les mêmes pratiques et les mêmes éléments de civilisation.

« Ceux-ci seraient le patrimoine d'une même race, et comme on ne peut guère admettre qu'ils se soient répandus d'Europe en Orient, il s'ensuit naturellement que c'est dans l'Inde que doit être placé le point de départ.

Digitized by Google

Nous avons vu, en effet, que les pierres sacrées sont, dans certaines parties de l'Europe, l'objet de la même vénération que les monuments de pierre et les signes symboliques en Orient, et quant aux mégalithes funéraires, nous savons qu'ils sont encore, à l'heure qu'il est, en usage dans les monts Kasias. Nous arrivons ainsi, par l'étude comparative des monuments et des signes archaïques aux mêmes conséquences qui découlent de l'étude comparée des langues. Celle-ci nous ramène aussi à l'Inde, comme au foyer des principaux idiomes européens. La tradition admet, à cet effet, une grande immigration, celle des Aryas, dont on a même entrepris, un peu prématurément, de fixer la date chronologique.

« Pour nous, il s'agit d'un événement préhistorique, et nous ne saurions, dès lors, lui assigner qu'une date relative. Il marque à nos yeux l'aurore de la période héolithique ou de la pierre polie, alors que les populations, à la fois pastorales et agricoles, originaires de l'Inde, s'envinrent, dans le cours de leurs migrations séculaires, prendre en Europe la place des Troglodytes de race probablement mongole, dont les Lapons sont en Europe les derniers rejetons. La même migration séculaire nous aurait apporté avec les mégalithes et les néphrites, les céréales orientales et une partie des animaux domestiques, qu'on trouve déjà en abondance dans les plus anciennes cités lacustres. »

Vous voyez par cette citation quels immenses résultats a obtenus déjà la science moderne par l'étude comparée de ces anciens monuments ; mais elle n'a pas dit encore son dernier mot; et ce mot nous devons aussi concourir à le chercher. Je ne saurais donc assez vous dire de vous pencher aussi sur le sol des champs que vous allez parcourir ; recherchez avec soin ces blocs nombreux que

Digitized by Google

l'âge quaternaire a semés sur nos campagnes pendant la grande tourmente de la nature de cette lointaine époque. Arrachez-leur le manteau de mousse séculaire dans lequel ils dorment, après leur lointaine migration, *faites-les parler*, comme le dit M. Desor ; ils ont à vous dire l'histoire de leur voyage accidenté et celle des hommes qui, venus après, se sont agenouillés devant eux, car ces hommes avaient une foi, un dogme, ils croyaient à l'existence d'un Etre supérieur, dispensateur du bien et du mal et que l'homme était son œuvre et non le résultat de la transformation d'un champignon décomposé ou de quelque autre pourriture ou de quelque animal qui s'est perfectionné. Le regard de ces races primitives s'élevait toujours vers le ciel ; le nôtre ne sait plus que s'abaisser vers la terre, car dans notre orgueil nous osons dire que Dieu n'est pas et nous le chassons de ses temples ; aussi, que j'aime mieux le pieux langage du poète dont je vous ai déjà cité quelques vers inspirés par les blocs dont je vous entretiens ici :

Quel spectacle, Seigneur! et que ton œuvre est belle!
Qu'est l'homme devant toi quand, tremblant, il épèle
Le livre si divin à ses yeux présenté ?
Que sont les jours ? Il compte en son esprit rebelle.
Tu nous en fais, soudain, des jours d'éternité !
A cet aspect, surpris, quel savoir ne chancele ?

Il lui faut se courber devant l'auteur des choses,
Aussi grand dans le ciel que dans les fleurs écloses
Aux rayons bienveillants de l'un de ses soleils.
Et par cet infini dans lequel tu reposes
Tu sembles dire à qui veut scruter tes conseils :
Mesure si tu peux ou compte si tu l'oses !!

Léopold NIEPCE.

Digitized by Google

LE THÉATRE A LYON

PENDANT LE XVIIIe SIÈCLE

Ecrire l'histoire du théâtre à Lyon, ce serait suivre, dans toutes ses phases, le développement de l'art dramatique en France. C'est au XIIe siècle qu'il faudrait remonter pour trouver les premières traces de jeux scéniques dans notre ville. On sait que, plus tard, au temps de Charles VII et de Louis XI, les clercs représentaient les beaux mystères dans les églises ; le peuple lyonnais était si avide de ces spectacles pieux, qu'il abandonnait tout pour y assister, même la garde des portes de la ville. Les associations laïques qui se formèrent au XVe siècle sous le nom de confréries de la Passion donnèrent fréquemment à Lyon, sur des théâtres improvisés, les spectacles des histoires dialoguées de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Nos célèbres imprimeurs du temps nous ont transmis plusieurs de ces compositions bizarres et incorrectes, où l'on rencontre un si curieux mélange de foi naïve et de grossières inventions.

Mais il n'entre pas dans le cadre de cette étude de remonter aux origines de l'art dramatique à Lyon. Il suffira de les rappeler.

Le premier théâtre permanent que cette ville ait possédé, celui de Jean Neyron, construit en 1540, près de

Digitized by Google

l'église des Augustins, et sur lequel furent représentés les ouvrages du poète Choquet, fut fermé huit années après par le consulat : les moralités tournaient à la farce et prenaient un caractère licencieux. Après les guerres de religion et jusqu'à la fin du XVIIe siècle, aucun spectacle permanent n'existait à Lyon ; mais les troupes de comédiens qui parcouraient la France y faisaient de longs séjours. Personne n'ignore, qu'au début de sa carrière, Molière vint à diverses reprises avec sa troupe nomade, dont la Béjart faisait partie, et que c'est dans une troupe de campagne établie à Lyon qu'il recruta les demoiselles Du Parc et de Brie (1).

Excellent acteur, mais encore inconscient de son génie, le grand homme jouait des pièces écrites par des auteurs de province. A Lyon, il défraya, pendant trois mois, le poète d'Assoucy ; Claude Basset, secrétaire de l'archevêque Camille de Neufville, avocat distingué du barreau lyonnais, esprit vif et élégant, écrivit pour Molière sa tragédie d'*Irène*, Le *Théâtre Français* du genevois Samuel Chappuzeau (2) fut aussi représenté dans notre ville par le modeste comédien, qui donnait pour la première fois son *Etourdi* dans une salle de jeu de paume du quartier Saint-Paul.

Une affluence extraordinaire de spectateurs était venue applaudir Molière. Le peuple l'avait deviné, peut-être avant qu'il se fût connu lui-même. Son séjour à Lyon et

---

(1) *Recherches sur les théâtres de France* de 1161 à 1735, par de Beauchamps, p. 366 — 367.

(2) Samuel Chappuzeau, historien, poète, traducteur, né à Genève, mort à Zel en 1701, a séjourné à Lyon où plusieurs de ses ouvrages furent imprimés ; son *Théâtre français* le fut en 1674. — *Rev. du Lyonnais*, V. 321 : *Biogra. univers.* ; Ménestrier, *Divers caract.* p, 271 ; Barbier, *Anonymes*.

Digitized by Google

les souvenirs qu'il y laissa donnèrent une impulsion nouvelle au goût dramatique, et l'exemple du poète-comédien ne fut probablement pas étranger au développement qu'y prirent les vocations théâtrales (1).

I

L'Opéra à Lyon — L'Académie royale de musique. — La salle de la rue du Garet — La salle Bellecour. — Le théâtre du Gouvernement — Direction de Legay et de Mlle Desmarets.

Après l'introduction de l'opéra français à Paris, due à un Lyonnais, Pierre Perrin, connu sous le nom d'abbé Perrin, quoiqu'il ne le fût pas (2), ce genre de spectacle ne tarda pas à se répandre à Lyon et ne cessa d'y jouir de la faveur publique.

A la fin du XVIIe siècle, un sieur Legay obtint des lettres patentes qui lui conféraient le titre de directeur de *l'Académie royale de musique* à Lyon et le privilége d'y donner des représentations théâtrales. Le consulat, pour soutenir cette entreprise, conféra au sieur Legay une pension de douze cents livres (3). On voit que le système des subventions n'est pas créé d'hier.

---

(1) Plusieurs études fort intéressantes ont été écrites sur le séjour de Molière à Lyon. La plus complète est celle publiée par M. Brouchoud, avocat à la cour de Lyon: *Les origines du théâtre de Lyon, mystères, farces et tragédies, troupes ambulantes Molière; avec fac-simile*, Lyon, Scheuring, 1865. On peut consulter aussi un important travail publié en 1877, par M. Jules Loiseleur, sur les *Points obscurs de la vie de Molière.*

(2) Pierre Perrin, né à Lyon, introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston, duc d'Orléans, est le premier en France qui eut le privilége d'établir un opéra (le 28 juin 1659) Il composa des opéras et des poésies diverses, et mourut à Paris en 1680. — V. biogr. univ.

(3). Clerjon et Morin, *Histoire de Lyon*, t. VI; p. 260 à 263.

Digitized by Google

La troupe lyrique s'installa d'abord dans une maison de la rue du Garet. Ce local fut consumé trois fois par des incendies ; et, en 1689, les missionnaires de Saint-Joseph, dont le couvent était tout près de là, effrayés du danger permanent qui résultait de ce voisinage, s'opposèrent au rétablissement de ce théâtre.

L'opéra se réfugia alors provisoirement dans une maison de la place Bellecour. Ce fut là sans doute qu'on joua, en 1690, l'opéra de *Didon* (1); en 1694, *la Rue Mercière ou les maris dupés*, comédie en vers de Legrand, et, en 1699, *les Comédiens de campagne* (2), pièce qui était encore toute d'actualité.

Au mois d'avril 1701, la ville donna des fêtes et des illuminations en l'honneur du duc d'Anjou et de ses frères, les ducs de Bourgogne et de Berry, qui revenaient de Savoie. Le 9, les princes furent conduits au spectacle et assistèrent à la représentation de *Phaéton*. Le 10, on joua l'*Europe galante*, avec un prologue dont le sujet était l'union de la France et de l'Espagne ; cet ouvrage fit tant de plaisir qu'on le rejoua le lendemain (3).

Des troupes d'acteurs italiens passaient souvent à Lyon depuis le jour où Henri IV en avait fait venir pour les fêtes de son mariage avec Marie de Médicis. Le 13 juillet 1703, une troupe italienne, installée dans la salle de l'opéra de Bellecour, donna *La vengeance de Colombine ou Arlequin beau-frère du grand Turc*, avec la parodie de l'opéra de *Tancrède* (4).

---

(1) *Didon*, tragédie en musique, Lyon. Thomas Amaulry, 1690 (Catalogue de la bibliothèque Coste, par Aimé Vingtrinier, 2 vol. in-8).

(2) Lyon, chez Roux. 1699, (répertoire lyonnais. fonds Coste).

(3) V. Clerjon, *Hist. de Lyon*, t. VI, p. 249.

(4) *Recherches sur les théâtres*, t, III, p. 197.

Digitized by Google

Le goût de nos voisins avait déjà chez nous des imitateurs et la farce italienne se montrait sur nos théâtres depuis les scènes bouffonnes que Molière avait intercalées dans quelques-unes de ses comédies : c'est ainsi que les comédiens du duc de Lorraine représentèrent à Lyon, en 1704, *Le mari sans femme ou don Brusquin Dalvarade*, comédie en cinq actes, ornée de musique, danses et intermèdes, par Montfleury (1). La salle Bellecour servit encore à la représentation de quelques-unes des pièces de l'avocat Barbier, dont le recueil était fort curieux : la troupe du sieur Dominique y donna, pour la première fois, le 18 août 1710, l'*Heureux naufragé*, et, le 4 octobre suivant, les *Soirées d'été* (2).

Mais, à cette époque, Bellecour n'était pas un endroit central ; en hiver surtout, les spectateurs qui allaient à pied étaient obligés, après la représentation, de traverser pour rentrer chez eux des rues tortueuses et mal éclairées. L'Opéra fut transféré dans la rue Saint-Jean, à côté de l'hôtel du Gouvernement.

Dès le 9 février 1707, Barbier fit jouer dans ce local les *Eaux de mille fleurs*, comédie-ballet. Le goût de la province était encore pour longtemps enchaîné aux rives du Tendre. On s'étonne, lorsqu'on relit le *Mercure galant* qui se publiait à lyon, de voir combien on raffolait, à la fin du XVIIe siècle, des fadaises qui s'imprimaient dans ce recueil. La mythologie, les bergers et les bergères du temps de l'*Astrée* avaient repris une nouvelle jeunesse parmi le beau monde. La recherche des énigmes proposées par le *Mercure* était devenue la grande occupation

---

1 Lyon, Langlois, 1884 fonds Coste.

2 *Recherches sur les théâtres*, t. II, 496, et III, 168. — Répert. lyonnais, Coste.

Digitized by Google

des femmes d'esprit. On écrivait au rédacteur de ce journal :

« Vous avez tellement rendu à la mode le *Genre énigmatique*, qu'on s'en sert à tout. Si un galant veut faire une déclaration à une belle, il ne saurait s'empêcher d'employer ce style dans son madrigal ; et s'il la veut consoler de quelque perte, la violence de sa passion ne l'engage pas plus fortement à lui dire quelques mots de sa peine en la consolant, que la mode ne le pousse à lui en parler en énigme (1). »

Un autre correspondant, non moins enthousiaste, exprimait en ces termes son sentiment :

« Vous ne sauriez croire combien la lecture de ce livre a dérouillé et dérouille tous les jours d'esprits dans les provinces. *On se raffine insensiblement le goût* en examinant les beautés des pièces choisies que l'on y trouve ; et *les esprits se subtilisent* par les divers tours qu'ils sont obligés de se donner pour trouver le mot de l'énigme (2).

On voit, d'après ces extraits, que les épigrammes de Molière n'avaient pas seulement un intérêt rétrospectif et qu'ils s'attaquaient à des ridicules encore vivants.

D'ailleurs, pour revenir à l'avocat Barbier, il est juste de dire qu'en homme d'esprit qu'il était, il ne s'enfermait pas dans le genre maniéré et qu'il écrivait en auteur fantaisiste, en amateur, plutôt qu'en homme du métier, n'écoutant que sa verve. Nous en trouvons la preuve dans sa comédie de l'*Opéra interrompu*, qui fut jouée en juillet 1707, par les comédiens italiens privilégiés du duc de Villeroy. L'Académie Royale de musique représenta aussi, dans la salle du Gouvernement, le 8 février 1708, la *Fausse*

(1) *L'Extraordinaire du Mercure Galant*, imprimé à Lyon, chez Thomas Amaulry, rue Mercière, T. I, lettre X. — (2) Id. T. I, lettre XXX.

Digitized by Google

alarme de l'Opéra, comédie d'un M. Abeille, et en 1712, *La Promenade des Terreaux à Lyon*, sorte de comédie-revue en trois actes et en prose, composée par Dominique dont le vrai nom était Pierre-François Biancollelli (1).

Le nouveau local était lui-même assez défectueux; l'espace y était trop étroit. Le procureur général de la ville, Prost de Grange-Blanche, apportant ses lettres au consulat, énuméra les avantages d'un spectacle public « qui attire les étrangers, occupe honorablement la jeunesse, délasse les gens d'affaires et augmente les revenus de cette communauté par une plus grande consommation de denrées et marchandises. » Il fit valoir surtout la volonté du maréchal de Villeroy, qui voulait avoir ses comédiens ordinaires dans sa vice-royauté, quand il lui plairait d'y tenir sa cour. Le consulat, sous l'empire de ces hautes influences, eut l'idée, en 1709, de faire construire la salle de spectacle près du port de la Feuillée et d'en remettre gratuitement l'usage au directeur (2). Cependant, il finit par s'arrêter encore à une combinaison provisoire.

Par une délibération du 23 mars 1713, il autorisa la démolition d'une maison contiguë à l'hôtel du Gouvernement, pour l'agrandissement de la salle d'Opéra, et les travaux furent adjugés à un sieur François Cotte, moyennant le prix de 13,200 livres (3). Ce fut dans cette salle

---

(1) Répert. Lyonnais (fonds Coste).
(2) Clerjon, *Hist de Lyon*, loc. citat.
(3) Un acte de vente de l'hôtel du Gouvernement porte ce qui suit : « Le dit feu seigneur maréchal de Villeroy ne fit l'acquisition de la maison de la dite dame Pramiral que pour la commodité du public et *servir à l'agrandissement de la salle des spectacles qui était dans ledit hôtel du Gouvernement*, ainsi qu'il a été reconnu par la délibération consulaire du 23 mars 1713, en exécution de laquelle ladite maison fut démolie et toutes les constructions nécessaires faites pour augmenter l'étendue de la salle qui a été depuis incendiée par l'imprudence de acteurs. » (*Revue du Lyonnais*, 4e série, t. V, Janvier 187[illegible], p. 52 et 53) — *Tablettes Chronologiques*, par M. Péricaud.

Digitized by Google

ainsi aménagée que fut jouée, en 1722, une tragédie d'*Œdîpe*, due, suivant toutes vraisemblances, au père Folard, professeur au collége de la Trinité et membre de l'Académie de Lyon, qui composa vers le même temps plusieurs ouvrages dramatiques (1). Ce fut là aussi qu'au mois d'avril 1720, la duchesse de Modène, fille du Régent, étant venu passer quelques jours à Lyon, fut conduite au spectacle par l'archevêque Monseigneur de Rochebonne, qui faisait à cette princesse les honneurs de la ville (2). Ce détail prouve bien qu'au commencement du XVIIIe siècle et au contact d'une cour licencieuse, l'Eglise elle même s'était départie du rigorisme qu'elle avait montré sous le dernier règne à l'égard de Molière et des gens de théâtre.

La salle de l'Opéra fut incendiée, le 8 juin 1722, par l'imprudence des comédiens italiens qui y avaient laissé du feu après le spectacle ; elle n'en fut pas quitte pour une « fausse alarme » et fut entièrement brûlée, si bien qu'au mois d'août de l'année suivante, il se produisit un éboulement dans la voûte des écuries du Gouvernement, qui se trouvaient au dessous. Toutefois, le théâtre fut relevé aussitôt. Legay et mademoiselle Desmarets, qui, depuis 1716, étaient chargés ensemble de la direction du théâtre, reçurent du consulat une somme de 800 livres à titre d'indemnité pour la perte du matériel (3); et, le 5 novembre 1723, une troupe de comédiens italiens s'y installa pour une série de dix représentations (4).

---

(1) Folard (François Melchior), jésuite, né à Avignon le 5 Octobre 1685, mort à Lyon le 19 février 1739. — Répert. Lyonais.

(2) *Rev. du Lyonnais*, 2e série, t. II, *Petite chronique lyonnaise du XVIIIe siècle* par M. Morel de Voleine, tirée de la correspondance d'un magistrat avec un gentilhomme du Beaujolais. — Mgr de Rochebonne mourut en 1740.

(3) *Tablettes chron.* par M. Péricaud,

(4) *Petite chronique Lyonnaise* eod. loc. p. 186.— (4) eod. loc.

Digitized by Google

Des réjouissances extraordinaires eurent lieu en septembre 1725 pour le mariage du roi, et, quatre ans après, à l'occasion de la naissance du Dauphin, dont la nourrice était de Lyon (1). Ces fêtes qui attirèrent des étrangers eurent sans doute un écho sur notre scène ; mais le spectacle était surtout au dehors. C'était le temps des feux d'artifice sur l'eau et des illuminations ; dans le grand monde, on étalait les splendeurs de la pyrotechnie comme une mode et un luxe de bon ton ; dans le peuple qui est toujours passionné pour les fêtes, on en délirait. La ville fit alors des profusions de fusées et des excès de lampions.

Le Jubilé de 1727 succéda aux réjouissances nationales. Le théâtre fut fermé rigoureusement pendant toute la durée de ce deuil religieux, et mademoiselle Desmarets, devenue seule directrice du spectacle, reçut, à ce titre, du consulat une indemnité de cinq mille livres (2).

L'année suivante, les représentations reprirent leur cours ; mais la salle du Gouvernement redevint, une seconde fois, la proie des flammes. Le consulat crut devoir choisir un autre local.

On comprend qu'au milieu de tant d'épreuves, notre scène ne pouvait avoir dans ce temps-là ni le confortable ni les artistes distingués qu'elle posséda plus tard. Comédiens et directeurs vivaient au jour le jour ; c'est avec des prodiges de courage qu'ils parvenaient à soutenir leur entreprise, la subvention était dérisoire et la générosité de quelques amateurs ne produisait que des sommes relativement minimes. Il est curieux de connaitre l'impression qu'une femme du monde avait gardée

(1) *Petite chronique lyonnaise*, eod. loco p. 362.
(2) *Petite chronique lyonnaise*, eod. loc., p. 186. — eod. loco.

Digitized by Google

d'une soirée passée, vers cette époque, au théâtre de Lyon :

« Nous fûmes toute une bande à l'Opéra, dit Mme du Noyer, et nous y arrivâmes fort à propos pour aider à ces pauvres gens à en payer les frais, car la foule n'y est pas ordinairement fort grande. Mais aussi qu'est-ce que c'est que cet opéra ? On jouait *Bellérophon*, et Bacchus et Pan parurent, chacun un manche à balai à la main. Les machines montraient la corde, les habits des acteurs étaient des plus crasseux et l'orchestre répondait parfaitement à la magnificence du théâtre (1).

Malgré le ton d'ironie dédaigneuse avec lequel l'auteur des *Lettres historiques et galantes* s'exprime sur une *scène de province*, il est façile de démêler dans cette appréciation la part de la vérité.

Emmanuel VINGTRINIER.

(5) Mme du Noyer, *Lettres historiques et galantes*, 1741, T. II, p. 196.

Digitized by Google

JOURNAL

DES

NOUVELLES DE PARIS

de 1734 à 1738.

(Suite)

M. le duc de Charos, qui était présent, fut fort surpris de sa démonstration et ne put s'empêcher de demander au roi quel était l'objet du si grand intérêt qu'il paraissait prendre à Mademoiselle Durocher.

— « Comment, dit le roi, savez-vous bien que c'est le sujet de mon royaume qui m'aime le plus et à qui j'ai le plus d'obligation. »

— M. le duc de Charos redoublant d'étonnement :

— « Je ne connais pas, sire, l'espèce d'obligation que vous pouvez avoir à Mademoiselle Durocher. »

— « Je vais vous l'apprendre » dit le roi, et pour lors il lui conta qu'à sa convalescence et à la naissance du dauphin, elle avait fêté à sa façon par une plus grande libéralité avec le public.

Digitized by Google

M. le duc de Charos de baisser les yeux, mais de sourire politiquement, malgré sa dévotion.

Le prince de Modène est parti pour l'Angleterre et madame son épouse est au couvent: on fait une mauvaise plaisanterie à son sujet que je vous rends comme on me l'a donnée. Comme elle n'a pu obtenir une pension de son frère qu'elle sollicite depuis son arrivée, on suppose qu'elle n'a pas d'autre moyen de l'avoir que d'entrer à l'Opéra, parceque pour lors M. le duc d'Orléans qui en donne à tous les sujets nouveaux qui se présentent pour y entrer pour leur fermer cette porte de l'Enfer, n'exceptera pas sa sœur de cette règle générale et qu'elle obtiendra par là ce qu'elle désire.

Le spectacle en est toujours aux *Filles de Thalie.*

L'on va donner la semaine prochaine un ballet de Rameau que Mademoiselle Salé honorera de sa présence. Vous savez qu'elle s'est enfin rendue: on a traité cette réconciliation avec autant de peine et d'intrigues que la paix d'Utrecht.

Les articles ont été enfin signés et on lui a passé toutes ses prétentions en faveur de la disette de bons sujets et de la retraite absolue de la Camargo. Vous trouverez dans le paquet la comédie du *Mariage par lettre de change* (1) avec les remontrances de la Raison qui a été faite au sujet de la brouillerie du Parlement et des avocats.

... 1735.

On n'a pas encore reçu la nouvelle du passage du Rhin, que l'on attend tous les jours.

---

(1) Comédie en un acte de Poirson fils, avec divertissements de Grandval. M. d'Alençon avait fait jouer une comédie sur le même titre en 1723, aux Italiens: elle n'a pas été imprimée.

Digitized by Google

On a jugé au Parlement, ces jours passés, l'affaire du curé de la Magdeleine au faubourg Saint-Honoré, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, et les sollicitations de ses paroissiens n'ont pas été inutiles, le curé ayant été conservé dans son bénéfice. Jamais il n'y a eu tant de joye pour un procès gagné que pour celui-cy. Mille poissardes remplissaient la grande salle de cris et d'acclamations dont elles accompagnaient les timbales et les trompettes qu'elles avaient à leur tête. Au sortir du Palais, elles furent donner une sérénade à M. le premier président et allèrent en triomphe dans la cour de l'archevêque apprendre à ce prélat, toujours les timbales et les trompettes à leur tête, la victoire qu'elles venaient de remporter et lui demandèrent la permission de faire chanter un *Te Deum*, qui fut exécuté avec toute la pompe digne du zèle de ces bonnes femmes et qui a été accompagné de feux d'artifice, de boîtes et de toutes les démonstrations que la joie la plus vive peut inspirer.

On a donné hier à l'Opéra les *Filles de Thalie* (1) de Mouret qui promettent le même plaisir à la reprise qu'elles donnèrent dans leur nouveauté. La Comédie Italienne a imaginé, pour se procurer des spectateurs, de faire paraître dans une pièce que Romagnezi a composée exprès, sous le titre de *Conte de fée*, un géant qui a 7 pieds 5 pouces (2), et qui, par la singularité du spectacle, leur attire tout Paris, à côté d'un nain de trois pieds de hauteur. On donnera la semaine prochaine à la Comédie Française la tragédie d'*Abensaïd* de l'abbé Le Blanc. Je vous envoie une parodie du *Pas de six* de M. de Pont de Vesle(3) qui est singulier, par la difficulté de son exécution.

---

(1) Opéra-ballet de de la Font et Mouret, joué en 1714.
(2) Le géant était représenté par un Irlandais haut de 6 pieds 8 pouces 8 lignes, pesant 450 livres.
(3) Le célèbre ami de Mme du Deffand.

Digitized by Google

Vous avez su sans doute la mort de la jeune Madame de l'Aigle ; elle était veuve de M. le Féron (1), conseiller d'Etat et aimait le comte de l'Aigle, du vivant de M. son mari qui eut la bonté de se laisser mourir l'année dernière, pour laisser à sa femme la liberté, trois mois après, d'épouser le comte. Voici son épitaphe :

Cy-git du dieu d'Amour une triste victime,
Jeune, tendre, elle aima, ce fut là tout son crime ;
Par sa raison, son cœur fut longtemps combattu,
Mais l'Amour l'arracha des bras de la Vertu;
Elle ne connut plus de dieu que sa faiblesse.
La mort est aujourd'hui le prix de sa tendresse.
Vous, témoins de son sort, jeunes cœurs vertueux,
Fuyez d'un dieu charmant les traits trop dangereux.

23 Décembre 1735.

Il est temps de renouveler un plaisir en renouvelant un commerce qu'une longue absence avait interrompu. Commençons par les spectacles. L'Opéra est toujours à peu près dans le même état que je l'avais laissé, et il ne paraît pas avoir fait aucune acquisition de remarque. J'ai seulement trouvé un grand changement en bien dans la voix de Geliot, ses cadences sont adoucies ; il ne chante plus ni du nez, ni de la gorge. La sœur de la fille aînée de Mariette a fait aussi des progrès étonnants ; elle réunit le feu de Mariette, la grâce de la Salé et la légèreté de Camargo ; elle est faite à dessiner et son visage se débarbouille tous les jours. On assure même que le prince de

(1) Marie-Anne Petit de Villeneuve, veuve le 31 octobre 1734 du maître des requêtes Maximillen le Féron, remariée en 1735 à Gabriel des Acres, marquis de l'Aigle, maréchal de camp, morte six semaines après.

Digitized by Google

Conty la trouve assez aimable pour le consoler des infidélités de Rabon qu'il a honteusement répudiée. On y joue toujours *Persée* (1), qui se soutient très-bien en dépit des *rameauneurs* qui sont furieusement consternés de la disgrâce de *Castor* (2). On prépare *Atys* pour le 7 du mois prochain (3). Lully reprend à l'Opéra les anciens droits comme Racine et Corneille à la Comédie-Française où ont échoué presque toutes les nouveautés. *Lisymachus* (4), tragédie nouvelle de feu M. de Caux, vient d'avoir ce malheureux sort, et malgré la beauté de sa versification, elle n'a vu que cinq fois la lumière ; le peu d'intérêt qui y règne et la maladresse de l'auteur de n'avoir pas su intéresser les femmes par le cœur, qui est leur endroit sensible, a été en partie cause de son peu de succès ; ce sont les femmes qui ont aujourd'hui le sort des auteurs entre les mains, c'est à elles qu'il faut chercher à plaire ; le parterre, autrefois si souverain législateur, va rechercher ses suffrages dans les regards des premières loges. La Comédie-Française vient de faire une acquisition nouvelle dont je suis enchanté. C'est, selon moi, une actrice qui a toutes les qualités de la Lecouvreur et qui n'en a pas les défauts, la plus belle voix du monde et qui déclame si distinctement qu'on ne perd pas une seule de ses lettres, beaucoup d'âme, de noblesse et de feu; la figure n'est pas extrêmement jolie, mais elle n'est pas rebutante, et elle a un visage qui joue aussi bien que ses entrailles. Toutes les comédiennes tragiques se sont soulevées contre elle et ont formé des cabales que le public a détruites par des applau-

(1) Tragédie-Opéra de Quinault et Lully.
(2) Tragédie-Opéra de Bernard et Rameau. Les auteurs des *Anecdotes Dramatiques* disent cependant que le succès de cette pièce fut si grand que le musicien Mouret en devint fou de jalousie.
(3) Tragédie-Opéra de Quinault et Lully. A cette reprise on força l'entrée à 10 heures du matin et à midi il n'y avait plus de places.
(4) Tragédie posthume de M. de Caux, achevée par son fils.

Digitized by Google

dissements. La Balicourt (1) en est malade à la mort et Dufresne ne veut pas jouer dans les pièces où elle paraît.

Vous savez sans doute que ce comédien vient de faire un mariage illustre dans sa famille ; il n'avait des amours de Mademoiselle de Seine qu'une fille unique que M. le duc de Nevers élevait conjointement avec Mademoiselle Quinault, dont il est depuis si longtemps amoureux. Cette jeune enfant vient d'être mariée à un jeune homme de Nevers nommé de Maux à qui M. le duc de Nevers a donné la lieutenance de son bailliage pour dot et 20,000 écus comptant. La cérémonie de l'hyménée a eu lieu avec éclat il y a deux jours à Saint-Sulpice : M. le prince Charles, M. de Livry y ont été avec de magnifiques cortéges et M. de Nevers ne s'est pas contenté d'y assister et d'en faire les premiers honneurs, mais il a engagé toute sa famille à honorer cette cérémonie de leur présence.

On parle aussi beaucoup du mariage de Mademoiselle Quoniam, cette galante héroïne, avec M. de Landivizio le fils, mais on n'en a pas encore été aussi surpris que de celui de Madame Hariagues avec le précepteur de ses fils. Madame Hariagues était veuve du trésorier de M. le duc d'Orléans et jouissait de 200,000 livres de rente et par dessus tout, de la plus haute dévotion. Elle demanda à M. Rolin, le fameux Rolin, un précepteur pour ses enfants, et M. Rolin lui en donna un qu'il lui assure être un prodige de savoir et de sainteté. Il a su en effet si bien jouer le rôle de Tartuffe auprès d'elle, qu'elle l'a épousé, et l'a avantagé de 100,000 écus.

---

(1) Thérèse de Balicourt, débuta en 1727, retirée en 1738.

Digitized by Google

.... février 1736.

La cour est toujours la même, si vous en exceptez le nombre de courtisans qui a augmenté par le retour des officiers; elle n'est ni plus gaie, ni plus sérieuse. Le roi aime toujours la chasse passionnément et rien de plus. M. le Cardinal se porte aussi bien que s'il n'avait que quarante ans. Je n'ai pas trouvé S. M. si bien que quand je partis ; il me semble qu'il se fond et que ses habits rétrécissent.

Pour M. le Dauphin, il est adorable, et on ne peut rien voir en tant de si charmant pour la cour, pour l'esprit et pour la figure. On ferait un volume fort honnête de toutes les jolies choses qu'il dit, sans compter celles qu'on lui fait dire.

La grossesse de la reine est très-heureuse (1), elle paraît fort gaie et elle a sujet de l'être.

Vous savez sans doute que M. de Châtillon a été fait duc et pair (2) ; ç'a été M. le Dauphin qui lui en donna la première nouvelle, et comme il n'avait pas bien compris le mot de pair, il l'entendit comme on le prononce assez communément à Lyon, c'est-à-dire comme *père*, ce qui lui donna lieu à demander à M. de Châtillon d'où vient que le roi le faisait père et s'il n'avait jamais eu d'enfant (3) ?

M. le Cardinal a été enchanté de la distinction et de la manière avec laquelle le roi en a agi dans la nomination

---

(1) Elle accoucha le 6 mai de Marie-Félicité, dite Madame Sixième, morte en 1744. (Voir notre *Histoire de Mesdames de France*. 1 vol. in-8, Paris, Didier, 1870).

(2) Duché érigé en février 1736, pour Alexis-Madeleine Rosalie, comte de Châtillon, lieutenant-général, gouverneur du Dauphiné en 1735, mort en 1754.

(3) Le duc eut un fils qui mourut le 15 novembre 1762, ne laissant que deux filles, les duchesses d'Uzès et de la Trémouille.

Digitized by Google

de M. de Pérignan (1), son neveu, au duché de Fleury qu'il vient d'ériger en sa faveur.

S. M. a écrit de sa main à M. de Maurepas qu'il avait depuis longtemps l'intention de donner à M. le Cardinal cette marque d'amitié et qu'il le chargeait de le lui apprendre à Issy où il était. M. de Maurepas partit sur-le-champ pour porter cette nouvelle au prélat qui pleura beaucoup de joie et de reconnaissance, et s'étant rendu sur-le-champ à Versailles, auprès du roi, pour le remercier, il voulut lui prendre la main pour la baiser, mais le roi la retira et embrassa très-tendrement M. le Cardinal qui lui fit une seconde édition de larmes encore plus touchante que la première. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que tout Paris a vu cette élévation avec plaisir, et la cour sans envie et sans murmures.

M. le Cardinal en fit part sur-le-champ à l'archevêque de Paris, en l'assurant que ce qui l'avait le plus flatté dans la grâce dont S. M. venait de l'honorer, était qu'elle était venue de son mouvement et qu'il n'avait jamais témoigné au roi la moindre chose qui pût approcher du désir qu'il pût en avoir; aussi fait-on dire au roi que c'est la seule chose qu'il ait faite où il n'ait pas eu besoin de conseil.

Roy a été chargé avec le musicien Francœur de composer un opéra qui sera exécuté à Versailles dans le manége de la grande écurie, où l'on va dresser un théâtre pour l'y exécuter : on prépare aussi de grands divertissements à Paris, des feux à la ville et un *Te Deum* à Notre-Dame pour la paix ; on en a déjà fait la répétition.

(1) Jean Hercule de Rosset, marquis de Pérignan et de Rocozel, chevalier des ordres, gouverneur de Lodève, mort en 1748. Les lettres d'érection sont du mois de février 1736.

Digitized by Google

On se prépare cependant à former trois camps, comme si nous avions quelque chose à appréhender ; la maison du roi seule sera dispensée d'y aller.

Le mariage du duc de Lorraine a été célébré le dimanche gras (1) par un festin que donna M. d'Estainville, où tous les ministres étrangers et toute la cour, à l'exception de M. le Cardinal, assistèrent. Ce qu'il y a eu de singulier à ce dîner, c'est que les 130 entrées qui formèrent le premier service furent servies chaudes, ce que l'on regarda quasi comme impossible en pareille occasion ; mais une chose plus extraordinaire et qui vous surprendra davantage, c'est que M. d'Estainville *(sic)* avait envoyé les billets d'invitation pour le repas aux seigneurs qui devaient y assister, avant d'avoir fait part au roi du mariage de son maître.

Les spectacles sont toujours très-brillants, si vous en exceptez la Comédie Italienne, aussi vide de sens que de spectateurs : elle va perdre même son petit Arlequin qui s'en retourne en Italie avec sa famille, ne pouvant plus subsister à Paris.

Ils viennent cependant de donner une pièce du petit La Noue que vous avez vu jouer à la Comédie à Lyon, et que la Gautier honorait de ses bonnes grâces, la *Terreur de Mars* (2), elle est en un acte et en vers ; il y a longtemps que je n'ai rien vu de si joliment écrit. Les vers mêmes ont un caractère de nouveauté dans le tour et dans l'expression, et les portraits qu'il peint à miracle ont le même avantage.

---

(1) Le 12 février, avec l'archiduchesse Marie-Thérèse. Joseph de Choiseul, marquis de Stainville, était plénipotentiaire du duc de Lorraine en France, chevalier de la Toison-d'Or, et demeura ambassadeur de son maître devenu empereur. Son fils aîné fut créé duc et pair d'Estainville en 1759, ministre de la guerre et des affaires étrangères ; mort en 1785.

(2) Comédie en un acte, en vers libres.

Digitized by Google

Je veux vous parler d'*Alzire*, tragédie de Voltaire, qui est aujourd'hui l'objet des plaisirs et des applaudissements de tout Paris. Que de sensations agréables, de violents transports et de doux éblouissements on y éprouve (1). Le cinquième acte est le plus beau et le plus pathétique sermon sur le pardon des ennemis qu'on puisse entendre : il paraît pourtant que Voltaire a eu en vue de faire dans la pièce un contraste de la religion chrétienne avec l'idolâtrie et la loi naturelle. Alvarès est le modèle de la plus éminente vertu où notre religion puisse élever un homme : la mort de Guzman, la soumission à la Providence, et le généreux pardon qu'il accorde à sa femme et à son rival, présentent aussi la religion par son plus bel endroit : le vrai Dieu est le héros de la pièce, elle est le théâtre de la Providence et le triomphe de sa grâce.

Voltaire a fait ces quatre vers sur la Gossin qui joue le rôle d'*Alzire* :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire,
Et vous damnez, gentille Alzire,
Tous ceux que Guzman convertit.

J'ai trouvé l'Opéra en assez mauvais état, à la danse près qui est plus parfaite que jamais ; s'il était permis d'oublier Camargo, Mariette étonne tous les jours par de nombreux progrès et elle fait autant de plaisir dans le *Tambourin de la Provençale* que jamais danseuse en ait fait à l'Opéra.

---

(1) Le Franc prétendit que Voltaire lui avait volé *Alzire*, en racontant qu'il lui avait prêté son manuscrit pour avoir son avis. Voltaire au contraire soutenait que Le Franc, prévenu par un tiers de son œuvre, s'était hâté de bâtir sur son fonds. « Je ne doute pas, ajoutait-il, qu'il n'ait mieux réussi que moi, il est plus jeune et plus heureux. » La pièce eut un succès inaccoutumé : elle fut jouée vingt fois de suite et rapporta 23,610 livres.

La tragédie de Le Franc, intitulée *Zoraïde*, ne fut pas représentée

Digitized by Google

Le prince de Carignan aurait grande envie de vous débaucher Mlle Huguenot. Il m'a demandé si vous ne pensiez pas à établir un opéra à Lyon ? Je lui ai répondu que vous ne manquiez pas de bonne volonté pour cela, mais que le goût de vos concitoyens ne s'accorde pas avec le vôtre, et que pour que l'on pût entretenir un pareil spectacle à Lyon, il faudrait l'établir gratis, ou tout au moins multiplier les dimanches.

La harangue de l'abbé Séguy (1) à l'Académie française a fait ici bien du fracas ; on a arrêté l'imprimeur et le libraire qui a avoué que c'était l'abbé des Fontaines (2) qui la lui avait donnée à imprimer.

L'abbé a été décrété de prise de corps. Madame la princesse de Conti l'a pris sous sa protection et s'est déclarée, dit-on, l'auteur de ce petit ouvrage ; cela a suspendu un peu la poursuite, mais l'imprimeur et le libraire sont toujours en prison.

Cette aventure nous a fait perdre la réponse de l'abbé de Rothelin (3), qui était sous presse et qui était, pour le moins, aussi bonne ou plutôt aussi méchante que la harangue.

Le 3 mars 1736.

Une jeune fille dans l'état bourgeois, qu'on allait marier à Saint-Eustache, descend d'un fiacre avec son futur, et en montant les marches de l'église, elle fit une glis-

(1) Joseph Séguy, orateur distingué (1689-1761), reçu à l'Académie le 25 mars 1736, prédicateur du roi.

(2) Directeur du *Journal des Savants*, célèbre par ses querelles avec Voltaire.

(3) Charles d'Orléans (1691-1744), descendant d'un fils naturel de François d'Orléans (mort en 1548), il remplit diverses missions diplomatiques, puis s'occupa de numismatique : reçu à l'Académie française en 1728, à celle des Inscriptions en 1731. Il refusa constamment la dignité épiscopale pour se consacrer à ses études.

Digitized by Google

sade qui la fit tomber sur le perron : cette chute, qui ne fut peut-être pas d'un bon augure pour le mari, lui déplut à tel point que l'ayant relevée et voyant qu'un bel habit de damas blanc qu'il lui avait donné était perdu entièrement, il lui donna une paire de soufflets en lui disant : « Voyez la petite salope, on lui fera faire des habits pour les mettre en cet état. » La fille, prudemment, au lieu d'entrer dans l'Eglise, rentra dans le carrosse, et quoi qu'aient pu faire le père et la mère pour excuser la cruauté de son futur, elle a renoncé à un mariage dont le début lui promettait de si belles choses.

Voici encore une petite scène passée dans l'église, dont le dénouement n'est point agréable aux acteurs principaux

Madame de Vavray, femme du maître des requêtes (1), fille de M. Hatte, fermier général, et qui, quoique très-sage dans le fond, a malheureusement pour elle une de ces physionomies qui disent : « c'en est une », était dimanche passé à la dernière messe des Jacobins. Comme elle parlait avec aussi peu de décence qu'en a sa physionomie, le père qui a soin de veiller pour que tout se passe dans le respect dû aux autels, la prenant pour une de nos sœurs, lui fit une remontrance proportionnée à l'idée qu'il en avait. Madame de Vavray la reçut dans le même goût, et le Jacobin, n'étant pas satisfait, envoya un exempt qui ne la traita pas mieux que le bon père avait fait. M. Caze le fils, jeune conseiller au Parlement, prit galamment le parti de la dame et parla à l'exempt avec une indécence indigne d'un magistrat; mais il fallut cependant céder et l'exempt obligea Madame de Vavray

(1) Louis Alexandre Girardin de Vauvré, conseiller au parlement puis maître des requêtes en 1724.

Digitized by Google

de sortir, la prenant toujours pour une catin, dont il ne fut désabusé que lorsqu'il la vit entrer dans un équipage drapé, et on dit même que pour lors l'exempt lui fit des excuses, à peu près semblables à celles de la comédie où Pasquin dit: « Je vous demande pardon des coups de bâton que je vous ai donnés ».

Enfin la catastrophe de ceci a été que M. Caze a reçu ordre de se défaire de sa charge, malgré les sollicitations et le crédit que l'on a employé pour détourner ce coup.

La sœur de l'héroïne de cette histoire vient d'épouser M. Raquier, conseiller au Parlement : ce mariage s'est fait aussi d'une façon assez singulière.

Son père vint la prendre dans un couvent dont elle n'était point sortie depuis l'âge de 7 ans. Il la mena souper chez un de ses amis, et au sortir du souper, il lui dit qu'il l'avait mariée et qu'elle allait épouser ; son prétendu avait aussi soupé d'un autre côté, et en sortant de table il dit qu'il allait se marier : on crut qu'il plaisantait, mais la chose se vérifia le lendemain : les deux époux eurent leurs premières entrevues à l'Eglise : celui de Madame de Vavray avait été fait dans le même goût : la raison de ce mystère vient de ce qu'on a voulu cacher le mariage à la mère de la jeune fille qui est séparée de son mari (1).

(A suivre).

---

(1) Madame Hatte était des plus galantes : son mari avait dû se séparer d'elle, mais se consolait largement de ses infortunes conjugales.

Digitized by Google

ÉTUDE HISTORIQUE

LITTÉRAIRE ET GÉOGRAPHIQUE

SUR UN ANCIEN POÈME CHINOIS

Dans cette situation, auprès du *Tcharing* ou lac des étoiles, le poète voit le soleil disparaître derrière le mont *Yen-tse*, rideau de neiges éternelles, placé à son extrême occident, dans la direction de l'*Hindoukouch*, chaîne de l'Himalaya. Il abreuve ses coursiers, dans les eaux du lac *Hien*, mer idéale de l'occident (peut-être Aral, Caspienne, Mer Noire), où le soleil, à son déclin, disparait dans un océan de feu. Après avoir cueilli un rameau de l'arbre *Jo*, symbole des contrées polaires, le voyageur finit par attacher son char aux branches du *Fou-sang*, emblème des pays occidentaux, et dit:

J'ai vu, même exploré les quatre points du monde,
J'ai visité le ciel et je reviens sur terre.

Dans la langue et la poésie chinoises, les nombres sont toujours présentés sous une forme symbolique et emblématique. Ce sont les deux grands principes de la nature, les trois plantes utiles, les trois végétaux nuisibles, les quatre vertus principales, les quatre régions incultes,

Digitized by Google

les cinq intonations musicales, les cinq couleurs de l'oiseau gigantesque *Foug-hoang* le *Dinornis* chinois, les six sortes d'animaux domestiques, les six arts libéraux, les sept couleurs primitives, les sept intercallations lunaires, les huit objets précieux, les huit génies, les neuf régions de l'empire à son berceau, les neuf parties du ciel, les neuf mérites célébrés dans les neuf chants de Yn etc.. Parmi les articles si variés du musée d'art et d'industrie du Palais du Commerce de Lyon, principalement dans les dessins de tissus de *Ke-Sse*, c'est à dire soie gravée, on peut étudier tous ces symboles, toutes ses figures emblématiques des poètes de la Chine.

M. d'Hervey ne décrit pas seulement la partie littéraire du *Li-sao*, mais il explique *ex-professo* tous les termes historiques, géographiques, astronomiques, mythologiques, scientifiques qui se rencontrent sur son passage. A propos de *Jo-mou*, ou arbre *Jo*, il rapporte une explication fournie par *Kiu-ymen* lui même, dans un autre poème intitulé: *Les demandes du ciel*, où il est dit: « Ce végétal, dont les fleurs rouges éclairent la terre, au temps où le soleil ne se montre pas, croît dans la région qui produit l'arbre *Kien*, au nord du *Jo-shwé*, ou rivière de l'arbre *Jo*, cours d'eau mentionné dans le *Shou-King*, ou lion des arbres, un des plus anciens monuments de la littérature chinoise ». On présume que cette rivière existe, en effet, au nord-ouest de la province du *Shen-li*, près de la ville départementale de *Kan tcheou*; c'est un des affluents du fleuve jaune, et son nom est réellement *Jo-Shwi*,

Quant au *Fou-sang*, où s'arrête le poète, n'est-il pas singulier qu'il termine là sa course, après avoir visité les quatre parties du monde? N'est-il pas surprenant que ce soit sur ce point, *Finis Orbis*, qu'il attache ses coursiers, avant de s'élancer vers les espaces célestes? Or, il est à

Digitized by Google

noter que le *Shan-haï-King*, livre des montagnes et des mers, ouvrage dont la haute antiquité est incontestée, dit « que le soleil se lève dans une vallée lumineuse, derrière les arbres, appelés *Fou sang* ». *Kiu-ywen* désigne aussi « un pays appelé *Fou-sang*, comme étant situé le plus à l'orient de l'univers ». L'histoire rapporte encore que deux siècles et demi après l'apparition du *Li-sao*, dès l'aurore de l'empire romain, des bonzes de Samarcande avaient connaissance du pays de *Fou-sang*. Il est certain que, longtemps avant le XVe siècle, les ouvrages de l'historien *Li-yen* et de l'encyclopédiste *Ma-twan-lin* avaient désigné le *Fou-sang*, comme le pays où le soleil se lève, par rapport au Japon, ce dernier appelé aussi *Fou-sang*, probablement par similitude de direction.

A la fin du dernier siècle, un mémoire du savant auteur de *l'Histoire des Huns* et du Dictionnaire Français-Chinois, de Guignes, annonçait à l'Europe étonnée que, près de 1,000 ans avant le voyage de Christophe Colomb, des relations avaient existé entre la Chine et l'Amérique, cette dernière contrée désignée sous le nom de *Fou-sang* à cause d'un arbre ainsi nommé qui s'y trouvait.

On remarquera, à cet égard, que, dans toutes les œuvres littéraires que nous avons citées, l'Amérique, pays de l'extrême occident, est considéré comme le plus à l'orient de la Chine, à cause de la direction que l'on prenait pour s'y rendre. Cette thèse a été soutenue avec talent à la Société de Géographie de Lyon, par l'éminent président de la Société littéraire de la même ville, M. Emile Guimet, qui est allé représenter nos industries et notre commerce à l'Exposition universelle de Philadelphie, et qui va probablement continuer ses recherches littéraires, scientifiques, industrielles et commerciales sur le véritable pays du *Fou-sang*, en explorant l'Amérique, le Japon et la Chine. On ne peut

Digitized by Google

néanmoins s'empêcher de déplorer le génie envahisseur et destructeur des nations occidentales, qui s'implantent partout et anéantissent tout après elles. Que n'aurions-nous pas appris des anciens rapports de la Chine avec l'Amérique, si les historiens Mexicains et Péruviens avaient eu le temps de nous transmettre leurs origines?

Je dirai peu de chose du langage figuré du *Li-sao*, dont la traduction littérale est impossible, car le génie littéraire chinois a pour trait caractéristique de laisser régner un certain vague obscur, en quelque sorte impénétrable, que l'esprit du lecteur, faiblement éclairé par des tableaux esquissés à peine doit chercher à percer. En veut-on un exemple?

Le titre du *Li-sao* signifie Chants de lamentations; mais, dans le langage figuré du poème, les *Li-sao* ou plantes de *Li* sont des végétaux aromatiques, parfumés, emblèmes de toutes les vertus, ornements des sages, tandis que les herbes de mauvaise qualité, à odeurs fétides et repoussantes, les *Tsé*, les *Tou* et la *Tché*, servent à symboliser les défauts et les vices des flatteurs et des courtisans éhontés, qui remplissent les palais.

Cette allusion est d'autant plus sensible, en lisant le *Li-Sao*, que le poète en fait un usage presque continuel, en souvenir de sa propre histoire, dont il fait la description figurée. A propos des princes de l'Antiquité, qui atteignirent la perfection par excellence, il dit : « Que tous les parfums, c'est à dire tous les sages furent avec eux : c'étaient *Yu Tang* et *Wen-Wang*, les deux premiers, glorieux fondateurs des dynasties *Hia* et *Shang* (2.205 à 1766, A. E.), et le troisième, fils de *Wou-Wang*, fondateur de celle des *Tchéou* (1.122, A. E.), qui tous trois, surent attirer auprès d'eux les philosophes, les sages, les lettrés, les hommes les plus éminents de leur temps. »

Digitized by Google

D'autre part, le poète fait allusion à la robe sans ceinture de l'empereur *Kie* et au sel et à la saumure du tyran *Shéou*, ces deux derniers, rejetons corrompus des dynasties *Hia* et *Shang*, dont les vices et les crimes amenèrent la destruction de leurs familles. Le premier, sans ceinture, ne pouvait nécessairement posséder le fruit, appelé *Kiony*, qui donne l'immortalité ; le second, non content de condamner aux plus cruels supplices les vertueux dignitaires, qui s'opposaient à ses exactions, avait ordonné que leur chair, conservée dans la saumure, serait servie à ceux qui seraient tentés de les imiter. Hélas ! les courtisans et les flatteurs n'ont pas toujours habité les palais ! Les places publiques d'Athènes et de Rome ont aussi possédé les leurs ; si les rois en ont eu, les peuples n'en ont pas moins parfois !

Dans le poème du *Li-Sao*, les allusions, les antithèses, les allégories, les métaphores s'enlacent, se multiplient et se croisent, en tous sens. C'est un dédale inextricable, pour tout autre qu'un fort lettré. Dans une strophe, le poète dit, à peu près, en ces termes ;

Je garde ma pureté, pour mourir dans la droiture ;
Assurément, c'est ce que les anciens sages eussent estimé.

La langue française ne se prête pas à l'interprétation du style concis et allégorique de ce texte. On dirait plutôt du latin :

Custodiens (meam) limpidam albedinem, moriæ justus ;
Quod certe ab antiquis sanctis æstimatum (fuis).

Dans un autre passage, M. d'Hervey traduit le terme *shen* par notre mot, humanité, d'après la synonymie d'une glose chinoise, qui le traduit également par le sens de bonté extrême, sagesse parfaite, douceur, bienveillance.

Digitized by Google

Il renferme à lui seul l'idée d'un bon gouvernement, par excellence. Ouvrez un dictionnaire chinois, ne trouverez-vous pas, à chaque mot, des sens même opposés les uns aux autres ?

Dans une autre strophe, la LXXVII,* le poète dit :

Les Herbes *Tsuen* et *Hwi* se sont transformées en plantes *mao*.

N'est-ce pas toujours la même pensée allégorique, l'opposition des plantes parfumées à celles fétides, représentant, les premières, les hommes vertueux, et, les secondes, les gens vicieux ? n'est-ce pas la même pensée que celle de Racine:

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys était déja connu par plusieurs travaux considérables, notamment par des recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois, d'après la grande encyclopédie, intitulée : *She où shi-tong Kao*, par un exposé de la Chine devant l'Europe, œuvre consciencieuse d'un sinologue éclairé; par un recueil de textes gradués, en chinois moderne, *Kwan-hoa*, langue bien différente du chinois ancien, *Kou-wen*, à l'usage des élèves des langues orientales ; par une traduction du *Wan hion-tong-Kao*, ethnographie des peuples étrangers composée par *Ma-twan-lin*, et qui a valu dernièrement à M.d'Hervey le prix fondé par son prédécesseur, M. Stanislas Julien à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres. C'est un travail éminemment utile à l'histoire de la géographie générale, indispensable surtout à l'étude de la géographie chinoise. Aujourd'hui encore, cet infatigable sinologue est sur le point de publier *l'Histoire politique, scientifique et littérair e du peuple chinois*.

Digitized by Google

En nous faisant connaître l'ancien poème du *Li-Sao* M. le marquis d'Hervey de Saint Denys n'a pas seulement prouvé une connaissance parfaite de la langue littéraire de la Chine, mais il a rendu un véritable service à l'enseignement des usages de cette contrée, dont il a puisé les détails tant auprès de ses illustres prédécesseurs MM. Bazin et Julien que dans les gloses et commentaires des littérateurs, historiens et géographes du céleste empire, *Tien-tchao*, qui tour à tour ont apporté leur tribut explicatif à l'œuvre magistrale, imagée quoique obscure, du poète *Kvispren*. Il n'est donc pas étonnant qu'à la vue des immenses travaux de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, sur l'histoire, la géographie, l'astronomie, la mythologie, la poésie, les langues anciennes et modernes, sur l'agriculture et les sciences naturelles, M. le ministre de l'Instruction publique lui ait confié une des fonctions élémentaires les plus importantes, celle de l'enseignement du chinois au collége de France.

Je suis d'autant plus heureux de rendre ce juste hommage aux interprétations de différentes œuvres chinoises, qu'elles entrent en quelque sorte dans le cadre des travaux, moins considérables certainement, que j'ai entrepris moi-même, dans un essai de *Dictionnaire géographique Chinois Français*, dont le 1er volume vient d'être publié par le ministère de l'agriculture et du commerce. Puisse ce dernier travail offrir un même degré d'utilité !

ISIDORE HEDDE

Digitized by Google

UNE FEMME MURÉE

LÉGENDE DU CHATEAU DE GRAMONT EN BUGEY

A L'AIMABLE CHATELAINE DE GRAMONT

(Suite)

VI

FÊTE ET LIESSE

Le 21 octobre, toute la seigneurie était en fête, des baladins arrivaient en grand nombre, des tentes se dressient dans le village; on devait y voir des chiens et des singes savants, des astrologues devaient y dire la bonne aventure à tout venant. Jamais les vassaux de Gaspard n'avaient vu pareille fête, et tous criaient: Noël ! Noël ! au noble comte, à la belle comtesse, à la gente damoiselle, leurs seigneurs et maîtres.

Le même soir, déjà plusieurs gentilshommes arrivèrent de la Savoie. On devisait donc, en grande salle, de la Cour, du siége de Nice, des événements du moment; on rappelait les victoires de Philibert *tête de fer* et *père du peuple*, lorsque le sénéchal présenta un adepte de la gaie science, un troubadour de haute lignée qui demandait de réjouir la compagnie par ses chants.

Dès le premier regard qu'elle jeta sur le nouveau venu, Emma rougit, pâlit tour à tour, et devint encore

Digitized by Google

plus jolie. — O mon Roger, pensa-t-elle, rien ne peut m'étonner de toi ! mais elle se garda bien de laisser voir qu'elle l'avait reconnu.

Après le festin, qui fut joyeux, le troubadour chanta en s'accompagnant de son luth; il dit d'abord les douleurs de l'absent. « Je m'éloigne de toi, blonde Armelle, plus belle à mes yeux que la rose qui s'ouvre au souffle du zéphir; je pars, je m'éloigne et tu ignores mes sentiments. Peut-être à mon retour, ne seras-tu plus libre de disposer de ton cœur ? je pars; déjà nos voiles s'arrondissent, comme l'outr edu vieux Silène, les flots de la plaine azurée caressant les flancs de notre navire. Je pars et je charge le nuage errant, l'hirondelle voyageuse de te parler de moi; j'emporte ta douce image au fond de mon cœur, elle seule me fera vivre dans de lointains climats. »

Roger rendit ensuite les romances favorites de sa sœur, les aventures du chevalier Tristan et de sa fiancée dans les déserts de la Palestine. Toute la société applaudit avec transport. Emma ne pouvait plus dissimuler son bonheur. Gabrielle aussi était émue, jamais elle ne vit une figure plus sympathique que celle du troubadour, jamais chant plus suave n'avait retenti à ses oreilles. Le trouble d'Emma n'échappa pas à sa vue.

Le lendemain, de brillantes fanfares réveillèrent le château, une chasse avait lieu, on y voyait les seigneurs de Virieu, de Flaxieu, de Luyrieu, les comtes d'Austel, de Rochefort, de Mallivert, tous suivis de leurs écuyers, de leur meute. Cependant Emma, toute à la joie de revoir son frère, se leva de bonne heure et se rendit à la chapelle où il l'attendait.

Après la messe, le frère et la sœur entrèrent dans un bosquet, sur la terrasse:— O Mon Roger, mon frère

Digitized by Google

chéri, est-ce bien toi que je presse sur mon cœur, dit la comtesse en se jetant dans ses bras; ce moment me dédommage de toutes mes souffrances !

Roger et Emma tout au bonheur de se retrouver ensemble oubliaient le rôle que le jeune chevalier s'était imposé; on pouvait les voir, deviner leur secret. Mais la prudente Gabrielle comprit tout le danger, et les conduisit dans son appartement. Roger connaissait trop l'aimable fille par les éloges qui retentissaient partout sur ses vertus pour ne pas lui exprimer toutes ses sympathies, toute sa reconnaissance.

— Vous êtes l'ange gardien de mon Emma, lui dit-il, c'est à vous que je dois le bonheur de la revoir, vous avez soutenu cette fleur languissante, vous lui avez donné une sève nouvelle; elle et moi vous en bénirons à jamais.

— Je suis heureuse aussi de vous connaître, répondit Gabrielle; que de fois avec mon amie avons-nous parlé de vous, de vos vertus; mais au nom du ciel, seigneur Roger, soyez prudent; mon père est le plus jaloux des hommes !...

Mieux vaudrait s'exposer à sa colère, en lui apprenant que vous êtes le fils du seigneur de la Roche, que de laisser entrer dans son cœur un doute injurieux pour Emma.

Le soir approchait, déja on entendait résonner le cor des écuyers. Les dames s'occupèrent de leurs toilettes. La comtesse couverte de brocard, de dentelles de Flandre, de bijoux précieux, et Gabrielle dans tous ses atours s'avancent dans la cour d'honneur, pour le retour de la chasse ; de belles dames arrivèrent en grand nombre, les unes sur leur palefroi, d'autres dans des litières entourées de pages et de varlets.

Digitized by Google

Toutes saluèrent Emma et Gabrielle et se réunirent sur le haut perron, pour voir le retour de la chasse.

Gaspard parut entouré de ses nobles hôtes; tous saluèrent les dames, tous les regards se fixèrent sur Emma que beaucoup ne connaissaient pas encore; tous furent ravis de sa beauté; une fraîcheur inaccoutumée animait son teint, elle apparut à tous souriante et gracieuse, pleine de noblesse et de distinction ; ses cheveux blonds d'une beauté incomparable étaient en partie retenus sur sa tête avec des épingles d'or, l'autre tombait sur son cou d'albâtre en boucles soyeuses.

Guy de Montfalcon, seigneur de Flaxieu, le héros de la chasse, mit un genou en terre devant elle et lui offrit le pied du cerf, son plus beau trophée.

Emma accepta en rougissant. Les chasseurs furent incontinent revêtus de brillants costumes de cour et offrirent la main aux dames pour passer dans la salle du festin. Le beau troubadour, que toutes les dames brûlaient d'entendre, offrit la sienne à la fille du châtelain, et rarement un plus beau couple s'était vu aux fêtes de la cour.

Au milieu de la table se dressait le paon seigneurial, paré de ses plumes brillantes. Des quartiers de chevreuil apportés de la chasse se voyaient déjà préparés par des mains savantes, auprès des meilleurs poissons du Rhône et des rôtis de gibiers à plume; des vins généreux coulaient dans les coupes, et des pyramides de fruits se dressaient auprès de pâtisseries de toutes espèces.

Toute cette société aimable et polie complimenta le seigneur du lieu sur la belle ordonnance de la fête; on se réjouissait de voir Gaspard renoncer à son fatal isolement; bien des invitations furent échangées, et des projets d'alliance avec lui se formèrent en secret. Les

Digitized by Google

cris des vassaux se faisaient entendre jusque dans la salle du festin, et jamais le vieux manoir n'avait eu plus joyeuse animation.

Cependant rentré dans la salle d'honneur, on presse le troubadour de se faire entendre, on redemande les ballades de la veille, et d'autres encore; on applaudit avec enthousiasme. Bientôt d'autres voix se mêlent à la sienne, Gabrielle chante aussi, et la fête suit son cours, brillante, animée; à la musique succède la danse, le vainqueur de la chasse offrit la main à la comtesse.

Gaspard ne reparaît plus, Emma est si heureuse de voir et d'admirer son frère qu'elle ne remarque point son absence ; Gabrielle seule s'inquiète, elle regarde Emma avec sollicitude. Dans ce moment, tous les deux exécutaient une danse difficile, nouvellement importée d'Allemagne, et l'on faisait cercle autour d'eux, pour admirer leurs grâces modestes et pleines de dignité.

Emma les admirait aussi et une douce gaieté animait ses yeux pour la première fois. L'espoir d'un meilleur avenir se levait comme une aurore dans son âme. Son époux si heureux de ses espérances maternelles deviendrait de plus en plus doux, plus aimable; elle obtiendrait sa réconciliation avec son père; peut-être oserait-elle lui présenter l'aimable troubadour sous son vrai nom, peut-être pourrait-elle unir Roger et Gabrielle si bien faits pour s'aimer, être heureux l'un par l'autre, et Emma attendrie à cette pensée regardait avec complaisance les deux personnes qu'elle aimait le plus sur la terre.

Le signal est donné et des danses tour à tour graves, sérieuses et folâtres se succédaient. Gaspard fatigué de tant de bruit, s'était retiré sans qu'on s'en fût aperçu ; Gabrielle se livre aussi avec entrain à un exercice qu'elle aime; toute fois elle veille avec soin sur Emma, s'empare de

Digitized by Google

Roger afin qu'il ne donne aucun soupçon par son assiduité auprès d'elle. Elle promet au troubadour que le lendemain il pourra faire librement, chez elle, ses adieux à sa sœur.

VII

MEURTRE ET TRAHISON

Pendant que le bal se prolongeait, que la joie régnait au manoir, une infernale jalousie dévorait le cœur du châtelain. Jamais Emma ne lui avait parue plus belle. Fier et heureux des félicitations qu'il avait reçues de toutes parts, Gaspard se promettait d'adoucir son humeur, et de rendre enfin sa femme heureuse. Il comprenait que, faible, délicate et sensible, elle aurait besoin de grands ménagements pour arriver à l'accomplissement de sa tâche maternelle, lorsque tout à coup, il surprit, entre la comtesse émue et le troubadour, un regard qui bouleversa tout son être. Il réfléchit alors qu'il ne l'avait jamais vue si gaie que depuis l'arrivée de cet étranger; la rage succédait au doute dans son cœur, et s'approchant d'elle il lui demanda:

— Savez-vous, madame, quel est ce jeune homme dont les chants paraissent vous émouvoir si vivement ?

— Non, dit-elle bien bas.

— Est-il connu à la cour de Savoie?

— Je l'ignore, répondit simplement la comtesse.

Et Gaspard s'éloigna.

Souffrante et fatiguée de la fête, Emma entra un moment dans son appartement; hélas ! la trahison l'y guettait.

Un obscur archer s'était trouvé sur la terrasse au moment de la première entrevue du frère et de la sœur. Vil

Digitized by Google

et ambitieux, il espéra obtenir une récompense de ses rapports audacieux; il suivit donc le troubadour pas à pas pendant la chasse, le vit entrer avec la comtesse dans l'appartement de Gabrielle, puis seuls de longues heures dans la salle d'honneur avec Emma. Gaspard trouva Simon, l'archer, à sa porte.

— Que me veux-tu ? lui dit-il, d'un air farouche.

— J'ai, répondit à voix basse le misérable, j'ai des révélations importantes à faire à votre seigneurie. Et Gaspard frémit sans rien savoir encore.

— Je regarde comme un devoir d'instruire votre seigneurie de ce que j'ai vu aujourd'hui pendant son absence.

Parle ! s'écria le châtelain.

— Méfiez-vous, monseigneur, du troubadour provençal ; je l'ai vu entrer à la chapelle, sortir avec la comtesse, la prendre dans ses bras, dans le bosquet sur la terrasse, la presser sur son cœur. Puis damoiselle Gabrielle est venue, les a conduits dans son appartement. Plus tard, ils ont passé seuls plusieurs heures dans la salle d'honneur, et avant le retour de la chasse, je les ai vus seuls encore non loin de l'escalier de la grande poterne....

Gaspard ne put en entendre davantage ; il ne se donna point le temps de réfléchir que la sage Gabrielle était dans le secret, qu'elle n'aurait pu approuver une conduite légère dans sa belle-mère, et que les liaisons coupables fuient tous témoins. Son sang bouillonnait, sa tête était en feu, il congédia Simon d'un regard. Cette âme basse et servile attendait de l'or ; il s'éloigna mécontent.

Le châtelain était en proie à un tel transport de colère qu'il eut peur de mourir sans s'être vengé.

Digitized by Google

Rappelant Simon, il lui dit de faire prévenir aussitôt la comtesse, par un écuyer, qu'il était souffrant, et qu'il l'attendait chez lui sans le moindre retard.

Le bal était plus animé que jamais, lorsque le message parvint à la comtesse qui se reposait quelques instants. Elle se releva aussitôt. Gabrielle dansait avec Roger. l'un et l'autre ne la virent pas sortir.

Pendant qu'Emma, sans défiance et sans crainte, gravissait le grand escalier, Gaspard s'entretenait avec son sénéchal.

— Siffroy, lui disait-il, je viens d'apprendre que ce troubadour provençal est un espion dangereux ; il est de devoir de le faire connaître au duc de Savoie, notre maître. Saisissez-vous de lui après la fête ; qu'on le jette dans un cachot. Vous me répondez de lui sur votre tête ! à présent, laissez-moi. »

Le sénéchal se retire consterné. Cette journée devait-elle finir ainsi ? Ce brave jeune honmme payera cher son triomphe éphémère.....

Emma entra chez le comte. La vue de cette beauté touchante redoubla la fureur du barbare.

— Approchez, Emma, femme infidèle ; vous me trahissez !

L'infortunée, à ces mots, comprend que trompé par les apparences, Gaspard la croit coupable ; elle se hâte de s'écrier : — Je suis innocente, messire ; le troubadour est Roger de Laussac, mon frère !

Hélas ! les colères de Gaspard sont des ouragans déchaînés ; il n'entend rien, ne veut rien écouter ; il s'approche de sa victime, la saisit par cette belle chevelure, objet d'admiration pour tous, il y a quelques instants à peine, et lui plonge son stylet dans le cœur.

Emma tombe comme un beau lys qu'atteint la foudre ;

Digitized by Google

son sang, qui jaillit à flot, rougit sa robe de bal ; elle rend son dernier soupir, et son âme innocente s'élève vers les cieux.

Cependant, Gaspard est épouvanté de son crime ; que deviennent désormais ses espérances d'avoir un héritier de son nom ? Il maudit sa fatale vengeance. Comment cacher cet acte odieux qui va le mettre au ban de ses pairs? Faire disparaître le corps de l'infortunée comtesse? Tout à coup, il conçoit un projet étrange ; sa volonté de fer l'approuve. Il fait venir le sénéchal !

— Ce n'est point à vous de juger votré maître. Sénéchal, la comtesse est morte de ma main; ne divulguez jamais ce secret terrible ; portons la à nous deux dans le souterrain par l'escalier dérobé de mon appartement, et faisons-la murer dans la niche du fond. Appelez les ouvriers qui ont commencé des réparations dans les cachots; tout est prêt, la pierre et la chaux. Que la porte de cet appartement se ferme pour longtemps ; plus tard, nous aviserons.

Siffroy obéit. Plongé dans une profonde douleur, il enveloppa dans un drap de lit le corps de sa maîtresse ; prit à peine le temps d'enlever de ses bras, de son cou, quelques bijoux qu'il voulait remettre à Gabrielle. Le corps fut placé dans la niche funèbre murée aussitôt, et Gaspard, perdant sa sauvage énergie, se sentant mourir, se retira dans la chambre la plus élevée du château, et se mit au lit : il avait une fièvre ardente.

EUGÉNIE D'ORGEVAL-DUBOUCHET.

(A suivre.)

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

CHATEAU DE FEUGEROLLES

ET SUR LES FAMILLES QUI L'ONT POSSÉDÉ

Par Mme la Comtesse DE CHARPIN-FEUGEROLLES,
Née SAINT-PRIEST.

In-8 de 158 pages. — Lyon, imprimerie Alfred-Louis Perrin et Marinet, 1878. — Tiré à petit nombre et non mis en vente.

Il est encore des livres qu'on aime à lire et à méditer; qui, tout imprégnés de spiritualisme, ont ce charme infini de ne réveiller aucune pensée mauvaise, aucune idée vulgaire, aucune sensation qui ne soit digne de l'âme la plus délicate et la plus pure. Il y en a peu, mais il y en a. Le livre que nous annonçons est du nombre; il fait même mieux que de ne pas détruire nos illusions, flétrir nos croyances, jeter le trouble dans les esprits. Il élève l'âme, fortifie et instruit. La pensée qui l'a fait éclore est sacrée; c'est celle de toute jeune femme qui, entrée sous le toit d'un époux, aime sa nouvelle résidence, va de chambre en chambre à la récolte des souvenirs, et cherche à connaître le passé de celui dont elle a pris le nom, pour aimer avec lui tout ce qui les entoure. Là vécut l'aïeule, ici mourut l'aieul; ici celui que j'ai épousé est né; là nous vivrons dans l'union et l'amour.

Digitized by Google

Ainsi allant, le jeune ange de la famille s'impreigne des parfums du passé, s'identifie à l'existence de ceux qui l'ont précédée et s'accoutume à aimer le doux foyer auprès duquel doit désormais couler sa vie, à porter haut et à chérir le nom qu'elle a choisi d'elle-même et qu'au pied des autels elle a consenti à porter.

Il est des êtres malheureux qui prétendent affectionner le monde entier et n'être les citoyens d'aucun pays. Il faut les plaindre, qu'attendre d'eux ? Pas de foyer, pas de peuple.

Le ressort de l'humanité est la famille, puis la patrie. Oui, tous les hommes sont frères ; oui, tous les hommes doivent être aimés et secourus ; mais il est une famille à laquelle il faut savoir avant tout se sacrifier; il est une patrie pour laquelle il faut plus particulièrement savoir mourir.

Ceux qui prétendent aimer tout le monde n'aiment personne, pas même eux-mêmes.

Madame la comtesse de Charpin n'a point échappé au sort des âmes élevées et pures ; elle a aimé d'amour sa demeure, son foyer et le nom de son mari. Fille des Saint-Priest du Dauphiné, appartenant à la ville de Lyon par deux de ses ancêtres, elle s'est sentie peu à peu devenir Forézienne de cœur et d'âme et, chaque jour, s'est plus indissolublement attachée au toit qu'elle habite, à ses vieilles tours appuyées sur de vieux rochers, aux remparts montant des fossés profonds, aux terrasses dominant un horizon immense, à cet ensemble qui fait si douce la vie: aux souvenirs du passé, aux ayeux, aux riches voisins qu'on aime, aux pauvres dont on est aimé, aux humbles maisons dont ont connait le chemin, aux souffrants que l'on soulage et qu'on va consoler.

D'aimer à vouloir connaitre, il n'y a qu'un pas.

Digitized by Google

Appuyée au bras d'un époux aussi recommandable par le savoir que par le cœur, elle s'est enfoncée résolûment dans les dédales de l'histoire locale et a retrouvé partout au tour d'elle les souvenirs de l'antiquité la plus reculée. Ici même, était un lieu de refuge et de défense pour les premiers habitants de la Gaule. Les guerriers deminus des temps préhistoriques ont certainement habité les anfractuosités de ce rocher. Les Gaulois s'en sont emparés, les Druides y ont célébré leurs mystères et y ont adoré le feu ou le soleil. Le christianisme a purifié ces souvenirs et y a vénéré saint Georges et saint Martin. La féodalité, à son tour, y a élevé un de ces manoirs belliqueux, dont la France a conservé tant de ruines, mais que l'artiste et l'archéologue peuvent étudier ici dans leur mâle beauté. Les révolutions furieuses ont respecté ces hauts remparts parce qu'ils n'ont jamais asservi les pauvres gens et que les malheureux en ont toujours su le chemin, y trouvant, à toutes les époques, appui, secours et protection. Qui n'aimerait un séjour si hospitalier et si doux ? Mais aimer ne suffit pas. Peut-on ne pas s'entretenir des êtres que l'on chérit ou qu'on admire ? L'affection délie les plumes et les langues et après avoir admiré, étudié l'objet d'une profonde admiration, tout simplement on veut conserver le souvenir des recherches qu'on a faites et des découvertes qui ont coûté tant de fatigues et de soins. Il est donc tout naturel qu'après avoir connu dans tous les détails l'histoire du château de Feugerolles, une des plus curieuses résidences de ce Forez qui a tant de souvenirs, la châtelaine, le cœur ému, ait pris la plume et de ce style élégant, élevé et abondant que les journalistes ont fait disparaître, ait écrit un livre destiné à perpétuer les péripéties d'un noble et brillant passé !

En écrivant l'histoire du vieux manoir, madame la

Digitized by Google

comtesse de Charpin-Feugerolles a rappelé aussi les vieilles familles qui l'ont habité. On voit passer sous sa plume tous les plus grands noms du Forez et plus particulièrement un nom italien, celui des Capponi, dont l'éclat le dispute à la splendeur des plus brillants. Après avoir fait à grands traits l'histoire de cette famille illustre, elle nous montre Laurent Capponi, réfugié à Lyon, y créant une maison de banque et, en s'unissant à Hélène de Gadagne, devenant tout à fait Lyonnais.

Alexandre, son fils, seigneur d'Ambérieux en Dombes, acheta des Lévis la terre de Feugerolles. Bientôt après, le château soigneusement fortifié, place forte des royalistes et tenant pour le roi Henri IV, fut assiégé et pris par les Ligueurs. Ce chapitre est un des plus importants de l'histoire du vieux château et il est plein de documents sur les événements qui ont ensanglanté le Forez, le Lyonnais et la ville de Lyon.

La dernière des Capponi de France épousa Pierre-Hector de Charpin, d'une des meilleures familles du Forez et alliée aux Rostaing, aux Damas et aux Villars.

Dès lors, la citadelle de guerre ne fut plus qu'une résidence de luxe, dont les archives conservent non des faits de bataille, mais des alliances avec les plus grandes familles de notre pays.

Javogues lui-même recula devant l'amour que les Charpin-Feugerolles avaient inspiré à la contrée. Louis-Alexandre-Jérôme de Charpin, arrière-petit-fils de Pierre-Hector et époux de Suzanne d'Albon, avait été arrêté par les agents du tribunal révolutionnaire et jeté dans les prisons de Saint-Etienne d'où il devait être conduit à Feurs, c'est-à-dire à la mort. Mais à la nouvelle de son arrestation, les citoyens de Firminy et du Cham-

Digitized by Google

bon se soulevèrent ; une manifestation, conduite par un hussard de la mort, assiégea les portes de la prison, en criant : « Rendez-nous le père du peuple. » Javogues effrayé relâcha son prisonnier et n'exigea en retour que l'argenterie du château.

Le livre se termine par le récit de la mort douloureuse d'un jeune homme de quinze ans, Alexandre de Charpin, espoir de sa famille, honneur futur du nom qu'il portait décédé en 1875.

Il va sans dire que cet ouvrage, presque intime, on l'a vu, est cependant d'un haut intérêt pour les historiens lyonnais, qui retrouveront dans ses pages attachantes des documents rares et précieux, puisés aux sources les plus sûres, dans les archives particulières, et inconnus à nos devanciers.

Nous avons dit que l'auteur, femme du monde, ne s'était pas servi du style haché et saccadé mis à la mode par les écrivains de nos jours. Comme exemple, voici une citation prise dans un épisode détaché de l'histoire des Capponi, page 78. Les Français sont à Florence :

« Tous les auteurs du temps relatent et décrivent l'étonnement réciproque que se causèrent les Français et les Florentins. Le luxe, l'élégance, la mollesse de Florence émerveillèrent et éblouirent nos rudes barons ; ils ne pouvaient se lasser d'examiner ces armures légères et admirablement travaillées que les chefs italiens revêtaient dans les jours de bataille et qui contrastaient, à un si haut point, avec les lourdes cuirasses, les brassards et les cuissards à épaisses écailles que nos aieux portaient dans les combats. Mais aussi, quel respect et quelle crainte notre artillerie inspirait aux Italiens, qui ne possédaient encore que les machines les plus primitives ; tandis que nous amenions d'audelà des monts les couleu-

Digitized by Google

vrines, les boulets de fer, les fauconneaux, tous engins nouveaux et des plus perfectionnés pour le temps. »

A travers la grâce féminine du style, ne sent-on pas frémir un patriotisme tout français ?

Voici maintenant pour le sentiment des arts, même page :

« D'autre part, tandis que l'art français en était encore aux œuvres gracieuses, mais naïves, du livre d'heures d'Anne de Bretagne, et des tryptiques qui ornent actuellement nos musées, l'Italie brillait d'un éclat non pareil; le Masaccio avait déja vécu; Ghirlandajo rendait, cette année même, le dernier soupir ; le Pérugin, Léonard de Vinci étaient dans tout l'éclat de leur gloire et Michel Ange, jeune encore, préludait à sa merveilleuse et longue carrière.

« Au reste, on le sait, les Français surent, en peu de temps, s'assimiler ces belles et charmantes prérogatives du génie de l'art, et si l'Italie s'échappa trop vite de nos mains, elle nous laissa la Renaissance et plus tard, Léonard de Vinci vint mourir dans les bras de François Ire. »

Les pages consacrées aux intrigues des grandes familles italienes révèlent la même entente du sujet de la part de l'auteur. La plume devient virile en racontant les combats, et nous regrettons vivement qu'un plus grand nombre de lecteurs ne puissent jouir comme nous du plaisir de savourer ces récits variés qui, de l'histoire d'un château forézien, font, avec tant de charmes, un brillant chapitre de l'histoire des républiques italiennes au moyen âge.

Mais nous ne sommes pas le seul à porter haut ce bijou typographique si remarquable dans sa forme, si charmant par le fond, si précieux par les documents qu'il contient. Malgré sa rareté, il a pénétré à Florence

Digitized by Google

et les journaux se sont empressés de saluer son apparition. Qu'on nous permette d'ajouter à notre esquisse une étude pleine de sympathie due à la plume d'un savant professeur. Elle fera connaître, à un autre point de vue, le mérite de l'œuvre que nous avons été si heureux de signaler à nos lecteurs.

« L'*Archivio Storico italiano*, Revue publiée à Florence par la *Reale deputazione di Storia patria*, apprécie ainsi qu'il suit, ce livre qui intéresse les annales de la république florentine autant que notre histoire locale. Nous en donnons ici la traduction :

« Parmi les familles florentines qui, après la chute de la République, émigrèrent en France et sur les bords du Rhône, la maison des Capponi fut au nombre de celles qui tinrent haut le nom de la patrie uni au leur. (*Voyez Storia della repubblica di Firenze, par Gino Capponi, tom. 3, p. 312.*) (1)

« Laurent, descendant d'un frère de Neri di Gino, fonda une banque à Lyon et fut naturalisé Français en 1554. Alexandre, son fils, ajouta aux possessions paternelles le château de Feugerolles, situé dans la province du Forez, dont la nature agréable pouvait rappeler l'image des lieux natals de sa race.

« La ligne masculine s'éteignit avec Gaspard, fils dudit Alexandre, par le mariage, arrivé en janvier 1676,

(1) « Di maggior tempo era la colonia dei Florentini sulle rive del Rodano, dove i nuovi esuli trovarono molti antichi avversari della casa Medici... che in Lione tenevano banchi e industrie fiorenti ; diedero ai loro casati desinenza franceze e vi acquistarono qualche lustro.

« Fra questi i Doni, i Valori, i Guadagni (*Gadagne*), ch'erano ricchissimi. *Il castello di Feugerolles, prima posseduto dai Capponi, passò per eredità nei conti du questo titolo.* Ne occorre dire come due famosi tribuni francezi, Mirabeau e il cardinale de Retz, fossero d'origine fiorentina. »

Digitized by Google

de Catherine-Angélique avec Pierre-Hector de Charpin, comte de Souzy. Le château passa ainsi, avec les autres biens de sa maison, dans celle des Charpin qui est au nombre des familles de l'ancienne chevalerie française, et qui l'a conservé jusqu'à nos jours.

« Les possesseurs actuels de cette antique demeure, comprenant le prix des traditions domestiques, ont cherché, par des restaurations et des embellissements exécutés avec goût, les plus délicates satisfactions de l'esprit ; car ils ont voulu perpétuer l'histoire des générations qui s'y sont succédées, en rassemblant les souvenirs épars de leurs prédécesseurs ; parce que dans les descendants s'est conservé l'amour de ce qui, en tout temps, impose le respect dû aux anciennes races dignes de l'estime et de la bénédiction des hommes.

« Tel est le sentiment dont la comtesse de Charpin-Feugerolles s'est inspirée lorsqu'elle a réuni les documents qui concernent le château. Elle s'est proposé, ainsi qu'elle le dit avec beaucoup de modestie, non de composer un livre d'érudition, mais seulement de conserver des souvenirs de famille chers et précieux pour qui sait élever son esprit ; et, des faits recueillis avec soin, elle a formé un assemblage attrayant et plein de grâce dans lequel la parole prend la couleur des sentiments les plus nobles et les plus élevés.

« Devant les yeux du lecteur passent toutes les figures qu'il plaît à l'esprit très cultivé de la narratrice de contempler avec un sentiment que personne ne pourrait taxer de vanité. Remontant aux origines les plus reculées du château, elle rappelle les traditions et les légendes des lieux qu'elle veut décrire ; mais elle s'arrête plus longuement sur l'histoire des Capponi ; elle met en relief les actes de Gino l'ancien, de Néri et de Pierre ; sans

Digitized by Google

oublier Niccolo qui, peut-être, aurait mérité quelques mots de plus. Venant à parler d'Alexandre, elle écrit, avec vivacité, un épisode des guerres religieuses de la France dans lesquelles Capponi tint le parti opposé à la Ligue. Elle rappelle les œuvres de bienfaisance par lesquelles Gaspard laissa son nom recommandé à l'affection du peuple, et consacre les dernières pages à la famille dont elle porte si honorablement le nom ; heureuse de pouvoir montrer que les tourmentes révolutionnaires ont passé sans dommage pour Feugerolles, dont les vertus de ses seigneurs ont été la sauvegarde.

« Celui qui aurait perdu de vue que ce livre n'a pas été écrit dans un esprit italien pourrait en regretter, peut-être, quelques appréciations erronées ; mais tous comprendront la pensée qui domine le récit et, se rendant compte du sentiment de dignité naturelle qui trouve des motifs de haute complaisance dans le passé si respectable de sa propre maison, tiendront cet élégant petit livre pour un exemple d'un genre d'écrit qui profite à l'histoire et sert d'excitation au bien. »

A. Gelli,
Directeur de l'*Archivio storico*.

Si dans la patrie des Médicis, du Dante et de Boccace on lit avec empressement l'œuvre de Mme la comtesse de Charpin-Feugerolles, et si on y applaudit à une étude historique si bien réussie, Lyon, qui a vu naître ce travail, lui fera le même chaleureux accueil et, par sa vive sympathie, prouvera qu'il n'a lui-même rien perdu de cet amour du beau et du bon que les Florentins lui ont apporté au moyen-âge.

Aimé Vingtrinier.

Digitized by Google

FABLES PAR L.-A. BOURGUIN

AVEC DESSINS ET VIGNETTES.

Qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur un volume de fables que publie un de nos amis, littérateur parisien. On a beau être habitant de la capitale, on n'est pas insensible aux éloges venus de la province. Les nôtres seront sincères et à coup sûr, bien méritées. Les fables de M. Bourguin sont fines, spirituelles, ingénieuses.

Le volume, dont nous nous occupons, n'est pas absolument nouveau. Il en a paru déjà plusieurs éditions, mais celle-ci est rajeunie par une foule de vignettes et de petits dessins qui en augmentent l'attrait.

L'auteur de ce livre, M. Bourguin, est un ancien magistrat, qui charme ses loisirs en publiant une série de petits volumes à l'adresse de l'enfance et de la jeunesse. Nous trouvons plus de douze petits volumes de ce genre dans la table générale des œuvres de l'auteur.

Arrivé à la vieillesse comme lui, nous dirons: Heureux les vieillards qui sèment ainsi de fleurs leurs derniers jours. Le grand âge pour eux n'a pas d'infirmités, ni de délassements ou du moins ce vieil âge en est facilement consolé. La muse est là, toujours prête à faire oublier la douleur ou l'impression pénible. On redevient jeune, on se croit capable d'être encore utile aux hommes, on se reprend à espérer et l'on se figure même retrouver quelques-uns des rayonnements, des éclairs brillants d'autrefois. De tels avantages, illusions ou réalités, ne

Digitized by Google

valent-ils pas toutes les jouissances que peuvent donner la grande fortune ou l'ambition satisfaite?

Dans cet ordre d'idées et pour faire connaître la manière de M. Bourguin, nous citerons le prologue de son cinquième livre de fables.

LE DÉCLIN DE LA VIE.

Déjà, jusqu'au sommet. j'ai gravi la colline
Et voici, devant moi, le côté qui s'incline ;
Doux soleil du printemps, bois sombres, frais ruisseaux
Grands arbres du chemin, tous pleins de nids d'oiseaux,
Souffles capricieux, dont les tièdes haleines
Courbaient et relevaient les blonds épis des plaines,
Moelleux tapis des prés, frênes, brillantes fleurs,
Flots écumants, rayons, chants, parfums et couleurs,
Mes yeux indifférents en mon âme distraite
Dans les sentiers nouveaux qu'à fouler je m'apprête
Ne vont-ils plus sur vous s'arrêter désormais ?
Deviendrais-je infidèle à tout ce que j'aimais ?
Vais-je enfin t'adorer, veau d'or, toi que naguère
Je méprisais, dieu vil des natures vulgaires ?
Non, non, gardez pour moi votre charme vainqueur,
Beautés de la nature et sentiments du cœur :
Qu'à l'aspect d'une fleur, d'un enfant, d'une femme
Toujours un chant de joie éclate dans mon âme.
Près du pauvre blessé, gisant dans ce chem n
Que je ne passe pas, sans lui tendre la main,
Que le rayon divin de ta lampe, ô Sagesse,
Eclaire doucement le soir de ma vieillesse !
Puissé-je, enfin, gardant ma foi jusqu'au tombeau,
Croire toujours au bien, croire toujours au beau.

Cette pièce nous semble belle et de nature à donner une idée bien juste du poète qui l'a écrite.

ALEXIS ROUSSET.

Digitized by Google

APERÇU SUR L'ÉPOQUE DE L'HOMME

Depuis son origine jusqu'à nous

(D'après les études de M. Tardy)

En 1871, le Congrès international d'archéologie préhistorique se transportait de Bologne, où il s'était réuni, à Ravenne, où la Municipalité avait mis à découvert, pour la circonstance, quelques vestiges de l'ancien palais du roi Théodoric.

Ce pavé, dit M. Tardy, de Bourg, auquel nous empruntons les divers matériaux de cette étude, était recouvert d'abord de 70 centimètres de débris provenant de la destruction du palais par un incendie. Au-dessus, se trouvait une couche de limon fluviatile de 30 centimètres d'épaisseur. Enfin, cette couche de limon était recouverte par un mètre de sables marins dans lesquels des coquilles marines bivalves avaient vécu. La surface de ces sables était à peine transformée en terre végétale.

Aujourd'hui, le niveau de la mer est presque au niveau du pavé en mosaïque mis à découvert pour la visite du Congrès. Il y a donc eu sur ce point une variation entre le niveau respectif des terres et des mers; mais ce fait n'est pas spécial au palais de Théodoric, il affecte tous les monuments de Ravenne, et en particulier

Digitized by Google

le Baptistère et l'église Saïnt-Vitale. Dans ces deux derniers monuments, les mosaïques permettent de fixer la fin de l'affaissement au dixième siècle environ et ses débuts après l'an 530 après Jésus-Christ.

Ce phénomène d'oscillation était-il isolé? M. Tardy ne le crut pas; et une observation de M. le capitaine Angelucci, directeur du musée d'artillerie à Turin, lui permit d'établir, dans une note publiée en 1872, que vers l'an 200, il y avait eu un maximum dans l'affaissement du sol de cette région.

Frappé de ce fait que dans la nature tous les faits conduisent à l'établissement de lois immuables, M. Tardy crut pouvoir déduire de ces deux seuls faits une loi de périodicité dont la période était de huit siècles environ. C'est la distance qui sépare le maximum d'affaissement de l'an 200, de celui du dixième siècle constaté à Ravenne. Mais les oscillations, a-t-on déja dit, depuis longtemps ont dû amener des modifications climatériques. C'est pourquoi M. Tardy, dans le tableau qui termine ses études sur l'époque quaternaire en Italie, a intercalé les phénomènes glaciaires entre les oscillations qu'il avait cru pouvoir constater à cette époque. Il avait aussi cru pouvoir dire que les diverses extinctions de grands animaux étaient liées à ces grandes oscillations. En établissant les dates de ces divers maximum d'exhaussement et d'affaissement, M. Tardy s'aperçut que les dates de chaque maximum d'affaissement précédaient d'un siècle chaque grande migration : ainsi après l'affaissement de Ravenne, on voit les Turcs et les Mongols marcher sur l'Europe; après l'affaissement de l'an 200 environ, on voit les Germains fondre sur l'empire romain.

C'était là un nouveau champ d'exploration dont les

Digitized by Google

bases furent bientôt confirmées en 1873 par les savantes discussions qui eurent lieu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (Institut de Paris) sur l'époque de l'invasion des Gaulois.

On put donc dire dès ce jour qu'il y avait une loi de migration. Reprenant alors sous de vastes aspects l'étude de l'histoire, notre compatriote y débrouilla une loi de civilisation des nations dont la nation franque, depuis ses débuts jusqu'à Robert, maire du Palais, est un des types les meilleurs comme point de départ.

Cette importante découverte exposée au Congrès d'Autun, en 1876 (Institut des provinces), donne un moyen facile de contrôler les dates diverses fournies par les auteurs sur les événements de l'antiquité et d'apprécier la nature des faits indiqués sur les monuments épigraphiques. La discussion survenue entre MM. Chabas et Le Normant à propos des éléphants de Ninive est venue cadrer d'une façon si parfaite avec les indications fournies en 1872, c'est-à-dire un an auparavant par M. Tardy, qu'on peut dire son système établi sur de solides bases. C'est pourquoi il entreprit de fixer, d'après ses vues sur l'histoire des nations, l'âge d'arrivée sur notre sol des diverses civilisations dites communément préhistoriques. Ces dates se sont trouvées tellement en désacord avec les idées admises jusqu'ici qu'il lui parut nécessaire de chercher un nouveau chronomètre naturel ne présentant pas les causes d'erreurs propres à ceux employés jusqu'à ce jour. « Mes études sur le bassin de la Saône, dit l'auteur dans une note publiée en 1877 à l'Académie de Mâcon, portèrent mon attention sur les observations archéologiques de mes confrères, MM. de Ferry et Arcelin. » Ces données avaient déjà servi à M. Arcelin pour un essai de ce genre fait par des calculs de moyennes. Grâce à la précision

Digitized by Google

des indications publiées dans le tome XII des *Annales de l'Académie de Mâcon*, M. Tardy put dresser un tableau profil de la Saône sur lequel on voit chaque civilisation commencer à un niveau bien défini qui fixe son âge d'arrivée d'une façon d'autant plus certaine que ces dates concordent avec les données fournies par la loi des migrations humaines. En outre, ces dates sont concordantes avec toutes les données de l'histoire et des monuments. Elles sont aussi en concordance avec le système chronologique le plus communément adopté pour les événements indiqués dans le texte biblique de la Vulgate.

Cet accord si parfait entre ces divers éléments prouve déjà à lui seul que tous ces éléments sont justes et que les conclusions relatives à l'âge des diverses civilisations sur notre sol sont des plus exactes.

On peut donc considérer comme certaines les dates suivantes : La première civilisation néolithique caractérisée par des silex taillés et de la poterie est arrivée sur notre sol au — 22e — vingt-deuxième siècle et demi avant Jésus-Christ. La deuxième civilisation néolithique, qui est caractérisée par la hache polie, ne paraît sur les bords de la Saône qu'au quatorzième — 14e — siècle avant J. C. La séparation de ces deux civilisations, confondues jusqu'à ce jour, est une importante découverte archéologique mise en lumière par l'étude du tableau profil de la Saône et par la loi de migration.

Enfin la civilisation du bronze arrive sur la Saône avec les invasions gauloises au 6e siècle avant J. C. et le fer antérieur à l'arrivée des Romains n'apparait qu'entre le troisième et le deuxième siècle avant J. C. apporté sans doute par le commerce.

La preuve étant ainsi faite, par l'étude archéologique

Digitized by Google

de la Saône, de la valeur des diverses lois de migration, de civilisation, de mouvement des nations, et d'oscillations, notre compatriote fut conduit à reprendre ses études géologiques et à chercher à classer les divers dépôts quaternaires qu'il avait pu discerner depuis Lyon jusqu'aux chaînes du Bugey. Cette étude pleine du plus grand intérêt est en cours de publication à la Société géologique de France dont le bulletin renferme presque tous les travaux de M. Tardy sur ces diverses questions. De cette étude sur l'époque qui s'étend entre nous et les premiers glaciers miocènes dont on vient de retrouver les traces aux environs de Belley et sur bien d'autres points, on peut déduire : 1° que le sol de nos continents est toujours en mouvement dans le sens vertical, tantôt il s'affaisse, tantôt il s'exhausse ; 2° ces mouvements peuvent être comparés aux oscillations du pendule, ils sont comme lui à peu près isochrones. A chaque mouvement d'affaissement semble correspondre une émission volcanique, ainsi qu'un avancement des glaciers, tandis que leur retrait se produit pendant l'exhaussement.

La durée de l'oscillation ayant été trouvée sensiblement isochrone pour l'époque postérieure au vingt-troisième siècle avant J. C., on peut la supposer encore égale pour quelques siècles auparavant.

C'est par ce moyen que M. Tardy arrive à fixer l'âge des alluvions qui renferment les haches de St-Acheul, les plus anciens témoins de l'existence de l'homme sur la terre. Cette date se trouve comprise entre le trente-neuvième et le quarante-troisième siècle avant J. C.

MARCELLIN.

Digitized by Google

L'INTERMÉDIAIRE LYONNAIS

A Monsieur le Directeur de la REVUE DU LYONNAIS.

Lyon, le 4 septembre 1878.

Monsieur,

En relisant le *Vieux-Neuf* d'Edouard Fournier, édition 1877, je me suis trouvé face à face avec une énigme lyonnaise. Je vais vous la poser, mais auparavant, permettez-moi un petit exorde.

Notre histoire locale remonte loin, et chemin faisant jusqu'à nos jours, elle a laissé échapper une foule de certitudes, tout en en consignant un bon nombre sur ses tablettes. Il n'y pas d'époque de l'histoire de Lyon, si étroitement limitée qu'on la veuille déterminer, qui n'ait ses *desiderata*. Notre savant collègue, M. Guigue, cherche depuis longtemps, et en vain, la place de cette vaste carrière de pierre calcaire, d'où les matériaux du Lyon du moyen âge ont été extraits à pied d'œuvre, semble-t-il, dont certains titres du XVe siècle font mention comme d'une chose connue et contemporaine et dont aucune

Digitized by Google

trace reconnaissable ne subsiste, quatre cents ans plus tard, que le nom d'un chemin qui y conduisait et qui a disparu comme la carrière.

La tête de l'Amiral Coligny envoyée de Paris à Rome après la Saint-Barthélemy, par un messager royal dont le nom m'échappe, est suivie jusqu'à Lyon, où ledit messager loge dans une hôtellerie de la Guillotière avec son sinistre ballot, puis on perd la trace de l'un et de l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas arrivée aux mains du Pontife romain qui l'attendait.

Voici deux questions lyonnaises prises au hasard. Il y en a des centaines, dont la solution aurait un intérêt et une valeur historique.

Vous connaissez certainement de nom l'utile petite feuille bi-mensuelle qui, sous le nom de l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (Paris, Fischbacher) s'en va, depuis tantôt douze ans, furetant, fouillant, demandant, et recevant de ses abonnés, à la fois questionneurs et questionnés, des réponses intéressantes, inattendues, providences momentanées de nombre de travailleurs qui, ne pouvant tout savoir, pas même tout chercher, se servent du savoir des autres, à charge de revanche.

Le système a paru si bon, — il existe des publications analogues en Angleterre, en Espagne, et je crois, en Italie, — que des Revues savantes ou littéraires l'ont adopté comme *annexe* à leur publication, entre autres la Revue bibliographique *(Polybiblion)*.

Je me suis demandé si la *Revue du Lyonnais*, ouverte à tous les progrès, à toutes les communications intéressant l'histoire de Lyon à tous ses points de vue, ecclésiastique, littéraire, archéologique, etc, ne ferait pas aussi son profit et celui de ses lecteurs, d'un exemple analogue à ceux que je viens de citer.

Digitized by Google

Pourquoi ne pas ouvrir une page à la fin de chaque livraison, consacrée aux questions à poser aux abonnés et aux réponses qu'ils pourraient y faire?

Questions et réponses, cela va sans dire, concerneraient exclusivement l'histoire de Lyon, et constitueraient, pour le présent et pour l'avenir, une mine précieuse de renseignements et de discussions, sinon toujours de solutions irréfragables.

Cela dit, je repasse au Vieux-Neuf, à propos d'un pont suspendu dont il a été fort question à Lyon, il y a encore quelques années. Il s'agissait d'un pont suspendu sur la Saône qui devait réunir, à l'imitation des ponts célèbres de Fribourg, Fourvières et les Chartreux. Mais un projet primitif moins gigantesque, mais néanmoins resté à l'état de projet, avait été caressé par un artiste de Lyon, il y a un peu plus d'un siècle. Je laisse la parole à M. Ed. Fournier. (*Loc. cit.* t 1. p. 68).

« Vers 1757, un peintre lyonnais — nous n'avons pu retrouver son nom malgré toutes nos recherches — s'avisa, un jour que l'ouvrage chômait pour sa palette, de tracer le projet d'un pont en fer d'une seule arche. Il aurait eu en longueur deux cent cinquante quatre pieds; en largeur dix-huit pieds six pouces.

L'inventeur le destinait à tenir la place aujourd'hui occupée à Lyon par le pont Saint-Vincent.

Les calculs et devis furent dressés, soumis à qui de droit, mais non exécutés. . Destin ordinaire des premières idées! . . . Le peintre lyonnais en fut donc pour ses magnifiques plans. Ils dormaient depuis longtemps dans ses cartons, quand un ingénieur anglais, passant par Lyon, entendit parler du projet avorté. Il s'entendit avec le peintre ingénieur, lui donna quelques guinées de ses papiers, et, retourné à Londres, se mit en hâte à montrer ses plans, à les proclamer les plus beaux du monde.

Il trouva des admirateurs, et, ce qui vaut mieux, des actionnaires. L'argent arriva; tant et si bien que le pont rêvé, créé par le Français, était devenu, en 1793, un beau pont anglais,

Digitized by Google

moitié fer fondu et moitié fer forgé. Au lieu d'être sur la Saône ou le Rhône, il était sur la rivière de Warmouth.

.... Quatorze ans plus tard, on s'avisa de se souvenir de lui à Lyon même. Pour répondre à une Revue anglaise qui reparlait du pont de Warmouth et le préconisait comme le prototype des ponts en fer, *Le Bulletin de la ville de Lyon* réclama pour le pauvre peintre et raconta toute l'histoire. On alla aux preuves, le fait fut avéré, le *Moniteur* de 1807 (p. 456) daigna le constater dans ses colonnes.

Voilà tout ce que le Lyonnais, sans doute mort en ce temps là, avait pu retirer de sa belle invention. » — *Sic vos non vobis* ... répétai-je en finissant cette épitre trop longue et en réclamant le nom du peintre ingénieur, l'inventeur lyonnais des ponts suspendus.

Agréez, etc.

RAOUL DE CAZENOVE.

CHRONIQUE LOCALE

Hors de Lyon, flots d'éloquence, élections, illustre décès, clôture de l'Exposition, distribution des récompenses.

A Lyon, temps pluvieux, rentrée des élèves dans les pensionnats et les lycées, et des décès comme toujours.

On dit que les érudits, les étudiants et les élèves se proposent de travailler d'une manière exceptionnelle.

Comme encouragement, M. le ministre de l'Instruction publique a eu la bonne pensée d'accorder à la ville de Lyon une somme de 150,000 fr., pour l'ameublement scientifique des divers services de notre jeune Faculté de médecine.

—Parmi les récompenses accordées à des Lyonnais, à l'Exposition Universelle, nous avons remarqué : Classe VI, *Enseignement Primaire* : médaille d'argent : Ville de Lyon. Société de l'Instruction Primaire du Rhône. Classe VII, *Enseignement secondaire* : médailles d'or : la Chambre de commerce. Ecole la Martinière. Ecole Supérieure de Commerce de Lyon et de tissage. Société d'Enseignement Professionnel du Rhône. Classe VIII, *Enseignement Supérieur* : médaille d'or. Ville de Lyon. Médaille d'argent, Muséum d'histoire na-

Digitized by Google

turelle. Classe IX, *Imprimerie et librairie*: médaille de bronze M. Mougin-Rusand. Classe XII, *Photographie*, M. Lumière, M. Victoire. Classe XXIV, *Orfévrerie*, médaille d'or, M. Armand-Caillat. Classe XXXIV, *Fils, tissus de soie*: diplôme d'honneur, la Chambre de commerce de Lyon. Classe XLVII, *Chimie*. M. Emile Guimet. Médaille d'argent: MM. Jacquand père et fils. Classe XLVIII, *Teinture et apprêts*: médaille d'or: MM. Gillet et fils; Guinon, Marnas, Renard, etc.,

Nous en omettons une foule. Par amour pour notre ville, qu'on nous permette de nous réjouir avec ceux que nous citons et ceux que la place ne nous permet pas de nommer.

— M. Oscar Galline, président de la Chambre de commerce depuis 1872, et dont le nom est si estimé à Lyon, a été nommé officier de la légion d'honneur, M. Marnas, chevalier. Six croix de la légion d'honneur seulement, auraient été accordées à l'industrie Lyonnaise.

— Le 16 octobre, pendant que Paris s'apprêtait à fêter les triomphateurs de l'Exposition universelle, Lyon se laissait aller à faire sa petite manifestation toute mystérieuse toute confidentielle, à l'abri des curieux et des jaseurs et cependant les secrets en ont été révélés aussitôt. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées, que les journaux apprenaient tout au public.

Ah! c'est qu'il n'est pas possible de cacher sa vie, lorsque tant d'yeux bien ouverts sont chargés de veiller sur vous.

La nuit régnait, le jour était remplacé par des bougies et, dans une vaste salle éloignée du bruit, quarante personnes échangeaient des poignées de main, comme dans toutes les scènes de conspiration.

Une table, des couverts et des fleurs éloignaient cependant toute idée sombre.

Le nom qui revenait le plus souvent était celui du duc de Brunswick, ce prince allemand qui a laissé de si nombreux millions à la ville de Genève. C'était son vin qu'on buvait avec empressement et bonheur.

On peut même déclarer avec confiance que la cave de cet excellent prince était tenue avec beaucoup de soin. C'est un éloge qu'on peut lui rendre hautement. Que n'était-il là lui-même pour entendre ce qu'on en disait!

A côté du nom du noble duc, revenait continuellement un autre nom moins princier, mais plus sympathique, celui de l'archiviste de la ville de Lyon, à qui on souhaitait tous les bonheurs et dont on fêtait joyeusement la décoration.

Car ces hommes réunis en si grand nombre ne conspiraient point. Les engagements qu'ils prenaient étaient tout simplement d'aimer à jamais celui autour duquel ils étaient groupés, et de l'imiter, en travaillant, chacun suivant ses forces et sa capacité, à illustrer comme lui notre chère cité.

Digitized by Google

On arrosait une croix d'honneur noblement et vaillamment gagnée et on était glorieux du contentement légitime de celui qui la portait.

Les journaux ont parlé des toasts et des discours prononcés à cette occasion ; nous ne révèlerons point, comme eux, les noms de ceux qui ont pris la parole, mais nous dirons comme tout le monde que s'il y a eu plusieurs ovations, il n'y a eu qu'une pensée et qu'un cœur.

— Sur le rapport de M. Aynard, le conseil municipal a, dans sa séance du 17 courant, accepté l'offre faite par M. Géry de céder à la ville de Lyon une collection d'étoffes de soie, d'or et d'argent.

— La Société des Bibliophiles Lyonnais a publié, ces jours-ci, son troisième petit chef-d'œuvre : L'*Antiquité, l'establissement, le lustre, le bien spirituel et le temporel de la royale abbaye de Saint-Pierre de Lyon* ; par J. de Saint-Aubin. Lyon, Georg, (imprimerie Mougin-Rusand), très-petit in-8, tellière.

Ce document, resté jusqu'à ce jour manuscrit et retrouvé par M. Charvet, président de la Société littéraire, est précédé d'une préface de M. Guigue. Il était peu connu, si non totalement inconnu et, comme étude de mœurs plutôt que comme travail historique, tiendra parfaitement sa place à côté des précieux ouvrages que publie la Société.

Nous avons reçu de M. Joseph Delaroa, que son éminente position à Paris n'empêche pas de rester profondément Forézien, une très-belle brochure de 52 pages : *Oraison funèbre de Florimond Robertet, Forézien, par Mgr. Alleman, évêque de Grenoble, précédée d'un avertissement par Joseph Delaroa.* Vienne, Savigné, 1878, in-8, gravures.

Ce discours, qui n'avait été imprimé, en 1650, qu'en épreuves et à un seul exemplaire, a cela de précieux qu'il est l'œuvre d'un compatriote peu connu et qu'il donne des détails tout nouveaux sur un ministre qui joua un grand rôle dans son temps, et se trouve, néanmoins, fort oublié aujourd'hui. Cette publication est donc une double révélation et à ce point de vue elle nous oblige à une chaleureuse reconnaissance pour son érudit éditeur.

M. le docteur Gérard, notre collaborateur, a fait paraître une *Notice* détaillée et pleine de faits curieux *sur la création de* 1860 *à* 1870, *de la crèche de Saint-Bernard sise boulevard de la Croix-Rousse.* Lyon, Alf. Louis Perrin et Marinet, 1878, in-4°, avec des planches intercalées dans le texte.

Ce travail, d'où la plume élégante de l'écrivain a su faire disparaître les sévérités de la statistique, nous montre la charité lyonnaise dans son inépuisable générosité et nous apprend que trois ou quatre établissements de bienfaisance seulement: les hospices de Lyon, le dispensaire général et

Digitized by Google

quelques autres dépensent plus de huit millions par an, pour les malades ou les indigents de notre ville.

Une carte séricicole de la région italique, dressée par M. Marius Morand, bibliothécaire de la Chambre de Commerce de Lyon, a paru ces jours-ci. Cette carte couronnée par la Société de Géographie de Lyon a été imprimée aux frais de la Chambre de Commerce.

Une intéressante notice statistique l'accompagne ainsi que trois petites cartes : du moulinage de la soie, en Italie, de la filature de la soie en Italie et la carte séricicole par nature de cocons récoltés.

La Chambre de Commerce s'est empressée de les offrir à la Bibliothèque de la Ville.

Le troisième numéro de la *Revue épigraphique du Midi de la France*, juillet-août 1878, vient de paraître.

M. Allmer donne peu de place, dans cette livraison, aux inscriptions de notre région. Mâcon et Lyon n'ont que deux pages, mais précieuses pour les historiens. Périgueux occupe à lui tout seul presque tout le reste du numéro.

— Notre compatriote, M. Chervin aîné, dont les succès dans la guérison du bégaiement sont si connus, vient de donner une *Statistique du Bégaiement en France, d'après le nombre des conscrits bègues exemptés du service militaire de* 1850 *à* 1869. Paris, chez l'auteur, avenue d'Eylau, 90, in-8, tableaux coloriés.

Cette forte brochure donne des documents qui étonnent sur la quantité de personnes atteintes de cette difficulté du langage et la statistique prouve que la Bretagne et la Provence en sont plus particulièrement affectées. Là, comme ailleurs, il y a des règles invariables, l'infirmité frappe tel ou tel pays dans telles ou telles conditions. On avait dit que les peuplades sauvages en étaient exemptes. Le P. Petitot, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, septembre 1868, prouve le contraire :

« Il règne parmi ces habitants, dit-il en parlant des sauvages de la Nouvelle-Bretagne, une terrible infirmité, que les alliances entre parents ont probablement transmise de père en fils, c'est le bégaiement.

« Me croira-t-on si j'assure que sur douze ou quinze cents Litchaurés, il n'en est pas un seul qui ne soit bègue ?

« Quelques uns se contentent de répéter deux ou trois fois le même mot, mais d'autres éprouvent en parlant un étrange spasme des mâchoires et demeurent, la bouche grandement ouverte, sans pouvoir articuler aucun son intelligible. »

Nous n'en sommes pas encore là en France, et cependant, sur 86 départements, 53 présentent une augmentation et 33 seulement une diminution dans cette gêne du langage. Cette augmentation frappe surtout le Midi ; de tous les

Digitized by Google

départements qui nous entourent, c'est la Haute-Savoie qui, dans le tableau colorié, offre la teinte la plus foncée. Le Rhône et l'Ain sont des plus favorisés et des plus clairs.

— On lit dans le *Figaro* :

« Le *Parnasse* a terminé sa première année en donnant à ses lecteurs un dessin de M. Wurtz, représentant les membres de son comité ; MM. Georges Berry, H. de Bornier, F. Coppée, A. des Essarts, Arsène Houssaye, Germain Picard et A. Scholl, qui ont bien voulu faire accompagner leurs portraits de poësies charmantes. Ces poëtes connus et aimés ont enfin créé un organe de concours sérieux et un recueil de vraies poësies. M. le ministre de l'instruction publique a institué pour le concours annuel des membres d'honneur une médaille de vermeil. »

Nous nous réjouissons d'autant plus de voir réussir ce journal que c'est un Lyonnais qui le dirige.

— L'histoire nous le pardonnera-t-elle ?

Sur la foi des journaux bien renseignés, ils le sont presque tous, nous avions annoncé que le Grand Théâtre rouvrirait ses portes en jouant *Guillaume-Tell* et il a donné *Faust*.

Le chef-d'œuvre de Rossini n'a été joué que le 2. Pourvu qu'on ne monte pas *Polyeucte !*

— Les travaux du théâtre de Bellecour s'avancent avec une telle rapidité, qu'on espère le livrer au public, dès les premiers jours de l'année prochaine.

— Il est décidément question de nous amener à Lyon les eaux de la rivière d'Ain, ou plutôt de sources très-vives qui, venues des contreforts du Jura, sourdent avec abondance, entre Saint-Maurice de Rémens et Château-Gaillard. Des machines puissantes les élèveraient à la hauteur de nos plus hauts quartiers.

— On a trouvé dernièrement à Clézieu (Ain) une réunion de cadavres orientés du Nord-ouest au Sud-Est, la face tournée vers l'Orient.

Malgré les plaintes des diverses stations balnéaires, si éprouvées cette année, la dernière liste officielle des étrangers arrivés à Aix-les-Bains nous apprenait que le total des baigneurs jusqu'au 25 septembre était de 13,477.

Pour qui connait Aix, ses ressources et ses séductions, ce succès n'a rien qui étonne.

Le Gérant : AIMÉ VINGTRINIER.

Lyon. — Imprimerie Générale du Rhône. — P. GOYARD.

Digitized by Google

LE

DERNIER JOUR

D'UN CONDAMNÉ

A MONSIEUR LÉON G***

Lorsque l'Aurore aux doigts de rose
Parait, annonçant le soleil,
Et que la fleur à peine éclose
Ouvre son calice vermeil ;

Quand l'astre du jour sur la plaine
Au loin verse ses rayons d'or,
Que du zéphir la douce haleine
Nous apporte le son du cor ;

Quand le lièvre, dans la rosée
Et le silence du matin,
Sans craindre la meute rusée,
Broute en paix les bouquets de thym ;

Digitized by Google

Chasseur, hélas ! ta main cruelle,
Dans cet ensemble harmonieux,
Pour semer la mort autour d'elle,
Bientôt va s'armer à nos yeux.

Sous bois déjà la meute *quête*,
Et l'animal sort du fourré,
Pour échapper aux trouble-fête,
Qui, sur sa piste, ont *rencontré*.

Ecoutez ! il *débûche* en plaine,
L'oreille au guet, tous les cent pas
S'arrêtant pour reprendre haleine
Et deviner quel est son cas.

C'est la première randonnée ;
Le voici qui retourne au bois,
Croyant dépister la *menée*
Ainsi qu'il l'a fait maintes fois.

Mais non ! la ruse est éventée,
Les chiens reviennent au *lancer ;*
La bête un instant arrêtée
De fuir encor va s'efforcer.

Par saint Hubert ! c'est un *à vue*
Retentissant et furieux !
De ce concert, l'oreille émue
Dispute le plaisir aux yeux.

Course vraiment échevelée !
La meute gagne du terrain ;
Bientôt la victime acculée
Ne sait plus choisir son chemin.

Là-bas, au pied de la colline,
Non loin du ruisseau murmurant
Qui roule son eau cristalline,
Il va passer tout haletant.

Digitized by Google

C'est là que, pour sa fin prochaine,
Tu cours te *poster*, assassin !
Lièvre s'agite, et chien le *mène* ;
Ici bas, chacun son destin !

Le coup part, prompt comme la foudre ;
Le pauvre animal est perdu,
Et, souillé de sang et de poudre,
Son cadavre roule étendu.

On le ramasse ; à la cuisine
On fera son enterrement,
En un civet de bonne mine
Qui fume et cuit appétissant.

On répète cette maxime
Que : « Les gros mangent les petits. »
Puisse cette *Histoire d'un crime*
La rappeler à vos esprits !

EDOUARD MERCIER.

Digitized by Google

LES MANUSCRITS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DE LYON

ET COMPTE RENDU

D'UN MÉMOIRE SUR L'UN DE CES MANUSCRITS

lu le 23 octobre 1878, à l'Académie des Sciences, par M. Léopold Delisle, Membre de l'Institut, Directeur de la Bibliothèque nationale

L'étranger, de passage à Lyon, aime souvent à s'y arrêter, pour visiter, en détail, cette grande et antique cité, mollement couchée sur les bords de ses deux rivières et que dominent les plus gracieuses collines. Il se plaît à admirer ceux de nos anciens édifices que nos révolutions périodiques ont oublié de saccager et de renverser, et il voit aussi avec satisfaction nos monuments modernes, — non sans défaut, — et la partie régénérée de la ville, transformée, comme par enchantement, par un habile administrateur.

Si cet étranger est un érudit qui a lu les historiens lyonnais, bien peu connus des indigènes, plus soucieux de leur négoce que de livres, il demande à voir aussi la grande Bibliothèque de la Ville. Il se souvient que Pierre-Jean Perpinien, jésuite espagnol, parlait ainsi, au XVIe siècle, de ce grand établissement scientifique, dans une lettre à un de

Digitized by Google

ses amis. « De nos chambres, on jouit de la vue admirable du fleuve qui coule avec tant de rapidité qu'on entend d'ici le bruit des flots. Que de fois, en me promenant sur la terrasse, les regards fixés sur la chaîne des Alpes, je m'imaginais que l'Italie, nourrice du talent et des arts, que Rome, mère du Christianisme, que la maison de nos Pères, que notre Collége étaient là sous mes yeux. »

Il se rappelle aussi ces lignes de M. Péricaud, l'un de nos plus érudits bibliothécaires : « Au-delà des longues sinuosités du fleuve et d'une plaine immense de verdure, s'étend un vaste horizon terminé par la chaîne des Alpes et la haute sommité du Mont-Blanc. Ce magnifique paysage, loin d'être un objet de distraction, est plutôt un soulagement pour les yeux du lecteur. »

Ce même érudit est alléché aussi par les chiffres donnés par M. Monfalcon, un jour de rêverie, sans doute, lorsqu'il disait dans sa volumineuse Histoire de Lyon : « Il n'est peut-être aucune bibliothèque publique, à Paris et en Europe, où on apporte autant de soins qu'on le fait à Lyon, pour servir les intérêts des Lettres. Malgré l'insuffisance de son budget, le Bibliothécaire de la Ville fait l'acquisition des ouvages des écrivains de premier ordre, au jour même où ils paraissent ; les collections, maintenant au grand complet, les livres et les manuscrits sont communiqués au public avec autant d'empressement que de promptitude, au moyen des catalogues les *mieux tenus* qu'on puisse trouver nulle part. Cette bibliothèque compte, en 1866, environ 150,000 volumes et 2,000 manuscrits. »

Sur la foi de ces descriptions et de ces chiffres, qui ne se hâterait de voir un établissement que la nature, les arts et la sollicitude incessante de ses conservateurs ont porté au comble de la perfection? Mais, hélas, on a parfois dans la vie de cruelles déceptions. Les monts neigeux des Alpes, la plaine verdoyante que traversait le Rhône impétueux, sur lesquels le lecteur fatigué aimait à reposer sa vue, ont disparu derrière de longues lignes de ruches humaines dans

Digitized by Google

lesquelles s'entasse la population lyonnaise, et de noirs nuages de fumée de houille obscurcissent le ciel, même dans les beaux jours d'été. Ces 150,000 volumes se sont réduits, quand M. Vingtrinier eut la louable patience de les compter un à un, à 106,375, les 2,000 manuscrits à 1329 et les incunables à 411.

Depuis la récente construction d'une nouvelle et bien imparfaite galerie, sur l'ancienne terrasse, les imprimés sont en partie préservés des eaux pluviales qui ont pu, pendant tant d'années, sans qu'on y remédiât, les mouiller dans les greniers, pompeusement appelés les Dépôts. La grande salle et la galerie neuve présentent cependant un aspect satisfaisant ; mais, quand le visiteur a traversé la galerie Villeroy sous ses gouttières (1) et vu les 10,400 volumes délavés par la pluie ou calcinés par le soleil, de nouvelles déceptions l'attendent.

Il ouvre une porte à glaces et se trouve devant deux obscurs réduits, consacrés l'un aux *Incunables*, le second aux *Manuscrits*. Mais il s'arrête comme stupéfait. Un froid humide en toute saison (2) le pénètre et l'étreint ; un jour

---

(1) La Ville vient de se rendre enfin au vœu exprimé depuis cinq ans, et à chaque moment, par le Comité des Bibliothèques et des Archives de Lyon et a ordonné la réfection de la toiture vitrée de cette galerie.

(2) Non-seulement les *Manuscrits* et les *Incunables* ont été endommagés par les infiltrations pluviales, mais ils ont failli être complètement détruits par un incendie qui a dévoré en partie la galerie Villeroy, en 1842. «Alors, dit M. Monfalcon dans son Histoire de Lyon, t. IV, p. 87, le feu, mis *volontairement* par *un élève du Lycée* à une chambre qui touchait la galerie Villeroy, attaqua le plancher et brûla un certain nombre de volumes.» Le souvenir de ce sinistre a été perpétué par l'inscription suivante qu'on lit au-dessus de la grande porte vitrée de la galerie :

Cette salle incendiée
Dans la nuit du 3 au 4 mars 1842
A été restaurée la même année,
Etant maire de Lyon, Jean-François Terme,
Premier adjoint, Clément Reyre,
Bibliothécaire, Antoine Péricaud,
Architecte, René Dardel.

Digitized by Google

douteux, pris sur une ruelle, éclaire, à peine, ces recoins où sont enfouis cependant tant de trésors et, à la vue de ces lieux, il se croit reporté au XVIIe siècle.

Depuis ces temps lointains, rien n'a été fait pour leur amélioration. A la voûte du cabinet des Manuscrits se voient encore deux génies ailés portant au ciel un médaillon de Louis XIV; à leurs pieds, brûle de l'encens dans de nombreuses urnes de toute forme; une boiserie en sapin supporte les manuscrits de tout âge, et une table à pieds vermoulus et tournés, contemporaine de Henri IV, recouverte d'un tapis à ramage en loques du temps de Charles IX ou de l'un de ses ancêtres, *orne* le milieu de la pièce.

On s'y croirait dans quelque antique *librairie* de quelque vieille maison forte. Les *Incunables*, c'est-à-dire les premières œuvres des presses lyonnaises, si actives dès le XVe siècle, ont un abri tout aussi imparfait que les manuscrits. « Une gouttière masquée par un meuble, m'écrivit un jour M. Monfalcon, s'est formée à l'angle d'un rayon supérieur. — Vint une averse énorme — *les éditions du XVe siècle furent aussitôt submergées et quatre-vingts volumes de cette vénérable catégorie, coururent les plus grands dangers. Trois fois l'accident s'est renouvelé dans la même année.*

Un nouvel incendie est à redouter journellement. Les cabinets des *Incunables* et des *Manuscrits* sont enchevêtrés dans les bâtiments du Lycée et non loin des salles où l'on fait du feu. Le Comité des Bibliothèques et des Archives, pour mieux en assurer la conservation, avait demandé à la Ville l'établissement dans la grande salle d'étagères grillées sur lesquelles on eût placé ces ouvrages et de vitrines dans lesquelles on eût exposé les plus rares ; mais l'*Université* a empêché cette grande amélioration, en tenant dans cette grande salle les réunions solennelles des distributions des prix et des rentrées des Facultés, ce qui est *désastreux* pour les livres. Bien mieux, il y a quelques années, l'Université a demandé la *démolition* du grand vaisseau de la Bibliothèque parce qu'il donnait de l'ombre à l'une de ces basses fosses sans air et sans soleil, fétides qu'on appelle les cours du Lycée. Est-ce que la Ville ne s'opposera pas enfin à ces continuels empiètements de l'Université dans les bâtiments de sa Bibliothèque ?

Digitized by Google

Bien que les livres eussent pris des *bains complets de plusieurs heures*, ils ont résisté et pas un seul ne périt. » Mais M. Monfalcon aurait pu ou dû ajouter « *beaucoup sont maculés et moisis.* »

Les *Manuscrits* de la Bibliothèque de la Ville sont de tous les âges et de toute provenance. On peut aussi dire d'eux « *habent sua fata libelli* » ; ils ont le triste avantage d'avoir chacun leur histoire, et le Destin leur a été souvent peu propice ...., plus d'un a traversé les plus cruelles épreuves et porte la trace désastreuse d'incendies dont les flammes et l'eau ont léché et entamé même leurs bords.

Plusieurs Lyonnais leur ont consacré quelques pages, mais ont-ils bien connu leur origine et on peut se demander même s'ils ont eu l'aptitude nécessaire pour les décrire ? D'après les lambeaux de documents qui nous restent, il est certain que lorsque les P. P. Jésuites entrèrent en possession, en 1565, du Grand Collége de la Trinité, fondé par la Ville, en 1529, ils se formèrent aussi une bibliothèque. C'était environ 92 ans après l'importation de l'art de l'imprimerie à Lyon par Buyer. Les presses, mises en mouvement par de très-habiles ouvriers, fournirent, en peu de temps, une énorme quantité de livres, et Lyon devint l'un des marchés les plus importants de la librairie. Il y eut un

---

Nous nous demandons aussi si la Ville, malgré les incessantes réclamations du Comité des Bibliothèques et des Archives de Lyon, ne se décidera pas enfin à assigner à nos manuscrits et à nos incunables un local plus convenable et moins dangereux ? Ces deux cabinets avaient été construits par les P.P. Jésuites, pour y placer leur médaillier et leur collection d'antiques qui avaient peu à redouter de l'absence de la lumière et de l'humidité, mais conçoit-on qu'on enfouisse des livres et des manuscrits dans de semblables réduits où ils sont journellement menacés d'être détruits par un incendie, sans qu'on puisse en sauver *un seul* et que, pendant six mois d'hiver, ils restent dans une constante humidité qui leur est si fatale ? La Ville dépense des centaines de mille francs pour construire des Ecoles *monumentales* pour que les enfants apprennent à lire, et elle laisse *pourrir* les livres que ces mêmes enfants seraient peut-être si heureux de lire et d'étudier plus tard.

Digitized by Google

engouement général pour les livres ; leurs prix, après avoir été d'abord très-élevés, étaient promptement descendus à des limites modestes, et les manuscrits, à cause de leur petit nombre, n'étaient pas accessibles pour tous. Les livres imprimés, surtout à cause de leur nouveauté, leur furent même souvent préférés, et il est à croire que les P. P. Jésuites, en fondant leur bibliothèque, acquirent plus d'incunables que de manuscrits. Toutefois, on voit, par leurs anciens catalogues, qu'ils possédèrent un certain nombre de ces derniers. Le P. Lachaise se souvenant, à Versailles, quand il fut confesseur de Louis XIV, des heureuses années qu'il avait passées à enseigner au Collége de Lyon, fit donner par son royal pénitent quelques manuscrits à ses anciens collègues. Plus tard, l'archevêque Camille de Neufville-Villeroy, *pro-rex* de notre ville, en reconnaissance des soins qu'il avait reçus, dans son enfance, de la part des régents de cette même maison, en léguant aux P. P. Jésuites sa splendide collection de livres, leur laissa aussi des manuscrits ; (1) mais son bibliothécaire, l'un des frères du

(1) Camille de Neufville-Villeroy légua sa bibliothèque aux Jésuites, par un testament dicté par lui au notaire Perrichon, le 31 décembre 1690. En 1693, après son décès, la Sénéchaussée fit dresser un inventaire officiel de cette collection et j'ai été assez heureux pour retrouver dans les amas poudreux des archives de la Cour d'appel cet important document qui nous permet enfin de connaître exactement l'importance et la valeur de cette bibliothèque sur laquelle le P. Jacob Guichenon et même Perricaud ont publié tant de choses inexactes. Je viens d'achever un travail spécial sur les ouvrages légués par l'archevêque de Villeroy, et j'y ai indiqué tous les manuscrits qui s'y rencontraient ; la liste n'en est pas longue : Je la reproduis ici *littéralement* telle que les libraires Cellier et Plaignard l'ont dressée et on avouera qu'ils n'étaient pas très habiles :

1° Un *Pontificale*, in-f. écrit à la main avec des figures en miniature sur le velin, basane, estimé . . . . . 25 livres

2° Un *Liber officiorum*, écrit à la main, figures en taille douce, couvert de velours, avec la garniture d'argent, estimé . . . . . 30 —

Digitized by Google

célèbre P. Lachaise, avait peu de goût pour ces vénérables reliques des vieux âges ; il en acheta peu et lorsque les libraires Antoine Cellier et Plagnard furent chargés par la Sénéchaussée de dresser le catalogue de la bibliothèque de l'archevêque et d'apprécier sa valeur, ils enregistrèrent les manuscrits dans les mêmes séries que les imprimés et ne portèrent pas leur prix à un taux bien élevé. La réunion de la Bibliothèque de la Ville, fondée en 1733, à celle de la Trinité, en 1765, n'apporta pas un grand contingent de manuscrits. Je n'en ai rencontré aucun dans les inventaires de cette bibliothèque, dont la durée fut si courte, quoiqu'elle fût assez belle. Ces inventaires ne se sont retrouvés qu'au commencement de cette année dans le chaos dont nos archives municipales commencent à sortir.

La Révolution seule put amener à la grande Bibliothèque de la Ville un certain nombre de manuscrits, pour combler les vides qu'y avaient faits les bombes du siége, les commissaires de la Convention, un juge de paix qui les employait comme combustible et des voleurs anglais.

3° Un *Virgilii opera*, in-f. écrit à la main, sur le velin, avec des miniatures, estimé . . . . . 15 livres
4° Un *Divus Chrisothomus in Mathèum*, in-f., écrit à la main, sur le velin, estimé . . . . . 12 —
5° Un livre écrit à la main, sur le velin, de médecine, figures, estimé . . . . . 5 —
6° Un autre livre sur du vélin, en miniature, dédié à Charles huitième, in-f., estimé . . . . . 12 —
7° *De Vita Patris Petri Cotonii;* écrit à la main, in-f., basane rouge, estimé . . . . . 1 10 s.
8° Quatre vieux livres écrits à la main, sur le droit, in-f., estimé . . . . . 24 livres
9° *Chroniques de France*, in-f.. 2 vol. sur le velin, grand parchemin, figures, cart. parch. estimé . . . . . 24 —
10° *Généalogie de l'illustre maison de Harlay*, in-f. velin, miniature, estimé . . . . . 20 —
11° *Mémoires de la Rochefoucauld*, écrits à la main, in-f. maroquin du levant. estimé . . . . . 3 —
12° *Les noms* et *armes* des chevaliers de l'ordre du Saint-

Digitized by Google

La Nation, en confisquant les bibliothèques monastiques, voulut les faire servir à un intérêt général ; mais sa pensée fut mal comprise. A Lyon surtout, MM. Tabard et Brun s'acquittèrent si mal de leur mission d'assurer la conservation de nos anciens trésors littéraires, qu'ils les laissèrent *pourrir* dans les dépôts où on les avait entassés, et ce ne fut qu'en 1803 qu'une municipalité intelligente, en confiant la grande Bibliothèque de la Ville à M. Delandine, prit une mesure énergique pour sauver ce qui restait encore des livres et des manuscrits de nos anciennes communautés religieuses Il commença immédiatement le triage et le classement de ces masses énormes d'ouvrages, et entreprit, peu après, leur catalogue raisonné. Il débuta par celui des manuscrits ; et ceux-ci étaient nombreux, parce que beaucoup provenaient de la collection *Adamoli*, léguée à l'Académie de Lyon, avant la Révolution, et confondue aussi dans les dépôts avec les livres monastiques.

Le catalogue des manuscrits commencé par Delandine,

Esprit dans l'année 1662, écrit à la main, enluminé, estimé . . . . . 9 livres

Le frère du P. Lachaise, avant d'être le bibliothécaire de Camille de Villeroy, avait été son *écuyer*, car l'archevêque avait un grand état de maison, de nombreux chevaux de carrosse et de chasse et une très-belle meute. Camille de Villeroy était très-lié avec son écuyer qui passa une grande partie de sa vie à Lyon « c'est luy qui avait pris soin de dresser la bibliothèque de l'archevèqne et de la remplir des livres des plus rares et des plus curieux. »

(P. Menestrier. Epitre dédicatoire de l'introduction à la lecture de l'Histoire).

Quant aux *imprimés* légués par l'archevêque, en 1690, aux Jésuites, les libraires estimèrent, entre autres,

Les *Divi Hyeromini opera*, in-f. 9 volumes — Paris 1624, relié en maroquin du Levant . . . . . 30 livres

Les *Divi Chrisostomi opera*, in-f. 6 volumes, grec et latin — 1624 . . . . . 50 —

Les œuvres de Pline. in-f°, 1622, basane rouge . . . . 4 —

Les Chroniques de Froissard, in-f° 4 volumes . . . . . 8 —

Les mêmes en caractères *gothiques*, in-folio . . . . . 2 —

Digitized by Google

après 1803, n'a été achevé qu'en 1812. Il forme les trois premiers volumes des huit que Delandine publia et dont le dernier a été achevé après son décès, par son fils, en 1825.

Ce catalogue est bien connu à Lyon. Il a coûté des sommes énormes à la Ville. Vaut-il tout ce qu'on a dépensé pour son impression ? Je ne me permettrai pas de le juger, mais les hommes compétents assurent que Delandine n'a eu ni le savoir ni l'aptitude nécessaires pour une semblable et difficile œuvre. Il l'a divisée en diverses séries, comprenant les manuscrits « *Chaldéens, Syriaques* et *Hébreux*, les Arméniens, les *Arabes* et les *Turcs*, les *Persans* et *Tartares*, les *Indiens* et *Chinois*. » Enfin, dans une autre partie, se trouvent « les manuscrits *grecs*, *latins* et *français*. »

Il a pour titre « Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon ou Notice sur leur ancienneté, leurs auteurs, les objet, qu'on y a traités, le caractère de leur écriture, l'indication de ceux à qui ils appartenaient, précédée: 1° de l'histoire des anciennes bibliothèques de Lyon et en particulier de celle de la Ville de Lyon; 2° d'un essai historique sur les manuscrits en général, leurs ornements, leur cherté, ceux qui sont à remarquer dans les principales bibliothèques des villes de l'Europe, avec une bibliographie spéciale des catalogues qui les ont décrits, par A. Franc. Delandine, bibliothécaire de Lyon, membre de l'Académie de cette ville, correspondant de l'Institut, Lyon, 1812. » Chacun des trois volumes consacrés aux manuscrits est de 485 pages et a été imprimé à Lyon par Fr. Mistral, rue de Gadagne, 91. Mais, dès 1825, ce catalogue perdit une grande partie de son intérêt ; à ce moment, l'Académie de Lyon ayant obtenu la restitution par la Ville de sa bibliothèque particulière, confisquée en 1792 par la Nation, et confondue avec celle du Collége, un grand nombre des manuscrits inscrits sur le catalogue de M. Delandine furent enlevés de la bibliothèque du Collége et compris, plus tard, dans celle du Palais

Digitized by Google

des Arts (1), dont l'un des conservateurs, le savant M. V. de Valous, a dressé les beaux inventaires.

Je viens de dire que je ne me permettrai pas de donner mon avis sur le mérite du catalogue raisonné de nos manuscrits dressé par Delandine, mais je ne saurais passer sous silence le jugement qu'en a porté M. Libri, dans le Journal des savants (janvier 1842).

« Ceux qui connaissent, dit-il, le catalogue des manuscrits de Lyon publié par Delandine, s'imaginent peut-être qu'il n'y a presque rien à glaner dans une bibliothèque qui a été l'objet d'un travail aussi considérable. Telle était aussi notre opinion, avant d'avoir pu comparer les manuscrits avec la description qu'on en avait imprimée; mais lorsque, en visitant récemment la bibliothèque, nous avons pu nous convaincre que des manuscrits que Delandine affirmait être *en*

---

(1) Ces manuscrits ont été portés sur l'inventaire de la Bibliothèque du Palais-des-Arts ; M. Charvet en parle en ces termes dans le rapport adressé en août dernier à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les bibliothèques publiques de la Ville, p. 108. « Le catalogue méthodique des *manuscrits* appartenant soit aux divers fonds de la ville, soit à l'Académie des sciences a été fait en 1854, (à titre gratuit, par M. de Valons.) Il est juste de reconnaître que ce catalogue, comme celui des *imprimés*, peut passer pour un modèle dans cette nature de travaux bibliographiques. On devait, du reste, s'y attendre, connaissant d'avance toute l'érudition, la méthode et l'esprit consciencieux de l'honorable rédacteur. Ce catalogue est de format in-folio comme les autres et a été arrangé suivant l'ordre bibliographique du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque du Lycée ; il est divisé en trois parties : 1° Manuscrits proprement dits qui sont succinctement décrits et analysés, 48 ouvrages, volumes, cahiers appartenant à la Ville; 2° Travaux de l'Académie, simplement indiqués; 3° Table alphabétique des auteurs cités dans les deux premières parties. » Enfin dans une autre partie de ce même rapport, M. Charvet s'exprime ainsi sur les *Manuscrits* de cette même bibliothèque, sous la rubrique *Collections* p. 95.

« Les manuscrits appartenant à la Ville sont au nombre de 48, tant du moyen âge que modernes et contemporains. On y remarque :

Digitized by Google

grec, étaient écrits *en allemand* (1), que des poëmes qu'il disait *italiens* étaient *en langue romane*, (2), et que, après presque toujours s'être trompé sur les dates, il avait souvent pris le nom d'un copiste pour celui de l'auteur, et que, lorsqu'il n'avait pas pu lire des vers qu'il citait, il les avait inventés (3), et qu'il avait été jusqu'à croire *manuscrits* des ouvrages *imprimés* au XVe siècle, nous comprîmes qu'il fallait refaire entièrement ce catalogue qui contenait plus de 1500 manuscrits, et c'est ce que nous avons fait dans notre dernier voyage. »

M. Delandine, comme je l'ai déjà dit plus haut, a indiqué la provenance des manuscrits qu'il a décrits dans son catalogue raisonné. Ces provenances sont les plus diverses et nos anciennes communautés religieuses en ont fourni le principal contingent; mais les manuscrits les plus précieux sont sortis,

---

Compte des recettes et dépenses de Madame la duchesse de Bourbon pour l'année 1384-5, *par Bernard de Villers, son maître d'hotel.* 91 feuillets, gros papier, caractères gothiques. (Legs Lambert.) — Lettres *de l'abbé Nicaise à M. Carrel,* recueil in-4° parch. renfermant des détails curieux (Legs Prunelle). — *Mémoire pour servir à l'histoire de France, sous Napoléon*; a fait partie des mémoires écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé la captivité de Napoléon ; in-f°, maroquin doré sur le plat par Bruyère, donné par le général Bertrand. — *Bibliotheca serica,* manuscrit original d'un ouvrage de M. Bonafous. 10 volumes grand in-8°, maroquin (Legs Bonafous). — *Mélanges du Président Bouhier*, in-f°, 238 folios. — *Lettres au Président Bouhier* in-4°, 242 folios.

« La plus grande partie des autres manuscrits consiste en *Missels. Heures, Livres de dévotion* enrichis de miniature d'un beau travail et provenant la plupart du legs Lambert.

(1) C'est le numéro 1220. — Delandine dit que cet ouvrage est en *antique langue slavone,* avec la *traduction en grec*. Le fait est qu'il est *en russe,* avec une espèce de traduction *en allemand.*

(2) Voyez le numéro 1223.

(3) Delandine dit que le numéro 685 est une *Chronique de l'âme,* tandis que c'est la *Chronique d'Elaine ou d'Hélaine,* en vers (Notes de M. Libri).

Digitized by Google

sans nul doute, de l'antique abbaye de l'Ile-Barbe, assise sur un roc au milieu de la Saône.

« Le lieu même de cette île, dont le silence et la quiétude, sont si propres à la méditation, a dit *le Laboureur* dans ses *Masures de l'Ile-Barbe*, prouve que ses habitants, qui ne pouvaient s'adonner aux exercices corporels et au travail des mains dans un espace aussi étroit et aussi aride, étaient obligés de chercher quelque autre emploi et de s'appliquer à la lecture et à l'écriture des bons livres. » Mais l'œuvre des pieux reclus fut singulièrement accrue par les largesses de Charlemagne. Leidrade, l'un de nos plus grands archevêques, était l'ami et le *missus dominicus* du puissant empereur, vainqueur des Saxons et des Lombards et le restaurateur des lettres et des sciences dans ses vastes états. Il donna à Leidrade, qui les déposa dans la Bibliothèque de l'Ile-Barbe, un grand nombre de manuscrits de la plus grande valeur et dont je parlerai plus loin. Pendant sept siècles, cette *Librairie* s'accrut, chaque année, jusqu'au jour fatal où, en 1562, le trop célèbre baron des Adrets y porta le fer et le feu.

« Tous nos meilleurs *titres* furent brûlés ou dérobés et nos maisons réduites en cendres. » Toutefois, l'abbé Antoine d'Albon en fouillant, un jour, dans les ruines laissées par les Calvinistes, put retrouver un certain nombre de manuscrits qu'il porta au trésor de la cathédrale, mais on n'en connaît pas le nombre ni les titres, d'une manière bien exacte, car on n'a pas encore pu retrouver le catalogue de la bibliothèque de cette cathédrale. On a essayé, il est vrai, de se rendre compte de la quantité des manuscrits *en lettres onciales* que Antoine d'Albon a pu sauver des ruines de l'Ile-Barbe et M. Monfalcon a avancé qu'il en existe *quatorze*; mais, ajoute-t-il, la détermination de l'âge des manuscrits en *lettres onciales* (1) provenant de la bibliothèque de l'abbaye de l'Ile-

(1) Lettres onciales, *litterae onciales*, mot qui signifie la douzième partie du pied romain ou un *pouce*. Ces lettres n'ont guère été en usage que jusqu'au VIIe siècle.

Digitized by Google

Barbe, a été fixée d'après des probabilités et n'a rien d'absolument certain. » Nous verrons plus loin qu'il vient de se rencontrer un éminent savant, lequel a su établir, de la manière la plus précise, l'âge du plus important des manuscrits, en lettres onciales, de la Bibliothèque publique de Lyon. M. Monfalcon s'est plu à donner, dans son Histoire de Lyon, t. IV p. 77 ,la liste des manuscrits qu'il a cru être du temps de Leidrade et de Charlemagne. Je reproduis ici cette liste, *sous toutes réserves* :

1. *Biblia latina*, in-f°, à longues lignes, 2 exemplaires.

2. *Psalmi Davidis*, (quelques feuillets seulement) écriture carlovingienne.

3. *Psalterium Davidis*, in-4°, de 500 pages, à deux colonnes, à l'exception de la préface qui est à longues lignes.

4. *Liber evangeliorum*, in-4°, velin très-blanc, initiales en couleur.

5. *Origenis commentarii*, in sanctam scripturam, in-f°, 600 pages, lettres carlovingiennes à longues lignes, velin.

6. *Commentarius in Psalmos*, grand in-4°, velin, 500 pages.

7. *Commentarius Hyeronimi in Jeremiam prophetam*, in-4°, velin, 400 pages, à longues lignes.

8. *Divi Augustini de consensu et concordia Evangeliorum*, grand in-4° velin, bien conservé, écriture à longues lignes.

9. *In epistolas Sancti Pauli explanationum libri*, in-4°, velin, 400 pages environ.

10. *Liber apologeticus Sancti Gregorii Naziazeni à Rufino praesbytero de graeco in latinum translatus*, in-f° d'environ 200 pages, velin, à longues lignes.

11. *Liber sancti Hyeronymi contra Juvenianum*, in-4°, 300 p. velin.

12. *Sancti Augustini sermones*, in 4°, velin, 160 p.

13. *Sancti Augustini libri de civitate Dei*, petit in-f°, velin d'environ 700 pages.

14. *Liber Aurelii Augustini contra Faustum*, in-f° à longues lignes, 700 p.

Digitized by Google

15. *Liber questionum sancti Augustini episcopi*, in-4°, velin, 500 p. à longues lignes.

« Presque tous ces manuscrits, ajoute M. Monfalcon, mal protégés par une couverture en bois, sont en mauvais état ; quelques-uns, toutefois, sont bien conservés. »

Antoine d'Albon ne se borna pas à sauver ces manuscrits, il en publia deux. M. Delandine, que M. Monfalcon a copié, sans indiquer la source à laquelle il a puisé ce renseignement, a dit au sujet de ces publications. « Le premier de ces manuscrits était les *Commentaires de Rufin*, prêtre d'Aquilée, sur les 75 psaumes de David.

« En parcourant, dit Antoine d'Albon, ces vénérables restes d'une bibliothèque si opulente, je trouvai le manuscrit de ces commentaires sur parchemin, offrant les caractères et les marques de la plus haute antiquité. Antoine d'Albon dédia ces commentaires au pape Pie IV et il alla à Rome en présenter un exemplaire à ce pontife. Le second monument sorti de la bibliothèque de l'Ile-Barbe a fait époque dans l'histoire des lettres ; ce sont les œuvres d'*Ausone* » dont on n'avait qu'une faible idée et qu'on ne connaissait pas tout entières.

A côté de ces épaves de l'ancienne bibliothèque de l'Ile-Barbe, conservées à celle du Collége, se rencontrent aussi, comme je l'ai déjà dit, les manuscrits des autres communautés religieuses de Lyon que la Révolution a oublié de détruire et de voler.

Toutefois, leurs titres ont été souvent mal reproduits par M. Delandine ou bien celui-ci leur a donné des titres de fantaisie et a omis aussi parfois d'indiquer leur provenance. M. Monfalcon, en voulant refaire l'inventaire raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de la Ville, n'a pas été plus heureux que son devancier et s'est borné seulement à copier les titres indiqués par Delandine. Ces catalogues sont donc à refaire entièrement. Alors, seulement, nous saurons ce que nous possédons de tant de trésors. Peut-être alors, retrouverons-nous quelques-uns des manuscrits que la

Digitized by Google

cathédrale possédait et dont la liste se rencontre dans l'*Obituarium Lugdunensis Ecclesiæ*, publié en 1867, par M. Guigue. Ces manuscrits ont appartenu à Hugues I, de Bourgogne, d'abord religieux du monastère de Saint-Marcel, près Châlon, puis évêque de Die et enfin élu archevêque de Lyon, vers 1085. En mourant, vers 1106, il légua ses livres à sa cathédrale et l'Obituaire les mentionne ainsi : « Nonas obiit Hugo, bone et fidelis memorie, lugdunensis archiepiscopus, qui eidem Ecclesiæ providit atque hujusmodi memoriale reliquit. *Librum Sacramentorum* cum aureis litteris, *Textum Evangeliorum* cum epistolare, ordinem episcopalem dedit de libris *Historiam* integram et aliam in quatuor libris *Augustinum* de Verbis Domini super Johanem, de octo questionibus, de cura pro mortuis, de adulterannis conjugiis, de continencia, de baptismo contra Donatistas, de anima et ratione, de fide et operibus, de pastoribus, de ovibus, de bono conjugali, de bono viduatis, — *Librum sancti Ambrosii de Officiis, Librum beati Grégorii Nazianzeni ; — Librum beati Ambrosii de officiis : — Librum de Patriarchis ; — Cypriani librum ; ultimam partem moralium Gregorii ; — Librum Didimi de spiritu sancto* ; — *Epistolam Cornelii, pape, ad sanctum Cyprianum : — Epistolam Theopolii Alexandrini ; Epistolam S. Ieronimi ; — Epistolam S. Augustini ad Dardanum et presentia Dei ; — Sermonem S. Augustini adversus Judaeos-Epistolas S. Augustini ad consencium de vera corporis resurectione ; — Epistolam S. Augustini ad Volusianum ; — Epistolam Volusiani ad S. Augustinum : — Epistolam Hilarii ad Augustinum* ; — *Epistolam Augustini ad Hilarium ; — Epistolam Augustini ad Paulinum, episcopum ; — Epistolam Augustini adversus epistolam Juliani ; — Epistolam Alipii et Augustini, episcoporum, ad Maximum, medicum ; — Epistolam S. Augustini ad Syxtum, præbisterum ; — Epistolam beati Ieronimi ad Eustochium, de virginitate servanda ; — Origenem super Exodum, quinque benedicionales, textum unum ; — Librum Mathœi cum epistola Iero-*

Digitized by Google

nimi, de prodigo filio; *Librum Anselmi, cartuariensis archiepiscopi, de veritate, de libertate, de casu dyaboli, de incarnatione Verbi. Cur homo de contemptu virginali et de originali peccato, de processione Spiritûs sancti. — Vitam beati Gregorii. — Regulam beati Benedicti. — Librum S. Martini de confessione peccatorum ; — Epistolas Gregorii : — Duas Missales ; Textum græcum et epistolarium græcum : — Librum Boecii ; — Librum Bruchardi ; Librum Macrobii ; — Librum Osacri* ; — *Duo psalteria græca ; — Vitam S. Niceii ; — Moralia Job.*

Peut-être aussi retrouverons-nous quelques-uns des manuscrits, si précieux, qui ont appartenu aux Augustins réformés de Lyon, dont le catalogue imprimé vient d'être si heureusement retrouvé par M. Léopold Delisle et dont il a bien voulu me donner communication. Je me réserve de parler plus loin de cette importante collection dont, jusqu'à présent, la trace est entièrement perdue.

Nos autres communautés religieuses et nos collégiales ont dû posséder aussi, nécessairement, une grande quantité de manuscrits et elles étaient nombreuses et en partie très-anciennes :

Saint-Nizier serait du IVe siècle ; Saint-Etienne, du même temps ; Saint-Irénée, du Ve ; Saint-Romain, du même temps ; Saint-Pierre-le-vieux, idem ; l'abbaye de Saint-Pierre, de 490 ; — la Collégiale de Saint-Georges, du VIe siècle ; — Saint-Just, de 630 ; — Saint-Paul, rebâti par Leidrade, VIIIe siècle ; — Sainte-Croix, 608 : Saint-Michel 618 ; — l'abbaye d'Ainay, 612 ; — La Platière, 1088 ; — chapitre de Fourvières, 1162 ; — le couvent des Jacobins ou Dominicains, 1216 ; — le couvent des Cordeliers, 1220 ; l'abbaye de la Déserte, 1260 ; les Grands Carmes, 1291 ; les Grands Augustins, 1300 ; — les Célestins, 1407 ; — les Cordeliers de l'Observance, 1493, sans parler de bien d'autres dont la fondation est postérieure à la découverte de l'imprimerie.

Les règles de nos ordres religieux leur prescrivaient à tous d'avoir des bibliothèques ; on disait jadis qu'un monas-

Digitized by Google

tère sans une bibliothèque était comme un camp sans fortifications. « Claustrum sine armario, quasi campum sine armentario.» On s'est donc appliqué dans chaque maison religieuse à former l'écriture des jeunes moines et des clercs et à leur faire transcrire les œuvres des Pères de l'Eglise, les Bibles, des traités de l'*Ars predicandi*, les *Themata sermonum*, les *Loci communes sermonum*, espèces de *manuels* à l'usage des moines, les Antiphonaires, les *Concordances des Pères*, les *Collectanea*, les *Excerpta* de la vie des Saints, ou même les classiques païens, car « les cloîtres ont sauvé de la destruction de l'empire romain et de la barbarie ce qu'il a été possible des productions savantes de l'antiquité » (Coupé de l'Oise, discours à la Convention, 3 pluviôse, an II.)

Outre les manuscrits sur vélin et sur papier, la cathédrale de Lyon aurait possédé un ou plusieurs manuscrits écrits sur des écorces d'arbres, si nous en croyons Paradin. Cet auteur dit, à ce sujet, dans son *Histoire de Lyon*, p. 103 :

« En l'église Saint-Jean se trouvent certains livres fort rares et fort anciens, *escrits en écorce d'arbre*, dont l'un est lisible et contient un commentaire sur les Psalmes. L'autre qui n'est relié, ains lacéré et imperfect, est escrit en caractères antiques et qui bonnement ne se peuvent lire. (Combien que la lettre ne soit belle et nette) et semble à plusieurs qui ne sont stylés à tels caractères que ce soit lettre grecque ; mais véritablement ce sont lettres latines, dont la forme est dissemblable aux nostres, pour la diversité des caractères qui font que quelque bon esprit que ce soit, il lui seroit malaisé d'en lire une page en huict jours. A la vérité, ce sont des œuvres d'*Avitus*, archevêque de Vienne, qui florissait environ l'an 520. Il y a plusieurs autres traités monstrant manifestement que ce sont des œuvres d'*Alcinius Avitus*, insigne théologien et excellent poète, lequel est nommé en l'un d'iceulx livres en une épître de laquelle ce titre est *Avitus, episcopus papæ Constantinopolitano.*

« Il y a aussi une homélie prononcée par un grand seigneur de Lyon, nommé Sigistricus Aucuns ont estimé que

Digitized by Google

ces livres sont de toile, les autres de joncs du Nil (1) parce qu'il y a des filaments. Il y en a qui ont opinion que ce sont de petites pièces de bois collées et rapportées l'une à l'autre. Tant il y a que c'est chose vénérable et digne d'être conservée pour la révérence de l'antiquité. »

Symphorien Champier paraît avoir vu aussi dans le trésor de Saint-Jean des manuscrits sur écorces d'arbres, car on lit dans le *Miroir historial des sacrées antiquitez et nobles singularitez du très-illustre Chapitre de Lyon*, par La Mure : « Au rapport de *Pierrecham* (Champier) les archives de ce noble Chapitre sont trouvés dépositaires d'un vieux volume, en manuscript grec sur de l'*écorce*, contenant les psaumes, les hymnes et tout le reste de l'Office, à la façon qu'il estoit célébré en l'église d'Asie et tout tel que l'on croit que saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Evangéliste, le remit au glorieux saint Pothin, premier évêque de Lion, l'un de ses principaux disciples. »

---

(1) Le papier formé des enveloppes ou filaments de joncs qui croissaient sur les bords du Nil, appliqués les uns sur les autres, à contre-fibre, était mis sous une presse, poli avec de l'ivoire, frotté souvent avec de l'huile de cèdre, pour le rendre plus incorruptible. Memphis se distingua dans l'art de le préparer. Il en existait dans la Bibliothèque Ambrosienne de Milan qui ont été apportés ensuite à la Bibliothèque nationale de Paris. C'était la traduction latine de quelques livres des antiquités judaïques de *Flavius Joseph*, par Ruffin. (Delandine. Essai historique sur les manuscrits, p. 37.)

Ces manuscrits provenaient-ils de l'Isle-Barbe ? On ne saurait l'affirmer, mais nous savons par Le Laboureur, en ses *Mazures de l'Isle-Barbe*, p. 16, que « l'archevêque d'Albon, en temps de paix, combattait dans son cabinet contre les vers et les teignes qui rongeaient impunément les rares et précieux manuscrits dont Charlemagne avait enrichi le monastère de l'Isle pour les purger des désordres dont ces livres ne sont pas toujours exempts. Voilà les divertissements de notre prélat pendant les beaux jours de la paix, desquels et de la riche bibliothèque qu'il amassa à grands frais et qui se conserve encore aujourd'hui au château d'Avenges, près Bully, en Lyonnois, il est aisé de conjecturer combien il aimoit les bons livres et les lettres. Mais il n'aimoit pas les livres infectés d'hérésies ; il fit une exacte recherche des livres huguenots et, en ayant ramassé tout autant qu'il put, il les fit porter et brûler le long de la Saône, du côté de la rue Mercière, et jeter les cendres dans le courant de ce fleuve, pour en abolir la mémoire. »

Digitized by Google

A mon tour, j'ai eu aussi à m'occuper, ces derniers temps, mais non pas à un point de vue scientifique, des manuscrits de la Bibliothèque de la Ville. M. le ministre de l'Instruction publique ayant demandé au Comité des Bibliothèques et des Archives de Lyon un rapport d'ensemble sur toutes nos bibliothèques publiques, mes collègues de ce comité ont eu la gracieuse attention de me confier toute la partie du rapport concernant la Bibliothèque de la Ville. Voulant puiser aux meilleures sources les éléments de mon travail, je me suis adressé naturellement à l'obligeance de M. Vingtrinier, bibliothécaire adjoint, auteur du remarquable catalogue du *fonds Coste* et qui donne maintenant des soins si parfaits à notre principal dépôt littéraire. Entre autres renseignements, M. Vingtrinier m'a remis un état des principaux manuscrits que la Ville possède, et j'ai reproduit de confiance, cette liste dans mon rapport, à la page 46.

Ce rapport a eu la bonne fortune, depuis lors, d'arriver aux mains de M. Léopold Delisle, l'éminent Directeur de la Bibliothèque nationale et membre de l'Institut. Il va sans dire que, du premier coup d'œil, ce savant si distingué a su découvrir dans mon rapport le manuscrit le plus important et le plus précieux de tous ceux que Lyon possède et qui gisait, inconnu et ignoré des Lyonnais, mais que n'avait que trop *admiré*, il y a bientôt quarante ans, un savant, mais de triste mémoire.....

M. Léopold Delisle, on le sait, s'occupe, depuis bien des années, de travaux universellement appréciés du monde savant, sur nos plus anciens manuscrits ; il a donc voulu voir, par lui-même, et étudier sur place, ce manuscrit inscrit sous le n° 54. Un heureux hasard m'a permis de rencontrer ce savant à la Bibliothèque de la Ville et de faire personnellement sa connaissance, quoique, depuis trois ans, j'eusse déjà l'honneur d'échanger des lettres avec lui. Non-seulement M. Léopold Delisle a étudié ce manuscrit et d'autres encore, dans tous leurs détails, mais il a poussé le soin jusqu'à faire photographier par l'habile M. Armbruster plu-

Digitized by Google

sieurs pages de ces manuscrits. Dès après son retour à Paris, il a bien voulu me mander, le 17 octobre dernier :

« Sans avoir eu le temps de vérifier et de compléter mes notes, je puis vous dire que les fragments formant la première partie de votre ms. 54 sont du plus haut intérêt ; je crois être en mesure d'établir :

« 1° Qu'ils renferment la version italique d'une grande partie de la *Genèse*, de *l'Exode* et du *Deutéronome* ;

« 2° Que le complément de ce ms. c'est à dire les cahiers qui en ont été enlevés, forment aujourd'hui le n° 6 du *fonds Libri* de la collection *Ashburnham*.

« J'espère apporter la preuve mathématique de ces deux points et faire adopter la dénomination de *Codex lugdunensis*, pour désigner, non-seulement la partie du manuscrit qui vous est restée, mais encore celle qui est allée s'échouer en Angleterre...»

Cette démonstration si importante n'a pas demandé un long temps à un savant comme M. Léopold Delisle, et dès le 25 du même mois, il m'a mandé qu'il venait, la veille, de lire sa notice à l'Académie des inscriptions, et ajoutait, avec une grace parfaite qu'il m'envoyait son manuscrit, «pour m'en donner la primeur.» Je ne dirai pas avec quel intérêt j'ai lu cette importante étude et quel prix y ont attaché plusieurs érudits auxquels je me suis permis de la communiquer ; mais nous avons pensé que nous ne devions pas seuls avoir cette bonne fortune ; j'ai donc prié M. Léopold Delisle de vouloir bien m'autoriser à lui donner une plus grande publicité, en l'insérant dans la Revue du Lyonnais, dont M. Vingtrinier s'était empressé de m'ouvrir les portes à deux battants. M. Léopold Delisle s'est rendu à notre prière, me permettant même de ne donner que des extraits de son travail ; mais je me suis senti incapable d'une aussi mauvaise action dont le monde savant m'eût fait un crime. C'est donc intégralement que je donne ici l'œuvre de l'éminent Directeur de la Bibliothèque nationale, sans lequel nous n'eussions peut-être jamais connu le trésor que Lyon possède.

Quelle gratitude la Ville ne lui devra-t-elle pas !

Digitized by Google

NOTICE DE M. LÉOPOLD DELISLE

SUR UN MANUSCRIT DE LYON

Renfermant une ancienne version latine inédite
de trois livres du PENTATEUQUE (1)

« Dans un récent voyage à Lyon, j'ai voulu jeter un coup d'œil sur plusieurs manuscrits Carlovingiens que, d'après les indications consignées dans le *Catalogue* de Delandine et dans un substantiel rapport de M. Léopold Niepce, je supposais renfermer des dates précises et fournir des données importantes pour la paléographie du IXe siècle.

« Je ne tarderai pas, je l'espère, à rendre compte à l'Académie de l'examen de ces manuscrits. Aujourd'hui, je me propose de lui signaler un document d'un ordre tout différent, dont j'ai été amené à reconnaître le caractère et la valeur exceptionnelle en étudiant le Ms. 54 du classement actuel des manuscrits de la grande Bibliothèque de Lyon.

« D'après les indications très-exactes de M. Léopold Niepce, j'avais noté ce ms. 54 comme un texte de Bède donné à la Cathédrale de Lyon par Amolus, qui fut archevêque depuis 841 jusqu'en 852. La seconde partie du ms. 54 répond, en effet, à cette désignation ; mais la première partie du volume se compose de cahiers tout-à-fait étrangers à l'ouvrage de Bède. Delandine les a mentionnés sous le n° 329, dans les termes suivants :

« *Biblia Latina*, in-folio, environ 200 pages. Ce manus-
« crit très-antique date de l'an 850 environ. Il est en écri-
« ture carlovingienne, sur vélin, à trois colonnes. La ver-
« sion latine du texte hébreu diffère souvent de la Vulgate.

(1) Lue à l'Académie des Inscriptions, le 23 octobre 1878.

Digitized by Google

« Il manque des feuillets en tête et à la fin du volume ; « celui-ci ne commence qu'au 23e verset du XXVIe chapi- « tre de la Genèse. Il vient de la Bibliothèque des comtes « de Lyon et paraît avoir été tiré de celle de l'Ile-Barbe, « mise sous la direction de Leydrade, bibliothécaire de « Charlemagne.»

« C'est sans doute aux inexactitudes de cette description qu'il convient d'attribuer le trop long oubli dans lequel est resté ce ms. Il était difficile de supposer qu'un livre annoncé comme copié vers l'année 850, en écriture carlovingienne, était un texte en onciales du VIe siècle. Telle est, en effet, la date qu'il faut, comme on le verra plus loin, attribuer au texte dont j'ai l'honneur de soumettre à l'Académie deux pages reproduites par un habile photographe de Lyon.

« La première idée qui se présenta à mon esprit, quand je vis ces pages vénérables, c'est qu'elles étaient identiques à celles du ms. dans lequel le dernier comte d'Ashburnham a eu le bonheur de retrouver deux livres d'une ancienne version du Pentateuque. La ressemblance est telle que vendredi dernier mon savant confrère, M. Gaston Paris, à qui je montrais une de mes épreuves photographiques, sans lui en indiquer l'origine, n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'il s'écria : « Mais c'est une page du manuscrit de lord Ashburnham ! »

« Comme je n'avais à Lyon aucun moyen de m'assurer si j'étais bien servi par ma mémoire, je me décidai à faire exécuter des photographies et à prendre des notes à l'aide desquelles je pourrais plus tard procéder à des vérifications plus rigoureuses. Ma tâche a été singulièrement facilitée par le concours empressé qu'ont bien voulu me prêter M. Léopold Niepce, M. Guigue et les Conservateurs de la Bibliothèque de Lyon, MM. Mulsant et Aimé Vingtrinier.

« Pour procéder avec ordre, je dois, avant tout, faire exactement connaître le texte de Lyon.

« La première partie du ms. 54 de Lyon se compose de 64

Digitized by Google

feuillets de parchemin, hauts de 30 centimètres et larges de 24. L'écriture de chaque page est disposée sur trois colonnes, chacune de 27 lignes. Le cadre rempli par l'écriture mesure 193 millimètres de hauteur et 206 millimètres de largeur. Le caractère employé par le copiste est une onciale assez peu soignée, dont on peut juger par le fac-simile que je mets sous les yeux de l'Académie.

« Il faut, je crois, en rapporter l'exécution au VIe siècle. Cette date répond au genre de l'écriture, à la disposition du texte sur trois colonnes, au fréquent emploi des points en forme de feuilles de lierre, au style de la formule du fol. 24 v°: *Incipit Exodus. Lege cum pace,* à la finesse de l'onciale des titres courants et à l'élégance des notes marginales ou interlinéaires qu'on a ajoutées après coup en onciale ou en minuscule. Je ne parle pas ici des notes que les réviseurs ont tracées pour corriger ou compléter le travail du copiste; mais bien de quelques notes destinées à guider les clercs qui se servaient du livre pour la récitation de l'office ecclésiastique ; par exemple : INC. ou INCP. pour indiquer le commencement de la leçon ; SALI, pour avertir des versets à omettre ou à sauter, et FINIT, pour marquer l'endroit où l'on devait s'arrêter.

« Les 64 feuillets du ms. contiennent une ancienne version latine d'une grande partie de la Genèse, de l'Exode et du Deutéronome, savoir :

Genèse : XVI, 9 — XVII, 17.
XIX, 5 — 28.
XXVI, 33 — XXXIII, 15,
XXXVII, 7 — XXXVIII, 22.
XLII, 30 ou environ — L, 25.

Exode : I, 1 — VII, 19.
XXI, 9 — 35.
XXV, 25 — XXVI, 13.
XXVII, 7 — XL, 30.

Deutéronome : I, 1 — XI, 4.

Digitized by Google

Quant à la constitution matérielle du livre, j'ai vérifié qu'il se composait de cahiers régulièrement formés de huit cahiers et que les 64 feuillets conservés à Lyon tenaient primitivement dans le livre les places indiquées par le tableau suivant :

Les fol. 9 et 10 appartenaient au cahier III ;
Les fol. 1 —8 constituaient le cahier V ;
Les fol. 11 — 13 formaient les deux premiers et le dernier feuillet du cahier VI ;
Les fol. 14 et 15 formaient l'enveloppe du cahier VII ;
Les fol. 16 — 23 constituaient le cahier VIII ;
Les fol. 24 — 31, le cahier IX ;
Les fol. 40 et 41 appartenaient au cahier XII ;
Les fol. 32 — 39 formaient le cahier XIII ;
Les fol. 42 — 49, le cahier XIV ;
Les fol. 50 — 56 étaient les sept derniers feuillets du cahier XXVI ;
Les fol. 57 — 64 formaient le cahier XXVII.

« Il est bon de remarquer que le double feuillet 42 et 49, qui enveloppe le cahier XIV, a été refait après coup ; il se distingue des autres feuillets par l'absence de titres courants et par le nombre des lignes, qui est de 26 à la colonne et non pas de 27. Le copiste qui a refait ce double feuillet en a d'ailleurs prévenu le lecteur par quelques mots tracés au bas du fol. 42 : HOC FOLIVM IN CODICE MENEMAE FVERAT REPERTVM.

Maintenant que nous sommes fixés sur le contenu et la composition du manuscrit de Lyon, nous avons à rechercher s'il est en réalité, comme M. Gaston Paris et moi l'avons supposé, un fragment du même volume que le manuscrit possédé et publié par lord Ashburnham.

Les feuillets de l'un et de l'autre ont absolument les mêmes dimensions ; dans tous les deux, l'écriture est disposée sur trois colonnes, et chaque colonne contient 27 lignes. Quand on compare les photographies que j'ai rapportées de Lyon avec le fac-simile joint à la publication de lord Ashburnham,

Digitized by Google

il est impossible de trouver la moindre différence entre les caractères du manuscrit lyonnais et ceux du manuscrit anglais. En bonne critique, ces rapprochements suffiraient pour établir que les deux manuscrits sont les débris d'un même exemplaire, ou du moins, de deux exemplaires exécutés en même temps et dans le même atelier, mais je prétends aller plus loin et démontrer que les fragments de lord Ashburnham ont été arrachés au manuscrit même de la Bibliothèque de Lyon

« A n'en pas douter, le manuscrit de Lyon, quand il était complet, renfermait tout le Pentateuque. La principale lacune qu'il offre aujourd'hui porte sur le texte du Lévitique et des Nombres. En effet, le folio 49 v° s'arrête aux derniers mots de l'Exode, sans le titre final, et le folio 50 r° commence aux premiers mots du Deutéronome, sans le titre initial. Or, le feuillet 49 répond au dernier feuillet du cahier XIV et le feuillet 50 au second feuillet du cahier XXVI. On a donc enlevé du manuscrit de Lyon les cahiers XV—XXV, plus le premier feuillet du cahier XXVI, et ces cahiers XV—XXV, réunis au premier feuillet du cahier XXVI, renfermaient le texte du Lévitique et des Nombres, précédés du titre final de l'Exode et suivis du titre initial du Deutéronome.

« C'est exactement ce que contient le manuscrit de lord Ashburnham, qui nous offre : 1° Le titre final de l'Exode ; 2° le texte du Lévitique et des Nombres ; 3° le titre initial du Deutéronome, de sorte que, si, par la pensée, nous intercalons les feuillets du manuscrit de lord Ashburnham entre les feuillets 49 et 50 du manuscrit de Lyon, nous comblons exactement la principale lacune de ce manuscrit, et nous la comblons avec une exactitude si parfaite, qu'aux points de jonction, il n'y a pas un mot en trop ni un mot en moins.

« La coïncidence n'est pas moins rigoureuse si nous examinons la composition et les signatures des cahiers. J'ai constaté que le manuscrit de Lyon est privé des cahiers XV-XXV

Digitized by Google

plus du premier feuillet du cahier XXVI. Lord Ashburnham a pris soin de nous avertir que son manuscrit se compose de cahiers cotés XV-XVII et XVIII-XXV, plus du premier feuillet d'un cahier XXVI.

« On pourrait, à la rigueur, supposer qu'au VIe siècle, un même copiste a pu transcrire deux exemplaires du Pentateuque absolument semblables, aussi bien pour la composition de cahiers que pour la disposition de l'écriture et la répartition des matières sur les pages de chaque exemplaire. Mais ce qu'on ne saurait admettre, c'est que le hasard ait été assez intelligent pour ne laisser exactement subsister d'un des deux exemplaires que les feuillets qu'il avait laissé détruire dans l'autre.

« Je tiens donc pour évidemment démontré que le manuscrit de Lyon contenait, à l'origine, tout le Pentateuque et qu'on a enlevé les feuillets auxquels la publication de lord Ashburnham a assuré une légitime célébrité. C'est donc sous la dénomination de *Codex Lugdunensis* qu'il conviendra désormais de désigner l'ancienne version latine du Pentateuque telle que nous l'avons, en combinant les fragments de la Bibliothèque de Lyon avec ceux d'Ashburnham-Place.

« Quand et comment la scission s'est-elle opérée? C'est là une question délicate dont la discussion appartient peut-être moins aux Académies qu'aux tribunaux. Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'extraction a été pratiquée avec une véritable sagacité. En effet, le voleur ne s'est pas borné à enlever un certain nombre de cahiers entiers; à ces cahiers, il a pris soin de joindre un feuillet délicatement coupé à un autre cahier, dont il dédaignait de prendre les sept autres feuillets. De cette façon, les fragments dérobés à Lyon n'offraient de lacune ni au commencement ni à la fin, et ils avaient l'apparence d'un volume bien complet qui pouvait et devait être vendu à des conditions fort avantageuses.

« Les fragments ainsi arrangés ont été vendus, en 1847, par Libri à lord Ashburnham. Ils forment le n° 7 du fonds Libri dans la bibliothèque du célèbre amateur anglais.

Digitized by Google

Il importait de mettre hors de contestation la connexité qui existe entre le manuscrit 54 de Lyon et le manuscrit 7 du fonds Libri chez lord Ashburnham, non-seulement pour montrer encore une fois avec quelle audace et quelle dextérité nos Bibliothèques publiques ont été mises au pillage, mais surtout pour bien établir l'homogénéité de ces deux manuscrits et donner ainsi une base plus large aux études dont ils seront l'objet.

« Il résulte, en effet, des rapprochements qui viennent d'être faits que, dans un manuscrit unique, dont les cahiers sont aujourd'hui dispersés, nous possédons le texte à peu près complet d'une ancienne version latine des cinq livres du Pentateuque. Le premier travail qui devra être entrepris sur ce manuscrit consistera à donner une édition littérale des parties de la Genèse, de l'Exode et du Deutéronome qui sont à Lyon.

« Cette édition, réunie à celle que lord Ashburnham a publiée du Lévitique et des Nombres, mettra à la disposition des érudits un texte suffisamment étendu pour résoudre plusieurs problèmes fort intéressants. Les principaux ont été indiqués avec beaucoup de netteté, en 1870, par les rédacteurs de la *Revue critique*, qui, en rendant compte de la publication de lord Ashburnham, supposaient avec Ranke, que le reste du Pentateuque existait quelque part : « Heureux, ajoutaient-ils, le chercheur qui mettra la main sur ce trésor, caché peut-être dans le fond de quelque bibliothèque de province! »

« Le temps et la compétence me manquent également pour mettre en valeur le texte qu'un pur hasard m'a fait découvrir. Il y a là le sujet de travaux qui tenteront quelques jeunes gens de nos écoles, et pour lesquels nous ne devons pas nous laisser devancer par les étrangers, si empressés à publier les moindres fragments qu'ils rencontrent des versions latines de la Bible antérieures à celle de saint Jérôme.

« Plus que tout autre, le texte de Lyon pourra servir à prouver qu'antérieurement à saint Jérôme, il existait plu-

Digitized by Google

sieurs versions latines de la Bible faites sur le grec des Septante ; il permettra de reconnaître à quelle famille des manuscrits de la version des Septante appartenait l'exemplaire qu'avait sous les yeux le rédacteur d'une des plus anciennes versions latines; il fera connaître l'un des premiers systèmes de la coupure de la Bible en versets ; il fournira des exemples de mots et de locutions de la latinité vulgaire des premiers siècles de l'Église : il donnera des notions sur les variations de l'orthographe et de la prononciation. C'est plus qu'il n'en faut pour attirer sur lui l'attention des paléographes et des philologues. »

Ainsi qu'on vient de le voir par cette notice aussi savante que démonstrative, si notre manuscrit est resté si longtemps inconnu, c'est à l'insuffisance de M. Delandine que la science a à imputer ce fait regrettable. Trop confiants dans son *catalogue raisonné*, nous pensions ne posséder qu'un manuscrit du IXe siècle, — ce qui est déjà assez ancien, — et il nous est établi victorieusement, aujourd'hui, par M. Léopold Delisle, que c'est du VIe que date ce vénérable monument. Nous croyions aussi n'avoir qu'un texte incomplet d'une *Biblia sacra* analogue à ceux qui existent dans la plupart des collections, suivi d'un ouvrage de Bède, tandis que Lyon a eu l'avantage de conserver de temps immémorial dans la bibliothèque de l'Ile-Barbe ou dans une autre bibliothèque monastique, — dans un manuscrit unique, — le texte, à peu près complet, d'une ancienne version latine des cinq livres du *Pentateuque*, c'est-à-dire des cinq Livres de Moïse qui se trouvent à la tête de l'ancien testament, savoir : *la Genèse*, *l'Exode*, *les Nombres*, *le Lévitique* et *le Deutéronome*, mais dont une main coupable ne nous a laissé que des lambeaux, pour vendre le surplus, à prix d'or, à un amateur anglais.

Les études de M. Léopold Delisle sur notre manuscrit 54 sont donc des plus importantes (1). Puisse ce savant faire

(1) Le *Journal Officiel*, qui s'est plu aussi à rendre compte, dès le 30 octobre, de la communication faite à l'Académie des sciences, le

Digitized by Google

plus encore. Puisse-t-il rétablir cette œuvre mutilée en donnant une édition littérale des parties de la *Genèse*, de l'*Exode* et du *Deutéronome* que nous possédons encore à Lyon, réunie à celle que lord Ashburnham a publiée du *Lévitique* et des *Nombres*. Enfin, M. Léopold Delisle, en découvrant ce manuscrit dans l'obscur réduit où la Ville laisse nos plus riches trésors enfouis, a réalisé le vœu émis, il y a huit ans, par *la Revue critique* « de voir un chercheur mettre la main sur ce volume caché peut-être dans le fond de quelque bibliothèque de province. » Que d'actions de grâces la science ne lui devra-t-elle pas, après lui en avoir adressé déjà tant pour ses recherches sur bien d'autres manuscrits ! Mais aussi quelles malédictions ne devons-nous pas, non plus, à celui qui, abusant d'une haute position officielle, de son titre d'inspecteur général de nos bibliothèques et de la confiance qu'il devait, en cette qualité, inspirer aux conservateurs de nos Dépôts publics, a osé commettre ce vol ! !

Serait-il téméraire d'en accuser M. Libri, ou bien toutes les circonstances ne se rencontrent-elles pas dans la cause, comme nous disons au Palais, pour qu'on soit autorisé à dire que cet Italien, chassé de son pays, et qui a abusé si étrangement de l'hospitalité trop généreuse que la France lui avait offerte, doit être atteint et convaincu de ce méfait odieux ?

Il est, en effet, certain que M. Libri, pendant l'une de ses inspections, a visité notre Bibliothèque. Un savant de Lyon me disait encore hier qu'il se souvient de l'avoir vu dans

---

23 du même mois, par M. Léopold Delisle, après avoir apprécié cette communication comme elle le mérite, a ajouté : « Plus que tout autre, le texte de Lyon pourra servir à prouver qu'avant saint Jérôme, il existait plusieurs versions latines faites sur le grec des Septante. Il permettra de reconnaître à quelle famille des manuscrits de la version des Septante appartenait l'exemplaire qu'avait sous les yeux le rédacteur d'une des plus anciennes versions latines ; il fera connaître l'une des plus anciennes coupures de la Bible en versets. »

Digitized by Google

notre grand établissement littéraire. Il portait, sous prétexte d'infirmités, un vaste pardessus, à grandes poches et à manches très-larges, dont on riait même beaucoup. Ensuite, il nous apprend lui-même, dans l'un de ses rapports insérés dans le *Journal des Savants* (Janvier 1842), qu'il a inspecté notre grande Bibliothèque. Voici, en effet, le passage qu'il lui consacre, en parlant du catalogue de nos manuscrits dressé par M. Delandine: « Nous comprîmes qu'il fallait refaire entièrement ce catalogue et, *c'est ce que nous avons fait dans notre dernier voyage* »

D'autre part, on voit que Libri a mis aussi à profit ce voyage si fatal à nos manuscrits, car on ne sait pas encore tout ce qu'il nous a soustrait pour bien étudier les manuscrits les plus anciens et surtout ceux en lettres onciales semblables à celui dont M. Léopold Delisle vient d'entretenir l'Académie des inscriptions.

Il rapporte, en effet, dans le *Journal des savants* ce qui suit, (année 1842):

« Nous n'entreprendrons pas de donner ici l'analyse des 1500 manuscrits de la Bibliothèque de Lyon, dont les plus anciens proviennent de la Bibliothèque de l'Isle-Barbe, fondée par Charlemagne et de celle de l'église de Saint-Etienne : plusieurs, en effet, portent le nom et l'*ex voto* (1)

(1) Cette locution *ex voto*, dans les habitudes du XIe siècle, est synonyme d'*ex dono*. Les donateurs d'un livre à l'autel d'une église ne faisaient pas réellement un *vœu*. Ils voulaient seulement enrichir le trésor de leur église par le don d'un objet de grande rareté, comme l'étaient alors les manuscrits. Celui dont M. Léopold Delisle a fait l'objet de ses savantes recherches porte à la dernière page de la seconde partie, laquelle a pour titre: « Les Expositions du Vénérable Bède sur Samuel, en 4 livres », d'une écriture relativement moderne, cette mention plusieurs fois répétée: « Liber oblatus ad altare sancti Stephani *ex voto*. Emardus librarius. »

La Bibliothèque de Lyon possède un autre manuscrit sous le n. 174 portant le titre: « Aug (tinus) de Doctrina christiana » donné par l'archevêque saint Rémy, premier successeur immédiat d'Amolon, avec cette mention: *Liber oblatus ad altare sancti Stephani dono*

Digitized by Google

des premiers évêques de Lyon, (Agobard, Rémy, Amolon), et de ce Leidrade qui fut un des bibliothécaires de Charlemagne. Nous nous bornons à dire que la Bibliothèque de la ville de Lyon contient *treize* manuscrits *en lettres onciales*, dont aucun n'avait été annoncé comme tel par Delandine : ce nombre est très-considérable, et il n'y a pas beaucoup de collections en Europe qui puissent en compter davantage (1)

« Un de ces manuscrits, qui est un *psautier*, nous a paru très-ancien. Ce qui nous l'a fait penser, c'est que, dès le VIIIe siècle, le vélin avait été corrodé par l'encre. En effet, les mots devenus illisibles par suite de cette action corrosive

---

Remigii episcopi. » Ce dernier manuscrit a été écrit par le prêtre Martin. « Martinus præsbister scripsit. »

Tous les historiens lyonnais s'accordent à dire que l'église Saint-Etienne a été fondée avant la fin du VI siècle par *saint Aubin ou Albin*, archevêque de Lyon. Cette petite église était située à côté de l'église cathédrale et a été démolie par la Révolution ainsi que celle de Sainte-Croix qui y touchait. C'est une perte pour l'art. Colonia prétend qu'elle fut érigée par saint Patient, et fut une chapelle royale des rois bourguignons, vandales. Leidrade y transporta de Saint-Nizier qui était, sous le vocable des Saints Apôtres, son siége épiscopal.

Un siècle après Saint-Jean reçut ce siége. Cette église fut, à l'origine, un simple baptistère. Au reste, nous saurons bientôt son histoire *vraie*. M. Bégule va publier prochainement une splendide monographie de ce monument.

Du reste, nous aurons bientôt de bien intéressantes notes sur cette formule *ex voto*. M. Léopold Delisle se propose, m'a-t-il dit, de traiter la question de cette formule inscrite en tête de différents volumes du moyen-âge.

M. Libri, en citant cet *ex voto*, ne nous fournit-il pas lui-même la preuve qu'il a vu et tenu notre manuscrit 54? Et comme il faisait une étude spéciale des manuscrit *en lettres onciales*, l'occasion l'aura tenté. Du reste, si ce n'est pas lui qui a soustrait les cahiers que possède lord Asburnham, il n'a pu, en aucun cas, en ignorer l'origine. Le vol est constant, mais il nous reste à rechercher maintenant si nos fragments ont été achetés par le célèbre amateur anglais à la vente Libri ou directement de ce dernier.

(1) La bibliothèque de Troyes en possède plus de vingt qui ont paru à M. Libri antérieurs à la mort de Charlemagne. Le plus ancien serait le *Liber pastoralis* de saint Grégoire le Grand qui avait ap-

Digitized by Google

ont été rétablis à la marge en écriture cursive lombardo-mérovingienne.

« C'est là, si je ne me trompe, la preuve d'une haute antiquité. Tous ces anciens manuscrits contiennent des livres sacrés ou des écrits des Pères de l'église. Un seul renferme des fragments de Térence écrits en prose.

« La théologie, l'histoire ecclésiastique, la philosophie, la jurisprudence sont les classes qui renferment le plus grand nombre de manuscrits. Nous y avons remarqué aussi une encyclopédie en vers provençaux, composée en 1288 par Matfre Ermengau, de Béziers. Cet ouvrage, que Delandine avait placé parmi les écrits italiens et qu'il avait attribué à un nommé Alberti, doit intéresser particulièrement les personnes qui s'occupent de l'histoire des sciences. »

Ainsi, il est donc constant que Libri est venu à Lyon, dans les derniers mois de 1841, qu'il a refait entièrement le catalogue erroné de Delandine et étudié, avec un soin tout spécial, les manuscrits *en lettres onciales*; mais il se garde

---

partenu à *Pithou*. Ce manuscrit est, sans contredit, un des plus anciens et des plus curieux qui se trouvent en France. Il se compose de 156 feuillets de beau vélin. L'écriture est en lettres onciales très-régulières. M. Libri, qui en parle avec une prédilection toute particulière dans son rapport du mois d'août 1841, a sans doute oublié de le mettre dans une de ses grandes poches.

M. Léopold Delisle estime que la bibliothèque de Troyes peut bien posséder une vingtaine de manuscrits antérieurs à Charlemagne; mais il ne pense pas qu'elle en ait plus de deux ou trois en *onciales*. Cette bibliothèque est des plus riches en manuscrits.

En 1841, quand M. Libri la visita, elle possédait 2109 ouvrages manuscrits, provenant, en grande partie, des oratoriens de Troyes et de l'abbaye de Clairvaux. Cette dernière avait acheté, en 1784, la collection du président Bouhier, de Dijon, au prix de 135,000 livres, laquelle était une des plus belles qu'un particulier ait pu posséder. (2,000 manuscrits et 35,000 volumes imprimés).

Ce n'est que huit ans après cette acquisition, lorsque la Révolution eut fait main basse sur la bibliothèque de l'abbaye de Clairvaux, qu'on ouvrit les caisses qui contenaient la collection Bouhier, et l'on trouva plusieurs des plus beaux manuscrits pourris.

Digitized by Google

bien de citer le manuscrit 54 dont une partie nous reste et le surplus est dans la collection Ashburnham (1).

Tout concourt donc pour qu'on puisse dire que M. Libri a été l'auteur de la soustraction frauduleuse de notre manuscrit numéro 54, et que M. Léopold Delisle vient de si bien dénommer *Codex lugdunensis*. Du reste, je pourrais aussi, pour soutenir mon opinion, invoquer celle d'un éminent magistrat, M. Boucly. Je me souviens très-bien qu'un jour, à Rennes, où ce magistrat occupait, avec tant de distinction, le siége de premier président, me parlant de M. Libri, il me raconta qu'un de ses derniers actes de Procureur du Roi, à Paris, la veille du 24 février 1848, a été la signature, sans la moindre hésitation et avec une conviction profonde, du réquisitoire tendant à des poursuites criminelles contre M. Libri, à raison des vols com-

(1) Au moment d'achever ces lignes, j'apprends que les notes prises par M. Libri, sur nos manuscrits, viennent d'être retrouvées au ministère de l'Instruction publique et communiquées à la Bibliothèque nationale, le 11 de ce mois. En ce qui concerne notre manuscrit 54, voici ce qu'on lit dans ces notes qui sont de la main même de M. Libri. Je copie textuellement :

Note autographe de Libri, envoyée au Ministère de l'Instruction publique, à la Bibl. Nat., le 11 nov. 1878.

« 329. Pars Pentateuchi. Commence au 33e verset du XXVI chap. « de la Genèse. Folio carré, VI-VIIe siècle.

« Lettres onciales sans séparations de mots, ni points, ni abrévia- « tions (très-rares). Bien écrit en lettres onciales bien formées. Vélin « mélangé. Voyez le fac-simile (*).

« A la fin de ce volume, on trouve le n° 391, folio carré.

« Beda..... in Samuelem. Ecriture caroline, les citations sont en « rouge. Ce volume a été offert à l'autel de saint Etienne, par Amolon, « archevêque de Lyon, successeur d'Agobard, en 843. Voyez le fac- « simile. »

Cette note n'est-elle pas la meilleure preuve à donner pour convaincre M. Libri d'avoir vu et manié, à loisir, ce précieux volume?

(*) Les fac-similes, indiqués dans les notes de Libri, n'ont pas été retrouvés.

Digitized by Google

mis par lui dans plusieurs bibliothèques de Paris et de la province (1).

On dit qu'il se rencontre encore aujourd'hui d'anciens collègues de M. Libri croyant à son innocence, après avoir lutté longtemps en sa faveur par de nombreux mémoires justificatifs, mais un sentiment exagéré d'une vieille affection ne les égare-t-il pas ?

Si Libri était sans reproches, pourquoi ne s'est-il pas présenté pour purger sa contumace et repousser, devant ses juges, l'accusation portée contre lui, après la plus minutieuse information judiciaire, au lieu de publier, de loin, mémoires sur mémoires, ne prouvant rien et dans lesquels il a osé même calomnier ses juges...

---

(1) Le Dictionnaire des Contemporains a consacré l'article suivant à M. Libri : « *Libri Carrucci* Guillaume-Brutus-Icilius Timoléon, comte) mathématicien français, ancien membre de l'Institut, né à Florence, le 2 janvier 1803, est fils d'un réfugié italien, le comte *Libri-Bagnono*, condamné par la cour d'assises de Lyon, en 1816, à 10 ans de travaux forcés et à la marque pour faux en écriture de commerce et qui, après s'être échappé et s'être attiré des condamnations nouvelles, fut, de 1825 à 1830, l'agent secret du roi des Pays-Bas en Belgique.

Son fils s'étant compromis après 1830, dans les mouvements politiques, se réfugia en France et après avoir été naturalisé Français, il fut nommé, par la protection d'Arago, membre de l'Académie des sciences, inspecteur général de l'instruction publique, puis inspecteur général des Bibliothèques de France, fonction malheureusement créée pour lui. Dans les derniers temps du règne de Louis-Philippe, des soupçons graves s'élevèrent contre lui pour détournement commis par lui dans diverses bibliothèques de la province et de Paris. La Cour d'appel évoqua l'affaire. Les détournements qu'on lui imputa s'élevèrent à plus de 500,000 fr. et le trop fameux bibliophile fut, *après une longue et minutieuse instruction*, condamné à 10 ans de *réclusion*, à *la dégradation et à la perte de ses emplois publics*.

On lit, d'autre part, dans une brochure publiée par Punckoucke, en 1851, que l'acte d'accusation notifié à Libri, lui imputait d'avoir soustrait à Carpentras plusieurs manuscrits et livres précieux, de les avoir envoyés en Italie pour y être arrangés à la manière ita-

Digitized by Google

La vérité n'est que trop connue, et la lumière la plus complète s'est faite sur ses coupables agissements ; que l'oubli se fasse donc sur son nom, mais puissent aussi, désormais, nos bibliothèques si éprouvées par les révolutions ne pas être victimes de semblables pertes ! ! !

LÉOPOLD NIEPCE

---

lienne et de les avoir vendus à Londres, dont l'un, le manuscrit de la *Divine Comédie* de Dante, lui fut payé 6,000 fr. — D'avoir pris dans la bibliothèque Mazarine 150 manuscrits et autographes d'une grande valeur. — Dans la bibliothèque de Troyes, 19 ouvrages italiens du Moyen-Age. A *Grenoble*, 6 ouvrages. — A *Montpellier*, un grand nombre et surtout beaucoup de lettres de la reine Christine. — A l'institut, une quantité de lettres des rois Charles VII, Charles VIII, François Ier et toute la correspondance de Henri IV avec sa femme, les manuscrits de Léonard de Vinci. Ce qu'il ne vendait pas, il le conservait dans sa bibliothèque, laquelle fut estimée 600,000 fr.

Je dois ajouter aussi que, pendant l'un de ses séjours à Lyon, M. Libri, abusant de la confiance d'un secrétaire de l'archevêché, put soustraire une partie de la correspondance du cardinal Fesch dont Mgr Lyonnet se servit pour écrire la vie de ce prince de l'église. Cette soustruction ne fut connue qu'après la fuite de M. Libri. Ce fait m'a été affirmé par une personne des plus honorables de Lyon.

J'ignore si M. Péricaud, bibliothécaire de la Ville, a eu connaissance du vol de partie de notre manuscrit 54 — mais il l'a paginé de sa main, après sa soustraction, sans tenir compte des feuillets qui manquent. M. Monfalcon, son successeur, ne semble pas avoir eu connaissance non plus de cette soustraction. Il n'en parle dans aucun de ses livres et l'acte d'accusation dressé contre Libri est aussi muet à ce sujet.

Digitized by Google

LE THÉATRE A LYON

PENDANT LE XVIIIe SIÈCLE

(Suite)

II

Le Théâtre des Terreaux. — L'Académie des Beaux-Arts et le Concert des Cordeliers. — Les nouveaux directeurs : Maillefer, Monnet, Préville. — Le Carnaval de 1750. — Artistes Lyonnais. — Le plan de Soufflot (1).

L'Opéra fut installé, en 1728, dans une maison, servant de jeu de paume, que la ville avait acquise d'un sieur Bron et qui était située sur la courtine du Rhône, derrière le jardin de l'Hôtel-de-Ville (2). C'était encore un établissement provisoire ; le consulat voulait attendre d'avoir les ressources nécessaires pour construire une scène digne de la ville de Lyon.

Le théâtre traversait une crise. On y jouait rarement la comédie parce qu'il ne s'y trouvait, au dire d'un contemporain « que des libertins et des filles de joie. » Mademoiselle Desmarets, qui avait encore le privilége de l'opéra, tâchait de faire des recettes pendant le carna-

---

(1) Voir la précédente livraison.
(2) Clerjon, loc. citat.

Digitized by Google

val en substituant aux représentations dramatiques deux grands bals par semaine; l'entrée coûtait trois livres (1).

D'ailleurs, le public choisi se laissait détourner par d'autres spectacles. On avait loué, près du port de la Feuillée, un appartement où des *jeunes gens* et des *demoiselles* de *moins de douze ans* se réunissaient deux fois par semaine pour représenter la tragédie et la comédie. On n'y entrait qu'avec des billets distribués par les parents des acteurs, « qui, en général, avaient du talent, » dit naïvement le chroniqueur (2). Les Jésuites du Grand-Collége faisaient aussi jouer par leurs élèves, en présence des familles, des pièces composées par les Pères de l'ordre. Ils allèrent jusqu'à faire exécuter devant le consulat, le 20 mai 1742, jour de la Trinité, un *ballet* qui avait pour sujet : *La Folie et la Sagesse* (3)....

Mais le beau monde affectait un goût plus épuré.

Il allait au concert.

Quelques amateurs avaient fondé, en 1713, sous le nom d'*Académie des Beaux-Arts*, une société pour donner des concerts et, singulière association, tenir des conférences sur la physique, les mathématiques et les arts. Les séances eurent d'abord lieu sur le quai Saint-Clair.

On y avait chanté, le 25 mai 1718, devant le marquis d'Halincourt, à son retour de la guerre de Hongrie, le *Retour de Pyrrhus Néoptoléme en Epire, après le siége de Troye*, idylle héroïque (4). En 1724, la société avait été autorisée, par lettres patentes, à élever une salle de

(1) *Petite Chron. Lyon.* 8 janvier 1735, p. 192.
(2) Id. 3 février 1734, p. 409.
(3) *Tablettes chronologiques.*
(4) *Recherches sur les Théâtres de France.* T. III, p. 197.

Digitized by Google

concert sur la place des Cordeliers, à côté de l'église de ce nom, qui possédait un orgue pour la confection duquel la ville avait donné cent écus, en 1592, et qui avait eu pour organiste le célèbre Jean-Louis Marchand, plus tard organiste à la chapelle du collége Louis-le-Grand (1).

Cet édifice, construit dans le goût italien, sur les dessins de l'architecte milanais Pietra-Santa, renfermait, outre la salle destinée au concert, une bibliothèque et d'autres lieux de réunion pour l'Académie des Beaux-Arts (2).

Cette société, composée de trente membres : artistes, savants, littérateurs, compta dans son sein des noms célèbres, malgré le mot de Voltaire qui disait d'elle malicieusement : C'est une honnête fille, qui ne fait pas parler d'elle.

Les concerts avaient lieu tous les mercredis, à cinq heures du soir. Les étrangers qui passaient à Lyon y étaient admis soit comme auditeurs, soit comme exécutants, et des amateurs de distinction s'y faisaient applaudir par l'élite de la société; le dilettantisme devenait à la mode. Toute la noblesse courait entendre des symphonies.

La salle du concert et ses dépendances furent cédées à la ville, en 1741 ; dès lors, la société vécut sous la pro-

(1) Jean-Louis Marchand, qui passe pour avoir été le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu, naquit à Lyon le 2 février 1669 et mourut à Paris le 17 février 1732.

(2) Les séances de l'Académie des Beaux-Arts se tenaient une fois par semaine. Il y avait chaque année deux assemblées publiques : la première eut lieu le 2 décembre 1737 (voir *Chron. Lyon.* loc. cit. p. 196). Le 1er juin 1748, l'Académie obtint des lettres patentes particulières qui la séparaient de la Société du Concert et lui permettaient de s'assembler sous le nom de *Société royale*.

Digitized by Google

tection du duc de Villeroy et sous la direction du prévôt des Marchands (1).

Tandis que le public subissait l'attrait de cette nouveauté, l'opéra battait de l'aile. Mademoiselle Desmarets se soutint quelque temps par les générosités et les sacrifices de Camille Perrichon, prévôt des Marchands, chez qui Louis Racine, alors directeur général des gabelles de Lyon, faisait des lectures de son poème de la *Religion* (2).

Mais cette femme n'avait ni le talent ni l'ordre nécessaires à une semblable entreprise. Elle faisait trop de dépenses pour sa table et ses plaisirs. Sa retraite, devenue imminente, eut lieu vers 1735 ; elle laissa la direction en fort mauvais état (3).

Maillefer, qui lui succéda, ne fut guère plus heureux au point de vue commercial. Il voulut soutenir l'opéra pendant plusieurs années dans la plus grande magnificence, quoiqu'il sût fort bien « *qu'un opéra ne pouvait pas se soutenir dans la province sans être à la charge de ceux qui s'en mêleraient.* (4) »

Du moins, ce directeur comprit ses fonctions en véritable artiste et sacrifia son intérêt personnel à celui du public. Pendant les années qui s'écoulèrent de 1738 à

---

(1) *Lyon ancien et moderne*, T. II, Grand-Théâtre. — *Fragments sur Lyon*, par M. Morel de Voleine: *Revue du Lyonnais*, T. XIX, 3e série, février 1875,

(2) Louis Racine avait épousé, en avril 1728, une Lyonnaise, Marie Presle, fille de Pierre Presle, seigneur de Cussieu et d'Unias, secrétaire du roi et échevin en 1710. Racine quitta Lyon en 1732 pour aller exercer les mêmes fonctions à Soissons. Il fut reçu comme associé de l'Académie de notre ville.

(3) Archives de la ville de Lyon, série DD. Théâtre, *Projet pour l'établissement du spectacle de Lyon*. Observations des actionnaires.

(4) Idem.

Digitized by Google

1745, notre Opéra donna tout le répertoire de l'Opéra de Paris. L'académie royale de musique joua, en 1739, le *Ballet de la Paix* et le *Ballet des Sens*, *Issé*, pastorale héroïque, *Jephté*, *Omphale*, de Lamothe et Destouches, *Vénus et Adonis* (1).

Cette année-là, le président de Brosses, dilettante en toutes choses, passant à Lyon pour se rendre en Italie, se montra très-satisfait de la salle de l'Opéra, des chanteurs et des danseuses. Mais là comme à Aix, où les femmes étaient absorbées par le jeu, comme à Avignon et à Marseille, l'indifférence du vrai public était encore bien grande (2).

Au nombre des opéras-ballets qui furent exécutés à Lyon sous la direction de Maillefer, il faut citer *Tancrède*, de l'académicien Danchet, *les Fêtes grecques et romaines*, ballet héroïque, *Ajax*, *Amadis de Grèce*, *les Amours de Protée*, *Armide*, *Hypermnestre*, *Philomèle*, *Hippolyte et Aricie*; de Rameau, le ballet *des Romans* et les *Amours de Ragonde* (3).

Maillefer, ruiné par les frais considérables qu'avait entraînés l'exécution d'un répertoire si varié, fut remplacé, en 1745, par Jean Monnet, homme d'esprit, presque Lyonnais de naissance (4), auteur de plusieurs ouvrages, éditeur de l'*Anthologie Française*, qui avait été déjà directeur de l'Opéra-comique à Paris, en 1743, et qui le fut de nouveau en 1752, après son court séjour à Lyon. Persuadé qu'il ne pourrait se soutenir uniquement par l'opéra, Monnet y joignit six ou sept bons sujets pour jouer,

(1) Répertoire lyonnais (Biblioth. Coste).

(2) *L'Italie il y a cent ans ou Lettres écrites d'Italie*. Paris, 1836, t. Ier, p. 3, 28, 38.

(3) Répert lyonnais.

(4) Né à Condrieu (Rhône), il mourut à Paris en 1785.

Digitized by Google

alternativement avec l'opéra, des comédies et des opéras comiques. Cette combinaison était excellente. Mais M. de Varax, prévôt des marchands, qui n'entrait pas dans les vues du directeur, le priva de ses fonctions pour les remettre entre les mains d'un acteur, sous les ordres d'un sieur Breton, qui ne semblait point avoir les qualités convenables pour cette entreprise (1).

L'acteur dont il s'agit n'était autre que le jeune Dubus, déjà connu sous le nom de *Préville* qu'il allait bientôt rendre célèbre (2). C'était le fils d'un maître tapissier. La sévérité de son père l'ayant poussé à fuir de la maison, il avait été recueilli par un moine, dom Népomucène, qui l'avait recommandé à son frère, M. de Vaumorin. Celui-ci avait pourvu généreusement à l'éducation du jeune homme et l'avait placé, à l'âge de dix-sept ans, chez un procureur au Châtelet. Toutefois, à la mort de son protecteur, Dubus s'était engagé dans une troupe de campagne et avait joué successivement à Strasbourg, à Dijon et à Rouen. Monnet, qui dirigeait alors l'Opéra de Paris, l'avait engagé pour la foire de Saint-Laurent, sur le bruit de sa réputation naissante, et l'avait fait débuter le 8 juin 1743 ; mais Dubus avait bientôt quitté Paris pour venir remplir le premier rôle au Théâtre de Lyon (3). Il pouvait avoir environ vingt-six ans.

C'était un acteur très-varié, doué de beaucoup de goût, qui joignait au profond sentiment de ses rôles l'art de

---

(1) Arch. de la ville, loc. citat.

(2) Pierre-Louis Dubus, dit Préville, né à Paris le 19 septembre 1721, mort à Beauvais le 18 décembre 1799. Préville est admirable pour la pantomime ; il est acteur jusqu'au bout des doigts, ses moindres gestes font épigramme, il charge avec tout l'esprit possible, c'est le Gallot du théâtre (*Mémoires secrets* de Bachaumont, 30 janvier 1762).

(3) *Nouvelle Biogr. génér.*

Digitized by Google

bien dire les vers. Il étudiait sans cesse et, quoique fort jeune, son répertoire était déjà très-étendu. La troupe de Lyon ne pouvait que profiter sous l'influence d'un esprit vif et enthousiaste comme celui-là.

Nous n'avons pas retrouvé trace des pièces nouvelles qui furent jouées de 1746 à 1750. Cependant, le beau monde reprenait le chemin du théâtre et la direction faisait salle comble. Il était de bon ton d'arriver avec une escorte de valets de pied ; c'était une façon d'étaler sa fortune et ses quartiers de noblesse. Mais, comme ce public parasite occupait une place précieuse et causait du tumulte pendant les représentations, une ordonnance du duc de Villeroy, en date du 7 juin 1746, défendit aux gens de livrée d'entrer aux spectacles, sous peine de prison, et d'arracher les affiches desdits spectacles sous peine d'amende et de prison (1).

En 1748, le consulat, qui ne s'était guère montré prodigue jusqu'alors, se décida à accorder à la direction des spectacles une subvention annuelle de 5 mille livres (2). C'était encore bien mesquin ; toutefois, cette augmentation de crédit témoignait de l'importance que notre théâtre prenait de jour en jour.

Le carnaval de 1750 fut particulièrement brillant. L'Opéra donna chaque semaine quatre représentations et deux grands bals. On joua *Roland*, l'*Europe galante*, *la Provençale*, l'*Acte du Jaloux*, *la Chercheuse d'esprit*, l'*Amour saltimbanque* ; Mademoiselle Sélim remplit avec succès le rôle de Médée dans *Médée et Jason* et Mademoiselle Cartaud celui d'Iphigénie dans *Iphigénie en Tauri-*

(1) Jusqu'en 1790, les affiches du Grand-Théâtre commençaient ainsi : *Les Comédiens de Mgr le duc de Villeroy donneront aujourd'hui, etc.*

(2) Tablettes chronologiques.

Digitized by Google

de. On ne négligeait pas le ballet : Cuchet et Mademoiselle Pachot dansaient la pantomime du *Bouffon de cour*; Mademoiselle Camargo, la célèbre danseuse de l'Opéra de Paris (1), qui ruina tant de seigneurs et amusa si longtemps la cour et la ville, exécutait avec Guérin la pantomime du *Jardinier*, et Mademoiselle Anselin la *Hollandaise* (2).

La clôture du théâtre eut lieu le 21 mars, et, comme on ne savait guère plus se passer de spectacle, des *concerts spirituels* occupèrent l'attention des mondains pendant les vacances de l'Opéra.

Les comédiens (3) firent la réouverture, le 6 avril, par *Rhadamiste et Zénobie*, tragédie de Crébillon, et *l'Esprit de contradiction*, de Dufresny. « Ces deux pièces furent jouées avec un succès et un applaudissement général, dit le chroniqueur ; les partisans de Thalie doivent se réjouir. L'on dit cette troupe bonne et composée des meil-

---

(1) Marie-Anne Cuppi, dit Camargo, née à Bruxelles en 1710, est morte à Paris en 1770.

(2) V. *les Affiches de Lyon*, année 1750, feuille paraissant tous les mardis. — La foire de Saint-Germain avait attiré aussi des baladins, des sauteurs de corde, parmi lesquels on distinguait l'*Etoile italienne* et *l'Arlequin squelette*. *Le Point du Jour*, tableau mouvant, était établi à poste fixe dans un jeu de paume de la chasse royale, rue du Bœuf, et plus tard place des Terreaux. « Les arts libéraux et méchaniques en composaient les deux côtés par une centaine de figures dont les mouvements variés et contraires étaient produits par une même force; on y voyait un coq chantant et battant des ailes, une aurore, un soleil levant, une pluye, des éclairs, des tonnerres, etc. — Au milieu de ce tableau était représentée la Nativité de N. S. Jésus-Christ, les Anges, les Bergers, les Mages; tout ce qui concourut à la célébrité de ce grand jour faisait la base et l'ornement de cette pièce, qui était suivie sur la fin, tantôt de la représentation de quelque fait de l'ancienne Loi, tantôt de quelque mystère de la nouvelle. »

(3) C'est la première fois qu'on dit « les *Comédiens* » au lieu de « *l'Académie royale de musique.* »

Digitized by Google

leurs sujets de la Province ; le sieur Préville, chef et directeur, comédien accompli en son genre, en est un sûr garant (1). »

En effet, Préville sut faire la réforme que Monnet avait tentée en vain. Il parvint à introduire sur notre scène les meilleures pièces du répertoire comique et dramatique, qu'on jouait alternativement avec l'opéra. *Cinna* et *Bajazet*, *Tartuffe* et *le Menteur*, *Electre* et *Zaïre*, *Enée et Didon* tinrent l'affiche à côté de *Démocrite* et du *Retour imprévu*, du *Légataire universel* et du *Philosophe marié*, du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, de *Crispin rival de son maître* et de vingt autres pièces non moins célèbres (2). Corneille et Racine, Molière et Regnard, Lesage et Marivaux, Voltaire et Crébillon, tous ces grands noms, toutes ces grandes œuvres produites au grand jour dans l'espace de quelques mois, excitaient un immense enthousiasme ; c'était une série de révélations pour le peuple lyonnais, dont l'esprit observateur et délié se plie aisément à l'étude d'un caractère et aux combinaisons d'une intrigue.

Les Lyonnaises, qui « aimaient beaucoup à être aimées de leurs maris (3), » se pressaient à la représentation du *Préjugé à la mode*, de la Chaussée, pièce morale s'il en fut jamais, qui avait obtenu à Paris un grand succès de vogue et combattait le préjugé qui faisait une honte aux grands de montrer une passion bourgeoise pour leur femme. Les Lyonnaises se pressaient au ballet pantomime des *Chasseurs et des Vendangeurs*, dansé par la Camar-

(1) Affiches de Lyon, 1750.

(2) Id.

(3) Rev. du Lyonnais, t. VI, 4e série, juillet 1878, *Journal des Nouvelles de Paris de* 1734 à 1738, p. 34.

Digitized by Google

go et par le fameux Noverre (1), aux pirouettes de Melle Lany, de l'Opéra de Paris, et à celles de Bodin et de Melle Geoffroy, pensionnés par la cour de Turin. Elles couraient aux débuts de Melle Froment, dans *Iphigénie*, aux concerts des Italiens Chinzer et Vestri, musiciens du duc de Modène, à ceux des Allemands Rucker et Héricourt, aux arlequinades des sauteurs de corde et aux feux d'artifice de Prospero Toscani, le Ruggieri de ce temps-là (2).

Au milieu des soucis de sa direction, Préville avait trouvé le temps de se marier. Sa femme, Madeleine-Michelle-Angélique Drouin (3), était entrée comme lui au théâtre de Lyon et s'était faite comédienne par circonstance. Pendant trois ans, l'entreprise continua de prospérer. La renommée du jeune directeur s'était rapidement accrue, son talent avait atteint sa maturité et sa perfection. A la mort d'Arnould Poisson, en 1753, Préville fut appelé à Paris pour le remplacer : ses débuts dépassèrent toutes ses espérances, et ses succès furent prodigieux. Dès lors, il n'appartint plus à la ville de Lyon ; mais, pendant les trente-trois ans qu'il passa encore au théâtre, il reparut à plusieurs reprises sur la scène qui l'avait formé.

Préville n'est pas le seul grand artiste que Lyon ait envoyé dans ce temps-là aux théâtres de Paris. Sans

---

(1) Noverre (J.-G.), célèbre compositeur de ballets ; né à Paris en 1727, il y est mort en 1810. Il enrichit presque tous les théâtres de l'Europe de nombreuses compositions dont plusieurs eurent un immense succès. On a de lui des *Lettres sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier*, 1807, 2 vol. in-8°.

(2) Affiches de Lyon.

(3) Née au Mans, le 17 mars 1731, morte à Senlis, le 7 mai 1794, elle débuta, en 1753, au Théâtre-Français, où elle ne fut pas admise. — V. *Nouvelle biographie générale*.

Digitized by Google

parler des compositeurs Leclair (1) et Dezaides, on en compte plusieurs que nous ne pouvons passer sous silence. Marie Antier, qui fut si longtemps la reine de l'Opéra, et qui, à l'âge de quarante-huit ans, chantait encore comme à quinze ans, était née à Lyon en 1687 (2). Une autre Lyonnaise, Françoise Journet, avait débuté en avril 1705, à l'Opéra de Paris, où elle était devenue première actrice (3).

Une célèbre comédienne du Théâtre-Français avait donné au monde l'exemple d'une conversion qui rappelait celles des grandes pécheresses du XVIIe siècle. A la suite d'une messe qu'elle avait eu la fantaisie d'entendre à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, Mlle Gauthier avait quitté la scène pour venir au couvent de l'Antiquaille de Lyon prendre l'habit des Carmélites, le 20 janvier 1725, sous le nom de sœur Augustine de la Miséricorde. La nouvelle convertie était grande et bien faite, dit Duclos, et son teint avait de la fraîcheur. Elle faisait des vers passables et peignait très-bien en miniature ; on raconte qu'elle était douée d'une telle force, qu'elle ployait entre ses doigts une assiette d'argent, comme elle eût ployé une oublie. Sans rien perdre de sa gaîté naturelle, Mlle Gauthier devint une des plus ferventes religieuses du couvent. Le bruit qui s'était fait autour d'elle et le charme exquis de sa conversation lui attiraient sans cesse de nombreux et d'illustres visiteurs, qui ne se lassaient pas d'admirer le rare spectacle de tant d'esprit uni à tant de vertu. La sœur Augus-

(1) Jean-Marie Leclair, fondateur de la première école de violon en France, né à Lyon en 1697, fut assassiné à Paris, le 22 octobre 1764.

(2) Elle mourut à Paris le 3 décembre 1747. — Pernetti, II, 331. — Revue du Lyonnais, *Journal des nouvelles de Paris*, loc. cit. p. 35.

(3) Françoise Journet mourut à Paris en 1722.

Digitized by Google

tine vécut trente-deux ans dans son cloître, et mourut le 28 avril 1757, entourée de la vénération de la ville entière (1).

Cette même année, la fille d'un musicien de Lyon, nommé Luzy, était admise à l'Opéra-Comique de Paris comme élève danseuse ; l'enfant avait tout au plus dix ans. On lui confia bientôt quelques petits rôles en rapport avec son âge. Préville lui reconnut du talent, la prit sous sa protection et la fit débuter à la Comédie-Française le 26 avril 1763. Elégante de taille et de figure, Mlle Luzy se signala par la noblesse des gestes et de la démarche, par une prononciation excellente et une physionomie pleine d'expression et de vivacité. Elle quitta la scène en avril 1781 et vécut à Paris jusqu'à sa mort qui arriva le 27 novembre 1830. Elle avait 83 ans (2).

Il faut citer encore un fameux chanteur de l'Opéra, Henri Larrivée, qui naquit à Lyon le 8 septembre 1733. D'abord garçon perruquier, c'est en rasant les acteurs qu'il prit goût au théâtre. Il débuta, le 15 mars 1755 comme seconde basse-taille dans *Castor et Pollux* et, bientôt après, il créa, sous les yeux de Glück, les rôles d'Agamemon dans *Iphigénie en Aulide* et d'Oreste dans *Iphigénie en Tauride*. Cet acteur possédait, avec une taille avantageuse, une voix sonore et brillante, un jeu animé et une profonde connaissance de son art qui le

(1) Née en 1690, reçue au Théâtre-Français en 1716, elle se retira en 1723. Elle a laissé une relation circonstanciée de sa conversion, qu'on trouve dans le 1er vol. des *Pieces intéressantes et peu connues*, publiées par Laplace.

(2) Mlle Luzy était née à Lyon le 6 juin 1747. On lit dans les registres de la paroisse de Saint-Nizier : « *Aujourd'hui sept juin, j'ai baptisé Dorothée, fille de Claude Luzy, musicien, et de Justine Montal, son épouse.* »

Digitized by Google

distinguèrent pendant trente-deux ans sur la scène lyrique. Les compatriotes de Larrivée eurent souvent l'occasion de l'applaudir au théâtre de Lyon, sur lequel il aimait à reparaître (1). Il n'est pas de plus complète satisfaction pour celui qui est parvenu à la fortune, que de recueillir les suffrages de ceux qui l'ont vu dans l'obscurité.

L'abondante récolte de blé de l'année 1751 avait laissé dans la caisse consulaire un million de francs disponible sur le montant des emprunts. C'était le cas d'exécuter, à l'aide de ces fonds, des travaux d'embellissements depuis longtemps projetés, notamment la reconstruction du théâtre qui menaçait ruine et dont l'aspect n'avait rien de monumental.

Il paraissait difficile de bâtir le nouveau théâtre sur l'emplacement de l'ancien. Pendant tout le temps qu'auraient duré les travaux, on eût été privé de spectacle. D'ailleurs, le jardin situé à l'est de l'Hôtel-de-Ville était triste et resserré : le consulat, par une délibération en date du 4 mars 1754, homologuée par un arrêté du Conseil d'Etat du 10 septembre suivant, résolut de supprimer le jardin et d'élever la nouvelle salle dans la partie orientale de ce terrain, dont le surplus formerait une place publique. On considérait que, de la sorte, il n'y aurait pas à faire d'acquisition de sol et que les frais de construction seraient couverts en partie par le produit de la vente de l'ancienne salle.

Ce projet fut mis aussitôt à exécution La partie de la maison Bron qui joignait le quai de Retz fut vendue cent trente cinq mille livres aux sieurs Sain et Auriol. Quant à l'architecte du nouveau théâtre, le choix ne

(1) Larrivée mourut à Vincennes le 7 août 1802. — *Biogr. univers.*

Digitized by Google

pouvait être douteux. Soufflot exerçait alors son art à Lyon, où des travaux remarquables avaient déjà jeté les fondements de la réputation qui devait bientôt le faire appeler à Paris (1). C'est à cet artiste que la ville confia cette importante construction ; il reçut six mille livres « pour ses plans et *frais de dessinature.* » Les dessins furent achevés en quelques mois et la pose de la première pierre eut lieu le 17 octobre 1754 (2).

Voltaire vint à Lyon avec Mme Denis, le 15 novembre suivant. Il assista sans doute au spectacle ; son opinion sur notre théâtre serait précieuse à retenir ; mais on n'en trouve aucun vestige dans sa correspondance. D'ailleurs, le roi du siècle ne passa que trois semaines à Lyon ; mal accueilli par le cardinal-archevêque de Tencin, il quitta cette ville le 9 décembre (3).

EMMANUEL VINGTRINIER.

(A suivre.)

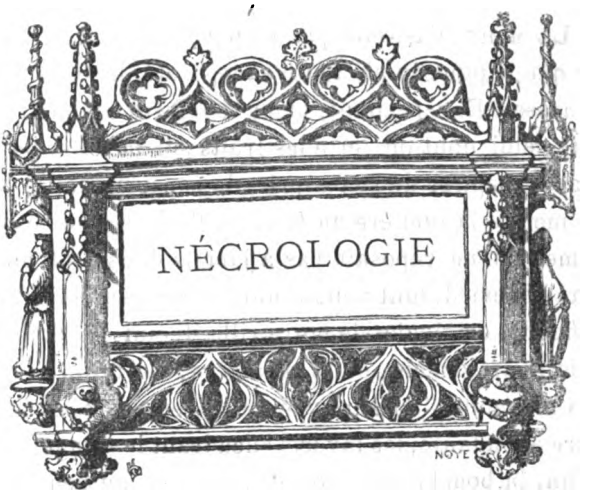
---

(1) Soufflot construisit la façade monumentale de l'Hôtel-Dieu, fit le plan de l'église des Chartreux et bâtit le Temple des protestants sur l'emplacement de la Loge du Change. Personne n'ignore que c'est à lui que Paris doit son église Sainte-Geneviève.

(2) Clerjon, *Histoire de Lyon*, t. VI, p. 348 et suiv. — *Lyon ancien et mod.* — *Archives du Rhône*, t. VII, p. 319. — La jolie salle de Soufflot ne devait pas avoir une longue durée ; son existence ne dépassa pas 71 ans. Lorsqu'on la démolit, le 22 février 1828, on trouva dans les fondations de la façade neuf pièces de monnaie à l'effigie de Louis XV et une inscription gravée sur une plaque de cuivre et attestant que la première pierre avait été posée, le 17 octobre 1754, par le duc de Villeroy et par les prévôts et échevins de la ville.

(3) *Petite chron. lyonn.* loc cit. t. IV, p 422. — Pierre Guérin de Tencin, né à Grenoble en 1630, succéda à Mgr de Rochebonne comme archevêque de Lyon en 1740 et mourut le 2 mars 1758.

Digitized by Google



NOTICE SUR PAUL EYMARD

Lorsqu'en présence d'une tombe qui vient de se fermer, on se sent les yeux pleins de larmes, l'âme en deuil et le cœur serré, comment peut-on tracer d'une main ferme le portrait de l'ami qu'on a perdu ? Comment reproduire une figure qu'on a toujours connue riante, joyeuse, gauloise, railleuse dans sa bienveillance, fine et bonne dans sa causticité, pleine de feu, de verve et d'entrain, animant toute réunion, et toujours une des plus apparentes, dans le monde ou les Sociétés savantes, par une forte empreinte de volonté, de loyauté, de savoir et d'esprit ?

Digitized by Google

La tristesse permet-elle de montrer cet ami tel qu'il fut? La mort n'a-t-elle pas trop solennité et de sérieux pour que le pinceau ait toute sa légèreté, le crayon toute sa finesse? Et cependant, si on veut faire connaître avec vérité celui dont on jette les traits sur la toile, ne faut-il pas s'inspirer de son esprit, de son originalité, de sa vie? mettre la lumière au front et l'éclair dans les yeux, comme s'il ne reposait pas à jamais dans le tombeau?

Paul Eymard, dont nous voulons esquisser la vie, fut une des figures originales de notre ville. Il était Gaulois de race, de tempérament, et de caractère. La taille au dessus de la moyenne, la figure pleine, le teint coloré, la chevelure abondante, les favoris encadrant le visage, le menton fin, la bouche bien formée, la lèvre un peu forte, le nez un peu gros, les yeux vifs, le front vaste et découvert, il passait, marchant avec l'aisance et la désinvolture d'un homme du monde, jovial, correctement mis, jetant à droite et à gauche son regard lumineux, souriant à tous, car il connaissait toute la ville, et recevant partout, sur son passage, les plus cordiales poignées de main, jusqu'à l'instant où, rencontrant un ami plus intime, il s'arrêtait affectueusement, laissait épanouir son bienveillant sourire et, suivant qu'on fût négociant, érudit, artiste, homme politique ou simplement flâneur, entrait dans le cercle de vos idées, échangeait quelques phrases sur ce qui pouvait vous plaire ou vous intéresser et montrait bien vite que, sur tous les sujets, il en savait autant que vous.

C'est que Paul Eymard avait, en effet, beaucoup étudié et beaucoup appris. Entraîné par son imagination, servi par une haute intelligence, il avait suivi dans toutes les directions le chemin de la vie, et, comme tant d'autres, avait trouvé des mirages et des déceptions. Il avait de-

Digitized by Google

mandé le bonheur à la science, et la fortune à l'industrie; à la philosophie moderne, aux systèmes nouvellement créés, la connaissance des grands mystères de l'humanité, puis était revenu tranquillement aux anciennes croyances, au culte de la famille, au travail régulier et quotidien, monotone, mais calme et sûr, et des théories politiques les plus avancées, aux formules pratiques, aux vieux usages tels que les siècles les ont suivis jusqu'à ce jour.

Mais de ces voyages à travers les systèmes, de ces excursions dans le domaine de la science ou de l'art, il avait rapporté, avec les connaissances les plus variées, une grande tolérance pour les opinions d'autrui, une extrême bienveillance, une bonté gracieuse qu'une pointe de malice empêchait de dégénérer en fadeur, et un esprit souple et primesautier qui le faisait rechercher de tous ceux qui l'avaient une fois connu.

Sa jeunesse avait été heureuse et douce, son berceau avait été entouré de tendresse et de soins et, dès ses premiers pas, il avait pu s'élancer, sans périls et sans obstacles, à travers les sentiers fleuris de la vie.

Né à Lyon, le 10 août 1802, Paul Eymard avait vu renaitre, dans notre ville, le commerce et l'industrie. Avec le calme et la sécurité, Lyon avait retrouvé son élan commercial et le génie de ses enfants lui avait rendu son opulente prospérité. Le jeune Paul appartenait à une famille renommée de négociants ; son grand-père était marchand-fabricant de soieries ; son père, qui avait suivi la même carrière, reçut, en 1806, de Napoléon Ier, une médaille d'argent appelée de progrès; la voie était toute tracée et, pour le jeune enfant, rien ne fut plus simple que de suivre de si honorables traditions.

Dès qu'il fut en âge d'étudier sérieusement, il fut mis

Digitized by Google

dans le pensionnat à la mode, d'où sont sortis tant de noms connus et de célébrités. Le lycée était à peine ouvert, les maisons religieuses ne s'organisaient que timidement. Le Pensionnat de l'Enfance, à la Croix-Rousse, joignait, aux avantages d'une instruction solide, l'air pur et vif de la campagne, sans être éloigné des bas quartiers où les négociants de Lyon avaient leurs comptoirs. Il n'était pas de bonne famille qui ne lui confiât ses fils. Paul y connut Jules Favre, le célèbre avocat, et Lacénaire, l'épouvantable assassin. Le jeune Alphonse de Lamartine venait d'en sortir pour se rendre au collége de Belley.

Paul Eymard nous a raconté, avec sa verve et son humour habituelles, dans le numéro de janvier 1878 de la *Revue du Lyonnais*, un épisode de son séjour à l'Enfance. Un professeur ayant conduit ses jeunes élèves, le 15 mars 1815, sur les bords de la Saône, au moment où les Autrichiens s'emparaient de Vaise, Paul put voir, des hauteurs de la tour de la Belle-Allemande, les gendarmes de l'armée française charger les dragons autrichiens, les disperser et les poursuivre, avec énergie, jusque dans les vallons du Mont-Cindre. Paul n'oublia jamais ce modeste chapitre de notre histoire, car, s'il avait vu la bataille, il en avait, pour sa part, rapporté des horions, ayant reçu dans les jambes un vigoureux coup de canne du professeur qui, effrayé de la fusillade, trouvait que son indocile bataillon d'élèves ne se repliait pas avec assez de rapidité à son gré.

Le lendemain, les Autrichiens étaient revenus en nombre et avaient repris toutes les positions. Augereau, écrasé par des forces supérieures, était descendu vers le Midi, abandonnant la ville au vainqueur qui n'abusa pas de sa victoire. Un nouveau gouvernemeut avait été inau-

Digitized by Google

guré, un nouveau drapeau arboré. Heureux âge! Paul Eymard avoue, dans ces pages charmantes intitulées : *Souvenirs d'un gamin de 1815*, que,de ces désastres de la patrie, il n'avait vu qu'un côté : que la musique des Autrichiens était excellente et que la présence des alliés lui avait valu un congé.

En 1817, Paul Eymard quitta le pensionnat de l'Enfance. Il avait fait de bonnes et fortes études et, de toutes les carrières, il se trouvait en état de choisir. Il penchait pour la médecine, art à qui les médecins lyonnais ont donné tant d'éclat ; il étudiait avec passion la physique, l'histoire naturelle, la chimie et surtout la botanique dans laquelle il réussissait admirablement. Mais son père avait d'autres vues; il voulait en faire un négociant, et, son intention étant bien arrêtée, le jeune homme dut céder.

Cependant, avant de le faire monter sur la classique banquette et de le mettre en apprentissage chez un canut, stage obligé des futurs fabricants, il lui fit, suivant les préceptes de l'Emile et d'après les intentions de Jean-Jacques Rousseau, apprendre un état manuel, qui, en occupant ces années de jeunesse trop souvent laissées à l'oisiveté, pourrait au besoin lui donner le pain de chaque jour, sage prévoyance, qu'on ne saurait trop prôner. Paul Eymard apprit donc l'état de menuisier, puis, quand il en sut assez pour gagner sa vie, il se fit tourneur, peintre, et enfin émailleur. Ainsi mis à l'abri de tous les caprices de la fortune, sûr désormais de pouvoir triompher de l'adversité et de la misère, il se fit, en 1827, fabricant d'étoffes de soie, et, puisqu'il était négociant, voulut, non suivre l'ornière commune, mais perfectionner sa profession et l'honorer, en lui donnant toutes les améliorations que ses connaissances si variées lui faisaient deviner.

Digitized by Google

A cette époque, on voyageait peu. Les moyens de communication étaient coûteux et difficiles; chacun restait chez soi, sans s'inquiéter des perfectionnements du voisin. Paul Eymard, plein d'activité, de courage et de zèle, tout en étudiant avec soin les secrets de la fabrique lyonnaise, la première du monde, crut ne pouvoir se dispenser de connaître le génie commercial et les procédés techniques du métier. Dans ce but, il parcourut la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre, même l'Ecosse et l'Irlande, que les voyageurs français regardaient comme des pays perdus; et, pour se créer de nouveaux débouchés, se hasarda jusque dans cette Afrique française, nouvellement conquise, où il sut bientôt lier de solides amitiés, en même temps qu'ouvrir de bonnes et actives relations.

Puis, comme si le souci des affaires et les fatigues des voyages ne pouvaient assouvir les facultés de son esprit et l'avidité de son cœur, comme tant de jeunes hommes éminents de cette époque, il étudia les questions sociales si brûlantes qui agitaient alors la société et se lia d'amitié avec Michel Chevalier, Arlès-Dufour, Holstein, Warnier, Guéroult, qui professaient les nouvelles doctrines; puis, sans chercher la femme libre, rêvée par les nouveaux apôtres, n'écoutant que son cœur et sa raison, il épousa tout simplement et sans le consentement du père Enfantin, une jeune fille charmante, Mademoiselle Isabine Germain, dont le père était marchand drapier sur la place de Saint-Nizier, et dont la maison honorable et connue, existe encore aujourd'hui sous le nom de Villaret et Cie.

Lyon, en ce moment, était le théâtre de luttes ardentes et passionnées. Les légitimistes, nombreux et riches, n'avaient pas renoncé à l'espoir de voir, avec l'aide de

Digitized by Google

la duchesse de Berry, le comte de Chambord remonter sur le trône. Les saint-simoniens annonçaient une croyance nouvelle, les phalanstériens répandaient leurs écrits dans les foules. Cabet, Fourier, Proudon promettaient aux pauvres gens une ère de félicité et de bonheur; les républicains de toutes les nuances, depuis les républiquistes, suivant la spirituelle classification d'Alexandre Dumas, jusqu'aux républiqueurs, assaillaient la royauté, et, avec ou sans les socialistes de toute école, sapaient le trône mal assis des Orléans. La société se sentait ébranlée par ces divisions intestines.

La *Gazette de Lyon*, entre les mains des hommes d'autrefois, cherchait à retenir l'équipage que le *Précurseur*, rédigé par des hommes jeunes et ardents, lançait rapidement en avant ; quelques esprits intelligents, conservateurs, mais de leur temps, amis d'un pouvoir ferme mais tempéré par la loi, jugèrent alors opportun de se grouper pour faire triompher la modération de leurs idées, et, pour avoir un organe à leur convenance, créèrent le *Courrier de Lyon*, dont le premier numéro parut le 1er mars 1832.

Paul Eymard fut l'un des fondateurs du nouveau journal et un de ses plus actifs collaborateurs. Les questions commerciales, les tarifs, le protectorat, le libre échange, les nouvelles importantes des pays étrangers révélaient, par la manière dont elles étaient traitées, un homme honnête, libre et compétent. Ses voyages le mettaient à même de tout voir, sa vive intelligence, son expérience, sa facilité de rédaction lui permettaient de bien décrire ce qu'il avait si bien vu.

Outre la Belgique et l'Angleterre, il avait souvent visité l'Algérie, au ciel si éclatant. Frappé des avantages que pouvait offrir notre nouvelle colonie, épris de

Digitized by Google

ce climat si beau, ému d'admiration en présence de ces riches et fertiles vallées que les Romains avaient couvertes d'établissements, il causait souvent de la fortune qu'un colon intelligent pourrait y créer avec du courage, des bras et des capitaux.

Un de ses amis, le général Saint-Arnaud, crut aussitôt conquérir à la colonie un de ces hommes précieux qui font la fortune d'un pays et, pour fixer cet enthousiaste qui raisonnait si bien les arrosages et les assolements, il lui fit connaître, au couchant d'Alger, entre Koléah, Blidah et Cherchel, c'est-à-dire dans la partie la plus riante et la plus riche de l'Algérie, la plus belle propriété que jamais capitaliste eût pu rêver.

Non loin de la mer dont on est séparé par une gracieuse colline, à douze kilomètres au couchant de Koléah, au pied du Tombeau de la Chrétienne, vaste et antique mausolée des anciens rois maures, entre l'Oued Iger, le lac Halloula et le Bau-Roumi dont les fraîches eaux sont inappréciables pour les prairies et le bétail, enfin, position précieuse, à portée des immenses marchés de Boufarik, s'étend, sur une superficie de près de mille hectares, une concession qui pouvait devenir à peu de frais un parc ou un jardin.

Ce domaine, qui fait partie de la province occupée par la tribu célèbre des Hadjouts, se trouve à l'extrémité nord-ouest de cette plaine de la Métidja qui n'a de rivales que dans la Limagne ou le Grésivaudan. Les bâtiments, adossés à la colline, regardent le midi et sont entourés de cette magnifique forêt des Koresas, dont la principale essence est l'olivier et qui offre des futaies âgées de trois ou quatre cents ans et des géants de quatre mètres de circonférence.

Autour de la ferme, des sources d'eau vive attirent les

Digitized by Google

troupeaux de plusieurs kilomètres de distance, les cours d'eau des environs n'ayant ni la fraîcheur, ni la limpidité que celles-ci possèdent.

Tel était cette belle propriété de Kandouri, opulent domaine, où étaient réunies toutes les chances de succès, et que le général Saint-Arnaud fit acheter à M. Paul Eymard dans d'excellentes conditions.

Nul doute que si notre compatriote eût courageusement abandonné l'Europe pour se faire colon et se fixer à Kandouri avec sa jeune famille, il n'eût réussi au-delà de toute espérance. Mais quelque belle que fût la spéculation, quelque séduction qu'exerçât sur lui l'Algérie qu'il aimait à parcourir dans tous les sens, à étudier sous tous ses aspects et qu'il a depuis, à nouveau, si souvent visitée, son cœur, sa femme, sa jeune famille le rappelèrent invinciblement en France et, devinant les hautes capacité du docteur Warnier, il lui confia sa fortune ou du moins l'administration de son domaine qui, pendant quinze années, prospéra sous sa gestion.

Nous pouvons, dès à présent, ajouter, puisque nous n'y reviendrons pas, que le docteur Warnier, si digne de la confiance qu'on lui témoignait, fut, plus tard, gouverneur de l'Algérie et député de ce beau pays. Quant à Kandouri, en 1862, il fut vendu à M. Arlès-Dufour fils, qui le possède encore aujourd'hui et le regarde, avec ses immenses prairies couvertes de bétail et ses belles forêts, comme la plus précieuse de ses vastes propriétés.

Avec ou sans ce magnifique domaine, l'Algérie attira toujours notre compatriote. Il avait étudié, il connaissait, il aimait ce pays du soleil, aux mœurs si tranchées, aux coutumes si éloignées des nôtres, à la flore si différente de celle de nos pays. L'amabilité de son caractère, sa vaste instruction et sa position de fortune lui avaient

Digitized by Google

ouvert tous les salons algériens, et il s'y était lié d'amitié avec plusieurs de nos illustres soldats: Saint-Arnaud, Pélissier, Canrobert, Trochu, qu'il visitait jusque dans leurs campements ou pendant leurs marches à travers la colonie, le plus souvent faisant la route à pied, en touriste, herborisant, observant, écrivant et se reposant sous la tente à côté du sac plein d'échantillons, qu'il portait gaiement sur ses épaules, quand il ne trouvait pas un mulet pour l'en charger.

Il visita ainsi une quinzaine de fois toutes nos contrées africaines et poussa même jusqu'à Lagouath, dans le désert. Une de ses plus agréables brochures rappelle, qu'avec un guide et un mulet, il parcourut la Kabylie, à la recherche de l'*iris filiformis* qui manquait à la collection du docteur Hénon et qu'il fut assez heureux pour lui en rapporter un magnifique spécimen, qui fut reçu avec un enthousiasme d'enfant, c'est à dire de savant.

Ce perpétuel mouvement d'affaires et d'idées n'empêchait pas le commerce de Paul Eymard de prospérer. En 1838, il rapporta d'Angleterre, dans sa poche, le *battant-brocheur* et cette nouvelle invention fut une amélioration sensible dont la fabrique entière profita; en 1839, 1844 et 1855, il reçut du gouvernement diverses médailles pour les beaux produits de sa maison qu'il avait mise sur un pied hors ligne et posée au rang des plus célèbres; mais une récompense qui chatouilla peut-être plus vivement son cœur, ce fut celle qu'il reçut, en 1848, dans des conditions tellement exceptionnelles qu'il en obtint toute sa vie une haute notoriété.

On était au mois d'avril, époque où nos rivières courroucées sont peu maniables même pour les meilleurs mariniers. Le Rhône descendait rapide et terreux, chargé des neiges fondues des Alpes et du Jura, des sables de

Digitized by Google

l'Arve et de la rivière d'Ain et des débris d'arbres et de buissons ramassés sur ses rives. Paul Eymard, correctement vêtu, venait de faire une visite de noces, en habit noir, en cravate blanche, en gilet clair et soigneusement ganté de jolis gants paille, artistement boutonnés. Tout en rentrant chez lui, il se rapprochait du fleuve et jetait un regard curieux sur les flots grondants, quand un cri désespéré s'éleva dans les airs.

La foule se précipite. C'est un enfant qui vient de tomber dans l'eau et que le courant entraine. Il est perdu ! la foule gémit; mais des groupes un homme s'élance, tout habillé, dans le fleuve et reparait, au bout de quelques instants, ramenant l'enfant miraculeusement sauvé.

L'enfant vivait ! Paul Eymard fut porté en triomphe. Il n'avait pas eu le temps de quitter ses gants.

Le gouvernement lui décerna une médaille de sauvetage et la vaillante compagnie des Sauveteurs du Rhône, après l'avoir acclamé membre de la Compagnie, le nomma bientôt son président. Il était fier de ce titre que si peu d'hommes du monde obtiennent; il s'en parait avec orgueil et ce fut avec un attendrissement général qu'on lut, à son décès, sur les tristes lettres de faire part qui annonçaient sa fin si prompte et si prématurée, ces simples mots : « *Paul Eymard, ancien agent général de la Compagnie la France, Président honoraire de la Société des Sauveteurs du Rhône*. Quant à toutes les Sociétés savantes auxquelles il appartenait, il n'en était pas fait mention.

Mais la Fortune n'est pas toujours assise à la même porte. Les succès ne sont pas toujours constants et l'habileté la plus éprouvée, la vigilance la plus active, ne garantissent pas le négociant de l'orage et de l'adversité. L'industrie lyonnaise, si brillante et si prospère, est sou-

Digitized by Google

mise à toutes les vicissitudes, à tous les dangers qui peuvent venir de la Turquie, de l'Egypte, de l'Italie ou des Etats-Unis. Qu'un nuage s'élève sur la prospérité de ces Etats et les maisons lyonnaises les plus solides sont ébranlées. Paul Eymard l'apprit à ses dépens. Une crise survint dans les façonnés et notre habile négociant fut obligé de liquider sa fortune et de quitter, en 1859, une profession dans laquelle son goût artistique avait fait éclore de si élégants produits.

Débarrassé de la conduite d'un grand commerce, il se tourna vers ses occupations intellectuelles si séduisantes et s'y fit bientôt une place honorable.

De 1859 à 1878, il étudia particulièrement les maladies des vers à soie, adopta le système Pasteur qu'il connaissait à fond, surveilla et suivit avec soin des éducations particulières dont il notait toutes les péripéties et fit, de concert avec M. Mathevon, si compétent et si connu, les expériences les plus décisives et les plus complètes sur l'élevage du ver, sur les magnaneries, sur le microscope et sur le traitement de l'insecte précieux à qui Lyon doit sa fortune.

Mais ces soins ne suffisaient pas à son activité. Il était d'ailleurs trop connu pour qu'on ne saisit pas avec empressement l'occasion de profiter de son expérience et d'utiliser son intelligence. A peine avait-il quitté l'industrie, qu'il fut nommé agent général de la Compagnie d'assurances *La France*, une de nos Compagnies les plus anciennes et les plus puissantes.

Paul Eymard, tout en imprimant une impulsion énergique aux affaires de cette Compagnie, put s'occuper de l'organisation des concours régionaux, assister à tous les congrès scientifiques à Clermont-Ferrand, au Hâvre, ailleurs et publia les comptes-rendus de la Commission

Digitized by Google

des soies, de la Société d'Agriculture et de nombreux rapports qui forment de volumineuses collections.

En 1859, il fut reçu membre de la Société linnéenne dont les travaux sont si connus; en 1860, de la Société d'Agriculture à laquelle il rendit de si nombreux services; il était membre fondateur de la Société des Amis des Arts, de celle des Sciences industrielles, de Géographie, d'Enseignement professionnel, et enfin, en 1877, de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, Société renommée par ses travaux hors ligne et qui lui ouvrit ses rangs à l'unanimité.

Ces réunions indiquent ce que fut son intelligence, la Compagnie des sauveteurs ce que fut son courage ; un mot de sa générosité :

Sa main était ouverte pour toutes les infortunes ; aux demandeurs, il ne répondait jamais qu'il avait assez donné; il prétendait que tout homme *doit* la dîme aux indigents; aussi était-il un membre zélé de presque toutes les œuvres de bienfaisance qui ont fait de Lyon la ville par excellence de la charité.

En 1863, il fit paraître, sous le voile du pseudonyme, un livre charmant, sans prétention, mais plein d'humour, intitulé: *Voilà l'homme, ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses vices, appréciés et jugés par une femme*, Isabine de Myra. Paris, Dentu, 1863, in-12, avec cette épigraphe sinon osée, du moins assez gauloise: « Je les connais, j'en ai fait. »

Ce tableau de la société moderne allie la raillerie et l'esprit badin à la philosophie et à la morale et madame Isabine de Myra, Isabine est le nom de madame Paul Eymard, ne s'y montre ni tendre, ni commode pour les viveurs, les fumeurs, les joueurs, les faux amis, les vieux garçons, les parvenus, les fanfarons, les esprits forts si

Digitized by Google

à la mode aujourd'hui, et même pour les maris tels que notre civilisation les a faits en général.

Nous n'osons dire que l'auteur fût déjà, dans ce premier ouvrage, en parfaite possession de sa plume et de son sujet ; mais tel qu'il est, son livre moral, gai, léger, est bon à lire. Il donne des esquisses plutôt que des tableaux, des silhouettes plutôt que des peintures; il ne fera oublier ni Alphonse Karr, ni Michelet ; cependant, nous croyons qu'on peut instruire, plaire et intéresser à côté de ces illustres écrivains et c'est à quoi l'auteur a parfaitement réussi.

Qu'on en juge par ces courtes citations :

« Nous ne saurions trop connaître nos maîtres, dit Mme Isabine de Myra, dans son avant-propos, ne fût-ce que pour les servir mieux et avec plus de discernement. »

Méfiez-vous ; Mme Isabine de Myra fait patte de velours, mais elle égratigne fort bien. Ceux qu'elle appelle ses maîtres, seraient très-honorés d'être ses esclaves; elle y compte et voyez comme elle badine avec eux :

« Si la nature nous a refusé la force, elle nous a, par compensation, donné la finesse, le tact, choses dont beaucoup d'hommes sont dépourvus... »

« La force du taureau ne renverse pas toujours les obstacles, tandis que la finesse du renard les surmonte presque constamment... »

« La vanité, chez l'homme, est un défaut bien moins farouche et bien plus maniable que l'orgueil ; il tient un peu de l'enfantillage; car entre l'enfant fier d'un vêtement et l'homme dont l'élégance est un souci, la différence n'est pas appréciable ; aussi l'orgueilleux est-il rarement bon, tandis que le vaniteux l'est presque toujours. » p. 15.

« Les hommes font l'amour pour eux seuls et nous

Digitized by Google

faisons l'amour pour deux. C'est la différence entre l'égoïsme et le dévouement, entre être un ou être deux. » p. 41.

N'y a-t-il pas une délicatesse féminine dans ces lignes? Et maintenant, écoutez cette sanglante satire contre ce poison qui tue la société de nos salons. Ici le ton devient viril :

« Le tabac paralyse le cerveau, obscurcit les idées comme tous les narcotiques et éloigne les hommes de la société des femmes.

« Il rend stupides ceux dont la conversation aurait quelques charmes sans cette déplorable habitude.

« Quoi de plus décousu que la conversation, quand ils en ont, de deux fumeurs interrompus, à chaque bouffée, par la nécessité de lutter contre l'inconvénient d'un cigare qui s'éteint ou brûle mal. Leur entretien ressemble à une série de quiproquo inintelligibles pour celui qui n'aurait pas l'habitude de les entendre.

« ALFRED : Avez-vous vu hier, madame... hp, hp, hp, hp, hp, — (je n'ai pas trouvé d'autre onomatopée pour imiter le bruit de l'aspiration d'un fumeur,) — de Chamblond à l'Op.. hp, hp, hp, hp, Opéra ?

« GUSTAVE : Oui, elle était avec sa charmante... hp, hp, hp, oh ! oui, ils sont mauvais, charmante fille.

« ALFRED : Qui est à placer, et que sa mère produit partout depuis peu pour trouver hp, hp, hp, hp, un ... hp, hp, hp, un mari, ils ne veulent pas brûler.

« GUSTAVE : Les cigares ou les maris ?

« ALFRED : Ni l'un ni l'autre ; les bons sont rares hp, hp, hp, à trouver.

« GUSTAVE : Les maris, oui, et les cigares donc, hp, hp, hp, aussi en ai-je fait venir de la hp, hp, hp, Havane qui... hp, hp, hp.

Digitized by Google

« ALFRED : J'ai un ami à qui l'affaire irait très-bien.

« GUSTAVE : Oh ! ils ne sont pas chers, surtout en en faisant venir une certaine quantité.

« ALFRED : Je ne parle pas de cigares ; je dis, hp, hp, que l'affaire de mademoiselle de Chamblond irait très-bien à un de mes amis... Il a brûlé son dernier hp, hp, hp.

« GUSTAVE : Son dernier cigare hp, hp, pauvre garçon !

« ALFRED : Non, son dernier hp, hp, oncle. Il faut bien qu'il se décide. »

Nous abrégeons cette exécution à coups de fouet. Il nous semble qu'elle ne manque ni de justesse ni d'énergie.

Pour faire connaître Paul Eymard comme écrivain, philosophe, penseur, érudit, nous aurions dû, sans doute, citer d'autres passages ; mais son livre est, à Lyon, entre toutes les mains et chacun peut choisir soi-même.

On dit que Mme Paul Eymard ne fut pas étrangère à la conduite de cet ouvrage et que plus d'un passage est dû à sa plume élégante et fine.

C'est un bruit. Nous n'y contredisons pas, mais l'œuvre est si bien une, les couleurs en sont si bien fondues qu'il ne nous a pas été donné de deviner ce qui était à l'un ou à l'autre des deux collaborateurs.

La même année, parut une brochure : *Utilité de l'enseignement du dessin industriel aux femmes*, Lyon, 1863, in-8. Le but de l'auteur était d'indiquer quel grand nombre d'industries les femmes pourraient exercer si elles connaissaient un peu de dessin linéaire. Le sort des femmes pauvres dans les cités est si cruel, la difficulté qu'elles éprouvent à gagner leur vie est si grande que tout homme de bien comprendra la sollicitude de M. Paul Eymard et son désir de tendre la main à cette si intéressante fraction de l'humanité.

C'est aussi en 1863 qu'il publia son : *Historique du*

Digitized by Google

métier Jacquard, in-8, travail qu'il avait lu à la Société d'agriculture et qu'il fit vendre au profit de la crise des ouvriers cotonniers du Rhône.

Dans cette œuvre nouvelle, Paul Eymard eut en vue de défendre le mécanicien lyonnais contre les écrivains modernes qui s'attachent à lui disputer l'honneur de son invention. Jacquard, en effet, se trouve aujourd'hui en butte aux attaques les plus violentes ; on attribue à Vaucanson la création de son métier à tisser, on lui refuse à lui-même non seulement la qualité de mécanicien, mais même celle d'ouvrier. Négociant et profondément expert dans la question, Paul Eymard repousse ces prétentions anti-nationales et maintient le bien jugé de la postérité.

Ce fut encore sous le patronage de la Société d'agriculture que notre auteur fit paraître sa : *Chasse aux petits oiseaux*, Lyon, 1867, in-8 ; charmante étude, légèrement paradoxale, dans laquelle il fait le procès à tout le petit monde ailé, créé, assure-t-il, uniquement pour être mangé !

Mais comme il faisait la distinction entre les oiseaux de passage et les oiseaux sédentaires, sa brochure fut complétée par un rapport de l'éminent ornithologiste M. Mulsant qui demande une surveillance plus grande de l'autorité sur les nids de ces derniers, tout en sollicitant l'autorisation de rétablir la chasse au filet pour les premiers qui ne sont d'aucune utilité pour les agriculteurs!

Nous avouons ne pas comprendre comment les hirondelles et tous les autres oiseaux destructeurs d'insectes sont inutiles à nos champs et à nos vergers; mais les savants là-dessus en savent plus long que les chasseurs.

Il ne nous appartient pas d'intervenir ici dans cette grave questionde la destruction des petits oiseaux; « il y

Digitized by Google

a de grandes raisons contre et de grands exemples pour; » qu'il nous suffise de dire que c'est avec une grâce et une légèreté du meilleur monde que notre auteur soutient sa thèse délicate et qu'il la développe avec les idées, le style et tout le charme qu'y eût apportés Brillat-Savarin.

La plume de Paul Eymard ne se lassait pas et de l'agriculture elle passait volontiers à l'industrie. Ce fut cette fois sous le patronage et le couvert de la Société des sciences industrielles qu'il publia : *De l'influence du façonné sur la fabrication de Lyon*. Lyon, 1867, in-8.

Ce travail est presque l'histoire de notre fabrique; mais en nous indiquant la source du mal, le spirituel auteur était impuissant à la tarir.

En 1869, parut une magnifique brochure, chef-d'œuvre des presses lyonnaises : *Notice sur Duclaux*. Lyon, in-8, avec portrait.

C'est un juste tribut d'éloges à un peintre de mérite, à un excellent graveur, à un ami. Paul Eymard décrit, en y mettant son cœur, la vie douce et tranquille du Paul Potter lyonnais. Sa brochure est terminée par une liste des œuvres gravées de Duclaux.

Le suffrage universel de l'avenir, que Paul Eymard publia en 1875, est une question bien plus grave et bien plus interdite à notre appréciation que celle des malheureux petits oiseaux. Libéral à l'extrême dans sa jeunesse, Paul Eymard avait pris peur et n'avait vu le salut de la France que dans un léger enrayement du char qui l'emporte ; il ne voulait pas qu'on supprimât le suffrage universel, objet du culte fervent de la majorité actuelle, il n'en demandait que la règlementation. Nous passerons rapidement sur cette question brûlante sans nous y arrêter.

La Revue du Lyonnais, organe, depuis plus de quarante

Digitized by Google

ans, de tous ceux qui, à Lyon, s'occupent d'histoire et d'archéologie, ne pouvait laisser Paul Eymard en dehors du cercle de ses collaborateurs. Elle accueillit avec empressement une étude sur: *La Bible de saint Théodulfe du Puy-en-Velay et les étoffes qu'elle contient* et lui en livra un tirage à part, Lyon, 1877, in-8. Dans ce travail, où l'auteur étudie la texture des antiques et précieuses étoffes qui entourent la Bible et qui sont comptées parmi les plus anciennes de France, l'auteur fait l'historique de l'art de teindre dans l'antiquité et révèle, en quelques pages, l'artiste, le fabricant, l'archéologue et l'écrivain.

C'est l'écrivain, l'homme de style, qu'on peut apprécier dans : *Un Lyonnais à l'île de Lérins*, Lyon, 1877, in-8; dans *Iris*, Lyon, 1877, in-8, récit charmant d'un voyage dans la Kabylie et dans l'*Estérel*, Lyon, 1877, in-8, trois gracieuses brochures dont la *Revue du Lyonnais* a été charmée d'avoir la primeur. Dans ces études, qui furent lues avec empressement, on retrouve un style léger, gracieux, humouristique, avec des connaissances variées en botanique, en peinture, en archéologie et en histoire. On a dit depuis longtemps et c'est une banalité, qu'à la démarche de l'oiseau on devine qu'il a des ailes. A la conversation la plus simple, à la lettre la plus intime, à la page le plus sans prétention, il n'est pas difficile non plus de deviner l'érudition, le savoir et la bonté.

On l'éprouvait sans hésitation auprès de Paul Eymard.

Il avait cédé la direction de sa Compagnie d'assurance à un de ses fils et, plus libre de son temps, il entassait notes sur notes, études sur études, travaux sur travaux. Le 20 mai 1878, il venait de terminer pour la *Revue du Lyonnais* un morceau important intitulé : *Encore l'Estérel* ; il devait le lire, le 29, à la Société littéraire et les

Digitized by Google

lettres d'avis de la Société annonçaient cette communication qui devait causer tant de plaisir et d'intérêt aux auditeurs, quand le bruit se répandit à Lyon que M. Paul Eymard avait été frappé, le vendredi 24, d'une fluxion de poitrine, dans le jardin de sa maison de campagne à Oullins et qu'il avait expiré, le 26, muni des sacrements de l'Eglise et dans les bras de ses enfants.

Ce fut un deuil pour notre ville.

La nouvelle n'était que trop vraie.

Le mercredi 29, à 9 heures du matin, une foule d'amis dévoués assiégeait, les larmes aux yeux, l'église de Saint-François-de-Sales, à Lyon, où le corps avait été apporté, et après les cérèmonies funèbres suivait en longue file le cercueil jusqu'au cimetière de Loyasse où la famille a un tombeau. Tous les rangs de la société étaient confondus dans une douleur commune.

Toutes les Compagnies savantes qui s'honoraient de compter Paul Eymard dans leur sein avaient envoyé des députations à son convoi ; les Sauveteurs du Rhône, comme les infirmes, comme les pauvres, suivaient les parents et ne tarissaient pas sur la perte qu'ils avaient faite.

La Société littéraire a voulu qu'une notice fût écrite sur l'homme éminent qu'elle a perdu. Elle a voulu conserver dans ses archives un souvenir de cette vie où les vertus morales le disputaient en grandeur aux facultés intellectuelles. Elle a voulu avoir sous les yeux un exemple pour se guider dans la vie. Puissent ces lignes émues mais incomplètes atteindre à peu près le but qu'elle se promettait.

AIMÉ VINGTRINIER.

Digitized by Google

UNE FEMME MURÉE

LÉGENDE DU CHATEAU DE GRAMONT EN BUGEY

A L'AIMABLE CHATELAINE DE GRAMONT

(Suite et fin)

—

Siffroy, anéanti, la funeste tâche accomplie, rentra dans son appartement en maudissant la destinée fatale qui l'obligeait d'obéir à un maitre aussi barbare.

Le jour allait paraître. Emma ni son époux ne se montrèrent. Roger était inquiet, agité par un douloureux pressentiment.

Où est ma sœur, dit il à Gabrielle ? — Je l'ignore, répond-elle ; seule ici, je dois congédier nos hôtes, recevoir leurs adieux ; mais mon esprit et mon cœur sont bien loin de la fête qui va finir.

Bientôt tout le monde se disposa au départ. Les derniers rafraichissements sont apportés. Gabrielle apprend que son père est malade, qu'il a fait appeler la comtesse, et attend avec impatience d'être libre pour monter auprès d'eux.

Enfin litières, haquenées et palefrois sont amenés dans la cour d'honneur ; Gabrielle excuse son père ; atteint d'une indisposition, la comtesse ne peut le quitter ; enfin

Digitized by Google

elle respire, elle questionne les femmes d'Emma, elles ne peuvent entrer dans sa chambre pour leur service, elle est fermée, et leur maîtresse ne les a point appelées pour quitter sa toilette de bal. Gabrielle va frapper à la porte de la chambre des deux époux, un varlet lui apprend que son père est malade, et seul dans la chambre de la tour, enfermé avec le Sénéchal.

Le premier soin de Gabrielle fut de changer de vêtements; cette toilette de bal lui semblait une cruelle ironie; à son inexplicable inquiétude, elle est certaine d'un malheur et tremble de le connaître.

Gabrielle se dirigea ensuite vers l'appartement de Roger; peut-être sa sœur est-elle près de lui; mais nouvelle tristesse, il n'y est point. Sa toque est à sa porte, souillée, son luth est brisé, tout annonce qu'il est sorti avec violence de chez lui.

Gabrielle apprit que le père Athanase était à la chapelle, elle le fit prier de se rendre chez le sénéchal où elle entra aussitôt.

Siffroy était enfin rentré; pâle et consterné il s'écrie à sa vue :

— O chère damoiselle, qu'est-ce que la vie ! un instant a tout changé dans le manoir, où résonnaient tout à l'heure des instruments de danse, des chants joyeux.

— Où est mon père, qu'est devenue ma chère Emma, où est Roger, son aimable frère, le prétendu troubadour ? Il ne faut plus dissimuler ce secret, où sont le frère et la sœur ?

— Vous chercherez en vain la comtesse dans tout le château, dit Siffroy d'une voix sourde, cet ange d'innocence et de beauté n'y est plus.

Le vieillard tomba alors dans un demi évanouissement, il ne parla plus. Le père Athanase qui entrait auprès de lui, lui fit prendre d'un cordial, et fit mettre au lit son vieil ami.

— Hélas ! dit Gabrielle au vénérable moine, un crime a-t-il été commis ? Où retrouver la comtesse et son frère, cause innocente de tous nos malheurs ?

Puis se tournant vers le sénéchal, elle lui dit de sa plus douce voix : Mon bon Siffroy, vous savez bien que, souvent avec votre secours j'ai épargné bien des injustices à mon père; la comtesse et son frère sont-ils dans les cachots du manoir? Abusé par leur tendresse fraternelle, il a pu ac-

Digitized by Google

cuser ma chère Emma d'un amour coupable. Hélas! serait-elle en prison, elle si frêle, si délicate ? Je vous en conjure, bon sénéchal, repondez à mes questions.

Le vieillard se souleva sur sa couche, sa pâleur était effrayante, ses larmes coulaient lentement — Vous chercherez en vain la douce comtesse, damoiselle, je le répète encore. Pour le troubadour, qui a apporté une si fatale méprise, délivrez-le au plus tôt, c'est le désir de monseigneur, il est au troisième cachot, après le grand escalier.

Gabrielle pria le père Athanase de descendre avec elle, mais avant, elle voulut aller prendre elle-même des nouvelles de son père.

— Monseigneur ne peut voir personne aujoud'hui, lui dit un varlet qui l'affectionnait et qui l'avait suivi dans ses longs voyages ; il vous fait dire, damoiselle, d'écrire en grande hâte à votre oncle Guillaume de Mornieux ; envoyez-lui un prompt messager, qu'il se hâte d'arriver au manoir.

La jeune fille descendit tenir conseil avec le moine ; le sénéchal dormait d'un sommeil fiévreux.

— Ma chère fille, dit le père Athanase, un crime a été commis, cela est certain. Votre père, abusé par la tendresse innocente de Roger et de sa sœur, les a crus coupables ; l'infortunée comtesse a-t-elle été victime d'une de ces colères terribles, qui tant de fois ont épouvanté le château ?

— Le château qu'elle n'habite plus, dit lentement le sénéchal.

— A-t-elle cessé de vivre, ou ce que je crois plus probable, a-t-elle été conduite dans un couvent ? Envoyez de suite un message au noble et puissant seigneur, votre oncle, lui seul peut obtenir la vérité de son frère ; en attendant, hâtons-nous de délivrer le fils du seigneur de La Roche, de son indigne prison : mais auparavant, je vous en conjure, prenez un peu de ce puissant cordial, vos forces sont au moment de vous abandonner.

Digitized by Google

VIII

DEUX INFORTUNÉS PLEURENT ENSEMBLE.

Le père Athanase et Gabrielle descendirent ensemble. Hélas ! malgré le plus beau soleil de midi, une lampe leur fut nécessaire.. Seigneur, disaient-ils, Seigneur, ayez pitié du meurtrier et de ses victimes.

Roger courbé sur un peu de paille paraissait immobile. Un moment, la jeune fille le crut mort et poussa un cri ; mais le père Athanase l'ayant pris dans ses bras, reconnut qu'il vivait encore.

Après quelques gouttes d'un merveilleux élixir, Roger ouvrit les yeux et s'écria : Vous ici, mon père ! Vous ici noble fille ! Que venez-vous m'apprendre ? Ma sœur bien-aimée est-elle retrouvée, vais-je la revoir ?

— Vous êtes libre, dit Gabrielle; remontons en grande hâte dans votre appartement.

Puis elle lui raconta le peu qu'elle avait appris ; tous les trois rentrèrent ensemble chez le sénéchal et Roger, abîmé dans sa douleur, mêla ses larmes à celles de la charmante fille de Gaspard.

Tout à-coup une rumeur étrange se fait dans le château on entre avec fracas. Monseigneur se meurt, dit-on ; il demande le sénéchal et le père Athanase.

Gabrielle les devance tous ; elle entre dans la chambre de son père; il lui parut vieilli de dix ans; il s'agitait sur sa couche, dans un effrayant délire. — Gabrielle, dit-il à sa fille qu'il reconnut aussitôt, allez incontinent chercher la comtesse, la belle et charmante Emma ; elle danse, elle est entourée d'hommages et son époux se meurt !

Puis le délire devenait terrible, il accablait son épouse de reproches.

Le père Athanase s'approcha du mourant avec Gabrielle ; tous lui répétèrent que son épouse était innocente, qu'il s'était trompé sur l'amitié qu'elle témoignait au troubadour qui était son frère digne de toute son affection, que le rayon de la lumière, que la goutte d'eau qui tombe du rocher, n'ont pas plus de pureté que l'ami de la comtesse de Mornieux.

Digitized by Google

Gabrielle expliqua de la manière la plus positive le déguisement de Roger, pour pénétrer dans le château où il n'aurait osé se présenter sous son véritable nom, redoutant l'inimité du comte pour son père.

Gaspard leva ses mains au ciel, et s'écria :

— Vous me rendez la vie, vous me rendez l'espérance! mais je suis bien coupable !

Me voici, s'écria Roger qui était caché derrière le moine, regardez-moi bien ; ne reconnaissez-vous pas en moi le frère jumeau de la comtesse de Mornieux, ma sœur chérie ? de grâce ou est-elle ? rendez-la nous à tous, elle est la vie de mon âme, et l'objet qui m'est le plus cher ici-bas !

Un silence se fit. Gaspard retomba épuisé. Tous les assistants tremblaient.

Tout à coup d'affreuses convulsions le saisissent et il s'écrie :— Eloignez-vous, je me fais horreur à moi même; j'ai porté une main homicide sur la plus pure des femmes. Je suis le meurtrier de mon épouse et de mon enfant ; pleure, ô ma Gabrielle, et ton père et ton amie, tous les deux vont disparaître à la fois.

Puis, il appela Emma à grands cris, et retomba sans force sur sa couche.

Quelques instants plus tard, il demanda à parler seul au père Athanase ; tout le monde se retira; Gabrielle et Roger étaient épouvantés, affolés de douleur. Rien ne pouvait adoucir leur chagrin; leurs sanglots retentissaient dans l'appartement de Gabrielle.

— Où trouver au moins le corps de mon Emma, disait Roger, pour le couvrir de baisers et de larmes, et lui rendre les derniers honneurs ? Mais Gabrielle ne pouvait répondre. Tous les deux frémissaient d'horreur à la pensée du crime et de la douce victime.

Cependant l'un et l'autre se traînent dans la chambre du meurtre pour y retrouver le corps de la comtesse. Un affreux spectacle se montre à leurs yeux. L'appartement est dans le plus grand désordre ; de larges taches de sang, des boucles de cheveux blonds, quelques bijoux, quelques rubans épars; les draps manquent au lit, ils ont été le linceul de l'infortunée comtesse.

Roger éperdu poussa des cris déchirants;Gabrielle l'entraîna loin de cette chambre funèbre. — Eloignons-nous du théâtre de tant d'horreur, dit Roger ; que n'ai-je en-

Digitized by Google

core ma mère pour vous dire : Venez chez elle ! Mais hélas ! je ne l'ai plus ! Où voulez-vous, damoiselle, que je vous conduise ?

Après quelques heures passées auprès du châtelain, le père Athanase descendit, il était plus grave que jamais, il apportait presque un message de mort : — J'ai confessé votre père, ma fille, dit-il, je viens d'écrire une lettre à son frère, et son testament ; il vous envoie sa bénédiction qu'il se reconnaît indigne de vous donner lui-même ; il proclame que vous êtes un ange, que jamais il n'a eu un reproche à vous faire, il vous met sous la protection de votre oncle et espère qu'un jour, adopté par lui et unie à l'époux qu'il veut que vous choisissiez vous-même, vous serez dame et maîtresse dans sa seigneurie pour le bonheur de tous. Il n'oublie pas ses pauvres dans son testament, ses vieux serviteurs, il vous, dit adieu pour l'éternité.

Le lendemain matin, Roger fut atteint d'une fièvre violente, qui le mit en grand danger. Gabrielle était plongée dans un sommeil douloureux, lorsqu'une litière bien fermée sortit de l'avenue. Gaspard, accompagné du père Athanase, prit le chemin de l'abbaye d'Arvière ; il sentait qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre et voulait les consacrer à la pénitence. Le père abbé reçut comme novice le haut et puissant seigneur qui revêtit aussitôt le saint habit. Personne n'aurait reconnu dans ce moine courbé sur la terre, à la barbe blanche, aux yeux éteints, le superbe et fougueux Gaspard. La religion inspirait alors souvent de ces transformations, et donnait au monde de grands exemples de pénitence et de repentir.

Gabrielle donna tous ses soins à Roger ; comme toutes les châtelaines de cette époque, elle savait l'art de guérir; elle attendait le retour du père Athanase, et l'arrivée de son oncle avec impatience.

Le premier lut à haute voix à la chapelle le testament du châtelain et le recommanda aux prières de tous, parlant avec grande édification de l'expiation de son crime, qui bientôt fut connu de toutes parts.

Le duc de Savoie, en l'apprenant, jugea de son devoir de ne point le laisser impuni. Il somma le meurtrier de comparaître devant lui pour y rendre compte de sa conduite; mais lorsqu'il sut que Gaspard était dans un

Digitized by Google

cloître et n'avait plus qu'un souffle de vie, il laissa à Dieu et au temps le soin de faire justice.

Guillaume de Mornieux arriva à Gramont peut après les scènes lugubres que nous venons de d'écrire ; c'était un homme juste, équitable et pieux. Il avait trois ans de moins que son frère; veuf sans enfant il n'eut jamais la pensée de se remarier.

Souvent il avait donné à son frère de bons conseils trop mal accueillis. Comme lui,il avait fait les guerres de Picardie et s'était retiré dans une petite terre près des moines d'Ambronay, sa seule société. Aimant, appréciant Gabrielle, elle était la personne qu'il aimait le mieux sur la terre. Au moment de l'arrivée de Guillaume de Mornieux, Siffroy allait mieux, mais Roger toujours atteint d'une fièvre violente, donnait de sérieuses inquiétudes au père Athanase. Gabrielle se précipita dans les bras de son oncle ; ses larmes, sa douleur, le touchèrent profondément. Il l'embrassa avec tendresse et promit de mettre tout en œuvre pour la consoler, l'adopter enfin comme sa fille bien-aimée.

Guillaume apprit en frissonnant tous les détails des terribles événements qui avaient apporté la désolation au manoir, il causa longuement avec le sénéchal et le père Athanase, vit le jeune Roger, et le pria de se considérer comme chez lui au manoir.

Le premier soin du tuteur de Gabrielle, fut de faire célébrer un service solennel pour la comtesse de Mornieux; tous les vassaux, tous les seigneurs du voisinage y furent conviés.

La jeune châtelaine trouva dans l'affection de son oncle le plus grand adoucissement à ses maux. Elle parut avec lui en grand deuil, à la cérémonie funèbre.

Tous les deux passaient leurs soirées dans la chambre de Roger, et leur amitié, leurs consolations pénétraient comme une bienfaisante rosée dans le cœur de l'infortuné jeune homme.

Digitized by Google

IX

HEUREUX ÉPOUX

Cependant le jeune chevalier sentait s'augmenter chaque jour une profonde admiration, une douce sympathie pour la sage Gabrielle. S'unir à elle pour toujours, par un lien sacré, devint bientôt le vœu ardent de son cœur. Sans aucune fortune, pouvait-il espérer d'être choisi par elle ? Quelquefois ses bontés pour lui, celles de Guillaume, lui en donnent l'espérance. Alors il prie, il demande à Dieu le don d'une épouse aussi parfaite.

A peine deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de Gaspard, Roger, à peu près rétabli, se préparait à quitter le château, lorsqu'une lettre du père abbé de la chartreuse d'Arvière apprit que le seigneur Gaspard de Mornieux venait de mourir sur la cendre, dans de grands sentiments de pénitence et de contrition. Un drapeau noir s'agita huit jours sur le plus haut donjon; des prières furent ordonnées, un service solennel. Roger y assista en vrai chrétien qui sait pardonner, puis il se prépara au départ.

« Adieu, lui dit-il, noble damoiselle, vous qui avez été, pour la sœur et le frère, l'ange de la consolation. Mon cœur ne vous oubliera jamais. » Il ne put en dire davantage et monta à cheval sans retourner la tête. Les sévères attraits de la vie de chevalier de Malte lui apparurent alors insuffisants pour remplir son cœur ; mais il n'osait s'en ouvrir à personne.

Le seigneur de la Roche avait appris, avec la plus profonde douleur, la mort terrible de sa fille. Roger le trouva bien changé, bien souffrant, ses fils aînés étaient près de lui.

« Mon enfant, dit-il au chevalier, vous et moi fûmes coupables envers Emma, cette douce victime d'un époux barbare. Je déplore ma fatale ambition; vous, vous devez regretter à jamais votre fatale imprudence et la folie de votre entreprise. Pourquoi ne m'avoir pas appris votre projet ? Je vous aurais fait connaître le caractère jaloux, emporté de votre beau-frère. Mieux valait ne voir votre sœur que pendant l'absence de son mari. »

Digitized by Google

Cependant l'excellent Guillaume redoutant, pour sa nièce, le prolongement de ces terribles souvenirs, lui proposa de s'éloigner du théâtre de tant de douleurs. Il voulut lui faire connaître Turin, la résidence habituelle du souverain; Nice, la cité maritime avec son printemps perpétuel et ses beaux oliviers.

Gabrielle sourit à ce projet, elle se sentait mourir de tristesse au manoir et quelque chose lui disait au fond du cœur de vivre pour de meilleurs jours.

Les deux voyageurs partirent à la fin de décembre.

Le nouveau seigneur de Gramont donna ses instructions au sénéchal. Ses premiers soins furent de changer la tenture de la chambre du crime et ses meubles; le soleil et l'air y pénétrèrent, et Gabrielle à son retour ne la reconnut plus.

Le père Athanase et Siffroy bénissaient Dieu d'avoir de si excellents maîtres. Le Seigneur nous regarde en pitié, disaient-ils, l'âge d'or commence pour la seigneurie.

Gabrielle vit avec ravissement la jolie et coquette ville de Nice, caressée par les flots azurés. Philibert-Emmanuel et Marguerite y étaient encore, mais nos voyageurs, en raison des catastrophes récentes de leur famille, évitèrent de se présenter à la cour. Toute la ville de Nice était encore émue du siége, du triomphe du duc sur les corsaires, de l'histoire romanesque de son chef, le faux Ochioli, qui venait de rentrer dans l'ordre de Malte, après avoir obtenu une audience de la duchesse Marguerite de Valois.

A Saint-Julien, le petit fief de Guillaume, Gabrielle se reposa avec contentement pendant un mois; elle vit la belle et antique abbaye de Tamié, et les moines amis de son oncle.

Au mois d'avril, les voyageurs rentrèrent à Gramont; ils frémirent à la pensée du crime affreux qui s'y était accompli. Malgré toutes les recherches, on ne put jamais savoir ce qu'était devenu le corps de l'infortunée comtesse. Le sénéchal ne trahit jamais le secret, et les ouvriers piémontais qui avaient muré le corps de la comtesse, s'éloignèrent pour ne plus revenir.

Bientôt tout changea au manoir, Guillaume, bon et juste, fit régner la justice et la paix dans la seigneurie, Gabrielle reprit sa vie de bonnes œuvres, de travail pour les pauvres.

Digitized by Google

Malgré son temps si bien rempli, sa tendresse filiale pour son oncle, une profonde mélancolie répandait un voile sur sa vie. Ma jeunesse est finie, disait-elle ; plus de doux enthousiasmes, la joie ne peut rentrer dans mon cœur, les sourires du printemps, les bienfaits de l'automne ne peuvent plus m'apporter aucun plaisir. Elle avait renoncé à la musique, et son luth ne retentit plus dans le manoir depuis la cruelle journée de la mort d'Emma.

Un soir, un messager vint apprendre la mort du seigneur de la Roche, nouvelle douleur pour tous. Gabrielle pleurait à la fois sa douce colombe, comme elle appelait Emma, et cet intéressant Roger qu'elle croyait ne plus revoir, et dont elle ne savait aucune nouvelle. Que ne pouvons-nous encore pleurer ensemble, disait-elle. Hélas! certainement, il gémit, il souffre, la mort de son père est encore pour lui une nouvelle tristesse.

Le temps avait amené le fatal anniversaire du 12 octobre; toutes les cloches de la seigneurie s'ébranlèrent, et annoncèrent le service du lendemain; une foule immense s'y presse. Tous voulaient prier pour le repos de l'âme de haute et puissante dame Emma de Laussac, comtesse de Mornieux.

Qui peindrait l'étonnement de Gabrielle et de son oncle, de trouver à genoux, près du drap de mort, Roger en longs habits de deuil, aussi triste, aussi désolé que les premiers jours de sa douleur !

Après la cérémonie, Roger vint saluer les châtelains qui le forcèrent de monter au manoir. Depuis longtemps Guillaume tout occupé de sa nièce caressait un projet qu'il ne voulait lui communiquer qu'après la première année du deuil de son père.

Pendant son absence, Roger avait cruellement souffert; il ne pouvait se consoler de la mort de sa sœur, d'avoir quitté Gabrielle, et il les pleurait toutes deux.

La mort du seigneur de la Roche ramena Roger en Savoie. Il y apprit que Guillaume voulait marier sa nièce, faire passer sur la tête de son époux l'héritage de sa seigneurie dont il n'avait aucun héritier; il n'eut plus d'esperance. Cadet d'une famille sans fortune, il était trop modeste pour croire qu'on pût jamais penser à lui.

Et cependant, c'était bien sur lui que Guillaume, l'excellent oncle de Gabrielle, avait jeté les yeux pour assurer son bonheur.

Digitized by Google

Roger leur apprit qu'il avait pris part, sur les vaisseaux de la religion, à plusieurs combats, que sa première année d'épreuve ne s'était point passée sans gloire.

Rappelé par la mort de son père en Savoie, il n'avait pu résister au désir de venir pleurer encore une fois sa sœur au château de Gramont, d'y exprimer sa reconnaissance à ses châtelains, et de leur faire probablement d'éternels adieux.

A ces mots son cœur se serre et se brise, ses larmes coulent, Gabrielle, vivement émue, ne cherche pas non plus à dissimuler sa douleur.

Alors l'excellent Guillaume prit leurs deux mains dans les siennes, les unit et leur dit avec une bonté ineffable: « Mes enfants, j'ai lu dans vos deux cœurs, les liens de la sympathie vous unissent ; qu'un amour pur et chrétien vous fixe à jamais près de moi. Chevalier Roger de Laussac, je crois avoir deviné et devancé vos désirs, vous n'avez pas encore fait de vœux solennels et irrévocables dans l'ordre de Malte ; vous n'en ferez pas, j'ai écrit au Grand Maître ; il entre complètement dans mes vues. Je vous donne ma Gabrielle, et en elle un trésor que vous saurez apprécier ; et vous, ma fille, je vous donne un époux tel que mon cœur le désirait.

« Une affreuse tempête a ébranlé vos âmes; qu'elles se raffermissent aujourd'hui et devenez fiancés. »

Roger tombe aux pieds du généreux Guillaume, Gabrielle s'y jette aussi, et tous les deux éprouvent un bonheur d'autant plus grand qu'ils n'auraient osé l'espérer.

Partez, Roger, reprit le digne châtelain, allez saluer votre famille, faire vos adieux à Malte; vous renoncerez à la gloire aventureuse et chrétienne de cet ordre illustre. D'autres devoirs vous fixeront ici. Je vous adopte, vous serez mon fils; vous prendrez mon nom et mes armes. Je vais en écrire à notre bien-aimé souverain. Je ne doute pas du bonheur de Gabrielle et après moi, de celui de nos vassaux.

Notre récit finit ici; inutile de dire que nos fiancés chrétiens furent heureux. Le père Athanase bénit leurs serments et baptisa leurs fils. Il répéta longtemps: Il ne faut jamais désespérer de la Providence, les beaux jours succèdent aux tempêtes. Il parvint avec eux à la plus grande vieillesse.

Guillaume n'eut qu'à s'applaudir de son choix, Roger

Digitized by Google

fut pour lui le fils le plus tendre, et pour Gabrielle le meilleur des époux. Le souvenir d'Emma ne s'effaça jamais de son cœur, de celui de Gabrielle, et la douce victime devint dans le ciel la protectrice de ceux qu'elle avait tant aimés ici-bas.

Plus de quatre siècles plus tard, un des propriétaires du château de Gramont, descendant des Mornieux, voulant faire quelques réparations dans les souterrains, un mur tomba, laissa voir une niche et des ossements humains, qu'on reconnut avoir appartenu à une femme. Cet événement répandit l'effroi dans le voisinage. Nous avons trouvé un grand charme à faire connaître la touchante histoire de cette femme inconnue et son innocence.

Telle est la légente du château de Gramont, une des plus belles résidences de notre vieux Bugey.

Château de Vongnes, 7 décembre 1877.

EUGÉNIE D'ORGEVAL-DUBOUCHET.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE

— Quoi de nouveau ? disaient nos pères les Gaulois.

— Quoi de nouveau ? disent aujourd'hui les Welches, leurs enfants et successeurs, héritiers de leur faconde et de leur curiosité.

— Eh ! Eh ! les nouvelles ne manquent pas. Seulement .. quelles sont celles qu'on doit dire ?

Les procès scandaleux, les assassinats, les livres éhontés, les vaudevilles décolletés, la chronique d'un certain monde ne sont pas de notre compétence et cependant c'est là que va la foule, c'est là que se trouvent l'intérêt, la vogue et le succès. Demandez plutôt à tant de journaux.

Et la politique? Ah ! mon Dieu.

Comment donc attirer les yeux sur une pauvre *Revue* confinée entre deux rivières et qui n'a trouvé dans son cercle étroit que des choses honnêtes et sérieuses ? Quel intérêt peuvent offrir quelques nouvelles de clocher, surtout quand elles n'ont trait qu'à l'archéologie, à la bibliographie et à l'histoire ?

Ajoutons-y un peu de littérature et promettons un tant soit peu de beaux-arts pour le mois prochain ; puis offrons notre mince bouquet à nos lecteurs en écartant les plantes empoisonnées, si brillantes puissent-elles être.

Évitons aussi les équilibristes japonais ou chinois, les poupées parlantes, les téléphones, les luttes et les concerts. La foule y va ; mais où ne va-t-elle pas ?

— A la rentrée de la Cour d'appel, M. Talon, avocat général, a, dans son discours de fondation, fait une étude savante et profondément pensée sur les *Anciennes Corporations d'arts et métiers à Lyon.* A ceux qui croient que tout a été dit sur notre histoire, M. l'avocat général a montré combien nous avions de lacunes dans nos annales et quelle place pourrait encore prendre un historien qui voudrait remonter aux sources et écrire à l'aide de documents authentiques non encore exploités.

Digitized by Google

Le 14 courant, trois archevêques, douze évêques et deux vicaires généraux représentant NN. SS. de Nîmes et de Saint-Claude empêchés, ont, dans la vaste salle de l'archevêché, ouvert l'année scolaire pour l'Université catholique de Lyon. Des magistrats, des généraux, des hommes haut placés dans toutes les classes de la société, assistaient à cette solennité de la science et attestaient, par leur présence, qu'il est des terrains neutres où toutes les opinions peuvent se rencontrer.

— Afin d'obtenir une plus rapide expédition des affaires ecclésiastiques, le diocèse de Lyon vient d'être divisé en trois archiprêtrés, administrés chacun par un vicaire général, qui se partageront ainsi nos trois antiques provinces, une en trois, le Lyonnais, le Forez et le Beaujolais.

— C'était fête, samedi 23, au Palais Saint-Pierre. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts avait délégué M. Louvier de Lajolais pour apporter à notre Ecole des Beaux-arts les récompenses qui lui ont été accordées à l'occasion de l'Exposition universelle.

A la suite de la lecture, par M. le Préfet du Rhône, de deux lettres de M. le Ministre, MM. Aynard et Gailleton, membres du Conseil d'administration de l'Ecole et MM. Fabisch, Louvier et Reignier, professeurs, ont été nommés officiers d'Académie. M. le Ministre a bien voulu témoigner ses vifs regrets de ne pouvoir encore nommer officiers de l'Instruction publique MM. Hirsch, Danguin et Charvet, qui n'ont pas encore accompli le temps réglementaire dans le grade d'officier d'Académie. Ces regrets, si bien exprimés, sont une promesse gracieuse pour un prochain avenir.

— La plus grande découverte du siècle, si les savants le permettent, est bien celle que M. Pierre Matton nous annonce dans sa brochure : *Quadrature du cercle, son existence prouvée*. Lyon, 1878, in-4.

L'auteur a une foi absolue dans son œuvre et il demande des juges. Ce n'est pas dans le siècle de l'électricité et du phonographe qu'on doit crier : à l'impossible ! Le premier soin de l'auteur a été d'offrir son travail à la Bibliothèque de la Ville, notre premier devoir est de l'en remercier.

— Le Conseil municipal a, dans une de ses dernières séances, accordé la somme de trois mille francs à la Société littéraire pour l'impression de l'histoire consulaire de notre ville que cette Société savante va entreprendre sous la direction de M. Guigue. Grâce à cette impression, les actes de nos pères seront mieux connus et les documents si précieux que possèdent nos archives échapperont à jamais aux dangers qui menacent chaque jour de les anéantir.

Digitized by Google

— La Société des Amis des Arts ouvrira son exposition annuelle le 10 janvier prochain.

— Dans la nouvelle réorganisation du Palais des Arts, M. Guichard a été chargé de la peinture; M. Allmer, de la partie épigraphique, et M. Giraud des antiquités. Ces trois divisions, qui écrasaient M. Martin-Daussigny, prendront certainement un nouvel élan sous la direction de ces trois personnes si compétentes.

— La Société de Géographie met au concours la question suivante : « *Origine des eaux de la colonie algérienne.* » Les manuscrits devront être envoyés, dans les conditions ordinaires des concours, avant le 31 mai 1880, au siége de la Société, quai de Retz, 25. La valeur du prix est de mille francs.

— Du 11 au 16, a eu lieu, par le ministère des commissaires-priseurs, la vente de la riche bibliothèque de M. Dufêtre. Grâce à une allocation du Conseil municipal, la Bibliothèque de la Ville a pu faire d'importantes acquisitions et obtenir, entre autres, les affiches politiques devenues si rares de 1792, 1793, 1815, 1848 et cette collection bibliographique unique en son genre de quinze mille cartes ou fiches portant l'indication des livres imprimés à Lyon de 1470 à 1858. Ces cartes, œuvre patiente de M. Gonon, représentent l'histoire de notre imprimerie lyonnaise pendant quatre siècles. Jamais nos bibliophiles les plus renommés n'avaient posséde pareil trésor.

Plus importante encore sera la vente de la précieuse bibliothèque de M. de Chaponay qui doit avoir lieu du 29 novembre au 15 décembre. Le catalogue porte 2747 numéros ; elle demandera dix-huit vacations.

— De toutes les curiosités que nous avons vues ce mois-ci, peu sont à comparer à la belle brochure de M. Etienne Milliet : *Notice sur les faïences artistiques de Meillonas* (Ain), 2e édition, ornée de cinq planches photographiques. Paris Detaille, Bourg, Martin, 1877, in-8.

Un texte élégant nous initie à la connaissance de cette fabrique de céramique, tous les jours plus célèbre, qui assure désormais l'immortalité au nom de Madame la baronne de Meillonas ; il nous montre cette faïencerie naissant au milieu du XVIIIe siècle, quoique certains amateurs veuillent lui donner pour parrains les illustres artistes de Brou et que la fabrique de poterie vulgaire existât depuis plus de huit cents ans. Puis l'auteur nous offre trois cartons représentant cinq très-beaux spécimens de cette industrie artistique tout-à-fait distincte des produits de Moustiers, de

Digitized by Google

Rouen ou de Nevers. D'un coup d'œil, la différence est saisie et, mieux qu'une description, initie le curieux aux beautés naïves de la fabrique bressane. Ces planches font le plus grand honneur au complaisant artiste à qui on les doit et M. Aimé Hudellet a obtenu là un succès dont il peut être fier. Si nous félicitons chaleureusement M. Milliet du mérite exquis de son œuvre, qu'il nous permette d'accoler dans nos éloges le nom de son habile collaborateur.

La Société des Bibliophiles lyonnais a enrichi sa collection d'un quatrième numéro digne en tout point de ses prédécesseurs.

La *Chronique de la Maison de Beaujeu, publiée d'après le manuscrit antique de la Bibliothèque nationale* est précédée d'un avertissement par M. Guigue et suivie d'un *Tableau généologique de la famille de Beaujeu* par le même infatigable écrivain. Cette élégante plaquette vaudra, comme les précédentes, de sérieux éloges aux presses de M. Mougin-Rusand, qui continue les grandes traditions de notre ville.

— En remplacement du R. P. Dom Ildefonse Roguet, si regretté, c'est le R. P. Dom Salvy-Marie Chaillot qui a été nommé prieur de la Chartreuse de Sélignac-en-Revermont. Sous sa direction, la maison brillera d'une vie nouvelle et le savant défunt, le prieur habile qui avait si bien restauré la vieille Chartreuse ne verra point péricliter son œuvre de prédilection si populaire et si aimée dans le pays.

— A l'imitation des *Cigaliers*, les artistes et littérateurs lyonnais fixés à Paris viennent d'organiser une Société, un lieu de réunion et un dîner périodique, pour se voir, se connaître et parler de la patrie absente. Nous les en félicitons et ne sommes surpris que d'une chose, c'est qu'ils n'aient pas eu cette idée huit cents ans plus tôt.

Le Gérant : AIMÉ VINGTRINIER.

Lyon. — Imprimerie Générale du Rhône. — P. GOYARD.

Digitized by Google

LA FAMILLE

Le bonheur est dans la famille ;
Le chercher ailleurs c'est en vain.
Dans le monde, tout ce qui brille
Est éclipsé le lendemain.

Mais les tendresses mutuelles
De père, mère, frère, sœur,
Voilà les sources naturelles,
Où l'on puise le vrai bonheur.

En dehors tout n'est que chimères !
Liaisons, amitiés d'un jour,
Ne sont que plaisirs éphémères,
Qui de fatigue auront leur tour.

---

(1) M. Jacques Bernard, le célèbre amateur de peinture, dont les beaux tableaux enrichissent notre musée, a bien voulu, à notre sollicitation et en souvenir de M. Paul Eymard, son ami, détacher de son portefeuille quelques unes de ces poésies qu'il cachait avec tant de soin à tous les yeux. Le voici notre collaborateur presque malgré lui. Qu'il nous pardonne nos importunités et qu'il veuille bien recevoir ici tous les remercîments que nous osons lui adresser.

LA DIRECTION.

Digitized by Google

Nos pères, d'un usage antique,
Gardant les pieux souvenirs,
Autour du foyer domestique
Savaient trouver tous leurs plaisirs.

Conservons de leur héritage,
Cet usage si précieux,
Et nous recevrons en partage,
Ce vrai bonheur qui vient des Cieux.

JACQUES BERNARD

Digitized by Google

LA PEINTURE

A Mademoiselle Emilie H. S.

Après mon Art aimé qu'on nomme Poésie,
Après ces chants si doux qui consolent un peu,
Et qui m'ont apporté le sourire de Dieu,
La Muse que mon cœur eût volontiers choisie
Est celle qui se sert du plus noble pinceau,
Celle qui d'un regard puissamment nous assiste,
Celle qui vous inspire, ô jeune fille artiste,
Car votre front possède un rayon de son sceau.

Et dans votre œil si noir la flamme se révèle,
L'étincelle du feu sacré veut s'y montrer;
Dans votre âme l'amour de l'art sait pénétrer;
Vous serez pour Lyon une gloire nouvelle.
J'ai vu de vos tableaux le brillant coloris,
Et la touche virile, et gracieuse et fière.
Ces tons vraiment si chauds, pleins d'ombre ou de [lumière;
Quelque ange oriental vous les a-t-il appris?

Croyez-en, jeune fille, une *Troubadouresse*
La gloire vient déjà sourire à vos travaux,
Les premiers prix sont là donnés à vos pinceaux,
La Muse avec orgueil les touche et les caresse.
Courage, le labeur a son magique attrait,
Lorsqu'on sait l'embellir comme vous, jeune fille,
Et lorsque le talent s'épanouit et brille,
Souvent on peut le voir écrit sur chaque trait.

Quel poète, grand Dieu! n'aimerait la peinture,
Celle qui fait revivre un visage adoré,
Retrace un souvenir poétique et sacré,
Nous rend les monts, les bois, la riante nature.

Digitized by Google

On ne languit jamais devant un site heureux,
L'artiste le redonne en peignant la vallée ;
Nous la rêvions toujours, la voici rappelée,
Sous le soleil couchant, voici le chemin creux.

Voici l'ombrage épais qu'une source courtise,
Le taillis où l'oiseau dit ses refrains d'amour,
L'horizon caressé par les rayons du jour,
Feu divin que, là-haut, le grand artiste attise.
Voici les pics altiers hentés par les aiglons,
Voici le plus beau ciel d'Italie ou de France,
Et sa limpidité nous parle d'espérance,
Voici la mer et les vaisseaux que nous cinglons.

Voici la fleur, trésor léger, fraiche parure,
Elle parait un souffle éclos si richement
Sous un joli tissu, délicat et charmant,
C'est le baiser que Dieu donne à sa créature,
C'est la perle du ciel semée avec amour
Sur nos rudes sentiers, pour enivrer la vue,
Pour nous parler aussi de patrie inconnue ;
C'est le présent chéri du départ, du retour.

Voici les beaux tableaux d'intérieur champètre,
Les scènes de famille et les joyeux babys,
Tous ces blonds chérubins aux candides souris
Qui se roulent sur l'herbe, abrités par le hêtre.
Voici mille sujets de genre et de succès,
Voici les grands travaux de Vernet, la bataille,
Les exploits de lions bien faits à notre taille,
Le peintre et le soldat, oh ! sont surtout Français !

Admirer longuement les œuvres du génie,
De Ruysdaël, Corrège ou notre Lesueur,
De ce Claude Lorrain dont la moindre lueur
Fut un brillant soleil, qu'elle ivresse infinie !

Digitized by Google

Quelle extase devant les chefs-d'œuvre de l'art !
On passerait les jours à contempler à l'aise
Raphaël, Murillo, Van Dyck, ou Véronèse,
Et Greuze dont le charme attire le regard.

La lyre et les pinceaux ont tant de sympathie
Et tant d'affinité dans notre humain concert,
Car c'est l'ange des Arts, le même Dieu qu'on sert,
Un ange plein d'élan, ignorant l'apathie.
C'est l'Inspiration qui sait nous animer,
C'est l'Idéal berçant le peintre et le poète,
Soutenant nos efforts, notre cœur, notre tête,
Nous montrant le labeur, nous disant de l'aimer !

Aimons-le ! Vous l'aimez, jeune fille vaillante,
Vous le prouvez si bien qu'on le croit aisément,
Et vous me l'avez dit noblement, simplement,
Déjà comme il convient à l'artiste brillante.
Oui, chérissez votre Art, don ravissant des cieux,
Que des rayonnements soient sur votre palette,
Et qu'à vous couronner encore l'on s'apprête !
Ici, la prophétesse en répond par vos yeux !

Adèle SOUCHIER

Digitized by Google

LE THÉATRE A LYON

PENDANT LE XVIIIe SIÈCLE

(Suite)

III

Inauguration du nouveau Théâtre. — Clairon et Lekain. — Brizard, François Augé, Grandval. — Les *Fourberies de Scapin* aux Grands-Capucins. — Un succès de larmes. — Les *Affiches de Lyon*. — Direction de Mme Lobreau. — Fleury, Larive, Mlle Sainval.

Le nouveau théâtre fut achevé en moins de deux ans. Soufflot, montrant que la célérité dans l'exécution est une partie du génie, en livra les clés au consulat vers le milieu de l'année 1756.

Le grand artiste s'était inspiré, dans la distribution et la décoration de la salle, de ses souvenirs des théâtres de Parme et de Vérone. D'une architecture simple, l'édifice indiquait au premier abord sa destination. La façade, peu élevée, avait pour couronnement une statue d'Apollon et six groupes de génies, représentant les divers attributs de l'art dramatique. Voltaire, auquel on avait demandé des vers pour être gravés sur l'entable-

Digitized by Google

ment, répondit qu'il n'était pas facile de les faire bons, et l'on se décida pour cet alexandrin :

Ici le dieu des arts est le dieu des Amours.

Plus tard, on substitua à cette inscription le simple mot : THÉATRE. Limité par l'espace, Soufflot ne put donner au monument des proportions grandioses ; mais la salle avait du moins le mérite d'être parfaitement distribuée : elle se composait de trois rangs de galeries superposées, où deux mille spectateurs pouvaient s'asseoir commodément et voir la scène de toutes les places. Le rideau d'avant-scène représentait la descente d'Apollon chez Thétis (1).

L'inauguration et l'ouverture de cette nouvelle salle eurent lieu le 30 août 1756, avec une grande solemnité. Après un prologue en vers libres intitulé le *Réveil d'Apollon*, Mlle Clairon, la célèbre tragédienne (2), venue de Paris pour prêter son concours à cette fête, remplit le rôle d'Agrippine dans *Britannicus*, avec les accents passionnés et la noblesse qui n'appartenaient qu'à elle. Le lendemain, elle joua Idamé dans

(1) *Lyon anc. et mod.* Ve Grand-Théâtre.

(2) Claire-Josèphe-Hippolyte Legris de Latude, dite Mlle Clairon, née en 1723 près de Condé en Flandre, morte à Paris le 18 janvier 1803. — C'était l'héroïne du Théâtre-Français ; elle avait une figure agréable, et surtout de la physionomie, cette autre beauté essentielle à la scène. « Dès qu'elle paraît, dit Bachaumont dans ses *Mémoires secrets*, elle est applaudie à tout rompre. Ses enthousiastes n'ont jamais vu et ne verront jamais rien de pareil : c'est l'ouvrage le plus fini de l'art... Cette actrice a de tout temps eu la passion théâtrale, beaucoup de noblesse dans sa démarche, dans ses gestes de main, dans ses coups de tête. Quoique d'une stature médiocre, elle a toujours paru, sur la scène, au-dessus de la taille ordinaire (30 janvier 1762). »

Digitized by Google

l'*Orpheline de la Chine* (1). La présence de la grande actrice sur notre théâtre était une sorte de consécration ; les pensionnaires de la Comédie-Française ne croyaient pas indigne d'eux la scène qui leur avait envoyé Préville.

Déjà le grand acteur Lekain (2), sublime malgré sa laideur repoussante, venait d'offrir l'exemple, si usité depuis, de donner des représentations en province ; Voltaire, qui l'aimait beaucoup et qui l'avait produit au Théâtre-Français après l'avoir fait jouer longtemps chez lui dans ses différentes pièces, l'avait fort encouragé à ces tournées hors de Paris, comme en témoigne sa correspondance (3). Lekain suivit les conseils de son protecteur et n'eut pas à s'en repentir.

---

(1) Répert. lyon. Bibl. Coste. Arch. du Rhône, tome XIII, page 437.

(2) Henri-Louis Cain, dit *Lekain*, né le 14 avril 1728 à Paris, mort le 8 février 1778. Voltaire le devina et ne cessa de le protéger. Il débuta le 14 septembre 1750 et fut très-discuté. (V. les *Mémoires de Lekain*, Paris 1801). — « La nature avait donné à Lekain une physionomie désavantageuse, une voix sombre et dure, une taille épaisse, et semblait lui opposer les plus grands obstacles. (*Merc. de France*, mars 1778). » Mais le travail et l'art vinrent à bout de tout : les critiques les plus éclairés du temps déclaraient n'avoir jamais entendu aucune voix humaine dont les inflexions fussent plus variées, d'un pathétique plus touchant et plus terrible. Il en vint à produire une telle illusion, que dans les moments de passion il n'était pas rare d'entendre les femmes s'écrier : *Qu'il est beau* ! (Biog. générale).

(3) — « Aux Délices, près de Genève, 14 avril 1755 : — Monsieur le duc de Richelieu, tout malade qu'il est, n'a point perdu de temps, mon cher et grand acteur. Il a écrit à M. de Roche-Baron, et vous avez la permission de *vous faire admirer à Lyon*, tant qu'il vous plaira. Vous devez avoir reçu cette permission dont vous doutiez ; nous vous en faisons compliment, Mme Denis et moi. — V. »

Voltaire lui écrivait encore de Lauzanne, le 5 janvier 1756 : — « ... Vous gagneriez plus en province qu'à Paris ; c'est une honte

Digitized by Google

Dès lors, des acteurs de grand talent parurent devant le public lyonnais, qui avait déjà la réputation d'être connaisseur et difficile. Pendant les années qui suivirent l'inauguration du théâtre, on trouve parmi nos comédiens des noms devenus célèbres. Brizard (1), qui s'était d'abord destiné à la peinture et qui avait été élève de Vanloo, fut poussé vers les planches par Mlle Destousches, directrice d'un spectacle donné à Valence, la même qui deviendra Mme Lobreau et dirigera bientôt notre théâtre. Engagé dans la troupe de Lyon, Brizard joua sur diverses scènes de province jusqu'en 1757, époque à laquelle Mlles Dumesnil et Clairon l'attirèrent à la Comédie-Française pour y jouer les *rois* et les *pères nobles*. Il fut, paraît-il, pendant son séjour à Lyon, le héros d'une singulière aventure. Une nuit, Brizard descendait le Rhône en bateau, lorsque sa frêle embarcation alla se briser contre une pile d'un pont ; le malheureux parvint à se cramponner à la pile et attendit le jour dans cette position critique ; à l'aube, il fut sauvé ; mais, soit par la terreur, soit par les efforts surhumains qu'il avait dû faire, ses cheveux avaient entièrement blanchi... Aussi n'avait-il pas besoin de perruques pour figurer les vieillards.

---

insoutenable. . ! » — Lekain ne touchait que dix à douze mille livres à la Comédie-Française. (*Mém. secr.*, 12 avril 1767).

Le 28 février suivant, Mme Denis faisait savoir au grand artiste qu'il était attendu à Ferney pendant la semaine sainte et qu'il « *pourrait jouer, en passant, la semaine de la Passion à Lyon.* »

(1) Britard, dit *Brizard*, était né à Orléans le 7 avril 1721, et mourut à Paris le 30 janvier 1791. — « Il a, dit Bachaumont, la majesté des rois, le sublime des pontifes, la tendresse ou la sévérité des pères. C'est un très-grand acteur, qui joint la force au pathétique, la chaleur au sentiment (*Mém. sec.* loc. cit.). »

Digitized by Google

François Augé (1), qui, dès l'année 1750, parcourait la province en compagnie d'acteurs ambulants, fit partie de la troupe de Lyon. Ce fut dans cette ville, où la comédie florissait, que cet acteur, qui y tenait avec succès l'emploi de la *grande casaque* reçut, le 18 janvier 1763, un ordre de début pour la Comédie-Française, à laquelle Armand l'avait signalé comme le seul artiste capable de le remplacer. Notre théâtre posséda aussi à deux reprises ce célèbre Grandval (2) qui « avait sur la scène, dit La Harpe, l'air d'un homme du monde. » Il quitta Lyon pour retourner à Paris en février 1764. Lorsque son astre vint à pâlir et que Paris l'eût rejeté comme un hochet brisé, Grandval revint chercher, dans la ville qui l'avait accueilli quatre années auparavant, un public moins engoué du succès, mais plus réservé pour les talents déchus. Il faut voir comme les critiques parisiens lui donnèrent le coup de pied de l'âne :

« Le sieur *Grandval*, dit Bachaumont, après avoir fait les beaux jours de la scène française, a insensiblement perdu toute sa célébrité et s'est vu forcé de disparaître tout à fait, à Pâques dernier. Pour mettre *le comble à ses humiliations*, il vient de *s'enrôler dans la troupe de Lyon*, et

(1) Né à la Ferté-sous-Jouarre le 31 décembre 1733, il mourut à Paris le 26 février 1783. — V. *Galerie historique des comédiens de la troupe de Talma*, par E. D. de la Manne, p. 1.

(2) François-Charles Racot de Grandval, né à Paris le 23 octobre 1710, mort le 17 septembre 1784. — Bachaumont fait un parallèle entre Grandval et Bellecour que nous allons voir aussi figurer sur le théâtre de Lyon. Tous deux couraient la même carrière dans les deux genres : « le premier a plus d'importance, plus de morgue, plus de faste ; l'autre a plus de naturel, plus d'aisance, plus de fatuité : les rôles d'ironie, de dédain, de mépris, conviennent mieux au premier : ceux d'entrailles, d'onction, de pathétique, mieux au second (*Mém. secr.*, 30 janvier 1762). »

Digitized by Google

terminera probablement ainsi sa malheureuse carrière. Tel on a vu Bélisaire demandant l'aumône ; ou plutôt, tel le roi de Syracuse devint maître d'école (*Mém. secr.* 2 juin 1768). »

La redoutable concurrence que leur faisait le vra théâtre n'arrêtait point la verve des bons religieux. Jaloux des lauriers du père Folard, le père Georges Vionnet (1) avait fait jouer le 28 mai 1747, *Xerxès*, tragédie en cinq actes et en vers. Dix ans après, en plein dix-huitième siècle, pendant le carnaval de 1757, les capucins du Grand-Couvent ne se firent pas scrupule de jouer, trois jours de suite, les *Fourberies de Scapin*, sur un théâtre dressé au fond de leur bibliothèque, en présence de leurs confrères du Petit-Forez et d'un grand nombre de leurs pénitents qu'ils avaient invités à ce spectacle. Voici un couplet que rapporte l'abbé de La Tour, dans ses *Réflexions morales, politiques et littéraires sur le théâtre* et qui pourrait bien appartenir à une chanson faite à l'occasion de ces représentations :

Nous jouons des comédies
Dans l'enclos de nos maisons,
Et même des tragédies
Mieux que Molière et Baron.
Je brille dans le tragique,
Frère Duc dans le comique.
Veut-on de bons arlequins ?
Que l'on vienne aux Capucins (2).

---

(1) George Vionnet, jésuite, professeur de rhétorique au collége de la Trinité, né le 31 janvier 1712, mort le 31 décembre 1754.

(2) *Nouv. ecclés.* du 7 août 1757 ; Arch. du Rhône, tom. XIII, p. 348 ; *Lyon anc. et mod.* loc. citat.

Digitized by Google

Autre temps, autre mœurs ! Ce qui n'était que naïf alors ferait scandale aujourd'hui que l'opinion publique se montre plus que sévère pour tous ceux qui portent l'habit religieux. Mais revenons au théâtre.

Au mois de février 1761, « les comédiens ordinaires de Mgr le duc de Villeroy » donnèrent la première représentation du *Père de Famille*, de Diderot, qui eut un grand succès de sensibilité et que le chroniqueur des *Affiches de Lyon* appelle un chef-d'œuvre (1).

---

(1) Cette feuille, devenue hebdomadaire, nous fournit des documents pleins d'intérêt sur les années qui vont suivre. Voici, par exemple, à la date du 6 mai 1761, une page fort curieuse au double point de vue de la mise en scène et de la critique dramatique à cette époque :

« Le théâtre de Lyon va voir renaître les jours brillants du célèbre *Noverre*. Les ballets vont reprendre leur éclat sous la direction du sieur *Hus*, déjà connu et applaudi dans la capitale. Ce maître de ballet a débuté par la *Mort d'Orphée* ou les *Fêtes de Bacchus*, Ballet héroïque reçu avec tant d'accueil à Paris. — On apercoit, aux deux côtés du fond du théâtre, des montagnes séparées par un vallon délicieux orné de quelques arbres qui laissent voir l'Ebre dans l'enfoncement. Orphée, assis nonchalamment *sur un lit de gazon* enchante, par les sons de sa lyre, tout ce qui est autour de lui Les animaux les plus féroces sont adoucis par l'harmonie de son jeu. Les arbres et les rochers semblent s'approcher pour l'entendre de plus près ; lorsqu'il cesse de tirer des sons de sa lyre, les rossignols s'efforcent en vain de les imiter, et ils tombent morts de jalousie et de douleur de ne pouvoir y réussir. Orphée finit par un morceau lugubre qui exprime les regrets de la perte de sa chère Euridice. Les animaux *attendris* inclinent leurs têtes, les montagnes et les rochers se fendent ; les arbres laissent tomber *les pleurs que l'Aurore avait, au matin, répandus sur leurs feuilles* ; toute la nature s'intéresse au sort d'Orphée. — Les seules Bacchantes sont insensibles à ses sons, elles le soupçonnent de mépris pour elles ; elles ont juré sa perte ; elles descendent en fureur du haut des montagnes, tenant un thyrse d'une main et un tambour de l'autre. Elles se jettent sur lui pour le frapper ; mais Orphée enchaîne leur rage par la mélodie de ses sons. Les

Digitized by Google

Après les sécheresses du cœur, l'apparition de J.-J. Rousseau a produit une transformation complète ; avec le sentiment de la nature, il a donné à la femme la sensibilité. « La femme veut être émue jusqu'aux larmes ; elle court au théâtre pour pleurer. Elle pleure à chaudes larmes lorsque dans le *Cri de la nature* paraît sur la scène un petit enfant au maillot. Au *Père de famille*, on compte autant de mouchoirs que de spectatrices. Les femmes se pressent à toutes les pièces

---

armes leur échappent des mains et tombent sans force aux pieds du chantre de la Thrace. Elles paraissent un moment adoucies par la lyre enchanteresse ; mais, pour n'y pas succomber et pour s'empêcher d'en entendre les sons, elles font *avec leurs tambours et leurs flûtes un bacchanal* que l'orchestre exprime. Celle qui est à leur tête reste seule attendrie et s'assied aux pieds d'Orphée. Ses compagnes furieuses veulent fondre sur le malheureux Orphée qui tend en vain les mains pour les fléchir. La principale Bacchante fait des efforts inutiles pour arrêter leurs *transports*, elle se jette à leurs genoux pour leur demander grâce, et, ne pouvant triompher de leur rage, elle se met entre elles et Orphée et veut périr avec lui puisqu'elle ne peut le sauver. Les Bacchantes l'arrachent de devant leur victime, l'attachent à un tronc d'arbre, *tombent* sur Orphée, le déchirent et jettent son corps et sa lyre dans l'Ebre *qui s'agite d'horreur...* Elles exécutent alors un morceau de danse qui exprime à la fois la rage et la joie qu'elles ont d'avoir tué leur ennemi. Ce morceau de musique dans le goût d'une tempête laisse percer de temps en temps les accents plaintifs de la lyre, qui, d'elle-même et du fond du fleuve, fait encore entendre ses sons douloureux.

« Une symphonie annonce l'arrivée de Bacchus ; la terreur saisit les Bacchantes qui prévoient la colère de ce dieu terrible lorsqu'il apprendra la mort de celui qui présidait à ses mystères. Elles expriment leur crainte et leur embarras par différents tableaux et s'enfuient en désordre. Bacchus descend de la montagne sur un char traîné par des tigres ; le vieux Silène et une troupe de Faunes l'accompagnent. Il est étonné de la fuite des femmes dévouées à son culte. Il aperçoit la principale Bacchante attachée à un arbre, qui donne toutes les marques du désespoir et qui l'implore

Digitized by Google

sombres et pathétiques, aux *Roméo*, aux *Hamlet*, aux *Gabrielle de Vergy* ; et la plus grande partie de plaisir est pour elles d'aller s'évanouir à ces drames *où le cœur est délicieusement navré par des angoisses terribles qui sont le charme du sentiment (1).* »

Le sieur Breton fut remplacé, à la direction du théâtre, en octobre 1761, par une médiocrité de la pire espèce, un sieur Rosimond (2), qui par, bonheur, ne garda cette charge que trois années. On lui fit donner sa démission au mois d'avril 1764, et l'année théâtrale recommença sous l'administration de Mme Destouches-Lobreau, femme de tête, qui avait été directrice du théâtre de Bordeaux et qui jouissait déjà de la sympathie du public lyonnais.

---

aussitôt qu'elle le voit, en lui montrant, sous les arbres, l'écharpe d'Orphée ensanglantée. Il connait la fureur de ces femmes et ne doute plus de la mort de son cher Orphée. Il fait délier la principale Bacchante, lui promet justice et envoie les Faunes chercher ses compagnes. Leur terreur est l'aveu de leur crime ; elles se jettent à genoux, mais elles ne fléchissent point le Dieu irrité qui les attache à la terre et les change en arbres. Les jeunes Faunes, consternés de cette métamorphose, demandent grâce pour elles et apaisent insensiblement la colère du dieu qui rend aux Bacchantes leur premier être et leurs premiers charmes. Celles-ci, de concert avec les Faunes, exécutent alors les *Fêtes de Bacchus* pour le remercier ; et ces Fêtes se terminent par une *Contredanse générale* qui finit par la marche de Bacchus, qui remonte la montagne avec sa suite et tous les attributs préparés pour la Fête.

« Ce ballet rempli de feu, de génie et d'action, et qui a été donné avec l'appareil et la précision de la plus belle exécution, justifie le cas que l'on fait des talents de l'auteur (*Affiches de Lyon*, 6 mai 1761). »

(1) *La femme au dix-huitième siècle*, par Edmond et Jules de Goncourt, 1 vol. in-18, p. 440.

(2) Archiv. manuscr. de la Ville de Lyon, série DD. Théâtre. — Corresp. de Mme Lobreau avec M. de la Verpillière, prévôt des marchands.

Digitized by Google

La troupe débuta par *Mélanide* ou les *Trois Frères Rivaux*. « Début fort triste, » écrivait Mme Lobreau à M. de la Verpillière, prévôt des marchands, « les comédiens ont été trouvés détestables. Cependant le comique vaut mieux que le tragique. La troupe a joué dans l'*Obstacle* et a été fort applaudie..... Tout paraît fort tranquille dans le public; j'entends un cri général: *Mme Lobreau va bonifié cette troupe, elle ne la soufrira pas si mauvaise (1).* »

C'était Rosimond qui avait monté la troupe : personne n'osait se plaindre. Pour surcroît de malheur, Larrivée et sa femme, qui avaient débuté le 15 avril, étaient rappelés sur un ordre de Paris; c'était une grande perte pour Mme Lobreau qui « *ne savait plus où donner de la tête* et ne quittait pas le théâtre du matin au soir. » Le public disait: « *La pauvre Lobreau fait bien ce qu'elle peut!* » Néanmoins, concluait la directrice, « *c'est assomant (2)!* »

Elle essaya bien d'engager Grandval, Molé, Mlle Dumesnil; mais ces artistes avaient des engagements antérieurs.

C'est sur ces entrefaites que fut écrite la lettre suivante, qu'il convient de reproduire avec sa saveur et son orthographe de fantaisie:

« La comédie va autant bien qu'elle peut allé, mais non sans peine. Les maladie sont sy frécante et la troupe sy séré que lon aurait fermé dix fois la porte, sans les soins que je me donne; heureusement les pensionnaire font pour

(1-2) Eod. loc. Corresp. de Mme Lobreau, lettres des 16 avril, 9 juin et 1er juillet 1764.

Les directeurs des théâtres devaient rendre un compte rigoureux au prévôt des marchands et l'informer de tous les détails de leur administration.

Digitized by Google

moy tout ce quil peuve. Madame *Camelly* a beaucoup perdue *de ses droits sur le cœur du public*. On la trouve gatté depuy quelle a quitté Lyon, et heureusement il nous arive le mois prochain un premier rolle que le prince de la Tour-Taxis ma fait enlevé déjà deux fois comme elle venoit me joindre. *Les cours étrangère nous enlève tous les sujets, il n'y en a presque plus en France*.

« Je n'ai pas encore réparé la perte que nous allons faire au premier sbre de nostre jeune home. Je voudrais bien ne pas faire d'affaire avec les gentilshomes de la chambre, et cette perte nous fera un grand vide. Je vous suplie, Monsieur, de me dire sy vous avés vue le duc Duras (1) et si vous luy en avez parlé. Il faut que lon soit bien au dépourvue au théâtre François; Monsieur le duc de la *Trimouillie* qui est venue voire Lyon avec quatre officié de son régiment sous le nom du chevalié Lépine, est venue me voire et ma promis d'en parlé aux Duc Duras. Quoy quincognito je lui ay donné les pièce quil désirait. Voila, Monsieur, toutes les nouvelle du spectacle et la position ou je suis. Et toujours avec Respect, Monsieur, Votre très-humble,

DESTOUCHES-LOBREAU.

Ce 30 juillet 1764 (2) »

A force d'énergie, la directrice parvint à composer une troupe fort convenable, où figuraient à côté de son mari qui jouait dans l'opéra, Rosambert et sa femme qui fai-

(1) Le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre du roi. A Paris, les comédiens dépendaient des gentilshommes de la chambre, comme à Lyon du gouverneur.

(2) Arch. mss. cod. loc. — Projet pour l'établissement du spectacle.

Digitized by Google

sait les *soubrettes*, Hus père et fils, maitres de ballet, Dalainville, frère du sémillant Molé qui était lui-même venu à Lyon, Duparc, Brizard, Bellecour qui avait déjà débuté à la Comédie-Française, enfin les demoiselles Monrose et Dainville. Mme Lobreau elle-même, excellente actrice, n'abandonna pas la scène, où elle jouait dans les deux genres, faisant alternativement les *caractères* et les *confidentes*, et supportant à la fois le fardeau de la direction et les fatigues des répétions quotidiennes.

Cette femme intelligente fut l'objet de la protection la plus marquée de la part de l'autorité administrative. Ajoutons que la nouveauté de la salle de spectacle, la suppression des jeux dans les cafés, les ballets de Noverre et les bouffons furent pour elle autant d'éléments de succès dont elle sut profiter.

Dans la suite, le hasard lui procura des sujets non moins distingués que les précédents, tels que: Drouin, Laschi, Hedoux; Caillot qui était, en 1762, le premier acteur de la Comédie Italienne et qui, au jugement de Bachaumont, « réunissait toutes les qualités, à la noblesse près, dont la voix embrassait tous les genres, se montait à tous les tons et valait un orchestre entier (1). »

Mais il était réservé à la directrice du théâtre de Lyon de voir grandir sous ses yeux trois des talents dramatiques les plus remarquables de son temps: Fleury Larive, Mlle Sainval.

Des revers de fortune avaient amené le père du premier à se mettre à la tête d'une troupe de comédiens. Confié à n'importe qui, le petit Abraham-Joseph Laute

(1) *Mém. Sec*, 20 février 1762.

Digitized by Google

de Fleury (1), connu plus tard sous le nom de *Bénard Fleury*, était resté à Chartres, sa ville natale, jusqu'à ce que son père, attaché au roi Stanislas comme directeur des spectacles, fût venu le chercher pour l'emmener avec lui. Le jeune garçon avait préludé à ses succès futurs sous les yeux mêmes du roi et de la marquise de Boufflers, et avait commencé son apprentissage de comédien pour ainsi dire sur les genoux des grandes dames.

A peine adolescent, il voulut voler de ses propres ailes et, léger de bagage et d'argent, il se rendit à Lyon où il proposa ses services à la directrice du spectacle. Les *Mémoires* publiés sous son nom, bien qu'apocryphes (2), donnent assez bien la physionomie du théâtre lyonnais à l'arrivée de Fleury, pour qu'on puisse les citer ici :

« Mme Lobreau m'accueillit comme une directrice accueille un comédien utile, et le public de Lyon ni trop mal, ni trop bien, en public qui attendait. Terrible parterre que celui de la seconde ville du royaume ! La directrice de ses plaisirs dramatiques avait fort à faire : parlons un peu d'elle.... »

« C'etait en bien des points le parfait contraste de Mlle Montansier. Juste, habile, exacte, femme de cœur, femme sévère, un homme en jupons pour la conduite des affaires ; c'était un véritable monarque, mais il n'y avait point à s'en plaindre ; elle tenait le sceptre d'une main ferme autant qu'habile : sous son règne, le théâtre de Lyon pouvait riva-

(1) Né le 26 octobre 1750, mort le 3 mars 1822.

(2) Les *Mémoires de Fleury* ont été composés avec esprit par J. B. P. Lafitte (1835-1837), qui a mis à contribution les mémoires du temps. Il résulte de témoignages authentiques que Fleury n'a pas laisé d'écrits.

Digitized by Google

liser d'éclat et de magnificence avec les plus brillants de la capitale. — Aussi sa passion dominante était-elle le commandement. Nous l'appelions notre *fée Urgelle*...»

Plus loin, les *Mémoires* racontent combien le jeune débutant eut à souffrir de la part du public, qui le siffla sans pitié:

« Quand je quittai mon père, impatient de voler de mes propres ailes, je crus que je trouverais partout la même indulgence... J'avais chaussé le brodequin, espérant ne marcher que sur des roses ; hélas ! un certain jour, il ne me garantit guère des ronces et des épines... Les trompettes du jugement dernier ne seront pas plus terribles aux hommes coupables que ce bruit humiliant ne le fut pour mes oreilles.. .»

« Heureusement que j'étais assez jeune pour croire à une injustice, Mme Lobreau me soutenant d'ailleurs et mettant toute sa ténacité à donner un démenti aux siffleurs. A cette occasion même, un nommé Provost, qui jouait les premiers rôles, me tendit la main et me donna d'excellentes directions. »

Peu à peu, Fleury parvint à réaliser le type du vrai comédien de ce temps-là : « Parler sans gestes, et se donner l'air d'un homme du monde, d'un grand seigneur dans un salon, avec cette nonchalance, ce laisser-aller de la bonne compagnie, l'épée au côté et le chapeau sons le bras. » Les souvenirs de la cour du roi Stanislas ne lui furent pas inutiles :

« Entouré de mes chaises et de mes fauteuils, je me faisais un cercle brillant et bénévole d'hommes du monde et de jolies femmes ; ainsi que le Sosie d'*Amphitryon*, je prenais et je quittais tour à tour plusieurs rôles ; ma voix polie, ironique ou impertinente, parlait à une femme aimable, répondait à une épigramme et relevait l'insulte ; je traitais avec tous mes meubles, baptisés de noms superbes ou de beaux titres, de puissance à puissance. »

Digitized by Google

Enfin, le courageux artiste dompta son public et fut admis dans le meilleur monde, grâce à la régularité de sa conduite; il revenait toujours à son talent quelque chose de ces fréquentations ; car, « si les auteurs dramatiques sont des écouteurs aux portes, il faut qne le comédien pénètre jusque dans les salons. »

Après quelques années de séjour à Lyon, Fleury quitta notre théâtre en 1773 pour celui de Lille. Son début à la Comédie Française eut lieu le 7 mars 1774. Mais, trouvant pour obstacles à son admission les sociétaires Bellecour, Monvel et Molé qui tenaient le même emploi que lui, il suivit le conseil de Lekain, son *bon ange*, et reparut sur le théâtre de Lyon, où il avait laissé de bons souvenirs. Il y passa encore quatre années, pendant lesquelles il assouplit son organe et acheva d'acquérir ce ton de bonne compagnie sans lequel il n'y avait alors aucun succès possible, La Comédie Françaises lui ouvrit enfin ses portes le 20 mars 1778; il joua les *Petits maîtres* en remplacement de Molé devenu vieux, et, dix ans plus tard, il occupait les grands *pemiers rôles* de comédie (1).

Mademoiselle Sainval ou de Saint-Val appartenait à une honorable famille de la sénéchaussée de Grasse, les Alziary de Rochefort (2). Sa mère avait été attachée à la personne de la reine Marie Leczinska, son père était chevalier de Saint-Louis et l'un de ses frères était au service (3). Ce furent sans doute les représentations dra-

---

(1) E. D. de Manne: *Galerie hist. des portraits des comédiens.*

(2) Marie-Pauline-Christine Alziary de Rochefort, dite Mlle Sainval l'aînée, était née à Coursegoules le 15 décembre 1743 et mourut à Paris le 13 juin 1830 — E. D. de Manne : *Galerie hist. des portraits et des comédiens de la troupe de Voltaire*, gravés par Hillemacher, avec détails biog. inédits. Lyon, Scheuring, 1861.

(3) Ce frère fut pendu en 1771; la douleur et la honte rendirent folle l'impressionnable actrice.

Digitized by Google

matiques qu'on donnait au couvent d'Antibes, où les demoiselles de Saint-Val furent élevées, qui développèrent leur goût pour le théâtre Le père, loin de contrarier ses filles, les favorisa en les faisant paraître sur un petit théâtre de société ; mais leur détermination l'affligea.

L'aînée des deux sœurs débuta à Lyon, on elle joua la tragédie, et y fut fort goûtée. La noblesse de sa démarche et une exquise sensibilité faisaient oublier des traits presque repoussants et un organe défectueux. En 1766, la jeune actrice fut mandée à Paris pour combler le vide qu'allait laisser le prochain éloignement de Mademoiselle Clairon. Un vrai triomphe l'attendait. On lit dans Bachaumont à la date du 5 mai de la même année :

« Le Théâtre-Français s'occupe à réparer ses pertes. Mlle *Sainval*, nouvellement arrivée de Lyon, a débuté aujourd'hui dans le rôle d'*Ariane*. Ses talents sont déjà développés. C'est une actrice exercée, elle a beaucoup de feu, des entrailles, un jeu naturel à la fois et raisonné.»

« 12 *mai*. — Les trois débuts de Mlle Sainval dans *Ariane* ont été des plus brillants : on lui remarque des silences et des coups de force qui annoncent la plus grande intelligence et l'âme la plus énergique et la plus sensible... *Elle est supérieure à tout ce que nous avons à la Comédie, même à Mlle Dumesnil.* »

De son côté, Voltaire trouvait la débutante sublime et La Harpe, dans le *Mercure*, proclamait qu'elle atteignait le grand pathétique.

Le troisième grand acteur que le théâtre de Lyon prépara pour la Comédie-Française, sous la direction de Mme Lobreau, fut Jean Mauduit, dit *Larive*. Né le 6 août 1747 à La Rochelle (1), où son père tenait un fonds d'épicerie, il s'enfuit à l'âge de neuf ans de la maison

(1) Mort près de Montmorency, le 30 avril 1827.

Digitized by Google

paternelle et alla se réfugier chez les religieux de Sept-Fonds, dans le Bourbonnais.

L'enfant fut embarqué plus tard pour les colonies et passa plusieurs années à Saint-Domingue, d'où il s'échappa pour revenir en France. Alors, passionné pour le théâtre, il se présenta un jour chez Lekain sous un nom américain, déclama des vers devant lui et emporta l'espérance que le grand tragédien lui avait fait concevoir de le doubler un jour à la Comédie-Française. Il alla aussitôt s'engager à Tours dans la troupe de Mlle Montansier et, dès lors, il quitta son nom de famille pour adopter un nom de guerre, qu'il tira, en l'abrégeant, du nom même où était située la maison de commerce de son père :

« De monsieur de *La Rive* il prit le nom pompeux (1). »

Ce fut vers 1767 que Larive vint à Lyon. Il y réussit complètement; mais il vit avec un grand déplaisir Lekain venir y donner quelques représentations et détourner l'attention du public à son préjudice :

« Vous souvient-il de votre passage à Lyon en 1767 ? — écrivait plus tard l'abbé Duverney à Lekain. — Vos succès constants à Paris peuvent bien vous avoir fait oublier vos succès en province. Pour moi, je n'oublierai jamais l'état d'ivresse où vous jetâtes la ville de Lyon ; que vous jouâtes deux tragédies dans une soirée ; que vous fîtes souper plus de deux mille Lyonnais dans la salle du spectacle ; et qu'avec votre grande et belle réputation, pour garder ma place et voir *Mahomet*, je courais le hasard de ne souper qu'à

(1) De Manne : *Galerie de la troupe de Voltaire*, p. 294 et suiv.

Digitized by Google

deux heures du matin, si M. le commandant n'avait eu l'extrême obligeance de m'envoyer à manger.... (1) »

Larive, qui était beau de visage, devait offrir un singulier contraste avec Lekain, lorsqu'ils paraissaient tous deux sur la scène; mais il avait moins d'intelligence et de sensibilité que son rival.

Parmi les anecdotes qu'il raconte dans ses *Réflexions sur l'art dramatique*, la suivante se rapporte à son séjour à Lyon. Uu jour que Lekain jouait Vendôme, Larive, sans avoir prévenu personne, parut sous l'habit de Nemours. Son apparition inattendue provoqua des applaudissements assez vifs pour rendre sensible l'impression qu'ils produisirent sur Lekain. Les premiers mots que prononça Nemours sont: « Où me conduisez-vous ? » — « Devant votre vainqueur ? » lui répond Vendôme. Cette réponse, d'une application si facile, passant par la bouche de Lekain, fut la foudre tombant dans la salle, tant elle produisit d'effet. Mais ce que n'ajoute pas Larive, pour compléter sa narration, c'est qu'il se trouva déconcerté au point que toute l'exécution ds son rôle s'en ressentit (2).

Malgré cet incident, Larive suivit Lekain à Paris, reçut ses leçons et celles de Mlle Clairon, alors retirée, et débuta le 3 septembre 1770 à la Comédie-Française. « Lekain, dit Bachaumont après ce début, forme un acteur dans le tragique, dont il donne les plus grandes espérances, quant au talent. Il a cinq pieds six pouces, de grands

---

(1) Lettre du 26 juin 1772, dans les *Mémoires de Lekain*, Paris, 1801 — On jouait alors les *Seythes* de Voltaire, dont la huitième édition s'imprimait à Lyon, et qu'on répétait à la fois à Paris, à Lausanne et à Genève. (Corresp. de Volt. Ferney, 11 mars et 17 juillet 1767).

(2) V. De Manne, ouvrage cité. — Larive est encore l'auteur d'un *Cours de déclamation* et de *Pyrame et Thisbé*, scène lyrique. Paris, 1784.

Digitized by Google

yeux noirs, des sourcils très-prononcés, le reste de la figure à l'avenant: il n'a que dix-neuf ans (1). »

Les actrices se disputaient les rôles des pièces où il jouait. Mais l'écrasante supériorité de son maître le fit échouer : il partit pour Bruxelles et se condamna à quatre ans d'exil volontaire, pendant lesquels on le retrouve encore avec Lekain au théâtre de Lyon.

Ce fut pendant l'été de 1773, lorsque le patriarche de Ferney écrivait à « l'auteur unique de la France et son ancien ami », qu'il ignorait si sa «malheureuse santé» (dont il se plaignait toujours), lui laisserait la force d'aller l'entendre, lui promettant de faire le voyage de Ferney à Lyon s'il voulait apprendre le rôle de *Teucer* pour l'y jouer: « J'ai juré, ajoutait-il courtoisement, de ne voir jamais aucun spectacle que ceux qui sont embellis par vous (2). »

Du reste, pour se faire une idée de l'engouement dont Larive était lui-même l'objet, il faut lire ces vers, cités par M. de Manne, qui furent adressés à cet acteur en plein théâtre de Lyon, le 1er juin de la même année, à une représentation d'*Œdipe :*

« Interprète touchant de Malpomène en pleurs,
Toi qui sçais à ta voix intéresser les cœurs,
Dis-nous quel Dieu puissant te pénètre et t'enflamme,
Et porte dans nos sens le trouble de ton âme!
Œdipe, de ton être agitant les ressorts,
De la nuit du tombeau t'inspire les remords.
Tremblant, saisi d'horreur, je vois tes pas timides
Reculer à l'aspect des fières Euménides.
Tu vas peindre Orosmane et passer tour à tour
Des cris de la fureur aux soupirs de l'amour ;
Je m'attendris alors, et *mon âme attentive*
Au terrible Lekain préfère de La Rive.
Tu fuis, ô ciel ! *Où suis-je? Adieu larmes, plaisir*...
Cher Larive, reviens ! ... »

(1) *Mém. Sec.* 10 sept. 1770.

(2) Corresp. de Voltaire, Ferney, 7 mai et 7 auguste 1773.

Digitized by Google

Il revint, mais six ans après. Rappelé à Paris sur les instances de Lekain, l'acteur si vivement regretté des Lyonnais reprit ses débuts le 29 avril 1775 et fut admis. Il doubla Lekain, comme celui-ci le lui avait fait espérer et la mort du grand comédien le mit en possession des premiers rôles.

Au mois de mai 1779, Larive vint donner à Lyon trois représentations; il y eut tant de monde à l'une d'elles, qu'il en résulta du désordre. Il était dix heures du soir; on venait de pendre un homme; la foule qui avait assisté à l'exécution se jeta dans les couloirs du théâtre, battit la garde, força les portes, et plus de trois cents personnes entrèrent sans payer (1).

EMMANUEL VINGTRINIER.

(A suivre.)

FIN DU CHAPITRE III.

(1) Petite chron. lyon. au XVIIIe siècle, par M. de Voleine (*Rev. du Lyon.* t 19).

Digitized by Google

CAHIER

DES

PLAINTES, DOLÉANCES ET DEMANDES

DU TIERS-ÉTAT

DE LA VILLE ET SÉNÉCHAUSSÉE DE LYON TANT DE LA VILLE QUE DE LA CAMPAGNE

Arrêté et signé en commun, le 26 mars 1789.

(Suite et fin) (1)

Ainsi fait et arrêté par les commissaires respectivement nommés et choisis par les députés du Tiers Etat du ressort de cette Sénéchaussée, dans l'assemblée générale desdits députés tenue dans l'église des Cordeliers de Saint-Bonnaventure de cette ville, ce jourd'hui jeudi vingt six mars mil sept cent quatre vingt neuf, du matin, et ont lesdits commissaires et adjoints ici présents signé avec nous et le Greffier secrétaire de l'Assemblée et en

---

(1) Voir la livraison de Septembre.

Digitized by Google

outre par nous coté et paraphé page par page au nombre de vingt quatre. Et sera le présent cahier joint et annexé à la minute du procès-verbal de ce jour. Ainsi signé à la minute, Boscary, Dugas Vialis, Rey, Faure de Montalan, Couderc, Florentin Petit, avocat, Lemontey, Jean Me Maisonneuve, Rivoiron, C. M. Andrieu, Baunet, Defreminville, Fornas, Ravier de Vaize, Dusurgey l'ainé, Berthelet de Barbot, Chappui, Revermont, Trouillet. Maret de Saint-Pierre, Guerin, Dugelay, Breton, Laget, De Fournel, A. Maniquet, Pecollet, Teyssot, Girerd, De Sabiez, Simonet, Bret, Nurer fils, Basset, lieutenant-général président et Flechet secrétaire.

Observations des Députés du Tiers-Etat de la ville de Lyon

—

Depuis et le dimanche 29 mars 1789 à quatre heures après-midi au Palais-royal de Justice; les présentes observations ont été jointes à la suite du cahier commun arrêté et signé le 26 dudit mois.

Les députés représentant le Tiers Etat de la Ville de Lyon, usant de la faculté à eux accordée par le règlement délibéré au conseil le 24 de ce mois d'ajouter au bas du cahier commun du Tiers Etat de cette Sénéchaussée les observations, propositions et demandes relatives aux intérêts particuliers de la ville de Lyon, et aux pouvoirs des députés aux Etats Généraux;

Ont déclaré qu'en persistant sans réserve aux déclarations libres par eux faites et au vœu qu'ils ont exprimé pour concourir sans distinction dans la plus parfaite égalité avec les propriétaires des campagnes à l'acquit-

Digitized by Google

tement des impôts qui seront consentis par les Etats Généraux, en proportion de leurs propriétés et facultés tant dans l'intérieur qu'au dehors de la ville, ils croient devoir rappeler sommairement dans le mandat des députés aux États Généraux les objets qui doivent particulièrement fixer leur attention.

En conséquence, les députés aux Etats généraux sont spécialement chargés d'insister pour que dans cette assemblee nationale les délibérations soient prises par les trois ordres réunis et les suffrages comptés par tête, que les délibérations prises à la pluralité ne deviennent définitives qu'après la troisième séance qui suivra celles où elles auront été prises.

De proposer l'établissement d'une loi constitutionnelle, à laquelle seront soumis, sans aucune distinction, tous les sujets du roi et les Cours et Tribunaux, et qui ne pourra être enfreinte sous quelque prétexte et en vertu de quelque ordre que ce puisse être, à peine de punition et d'être responsable des dommages soufferts par les citoyens.

Cette loi consacrera l'ordre établi pour la succession au trône dans la famille régnante de mâles en mâles, et d'aînés en aînés, à l'exclusion des filles de leur descendance et des étrangers.

Elle maintiendra l'unité de la religion dominante du prince et de l'état qui est et ne peut être que la religion Catholique apostolique et romaine, en conservant les libertés de l'Eglise Gallicane.

Elle fixera les distinctions dues au clergé et à la noblesse, mais elle abolira toute exclusion humiliante pour le Tiers Etat et capable de décourager le vrai mérite.

Cette loi règlera irrévocablement la composition des Etats Généraux formée des députés des trois ordres librement élus, ceux du Tiers-Etat toujours en nombre

Digitized by Google

égal à ceux du clergé et de la noblesse réunis; que les délibérations y seront prises par les trois ordres réunis, et les suffrages comptés par tête ; elle assurera le retour périodique, dans un terme très-court, des Etats Généraux.

Cette loi déclarera la liberté individuelle et les propriétés inviolables ; que nul impôt direct ou indirect ne sera légal, nul emprunt à l'avenir reconnu dette de l'Etat, nulle loi promulguée, sans avoir été consentie par les Etats Généraux.

Elle ordonnera l'établissement, dans chaque généralité, d'états provinciaux; dans chaque ville, paroisse et communauté d'assemblée municipale, lesquels seront organisés sur les mêmes éléments que les Etats Généraux, et dont les fonctions, les attributions, le régime seront réglés par la même loi.

Les députés ne pourront voter sur aucune proposition avant que cette loi constitutionnelle ait été sanctionnée, à moins que des circonstances impérieuses n'exigeassent un secours extraordinaire et momentané.

Mandat spécial est en outre donné auxdits députés pour demander aux Etats Généraux la réforme des lois civiles et criminelles: la suppression des tribunaux d'exception, de la vénalité des charges de judicature et des offices onéreux :

L'établissement, dans chaque généralité, d'une cour souveraine.

La réforme des abus introduits dans le régime et l'emploi des biens ecclésiastiques.

La liberté de la presse.

Que le dépôt des lettres confiées à la poste soit inviolable.

Digitized by Google

DES RÈGLEMENTS

1° Pour la conservation des enfants trouvés et de ceux confiés aux nourrices mercenaires.

2° Sur l'éducation publique et les universités.

3° Sur le traitement des curés et vicaires, et la suppression du Casuel.

4° Sur les établissements de Charité et de mendicité.

Ils demanderont l'exécution de la loi concernant l'inhumation hors les villes, et la suppression des loteries.

Que la consommation du sel soit facilitée, que la vente exclusive de cette denrée soit bornée aux marais salants et aux salines.

La suppression de tous droits, dans l'intérieur, sur les grains, légumes, vins et boissons.

L'abolition de la milice; et que les Etats Généraux pourvoient au moyen de recruter nos troupes sans gêner la liberté.

La réforme des abus dans la perception des droits féodaux et la facilité de les racheter sans nuire aux droits de propriété.

L'abolition de toute concession, notamment de celle relative aux charbons de terre, en établissant des règles relatives à leur exploitation.

La suppression des barrières intérieures, et cependant qu'un bureau de transit soit conservé pour la ville de Lyon, à la forme du règlement qui sera proposé à cet égard par les états provinciaux.

L'extinction de tout privilége onéreux, et celle des péages tant par eau que par terre, sauf des indemnités légitimes.

Digitized by Google

La suppression des droits de marque sur les fers, les aciers, les cuirs et généralement de tout droit intérieur.

Que les droits d'entrée et de sortie soient combinés de manière à favoriser les manufactures nationales.

Que les poids et mesures soient uniformes dans tout le Royaume.

Qu'il soit permis de stipuler les intérêts pour prêt d'argent dans tous les actes.

Que les Tribunaux et Chambres de commerce soient composés de membres librement élus par leurs pairs.

L'examen des différents traités de commerce avec les puissances étrangères.

La réforme de l'ordonnance du commerce, et un règlement sur les faillites.

L'affranchissement de toute contribution sur les denrées de première nécessité.

Que, pour honorer le commerce et associer tous les sujets du Roi à ses succès, il soit statué, par une loi, que tout noble pourra faire le commerce sans déroger.

Nos députés sont autorisés à demander l'attribution aux Juges ordinaires de toutes matières fiscales et domaniales, sans que le conseil puisse connaître du fond des contestations.

Un tarif modéré et uniforme pour le contrôle des actes, centième denier et insinuation.

La suppression des droits onéreux du Domaine et notamment de ceux perçus sur les moulins et artifices établis sur les fleuves et rivières.

Que la régie des Domaines soit améliorée; ils demanderont l'établissement d'un ordre économique et sûr dans la régie des finances du Royaume.

La fixation des dépenses dans chaque département et des traitements, pensions et gratifications.

Digitized by Google

Que les Ministres soient comptables aux Etats Généraux et personnellement responsables, envers le Roi et la Nation, de l'emploi des fonds destinés à leur département.

Que les comptes des finances de l'Etat, ceux des Etats provinciaux et ceux des Municipalités soient rendus publics chaque année : ils solliciteront un règlement pour parvenir à une juste répartition des impôts entre les provinces, les districts, les Communautés et les individus.

Ces objets remplis, les députés concourront à la vérification et reconnaissance des besoins réels de l'Etat et de l'étendue de la dette publique.

Quant à la dette publique, quoique contractée sans le consentement de la Nation, nos députés, par honneur pour le nom français, par amour pour nos Rois et par justice envers les créanciers, nos députés consentiront à ce que la dette soit consolidée et déclarée dette nationale : Ils concourront, en conséquence, à l'établissement des impôts nécessaires, soit pour fournir aux besoins réels de l'État, soit pour acquitter les intérêts de la dette nationale et en opérer l'amortissement progressif.

Les députés demanderont que tous les impôts actuellement subsistants soient abolis et remplacés par des impôts librement consentis par les États Généraux.

Dans le choix des nouvelles impositions, ils voteront par préférence pour les impôts les moins onéreux à l'agriculture et au commerce, ceux dont la répartition est plus facile, le recouvrement le moins dispendieux.

Les Etats Généraux aviseront aux moyens de faire contribuer aux impôts les capitalistes et les objets de luxe.

Que nul impôt ne soit octroyé qu'à temps et pour la

Digitized by Google

durée seulement de l'intervalle à courir jusqu'au retour des Etats Généraux, dont l'époque sera fixée; et six mois après cette époque, ils cesseront de plein droit, si les Etats Généraux ne sont pas assemblés pour les renouveler.

Toutes les impositions qui seront consenties seront également et proportionnellement réparties entre tous les sujets du Roi, sans distinction d'ordre.

En ce qui concerne l'intérêt général des habitants de la ville de Lyon, mandat exprès est donné aux députés de représenter et solliciter que le choix des administrateurs des hôpitaux et colléges, celui des officiers municipaux chargés de l'administration des deniers patrimoniaux, des officiers de police, soit déféré aux représentants qui seront nommés à cet effet par les députés des citoyens librement élus dans des assemblées formées par corporations.

Que l'élection des membres du tribunal de la Conservation soit faite à la forme du règlement qui sera fait à cet égard.

Qu'il soit fait pareillement un règlement pour la composition de la Chambre du commerce et le choix de ses membres.

Que les comptes des hôpitaux, des colléges et les deniers patrimoniaux seront apurés par les Etats provinciaux et rendus publics chaque année; que la dette municipale soit déclarée dette nationale, pour les portions ayant pour cause des avances faites au trésor royal ou des dépenses à la charge et au profit de l'Etat; que tout octroi et imposition de ville soient abolis, et que s'il pouvoit rester quelque charge locale à Lyon, les ressources pour y pourvoir soient imposées sur tout autre objet que sur les denrées de première nécessité.

Digitized by Google

Qu'il soit pourvu à l'entretien des deux hôpitaux de cette ville sur les dotations du clergé destinées à des œuvres de charité; qu'il soit réservé, dans l'hôpital de la Charité, un plus grand nombre de places pour les ouvriers infirmes et âgés, sans être obligés d'attendre qu'ils aient atteint l'âge de soixante et dix ans; et que tous droits sur les grains, soit dans l'intérieur, soit au dehors, même ceux connus sous le noms d'octrois de la Saône, soient irrévocablement supprimés; que le Magasin à Poudre soit transféré hors la ville, et dans un lieu qui la garantisse de tout danger d'explosion.

Le Tiers Etat de la ville de Lyon s'abstient d'insérer dans le présent mandat les objets de détail qui peuvent intéresser la province, la ville en général et les corporations; bien persuadé que dès l'instant où les Etats Généraux auront réglé les objets majeurs relatifs à la constitution, à l'administration des finances et la prospérité générale du Royaume, le zèle des députés du Tiers Etat les portera à s'occuper des diverses demandes et détails qui intéressent la province, la ville et les corporations; qu'ils auront recours aux cahiers des divers corps ou communautés, à celui de la ville de Lyon, aux cahiers communs proposés par le Tiers Etat de la ville de Lyon, qui leur seront remis et aux instructions que les parties intéressées et les bons citoyens pourront leur faire parvenir, pour obtenir des règlements provisoires sur les objets les plus urgents, et notamment pour les manufactures des étoffes de soie; en sorte que nos députés, pénétrés de l'importance de leur mission, se feront une gloire et un devoir de solliciter avec ardeur les réformes qui intéressent le bien de tous les individus du Tiers Etat de cette ville et Sénéchaussée.

Nous attendons de l'honneur et de la délicatesse des

Digitized by Google

députés que sur tous les objets énoncés au présent mandat, ils se conformeront scrupuleusement aux pouvoirs qu'il renferme, et en ce qui concerne les objets non prévus qui pourront être proposés et discutés aux Etats Généraux, tant pour l'intérêt de la nation en corps que pour chacun de ses membres, nous invitons nos députés, après avoir consulté les principes qui forment la base de ce mandat, de se livrer dans leurs avis aux mouvements de leur conscience, de leur patriotisme, de leur amour pour le Roi.

Les Députés du Tiers Etat sont spécialement invités de conserver envers MM. les députés choisis par les deux ordres, les déférences et les égards dus à leur naissance et à leurs personnes; bien sûr qu'il ne peut exister entre les deux premiers ordres et le Tiers aucune diversité d'intérêt. Le Tiers Etat espère que les députés des trois ordres réunis offriront à la nation le modèle de la bonne harmonie si désirable entre tous les ordres de l'Etat.

Enfin nos députés voteront avec instance, pour qu'il soit élevé à Louis XVI, restaurateur de la liberté et des droits de la Nation, un monument qui perpétue le souvenir de ses bienfaits et de notre reconnaissance.

Ainsi signé à la minute Chastegnier, Lebrun, Rey, Martin, J. Venet, Olivier, Bouchet, Antoine Treynet, Miège, Brossette, Taboureux, Savy, Cuny, Mosnier, Durafort, Changeur, Peyrard, Alhumbert, Marchand, Jaunet, Baulieu dit Ruby, Taulot, Cattini, Jeulien, Goiffon, F. Hugand, Bouvard, Peytoud, Comte, J. Thiery, J. L. Second, Dechenaux, Muraillat, F. J. Germain, Biclet, Perret, Claude Morel, André Chifflet, Claude Piraud, J. B. Faure, Dodat aîné, Fleury, Chevalier, Benoît Clair, Georges Caminet, Boscary, Michel, Bret, Gras, Rogez, Bonjour, Sionet aîné, Chapuy, Bressaud,

Digitized by Google

Daniel Roux, Revol aîné, Chevassu, Menissier, Blanc, Pigaud, B. Dubost, L. Fayolle, Luc Candy, Carret, Maillot, Jme Maisonneuve, Millanois, Goudard, Brunet, Périsse Duluc, Couderc. Malinas, P. Marret, Tabard et Rast.

Observations des habitants du Bourg et paroisse de Vaize les Lyon

---

Les malheureux habitants du Bourg et paroisse de Vaize les Lyon sont assujettis à toutes les impositions de la taille, capitulation et subsidiaires, vingtièmes, corvée, milice, logement des gens de guerre et fournitures de l'ustensile; enfin aux droits d'entrée et de sortie, sur leurs Marchandises et Denrées de consommation.

La paroisse de Vaize a toujours été reconnue pour être indépendante et séparée de la ville de Lyon. Dans ce moment encore elle est du département du Lyonnois et de l'arrondissement de l'Arbresle. La seigneurie appartient à M. l'abbé d'Ainay, qui a ses officiers et il y existe une municipalité subordonnée à l'assemblée provinciale.

Enfin les habitants de Vaize ont été déclarés forains par l'ordonnance de Louis XIV sur les aydes, Tit. 1 du droit de gros, Art. 2. confirmés dans cette qualité par deux arrêts du conseil, des années 1757 et 1771, qui exemptent les habitants de plusieurs droits burseaux que la ville est parvenue à établir sur leur Bourg.

Sous ce véritable point de vue, on sera révolté que les fermiers des octrois, sous le nom des Prévot des marchands et Echevins, par une extension condamnable, par

Digitized by Google

l'abus le plus oppressif, aient forcé et forcent encore ces pauvres habitants à payer un droit de 9 liv. 18 sols sur chaque ânée de vin, sans qu'ils aient jamais joui des priviléges de la cité, ni donné lieu à ses dépenses intérieures pour l'acquittement desquelles les octrois lui furent uniquement concédés.

Le double emploi est évident; il est de principe, même en matière d'impôts, qu'un lieu sujet aux charges de la campagne ne puisse en même temps être assujetti aux charges de la Ville, dont il n'a jamais été l'objet.

Les habitants de Vaize ont toujours résisté à cet assujettissement injuste ; ils en ont demandé la suppression à différentes époques, devant les Tribunaux ordinaires.

Mais les funestes évocations, qui sont les armes familières du fisc, ont toujours eu le déplorable effet d'étouffer leurs voix et de rendre leurs plaintes inutiles. Ils se trouvent accablés d'une dette immense, occasionnée par la résistance la plus légitime, avouée par la raison et la justice, et ces malheureux n'ont pour l'acquitter aucunes espèce de ressource commune ou particulière.

Les habitants de Vaize rappelleront 1° que le roi et le Parlement de Paris ont formellement déclaré que les Etats Généraux sont seuls compétents pour octroyer et proroger les impôts. 2° Que le Clergé, la Noblesse et le Tiers Ordre de la ville de Lyon, et notamment les Bourgeois de cette ville ont renoncé à tous priviléges et exemptions pécuniaires avec offre de supporter également et proportionnellement avec le Tiers-Etat des Campagnes tous les impôts qui seront arrêtés par les Etats Généraux.

3° Que les Bourgeois et tiers ordre de la ville de Lyon ont offert encore de supporter seuls les taxes et

Digitized by Google

impositions pour les dettes communes de la cité, sans qu'elles puissent peser directement ni indirectement sur les habitants des campagnes dont ceux du Bourg de Vaize font essentiellement partie.

D'après toutes ces Déclarations dictées par l'humanité, la justice et le patriotisme, il ne peut plus y avoir de difficulté à supprimer, dès à présent, le droit inique qui pèse depuis si longtemps sur les habitants de Vaize et qui forme double emploi avec les charges onéreuses de la Campagne.

En conséquence, les habitants de la paroisse de Vaize, par l'organe de leurs députés soussignés, supplient MM. les députés aux Etats Généraux, auxquels ils remettront des mémoires particuliers, de solliciter une loi provisoire qui supprime dès à présent les octrois et tous les droits qui en sont la suite, perçus injustement sur leur Bourg, aux offres que font les habitants de Vaize de payer, suivant leurs propriétés et facultés, leur part proportionnelle de tous les impôts qui seront consentis et fixés par la nation assemblée et répartis sur la province, faisant toutes réserves et protestations contre toutes lois Bursales intervenues ou qui pourraient intervenir, soutenant qu'il n'y a jamais de prescription à opposer contre l'abus, contre une communauté toujours mineure; moins encore contre la raison et la justice qui constituent le droit public de toutes les sociétés et de toutes les nations.

Fait et inséré au bas du Cahier général du Tiers ordre de la Sénéchaussée de Lyon, en l'assemblée générale du Dimanche 29 mars 1789.

Signé, Ravier, syndic de la municipalité et député, et Thibaudet, premier membre de la municipalité et député.

Digitized by Google

Observations des habitants de la Guillotière

Je soussigné, Claude Ferrand, député du Bourg de la Guillotière aux assemblées des trois Ordres du Lyonnais à l'effet de concourir à la représentation de cette province aux prochains Etats Généraux, déclare expressément, au nom de ses commettants, qu'il persiste dans tout le contenu aux protestations mentionnées dans leur Cahier de doléances, et notamment dans leur procès verbal du huit mars présent mois, portant nomination de sa personne pour la conservation de tous leurs droits et actions relativement à la poursuite de l'instance qu'ils ont introduite au Conseil de sa Majesté contre la ville de Lyon et la province du Lyonnais de laquelle ils n'ont jamais fait partie, à l'effet d'être réintégrés dans la province du Dauphiné, leur véritable patrie, me réservant, au nom de mes commettants, de faire valoir, ainsi qu'il appartiendra, la présente déclaration dans le cas où elle ne seroit expédiée à la suite du cahier qui sera remis aux députés du tiers Etat de la sénéchaussée de Lyon, même où elle ne serait rendue publique, si le dit cahier est imprimé. Fait à Lyon, le Dimanche vingt neuf mars mil sept cent quatre-vingt-neuf après-midi :

Signé à la minute : Ferrand.

Digitized by Google

Protestations des habitants de la province du Franc-Lyonnois

Les Communautés du Franc Lyonnois persistent dans les déclarations et réserves énoncées dans leurs cahiers, n'entendant point faire union avec la province du Lyonnois, persistant seulement dans les réclamations qu'elles ont faites pour être représentées par une députation particulière.

Fait ce 29 mars 1789. Signé : Defréminville, Benoit Bonnamour et Nesme.

Collationné pour la pétition cy-dessus et aux cinquante six autres pages cottées par nous Greffier secrétaire du Tiers Etat de la sénéchaussée de Lyon et paraphées au bas.

FLÉCHET

Digitized by Google

ENCORE L'ESTÉREL

(ŒUVRE POSTHUME DE L'AUTEUR) (1)

Une excursion que j'ai faite dans l'Estérel et dont je vous fis un jour la narration me donna l'idée de connaître plus complètement ces intéressantes et pittoresques contrées. C'est donc de l'ensemble du pays que j'ai parcouru en tous sens et fouillé dans ses plus mystérieuses solitudes que je viens vous donner une description qui restera malheureusement toujours bien loin de la réalité.

On ne peut comparer les sites de l'Estérel à l'écrasante majesté du Mont-Blanc et des altitudes neigeuses de ces hautes Alpes qui sont encore, dit-on, bien loin de ces monts géants de l'Hymalaya et des Cordillères qui atteignent des hauteurs dépassant l'imagination la plus osée; mais par cela même que les horizons des sauvages beautés de l'Estérel en sont plus rapprochés, les sensations qu'on éprouve sont plus vives, plus variées et moins absorbantes que devant ces déserts de neige où la présence de l'homme semble un hasard et son individu un point.

(1) Nous donnons cette Notice telle qu'elle est tombée de la plume de notre collaborateur, et en respectant même les faiblesses que l'auteur eût fait disparaître s'il lui eût été donné d'y jeter un dernier regard. A. V.

Digitized by Google

J'ai cependant toujours constaté, je dois le dire, qu'il n'y avait pas pour moi de plaisir plus vif, d'impressions plus saisissantes, d'élancements de l'âme plus élevés que ceux que me procure encore une excursion dirigée vers une de ces parties de notre planète difficilement assemblées et rarement foulées par le pied de l'homme, qui sont comme des sanctuaires où l'on se trouve pour ainsi dire face à face avec la divinité qui semble résider dans ces solitudes plutôt qu'ailleurs.

C'était inspirés par ces sentiments sans doute, que nos pères les Gaulois offraient leurs sacrifices dans les profondeurs de leurs mystérieuses forêts ou sur les sommets presque inaccessibles. On comprend que l'Estérel devait être un lieu préféré pour la pratique de ces terribles mystères qui étaient toujours suivis de sacrifices humains

Plus tard, envahies par les Sarrazins vivant de chasse et de rapine, ces contrées échappaient à la civilisation quand déjà les pays environnants se ressentaient de la douce influence de la nouvelle religion du Christ. Ces montagnes finisaient cependant par être sillonnées par des routes; mais elles étaient si peu sûres que jusqu'au milieu de notre siècle les voyageurs étaient dévalisés et que les diligences, quoique escortées par des gendarmes, ont été plus d'une fois obligées de se défendre contre des agressions dont la force armée ne sortait pas toujours victorieuse.

Les légendes du pays sont encore pleines du souvenir des hauts faits de Gaspard de Besse, brigand célèbre qui, sur les dernières années du siècle passé, désola ces contrées et rendit l'Estérel impraticable aux voyageurs.

Digitized by Google

II

Gaspard de Besse était né à Galthière, près de Vence; son père en était seigneur, son nom de famille était donc de Galtière. Il reçut une éducation distinguée et devait entrer dans les ordres. Quand il fut homme, il voulut d'abord voir le monde; sa famille essaya alors de le contraindre; d'un caractère violent et indépendant, il s'engagea. Arrivé au régiment, il fit un assez mauvais soldat; il en arriva à porter la main sur son capitaine et fut condamné à mort!. Comme on le conduisait au supplice, il s'échappa, et, rassemblant autour de lui une bande de vauriens, il désola, pendant vingt ans, les montagnes de l'Estérel par ses rapines et ses méfaits. Pris dans une embuscade et amené dans les prisons de Draguignan, d'où il s'échappa plus tard, il fut repris et jugé à Aix, condamné à être roué et exécuté en 1780. Malgré toutes mes recherches, je ne pus me procurer d'autres détails sur cet illustre brigand; cependant j'avais eu la chance de faire la connaissance d'un petit-fils d'un des compagnons de Gaspard de Besse: il eût pu me renseigner sur bien des exploits de la bande dont son grand-père faisait partie, mais il opposa toujours le mutisme le plus complet à mes questions pressantes, soit par mauvaise volonté, soit simplement par ignorance. J'ai visité plusieurs des repaires du brigand dans l'Estérel, mais la crédulité publique a fait un mystère de sa véritable retraite.

III

Le groupe de l'Estérel proprement dit, dont je me propose de vous donner une idée, est la partie monta-

Digitized by Google

gneuse comprise entre Saint-Raphaël et Fréjus à l'Ouest, Cannes à l'Est, la mer au Sud et les montagnes du Var au Nord.

Ce massif a 32 kilomètres de longueur sur à peu près autant de largeur, entre 4° 9° et 5° 10° de longitude et 43° 33° et 43° 22° de latitude; il couvre environ 300 kilomètres carrés et sa plus haute altitude est de 616 mètres.

On peut dire que l'Estérel commence au village de St-Raphaël, qui compte 1,200 âmes avec un petit port au fond d'un golfe dont la gracieuse courbe se dessine sur les vertes montagnes qui l'entourent.

C'est à Saint-Raphaël qu'en 1799 Bonaparte, revenant d'Egypte, débarqua, entouré d'une auréole de gloire naissante qui devait le faire monter sur le premier trône du monde: c'était l'aurore d'un beau jour. C'est aussi à Saint-Raphaël que, le 28 avril 1814, détrôné, humilié et battu, il s'embarquait tristement pour l'Ile-d'Elbe; c'était le soir d'une tempête et d'une gloire effondrée. Saint-Raphaël n'est, à tout prendre, qu'un faubourg de Fréjus, l'ancien Forus Julius, créé pour ainsi dire par Jules César à la place de quelques habitations phocéennes, plus tard entouré de murailles par Auguste qui y cantonna la 8e légion romaine et y fit creuser un port assez grand et assez profond pour recevoir les 200 galères qu'il avait prises à Antoine après la bataille d'Actium.

Aujourd'hui, il ne reste que quelques ruines pour attester cette grandeur déchue. Les restes de remparts, qui mesurent plusieurs kilomètres de tour, font supposer une ville dont le nombre d'habitants devait atteindre au moins cinquante mille. De très-beaux et très-importants aqueducs, dont il reste de magnifiques ruines, y apportaient de l'eau de trente kilomètres. Un théâtre, des arènes, une porte dite Porte d'or, plusieurs restes

Digitized by Google

d'antiques bâtiments très-considérables attestent la grandeur et l'importance de la ville. Le phare, qui était à l'entrée du port, existe encore, parfaitement conservé, et ce monument, dont la mer baignait le pied, se trouve aujourd'hui dans une plaine de sable. Ce port, qui, jusqu'en 1556, était encore le siége d'une amirauté, est aujourd'hui complanté de vignes et de mûriers sur un terrain formé par les atterrissements de la petite rivière de l'Argence.

De toutes ses splendeurs passées, il ne lui reste que des ruines à peine visitées par quelques étrangers. Un évêché ainsi qu'une vieille cathédrale datant du XIe siècle, maladroitement restaurés au XVIe, sont aujourd'hui les seuls établissements qui donnent à Fréjus quelque importance.

Saint-Raphaël, comme je l'ai dit, peut donc être considéré comme le faubourg de Fréjus; il n'en n'est éloigné que de trois kilomètres. C'est aux premières maisons du village que viennent expirer les dernières pentes des montagnes si intéressantes et si pittoresques de l'Estérel du côté de la mer. En quittant Saint-Raphaël pour suivre ces bords, jusqu'à Agay, on parcourt une côte aussi gracieuse que variée ; mais avant de suivre les sinuosités du rivage, faites une heure de halte devant la *Villa close* d'Alphonse Karr. On peut dire que c'est chez lui qu'est la porte de l'Estérel. C'est là que s'est retiré ce philosophe à l'esprit satirique, rassasié du commerce des hommes, ne s'occupant que de fleurs et de pêche, et un peu encore de littérature, heureusement pour ses lecteurs, ayant signifié aux passants curieux qu'il ne reçoit personne, *Maison close*. Son jardin, à tous crins comme lui, est un spécimen unique en son genre. Il n'y a ni allées, ni massifs ; pas plus de corbeilles que de bordures. Les plantes y sont parsemées comme au hasard ; mais le jardinier a eu soin de consulter leurs goûts et leurs besoins,

Digitized by Google

pour les planter aux places et aux expositions qui leur conviennent le mieux.

Il faut être artiste pour comprendre l'harmonie de ces masses végétales qui vous offusquent au premier abord, et qui, aux yeux du vulgaire, ressemblent à du désordre, tandis que tout est à sa place : à l'ombre, les plantes qui craignent le soleil ; au jour et au midi, celles qui se nourrissent de lumière; au bord de l'eau, les aquatiques, et dans le sable, celles qui sont filles du désert. Quant aux lignes, peu importe, qu'elles soient droites ou courbes, ondulées ou circulaires, c'est le hasard qui les forme, et croyez bien qu'elles n'en sont pas moins harmonieuses.

La porte, je dirai, de son antre, annonce que ce n'est pas l'habitation de tout le monde; les murs sont pleins d'excavations d'où s'élancent des flots de végétaux; les toits même sont envahis par des plantes grimpantes, et l'on pourrait rester dans le vrai en disant que sa maison est en culture.

Au-devant : la mer se déroulant sur le sable d'une gracieuse crique, un petit port en miniature abritant ses barques, à droite un énorme rocher nommé, d'après sa forme, le *Lion de terre*; plus au large, à 500 mètres environ, un autre rocher connu sous le nom de *Lion de mer*. Une vue splendide sur ces montagnes toujours vertes qui forment un diadème, tel est le *repaire* de cette *guêpe* qui ne pique impitoyablement que les *gredins* et n'a du *miel* que pour les bons.

Ne dérangez pas le jardinier philosophe si vous voulez lui parler politique et rappelez-vous que c'est *Villa close*. Mais si vous avez une rose nouvelle ou quelques fleurs inconnues, entrez hardiment; pour vous, il n'y a pas de portes, vous êtes comme chez vous.

En quittant Alphonse Karr, on suit le sentier accidenté

Digitized by Google

le long de la mer. Faites la route et suivez le sentier de la douane. On passe devant de riches et de modestes villas. Du nombre est une des plus somptueuses appartenant à un homme très-riche, dit-on, mais dont je n'ai jamais voulu connaître le nom, car je n'aurais pu que le maudire. Ce malheureux Crésus, dénué de toute espèce de goût, n'a-t-il pas fait clore son parc, qui n'est qu'une pittoresque friche de bruyères, de cystes et de pins sauvages, par un affreux mur auquel il a fait suivre consciencieusement toutes les sinuosités du rivage! et sans les exigences de la douane, à laquelle il a dû laisser un passage entre lui et la mer, le misérable eût tenté d'*enmurer* une portion de la Méditerranée pour l'avoir dans son parc *à lui* !

Espérons qu'un coup de grosse mer ou un heureux tremblement de terre viendront, un jour, renverser ces ignobles clôtures et en feront des ruines qui, envahies par les plantes grimpantes, finiront par ajouter au pittoresque de ces ravissants rivages; *mais quand?*

Plus loin, une modeste villa a reçu le dernier soupir d'un peintre aimé du public, *Hamon*, dont les peintures de convention pompéienne, il est vrai, sont si gracieuses et si élégantes. Beaucoup l'ont imité, aucun ne l'a atteint.

Sur les deux montants en pierre du portail d'une villa voisine, un jour Hamon prit la fantaisie d'esquisser deux femmes représentant les *nymphes des Bruyères*, nom que porte la propriété. Ces deux gracieuses figures, exécutées avec un pinceau de maçon et simplement à la chaux, portent le cachet du maître d'une manière aussi saisissante qu'élégante.

Si, quittant le sentier des douaniers, vous abandonnez les bords de la mer et que vous pénétriez dans ces val-

Digitized by Google

lées ombreuses où les grandes bruyères ornées de leurs panaches blancs disputent le terrain aux cystes couverts de fleurs et aux lauriers-rose qui encombrent le lit du moindre torrent, vous arrivez au milieu de ces bois fleuris, à l'exploitation de ces superbes porphyres bleus mouchetés de quartz blancs jadis exploités par les Romains et qui ont déjà fourni plusieurs colonnes à la chapelle de Fourvières.

La colonne qui décore la fontaine de la ville d'Aix et l'obélisque qui embellit la place du marché de la ville d'Arles sortent de ces carrières.

On se demande comment ces masses peuvent être extraites de ces profondeurs, dont les accidents de terrain semblent devoir rendre le transport impossible. Lors de la visite que je fis à la carrière, une colonne destinée, je crois, à la chapelle de Fourvières, qui mesurait 9 mètres de longueur sur 1 mètre 50 centimètres de diamètre s'était brisée en deux par suite d'une fissure lorsqu'on voulut la sortir de son lit. Une nouvelle, qui devait la remplacer, était déjà tracée dans la masse du rocher ; l'extraction en sera-t-elle plus heureuse ? C'est à souhaiter, et une fois dégagée de la roche, reste la difficulté de transporter cette énorme masse jusqu'au chemin de fer le plus près. C'est à l'aide de fardiers organisés sur place auxquels 24 ou 30 chevaux sont attelés. La route que doit parcourir le monolithe est construite à mesure que le char avance, et la tracé de la route, établie temporairement à l'aide d'abattis et de remblais, disparaît souvent jusqu'à ce qu'une nouvelle expédition vienne exiger les mêmes efforts.

Ces colonnes, qui, brutes, mesurent quelquefois 10 mètres, sur 1 mètre 50 de diamètre, sont chargées sur le chemin de fer de la Méditerranée qui les transporte jus-

Digitized by Google

qu'à Menthon où des usines spéciales les taillent, les polissent et les réexpédient à leur destination.

Rien de beau et de solennel comme ces belles forêts pleines de fleurs et de suaves senteurs, dont les pins maritimes aux formes élégantes et les pins d'Alep aux formes pittoresques et au léger feuillage laissent le soleil de Provence tamiser ses rayons d'or jusqu'aux plus profondes retraites. C'est dans un lieu semblable que se trouvent ces porphyres exploités par quelques ouvriers qui campent sur place au milieu des bois dont ils sont entourés. Une forge pour affûter les outils, quelques baraques pour fermer les provisions et la mousse pour couche, tel est le caractère de ces exploitations dont l'importance, quant à aujourd'hui, est encore bien limitée.

Mais, en revenant au sentier de la douane, l'on continue à suivre ces gracieux rivages, l'on côtoie une quantité de villas nouvellement établies au milieu des bois et des bruyères; retirés loin du monde, leurs habitants peuvent y jouir sans trouble des splendeurs du soleil toujours éclatant et de la pureté du ciel sans nuage, privilége de ces contrées bénies de Dieu.

Jusqu'au sémaphore du *Darmond*, c'est une succession de baies et de petits ports naturels, formés par des rochers affectant des teintes et des formes on ne peut plus diverses. Dans quelques parties, c'est toujours cette belle roche rouge de feu qui donne au paysage un aspect féroce, tempéré cependant par la fraîche verdure des bruyères et des cystes, des pins d'Alep au feuillage transparent et des arbousiers plus verts que les orangers.

Un peu avant d'être arrivé au Darmond, l'aspect du pays change, le porphyre rouge est remplacé par les

Digitized by Google

rochers gris-bleuâtre dont les lignes sont moins heurtées; le rivage est moins couvert et la forêt moins épaisse. Aussi, l'harmonie tranquille de ces rives repose-t-il la vue de toutes ces lignes tourmentées que l'on a retrouvées partout.

Cette partie du littoral est exploitée par des carrières qui touchent à la mer et qui fournissent du pavé à toutes les villes méditerranéennes. Cette rive est animée par de nombreuses balancelles dont les unes chargent des pavés et les autres des racines de bruyères dont on confectionne les pipes et qui après avoir été dégrossies dans des scieries spéciales de Fréjus, Saint-Raphael et Auribeau sont expédiées dans le Jura d'où elles reviennent terminées et polies.

Mais, arrivé au pied du sémaphore du Darmond, les roches pittoresques et la forêt fleurie reprennent leurs places au bord de la mer qui baigne ces hauteurs.

Quel spectacle ravissant pour celui qui veut bien risquer la fatigue de cette petite ascension ! Il est certes bien récompensé de ses peines par la vue dont il jouit.

De la terrasse de ce petit poste, le regard embrasse la grande baie d'Agay, jadis port important, où viennent encore toutes les années se réfugier les corailleurs napolitains qui pratiquent la pêche du corail au milieu des écueils de ces rivages. Cette baie était défendue autrefois par un fort dont il ne reste plus que des ruines, vieux manoir sans caractère, aujourd'hui habitation inoffensive et solitaire qui sans la gare des chemins de fer qui a été installée dans cette localité fût restée aussi ignorée que l'est Tombouctou.

Il appartient encore à une ancienne famille seigneuriale d'Agay et passe pour avoir renfermé un vieux mobilier donnant une idée du confortable d'autrefois.

Digitized by Google

Quant à ce qu'il en reste, ce n'est pas de la misère, c'est de l'indigence.

Du Sémaphore, on aperçoit le château de la Napoule, le fort de l'île Saint-Honorat, les montagnes tourmentées de l'Estérel qui se profilent au nord sur un ciel bleu et se terminent par les pics du Mont-Vinaigre. Les Alpes blanches de neige dans le lointain couronnent ce ravissant panorama. C'est en remontant la petite rivière qui se jette à Agay, dans la mer, que l'on peut parvenir à ce Val infernal que j'ai déjà fait connaître.

Si l'on a pu se procurer une barque au pied du Darmond, qui vous attende dans la baie d'Agay, en la contournant du côté de la mer, on peut visiter une grotte intéressante, à peine connue des habitants d'Agay. Elle se trouve au-dessous de la tour du Darmond et son orifice se dessine dans une paroi complètement abrupte de porphyre rouge, dont le pied plonge dans une mer probablement profonde, car l'eau y est d'un bleu foncé, indice certain de grandes profondeurs. La grotte peut avoir 50 mètres environ de long; elle est bordée tout le tour par une multitude de madrépores qui en obstruent presque l'entrée. Sa forme rappelle de très-loin, il est vrai, celle de la grotte de Fingal, mais les masses de roches ignées, variant de couleurs à l'infini, offrent un spectacle moins grandiose et moins sévère, mais plus étrange et plus saisissant.

C'est dans la tour d'Armont, que la fougueuse et infortunée reine, Jeanne Ire, s'était réfugiée pour échapper aux soldats de Charles Durazo, qui s'était emparé du trône de Naples et c'est du rivage d'Agay que cette malheureuse princesse s'embarquait pour reprendre possession du royaume de Naples, où elle aborda le 22 mai 1382, et où, au lieu d'une couronne, elle trouva une mort horrible, étouffée qu'elle fut entre deux matelas.

Digitized by Google

C'était aussi probablement dans la vallée d'Agay que se trouvait un comptoir grec, sous le nom d'Agathopolis, consacré à Minerve. Au fond de cette vallée dite du Grenouillet, on retrouve la trace d'une route antique que les paysans nomment encore *Camin Aurélla*. Une borne milliaire, récemment relevée et assez maladroitement restaurée, existe au bord de cette antique route que l'on suit pour arriver à la Sainte-Beaume.

Il existait aussi, d'après d'anciennes légendes, un temple sur les plus hautes montagnes de l'Estérel, dédié à la déesse des forêts. Toutes les dépendances de la montagne lui étaient consacrées ; elle en prenait même le nom de Diane d'Estérel. Comme il y avait peine de mort contre ceux qui touchaient aux arbres de cette forêt sacrée, ce lieu fut longtenps redouté par le peuple, à tel point que, même après la destruction du temple et l'abolition du culte, on croyait que les divinités résidaient encore dans ces solitudes mystérieuses. La sombre obscurité de cette forêt, le danger qu'il y avait à la traverser, soit à cause des brigands dont elle était infestée, soit à cause des bêtes féroces qui en faisaient leur séjour et leur repaire, firent croire qu'elles étaient habitées par quelque esprit malin auquel on finit par donner le nom de fée de l'Estérel, et c'est à elle qu'on s'adressait pour mettre fin à la stérilité des femmes, en lui offrant des sacrifices.

C'est en s'enfonçant dans cette vallée, qui va toujours en se rétrécissant, que l'on arrive, par des sentiers le plus souvent tracés par le lit de la rivière, presque toujours à sec, dans ces lieux plus élevés et néanmoins couverts de tamarins et de lauriers roses dont les faisceaux de fleurs purpurines donnent à ces lieux sauvages l'aspect d'un désert orné de fleurs, encadré dans des forêts vierges.

Digitized by Google

Après avoir gravi de rudes sentiers et exécuté de véritables escalades, on arrive à l'ermitage, qui se compose d'une chapelle disposée sur un terre-plein, près d'une source qui pleure à peine quelques larmes. De très-gros châtaigners, des noyers et autres arbres fruitiers couvrent de leur ombre ce pli de terrain, et annoncent que ces lieux ont été habités par des ermites jusque dans ces derniers temps.

Quant à la Sainte-Beaume, vue de l'ermitage, la raison se refuse à croire qu'on puisse y parvenir et on ne peut concevoir de quelle manière on atteindra cet antre, qui s'ouvre sur la paroi du pic qui surplombe au-dessus de vos têtes; mais par des sentiers en couloir, lorsqu'on ne craint pas le vertige, on arrive à un escalier qui fait frémir à voir, soutenu qu'il est par une voûte qui semble être jetée sur le vide et qui vous conduit à l'entrée de la grotte, devant laquelle vous êtes tout surpris de trouver un terre-plein de deux ou trois mètres, couvert d'une luxuriante végétation, que d'en bas vous avez pris pour de la mousse.

La grotte se compose de deux étages ; dans celui du bas, un autel sur lequel le curé de Saint-Raphaël vient toutes les années dire la messe, le premier jeudi du mois de mai, à la tête d'une procession composée de tous les gens des maisons de Fréjus et de Saint-Raphaël, chantant les litanies des Saints qui ont habité ces déserts ou qui, fuyant les envahisseurs de Lérins, sont venus y passer les jours mauvais

La légion des saints invoqués est nombreuse, sans compter ceux que la fantaisie des fidèles y a ajoutés. Voici les principaux :

En tête, saint Honorat, fondateur du monastère de Lérins, dont il construisit le cloître en 412 et qui vint à

Digitized by Google

plusieurs reprises habiter la grotte de la Sainte-Beaume où il se livrait à la méditation. Il en fut tiré pour être nommé à l'évêché d'Arles, et mourut le 16 janvier 429.

Saint Léonce, évêque de Fréjus, donna la prêtrise à saint Honorat et vint le visiter souvent dans sa retraite.

Saint Caprais, laïque, mais fidèle compagnon de saint Honorat, le suivit dans sa retraite et finit par le martyre.

Saint Venan, frère de saint Honorat, vécut comme lui, retiré à la Sainte-Beaume.

Saint Hilaire passa quelques années dans les solitudes du Cap-Roux et mourut évêque d'Arles.

Saint Eucher habita le désert du Cap-Roux et mourut archevêque de Lyon.

Saint Maxime reçut des mains de saint Honorat la direction du monastère de Lérins. Pour ne pas accepter l'évêché de Fréjus, il se retira comme ses prédécesseurs au Cap-Roux, mais en fut arraché par les fidèles qui le décidèrent à accepter l'évêché de Riez.

Saint Vincent, préfet des Gaules, moine à Lérins, habita les déserts du Cap-Roux, illustre en doctrine et en sainteté. Un promontoire de l'Estérel porte son nom.

Saint Loup, frère de saint Vincent, vint à l'Ile de Lérins, bientôt après évêque de Troyes; il arrêta la fureur d'Attila en 479.

Saint Véran, fils de saint Eucher, résida à l'Ile de Lérins et mourut évêque de Vence.

Saint Fauste, abbé de Lérins, ami de saint Sidoine-Apollinaire, mourut évêque de Riez.

Saints Valère et Valérien ont été moines de Lérins; le premier a été évêque de Nice.

Saint Féréol a été abbé de Lérins; on croit qu'il habita sur ce petit îlot, près de l'île de Saint-Honorat qui porte encore aujourd'hui son nom, et qui a reçu les restes de Paganini.

Digitized by Google

Saint Césaire, moine de Lérins, plus tard archevêque d'Arles. Le pape Boniface II ordonna la publication de ses œuvres. Sa charité pour les esclaves l'a rendu célèbre.

Saint Virgile, abbé de Lérins, fut aussi archevêque d'Arles et mourut à 127 ans.

Saint Siffried, moine de Lérins, fut évêque de Carpentras.

Saint Nazaire, abbé de Lérins au 7e siècle, se retira dans les déserts du Cap-Roux.

Saint Agricol alla à Lérins après saint Chonon, étant fils de saint Magne, évêque d'Avignon ; il lui succéda et y établit l'usage de chanter en deux chœurs, usage qui se propagea dans le royaume.

Saint Porcaire, abbé de Lérins, souffrit le martyre avec 500 religieux que les Sarrasins exterminèrent en 739.

La chronique dit que saint Colomb, moine, s'était caché lorsqu'il vit massacrer ses frères; mais comme il vit que les âmes de ses compagnons montaient au ciel sous forme d'étoiles, il sortit de sa cachette et subit le sort des autres religieux.

Enfin, la litanie de ces solitaires est longue, et je n'ai cité que les principaux. Je ne dois cependant pas oublier saint Aigrilf, moine et martyr, que les paysans implorent sous le nom de saint Aigriffe, parce que, disent-ils, il faut se servir de ses griffes pour arriver jusqu'au séjour du saint.

Si l'on veut pénétrer dans la partie qui forme étage, ce n'est qu'en grimpant dans un couloir que l'on y arrive. Là sont des espèces de niches dans lesquelles couchaient les saints religieux fuyant la persécution des Sarrasins. Quelques ouvertures naturelles et d'autres, taillées dans le rocher, permettent au soleil de pénétrer jusqu'au fond de cette caverne.

Digitized by Google

D'après les légendes, un temple dédié au dieu de la lumière, sous le nom d'*Ara lucis*, y fut fondé par les anciens peuples. Les prêtres avaient soin d'y pratiquer leurs cérémonies à une certaine heure du jour où les rayons du soleil passant par les ouvertures en question arrivaient à darder leur feu sur l'autel des sacrifices.

D'autres grottes dans les mêmes conditions d'escarpement, mais toutes d'un abord difficile et même dangereux, se trouvent dans les environs de ce désert, qui, comme le dit un historien du temps, est une des plus affreuses solitudes de la Provence; elles sont dominées par des rochers que l'on voit de fort loin à cause de leur élévation. C'est dans ce désert que saint Honorat et les autres saints solitaires ont pratiqué l'exercice de la vie la plus austère; c'est aussi là que les brigands, qui, plus tard, ont désolé l'Estérel par leurs méfaits, se réfugiaient pour échapper à la maréchaussée. Quelle singulière destinée des lieux!

L'aspect effrayant des cîmes dont nous étions entourés ne nous arrêta pas pour tenter une excursion jusqu'aux plus hauts sommets; mais une fois en route, nous fûmes plus d'une fois arrêtés par des obstacles insurmontables pour moins intrépides que nous.

Nous dûmes, pour ainsi dire, nous transformer en reptiles pour traverser certains passages. Les pieds, les mains, le ventre et le dos nous servaient alternativement pour avancer, et nous serions bien en peine de dire comment nous en sommes sortis. C'est après trois heures de cette gymnastique insensée que nous eûmes la satisfaction d'atteindre le sommet de ces terribles aiguilles, du haut desquelles l'aspect du désert du Cap-Roux se présentait dans toute son horreur. Nous fûmes éblouis par la splendide vue qui se déroulait devant nous et nous savourâmes avec émotion ce spectacle grandiose qui nous faisait oublier nos peines.

Digitized by Google

Mais après un moment de repos et notre imagination un peu calmée, nous nous trouvions en face de la réalité : arriver avait été pour nous un effort surhumain, s'en aller semblait impossible. Cependant il fallut penser à la retraite et nous nous décidâmes à ramper, glisser et rouler de nouveau jusqu'à ce que nous eûmes la chance de trouver un sentier qui, quoique fort escarpé, nous semblait un repos. Une demi-heure plus tard, nous atteignions la Gare de Tragas, tous sains et saufs.

Plus tard, nous apprîmes qu'il existait un sentier par lequel l'accès de la Sainte-Beaume était plus facile, mais notre curiosité satisfaite, nous ne fûmes pas tentés d'essayer de cette nouvelle voie dont on nous vantait le charme et que nous recommandons aux touristes.

Après avoir passé la station de Tragas en se dirigeant sur Cannes, on trouve une hauteur qui domine la batterie de l'Ecaillon et la grande Caranque d'Anténor ainsi que celles des Deux-Frères. Les Marseillais, d'après Monseigneur Guigou, y élevèrent un temple à Pallas et jetèrent les fondations d'une ville qui prit le nom de cette divinité païenne. Cette élévation est encore appelée *Montubis*, corruption de *Mons urbis*, montagne de la ville. « J'y ai reconnu moi-même, dit Garcin, les vestiges de nombre de maisons très-anciennes, une quantité de cavités souterraines, où les bergers renferment leurs troupeaux de chèvres qui paissent habituellement parmi ces rochers formant la face méridionale de l'Estérel. Ces chèvres étaient si bien dressées qu'à un certain cri de leurs gardiens elles grimpaient sans la moindre contrainte sur les points les plus scabreux de la montagne. C'est ce qui les préservait d'être saisies par les embarcations anglaises qui, pendant la guerre continentale, infectaient ces parages. »

Digitized by Google

C'est à quelques centaines de mètres de là que sont les ruines du château de la Napoule, dernières limites de l'Estérel.

Si, après avoir exploré le sud de l'Estérel, l'on pénètre dans le centre du massif, on retrouve encore les forêts impénétrables, les ravins profonds et les soulèvements de roches ignées. Cependant, quelques parties du pays moins tourmentées et plus unies ont pu être cultivées. Deux ou trois domaines importants y sont exploités; mais jusqu'à ce jour les communications étaient si difficiles que ces exploitations en étaient réduites à la récolte du liége et de quelques maigres céréales.

Aujourd'hui, des routes y ont été établies par les soins de l'Administration des eaux et forêts, et les endroits les plus sauvages ont été rendus accessibles; aussi la culture tend-elle à y prendre quelque extension, et si ce n'était l'eau, qui y manque presque totalement, la fertilité du sol et la beauté du climat y attireraient certainement une population agricole.

Les sources y sont très-rares et peu abondantes, mais si des barrages bien combinés étaient établis dans certaines vallées, on arriverait à emmagasiner l'eau qui tombe abondamment pendant la saison des pluies. Celles-ci, jointes aux quelques sources existantes, suffiraient pour établir des irrigations qui régénéreraient cette contrée renfermant encore bien des richesses.

Il existe, dans l'Estérel, trois gisements connus de combustible. Ils avaient été signalés par le savant Darluc dans son traité d'histoire naturelle de la Provence, publié en 1786. On y lisait : « On a établi une fabrique de savon à Saint-Raphaël où l'on se propose d'employer le *charbon de pierre* qu'on tire d'une mine située à deux lieues au nord de Fréjus. On y arrive par une vallée fort agréable

Digitized by Google

et arrosée par le Reyron. Cette mine s'étend à plus de deux lieues dans la montagne; sa direction est de l'Est à l'Ouest. » La fabrique de savon fonctionna effectivement pendant quelque temps, mais elle fut bientôt abandonnée et ce sont ses bâtiments qui ont servi à Alphonse Karr pour construire sa Villa close.

Cette mine, dont parle *Darluc*, est celle de Vaux, exploitée aujourd'hui par 140 ouvriers; on en retire de l'anthracite. La deuxième est celle des Bosons, de laquelle on tire des schistes bitumineux qui, distillés, donnent de l'huile de schiste; enfin la troisième concession de l'Aurinasque, contenant de la houille maréchale d'excellente qualité renfermant, dit-on, 25 mètres de gaz par mètre cube de houille. Un barrage établi dans un ravin voisin fournit l'eau des machines nécessaires à l'exploitation, qui se trouve au nord en contre-bas de la route de Fréjus à Cannes.

C'est en suivant cette route que l'on arrive à ces célèbres défilés servant de refuge aux paysans qui, en 1575, harcelaient l'armée de *Charles-Quint* qui allait à la conquête du royaume de Provence. Voyant qu'il ne pouvait surmonter ces obstacles, il fit entourer les paysans par son armée et, après les avoir resserrés sur une hauteur, il mit le feu à la fôrêt et parvint à traverser l'Estérel; mais cinq gentilshommes, dont les noms ont été conservés dans la mémoire des gens du pays : *Alborde*, *Balbe*, *de Châteauneuf*, *d'Esragnoles*, et *Boniface*, se cachent dans la tour de Muy, sous laquelle devait passer l'armée ; quinze hommes et trente paysans de l'Estérel échappés au feu guettaient l'arrivée de Charles-Quint pour tirer sur lui. Ils virent arriver un seigneur richement habillé, monté sur un superbe cheval et entouré d'officiers lui montrant beaucoup de respect;

Digitized by Google

ils tirèrent sur lui et le tuèrent. Immédiatement assaillis dans leur tour, les meurtriers firet une défense héroïque, mais ils succombèrent, et tous ceux qui n'avaient pas péri furent pendus, dit-on, près de Tragas où il existe un rocher connu sous le nom de Pic-des-Pendus.

Ce seigneur, qu'ils avaient pris pour l'empereur, était le poète Garoilazo de la Vega, surnommé le Pétrarque espagnol ; il n'avait que trente-cinq ans.

Charles-Quint, arrivé à Aix, se fit couronner roi de Provence; mais comme il n'avait pu prendre ni Arles ni Marseille, son armée mourait de faim faute de provisions qui devaient lui arriver par mer. Il se décida donc à reprendre la route d'Italie. On dit que les impériaux, en passant par l'Estérel, perdirent 30,000 hommes exterminés par les paysans en embuscade dans les rochers qui avoisinent le pont de Saint-Jean, sur la petite rivière de l'Argentière. Charles-Quint, ayant perdu son armée, arriva presque seul en Italie.

Quittant les défilés du pont Saint-Jean en regagnant le côté de Fréjus, on arrive à un embranchement de l'ancienne route d'Italie avec la nouvelle que l'on a suivi. En prenant cette vieille voie, on arrive aux habitations des gardes-forestiers qui résident toute l'année dans ces pays; ce n'est pas qu'aujourd'hui les nouvelles percées ne soient pas sûres, c'est qu'en dehors des chars qui viennent y charger du liége ou du bois, il n'y a aucun trafic qui puisse y attirer le mouvement.

C'est là que réside M. Mouflet, agent forestier chargé de dresser la carte de l'Estérel ; c'est là qu'il nous a reçu et hébergé plus d'une fois lors de nos excursions dans l'Estérel. Ses renseignements et ses indications nous ont toujours été très-précieux, et à ce titre, nous lui devons une profonde reconnaissance ; c'est guidé par lui que

Digitized by Google

nous avons fait l'ascension du *Mont-Vinaigre*, qui est le point culminant de la contrée.

Son altitude n'est que de 616 mètres, mais si l'on considère que le pied de cette montagne touche presque la mer, on trouve que la comparaison est possible avec de bien plus hauts pics, dont la base est déja à plusieurs centaines de mètres d'altitude. L'avantage de ce sommet c'est de dominer tout le groupe de l'Estérel, et d'embrasser, d'un coup d'œil, toutes les routes et tous les sentiers nouvellement tracés dans cet inextricable pays.

Coupé de vallées profondes dominées par des rochers de porphyre rouge qui semblent être lancés du sein de la terre en convulsion, l'Estérel offre aux visiteurs les sites et les aspects les plus inattendus.. Ses immenses forêts de pins et de chênes liéges toujours verts donnent à ces montagnes une couleur printanière qui réjouit la vue, surtout en hiver.

Le Mont-Vinaigre domine toutes ces beautés et le touriste assez courageux pour entreprendre cette intéressante ascension est largement dédommagé de ses fatigues lorsque arrivé au sommet il monte sur une tour rustiquement établie par les officiers d'état-major chargés de la Carte de France ; autour de vous, un immense chaos de roches effondrées les unes sur les autres que vous dominez ; au-dessous de vos pieds, une immense carte de géographie vous donnant une idée parfaite des cols, des passages et des vallées qui vous entourent.

Un côté affligeant à voir, c'est le côté nord dévasté par l'incendie récent de juillet 1877, qui a dévoré plus de 2500 hectares de forêts de pins et de chênes liéges. La destruction de ces derniers est une très-grande perte ; car il faut au moins trente-six ans pour qu'un chêne puisse donner quelques bouchons, tandis que dans dix

Digitized by Google

ans, les pins auront déjà couvert de leur feuillage ces plans aujourd'hui dénudés et d'une si triste couleur. Le fléau s'est étendu jusqu'au flanc du Mont-Vinaigre que les flammes sont venues lécher, mais qui forcément ont expiré contre un obstacle aussi incombustible qu'est le roc.

C'est le cœur serré que l'on parcourt ces forêts de squelettes dépouillés de leur verdure et noircis par les flammes. Ceux des chênes liéges surtout ont un aspect effrayant; leurs racines contournées les font ressembler à des êtres convulsionnés, brûlés dans les plus affreux tourments. Les souches des arbres détruits se dressent comme des poignards, qui vous blessent les pieds; les branches charbonnées des arbres encore debout, après vous avoir écorché les mains, vous mâchurent le visage. Sorti de ces tristes lieux, vos vêtements maculés, votre figure noircie et vos mains déchirées vous donnent l'aspect d'un malheureux que l'on vient d'arracher à un incendie.

S'il vous était donné d'assister à ces gigantesques holocaustes qui, dans 24 heures, anéantissent vingt-cinq millions de richesses, l'horreur du spectacle grandiose auquel vous assisteriez serait bien faite pour vous émouvoir. Rien d'affreux, en effet, comme le bruit crépitant des arbres qui brûlent et souvent éclatent, des pommes de pins qui sont projetées au loin comme des projectiles et des grands arbres qui s'effondrent dans ces nuages de fumée et de flammes qui viennent lécher les rochers qui en rougissent et souvent s'écroulent avec fracas, et, phénomène singulier qui se produit souvent, c'est que l'on voit de grands arbres encore distants du foyer de l'incendie courber leur tête du côté du feu comme pour appeler la mort à eux. On dirait que ces arbres ont le vertige comme les hommes que les profondeurs attirent

Digitized by Google

fatalement ; mais cela s'explique par la dilatation de l'air très-échauffé qui produit le vide et attire tout ce qui l'entoure ; il faut avoir assisté à cet horrible spectacle pour s'en faire une idée ; pas de description possible.

Une singularité qui frappe l'œil du touriste parvenu au sommet du Vinaigre, c'est la différence des teintes qui en colorent la crête. Au sud et à l'ouest, ce sont les rochers rouges dans toute leur féroce crudité, caractérisant ces élancements ignés qui ont surgi du milieu du chaos. Au nord et à l'est, les mousses et les lichens se sont emparés de ces surfaces et les ont gracieusement enluminées des verts les plus tendres et des nuances les plus variées. Cette apparition dans les teintes est surtout remarquable, lorsque le regard prend en écharpe, du côté de la transition, ces masses amoncelées qui semblent n'attendre que le moment propice pour rouler au fond des vallées sur lesquelles surplombent vos regards.

Du haut du Vinaigre, au sud, du côté de la mer, les beaux rochers du Cap-Roux se découpent en rouge de sang sur la Méditerranée qui, semblable à du saphir liquide, perd peu à peu sa crudité et finit par confondre son pâle horizon avec celui du ciel.

Plus au levant Cannes la coquette, dont les pieds paraissent se reposer sur un lit de sable fin semé de groupes de pins parasols. Au nord les Alpes neigeuses qui terminent l'horizon et au-dessous ces vertes montagnes abritant de nombreuses petites villes telles que Fuyun, Cuchon, Montouroux, Galliau et autres qui semblent se blottir à leurs pieds pour profiter de ce beau soleil de Provence qui en hiver couvre de fleurs les champs de ces heureux pays. A l'ouest Fréjus que la mer a délaissé, et plus à l'horizon le groupe pittoresque des montagnes des Maures, nids d'aigles et de forbans qui au temps des Sarrasins leur ser-

Digitized by Google

vaient de repaires, aujourd'hui produisant d'excellents marrons connus dans le monde entier sous le nom de marrons du Luc, petite ville où s'en fait le commerce.

En descendant du Vinaigre pour reprendre la route d'Italie, l'on passe devant l'auberge des Adrets à peine connue avant le drame aussi burlesque qu'immoral de Robert Macaire. C'était un des passages dangereux de l'Estérel; sous la Restauration, on y fit construire une caserne de gendarmerie d'où rayonnaient de nombreuses patrouilles qui veillaient à la sûreté des voyageurs qui, jadis rançonnés par les brigands, le sont aujourd'hui (un peu moins il est vrai) par l'aubergiste des Adrets.

Dans la pensée d'être agréable aux lecteurs qui s'occupent de géologie, nous joignons à cette notice quelques renseignements que nous tenons de l'obligeance de M. Mouflet, qui, au moment où nous écrivons, s'occupe à dresser la carte géologique de l'Estérel.

L'Estérel comprend le massif tourmenté situé dans la vallée de l'*Argentière* au nord, le *Reyran* à l'est, et la mer à l'ouest et au sud.

Le système général du pays se résume en ceci : les *micaschistes* et *gneïss*, formant le nord du massif, supportent des formations *carbonifères*, *permiennes*, *triasiques*, *tertiaires*. A travers ces formations et les *micaschistes* eux-mêmes, les *porphyres*, *mélaphyres*, et quelques filons de *quartz*, *barites*, *fluorines*, etc., se sont fait jour.

Micaschistes, gneïss. Ces rochers occupent le nord et le nord-est du massif; la nouvelle route de Fréjus à Cannes en forme à peu près la limite sud. On y trouve des fragments de *quartz cristallin*, *tourmaline* noire, *amphibole*, *barite* et *fluorine*. Un filon facile à visiter se trouve au nord de la gendarmerie de l'Estérel. Dans le lit même

Digitized by Google

de l'*Argentière*, on trouve *barite*, *fluorine* et *galène*.

Ces roches ont été traversées par des roches *éruptives*. Le *Pic-du-Sardon*, au nord du village des *Adrets*, est une *véritable* cime d'*éruption porphyrique*; plus à l'ouest, les *mélaphyres* fournissent une butte très-puissante.

Tertiaires, carbonifères. Ce terrain, malheureusement composé en grande partie de *grès houillers*, se montre dans la vallée du *Reyran* et se prolonge dans la vallée du *Briançon*; à sa base est la mine *des Vaux*; on y rencontre des couches d'*anthracites* au milieu (*la Madeleine Boron*) des couches de *silicates bitumineux* et *houille grasse* en petits bancs. Au sommet (même de *l'Auriarque*) quelques bancs de *houille grasse maréchale*.

Permien. Sur le *terrain houiller*, et plus souvent sur *les gneïss*, on rencontre un *pouding* contenant des cailloux de *micaschistes*, *gneïss*, *quartz*; en remontant ces couches, on voit apparaître des blocs *porphyriques rouges* qui éliminent de plus en plus les *gneïss*, qui parfois disparaissent entièrement; *le pouding* se transforme peu à peu en *grès* plus fin, *finit* par passer en *grès schisteux*, *schistes*, etc. C'est dans cette région supérieure que l'on trouve les empreintes végétales les mieux caractérisées. On y trouve également quelques empreintes de pas d'oiseaux et des grands *batraciens* de l'époque permienne. Enfin, tout dernièrement, on y a découvert des *mollusques*.

Au-dessus *des schistes* à empreintes se trouvent quelquefois les *schistes rouges* avec *grès* et *bancs de poudingues* présentant même quelques bancs de *calcaires compactes*; ces calcaires sont de simples dépôts en *lentilles* et ne font pas partie des *stratifications* régulières. A ces dépôts, succèdent des *grès* et *poudingues* qui forment la couche des *trias* dont le *banc calcaire*, *mischelkalk*, ainsi que les *marnes irisées* manquent absolument dans l'Estérel.

Digitized by Google

Les *poudingues* du *permien* se voient très-bien dans le nord et nord-est du massif, le long de la nouvelle route nationale, avant d'ariver à la mine et au logis de Paris, et à la maison des cantonniers. La suite des *poudingues* ou *grès* se trouve dans l'Estérel, au centre du massif, en général à la base des grands *épanchements* de *porphyres* à *cristaux*, au nord de Roussevau, par exemple à la *Baisse des charretiers*, au *logis* de Malpey.

Les *schistes* se montrent très-bien autour de la gare d'*Agay* et forment les falaises qui bornent la petite plaine de la rivière d'*Agay*, le long du ravin de la *Cabre*, vers *Castelli*, un peu au-dessous de la Sainte-Beaume, à l'ouest au nord des *Gratades*. Les *schistes rouges* au voisinage des *grands* et petits *gondins* des *Darboussières* près *Castelli*, aux environs de Saint-Raphaël, nord-est et est, *pierre Sarade*, par exemple, enfin les *poudingues triassiques*, autour de *Fréjus* la Côte, près de Saint-Raphaël et des collines au nord de ce village.

Le *tertiaire*, étage *pliocène* (*marnes bleues* et *sables jaunes*), assez semblable au terrain de *Biot du moulin* d'*Abbadie*, près de Cannes, se voit au nord du massif de l'*Estérel*, au commencement de l'*Argentière*, près du pont Saint-Jean ; il est riche en fossiles ; on peut assimiler ce terrain à quelques *sables jaunes* d'*Agay*. Enfin, passé la côte, le long des premières collines de Fréjus à Saint-Raphaël, on voit le *tertiaire*, et près de Bellevue on peut ramasser de nombreuses *coquilles*.

Quaternaire. Le long des côtes de la Napoule à Saint-Raphaël, des vestiges d'un ancien rivage se montrent souvent à des altitudes de 15, 25, jusqu'à 30 mètres. C'est le niveau où l'on rencontre dans le massif même de l'Estérel, à Sainte-Beaume, vallée du Grenouillet, le ravin des Partus, la colline des Gratades, des *alluvions*

Digitized by Google

anciennes. Enfin, quelques masses de rochers aux formes anguleuses non coulées que l'on voit au-dessus du *tertiaire*, à l'embouchure de la vallée de l'*Argentière*, peuvent se ranger dans les *quaternaires* avec les *alluvions* précédemment citées.

Cette succession de terrains ne se voit pas d'une manière évidente dans l'Estérel, et quelques points sont encore douteux pour le géologue, car la masse des *Roches éruptives* qui sont venues, dans toute la longue période du *Carbonifère* ou *Trias*, soulever les dépôts, est considérable. On peut admettre cependant trois *porphyres* principaux et un *mélaphyre*. Le *porphyre* forme généralement de grandes masses, le *mélaphyre* des filons en amas en formes de chapeau sur les sommets.

1° *Porphyre*, pâte généralement brunâtre, cristaux de *quartz cristallisés*, presque toujours en pyramides accolées par la Raye et *Feldspath* rose.

Ce *porphyre* à lui seul forme le *Darmont*, le Pastel d'*Agay*, le cap *Roux*, *l'Ours*, les Grues, la Base du Vinaigre et le pic d'Auriasque.

2° Le porphyre *pyraméride* ou *trapp*: cette sorte présente les aspects les plus variés, elle est *globuleuse* généralement et, comme le *gneïss*, presque *toujours rubannée;* on peut le suivre sans interruption du *Reyran* à la *Baisse des charretiers* en passant par la *Bouteillère*, le *Pont du Duc*, *les Bornes du Capelan*, les *Malavalettes*, *La Serrière des Climetins*. Une seconde ligne passe à *Rousseveau* et ne s'arrête qu'au ruisseau des *Patus*; le sud de *Goudins* en est formé, enfin le sommet du Vinaigre est aussi formé de cette roche.

3° Le Porphyre *Oligoclose* se trouve au sud du massif et au sud-ouest. C'est lui qui forme celui qui est près du *Darmont*, d'ou l'on extrait les *pavés* et *dalles*. Le *porphyre*

Digitized by Google

Bleu Turquin du *Col de Notre-Dame* et des *grands Caous* en est également. Enfin, on le retrouve dans le voisinage des *Cours des Crottes*, de *pierre sarade*, *armetelle*, au nord de *Cartellas*.

Le *mélaphyre*. A toute époque jusqu'au *trias*, après la fermentation *carbonifère*, des éruptions de *mélaphyre* ont eu lieu. Le *porphyre ancien*, les *pyromérides* elles-mêmes sont traversées par cette roche qui ne forme, à de rares exceptions près, que de faibles dépôts.

Le *porphyre* ancien et les cristaux caractérisent le *permien* inférieur; les *pyramides*, le *permien* supérieur; les *mélaphyres* sont de deux époques plus anciennes que les *pyromérides*; elles apparaissent encore après; enfin, le porphyre à *oligiocose* du *Darmont* et des *grands Caous* est tertiaire.

Comme minerais intéressants, il y a le *fer titané* de la presqu'île du *Darmont*; de gros cristaux, les *pyramides de quartz* provenant de la décomposition des *porphyres bleus* des *Caous* et de pierre *sarade*, les gros cristaux d'*oligoclose* mêmes localités. On peut trouver de jolies *agathes calcédoines* à la *menthe*, *Rouseiva* « *plan Gunet* ». Enfin à la *Boutelliere*, on peut trouver des *nodules* remplies *d'agathe* et de *calcédoines*.

Le *Spathe fluor* est très-répandu dans l'Estérel et forme un grand nombre de *filons*. Outre celui des Adrets, on le rencontre au col de Baladon et dans le Val infernal. On rencontre près de Castelli une espèce violette très-compacte. En général, les beaux échantillons sont rares et les filons peu importants. Il y aurait encore en terminant à signaler le filon de *Ferrières* non exploitable à cause de la pyrite répandue en trop grande quantité. Aux environs des *Ferrières* on peut encore trouver des fragments de fer *aimantaire*, enfin l'on trouve quelques mou-

Digitized by Google

chetons de *cuivre gris* dans le porphyre *oligoclose* du *Darmont*.

Telles sont les indications géologiques que je dois à l'extrême obligeance de M. *Mouflet*, ingénieur forestier, en résidence au milieu de cette grande nature si tourmentée, qui mieux qu'un autre a pu l'étudier sous toutes ses faces, appelé qu'il est à dresser une carte géologique de ces contrées peu connues et mal décrites jusqu'à aujourd'hui.

Je ne répèterai pas ce que j'ai dit des richesses botaniques que recèlent les gorges et les monts de l'Estérel et que j'ai signalées dans ma première excursion; mais il me suffira d'affirmer que l'ami de la nature, qui voudra parcourir cette curieuse partie de notre belle Provence, y trouvera à satisfaire ses goûts pour toutes les sciences naturelles dont l'étude remplit l'âme d'un parfum à nul autre pareil.

Paul Eymard.

Lyon, le 20 mai 1878.

Digitized by Google

PROMENADE AUX ENVIRONS DE LYON

LE VALLON DE ROCHE-CARDON

Les étrangers qui, sur la foi de Jean-Jacques Rousseau, visiteraient le vallon de Roche-Cardon, n'y trouveraient plus le calme et la tranquillité qui charmèrent l'écrivain genevois. Roche-Cardon n'est plus aujourd'hui, avec ses restaurants et ses cafés, qu'un lieu de rendez-vous pour la jeunesse bruyante de la ville.

Je voudrais le décrire encore, mais l'état de faiblesse sénile, dans lequel je suis tombé, ne me permettant pas d'aller visiter ce territoire, je me contenterai seulement d'emprunter aux écrivains lyonnais des détails sur cette ancienne vallée champêtre, traversée aujourd'hui par une voie publique, ce qui en a effacé le charme pittoresque (1). En effet,

(1) Je vais faire connaître à mes lecteurs les publications lyonnaises dans lesquelles j'ai recueilli des détails relatifs au territoire de Roche-Cardon. Aidés de ces documents, ils se trouveront probablement en présence de faits pittoresques et historiques. Les renseignements qu'ils pourront rencontrer dans les volumes que je cite auront un charme archéologique et leur permettront de constater si je me suis trompé dans cette publication de petits documents: Lyonnais dignes de mémoire, abbé Pernetti, 1757.

Digitized by Google

Mazade d'Avèze, dans ses *Promenades à Lyon,* 1810, s'exprime ainsi : « Les roches et les bois de Roche-Cardon font les délices de ceux qui les connaissent. » Pour moi, je pense que les travaux entrepris pour faciliter le passage ont dû substituer le positivisme au pittoresque de la nature; mais il faut bien avouer que la facilité de la route est un véritable avantage au point de vue du progrès matériel. Le château de *Roche-Cardon,* sur la rive droite de la Saône, en face de la tour de la *Belle-Allemande,* est situé sur le penchant d'une des deux collines qui bordent la Saône et à l'entrée d'une gorge formée par deux coteaux.

La famille Cardon (Cardoni, Cardone ou Cardona) avait habité l'Italie et l'Espagne. L'un de ses membres, Horace Cardon, Lucquois de naissance, remplissait la profession d'imprimeur libraire. Il vint s'établir à Lyon à la fin du XVIe siècle, et il y mourut le 21 juin 1641. Il poussa loin son commerce de librairie et acquit une telle célébrité que l'on prétendit que sa fortune s'éle-

---

Promenades à Lyon, Mazade d'Avèze, 1810.
Description de Lyon, Cochard, 1817.
Voyage à Lyon et dans les environs, F. Fortis, 1821.
Guide du voyageur à Lyon, Cochard, 1826.
Lyon, vu de Fourvière, 1833, sans nom d'auteur.
Biographie Lyonnaise, Breghot du Lut et Péricaud, 1839.
Album du Lyonnais, Roche-Cardon, F. Z. Collombet, 1844.
Lyon, C. L. Grandperret, 1852.
Guide de l'étranger à Lyon, A. Combe et Charavay, 1847.
Guide de Lyon et des environs, Chambet aîné, 1860.
Guide de l'amateur à Lyon, Peladan fils, 1864.
Histoire de Lyon, Monfalcon, 1847.
Archives de Lyon, F. Rolle, 1865.
Dictionnaire des rues de Lyon, Bréghot du Lut, 1838.
Autour de Lyon, Achille Raverat, 1864.

Digitized by Google

vait à plusieurs millions (1). Il employa ses richesses à faire connaître ses idées religieuses et son amour pour Lyon.

La fidélité qu'il fit paraître pour Henri IV lui mérita la bienveillance de ce prince. S'étant mis à la tête d'une centaine d'hommes, il empêcha les Ligueurs d'entrer dans la ville par la porte d'Ainay, et ce fut alors que le roi voulut qu'Horace Cardon fût compris dans les priviléges accordés aux nobles étrangers dans Lyon. Ces priviléges leur permettaient de négocier en gros sans déroger à leur noblesse.

Cardon fut élevé à l'échevinage en 1610. Il possédait à cette époque la terre de la Roche, dont il était seigneur, et qui depuis ne fut plus connue que sous le titre de Roche-Cardon (2). Il employa alors la plus grande partie de sa fortune à orner les églises, à fonder des établissements de bienfaisance et à embellir la ville. Il fit construire à ses frais plusieurs parties de l'hospice de la Charité et donna des sommes considérables pour le Grand-Collége, pour l'agrandissement du monastère des Cordeliers et pour le couvent de Saint-Joseph, près de la place de Bellecour.

Ce célèbre imprimeur et libraire de Lyon, échevin en 1610 et 1611, habitait une maison existant encore à l'angle méridional de la rue Mercière et de celle de la

---

(1) Peut-être y a-t-il un peu d'exagération dans cette évaluation de millions. Autrefois, ainsi que de notre temps, on donnait des millions à des gens qui n'en possédaient pas.

(2) Je possède un dessin de J.-B. Baron qui indique une construction très-pittoresque, et le style de ce château de Roche-Cardon me semble avoisiner celui de la renaissance. Le dessinateur n'a pas mis de date et je ne pourrais pas affirmer que le modèle existât aujourd'hui encore en cet état.

Digitized by Google

Monnaie, et qui porte aujourd'hui le n° 44. Appelé à l'administration de l'Hôpital et de la Charité, il fit construire à ses frais de vastes greniers, et ses armoiries, placées sur le portail de l'ancien édifice, subsistèrent jusqu'à la démolition de ce bâtiment.

Horace Cardon rendit de grands services à Henri IV, et fut chargé d'importantes missions en Italie et en Espagne. Le roi susdit lui fit expédier des lettres patentes dans lesquelles, ainsi que je l'ai dit, on lui donnait le privilége de négocier en gros sans déroger à la noblesse.

Du Laurier, gentilhomme lyonnais, qui publia, en 1638, la *Sibylle lyonnaise*, dédia une espèce d'almanach en vers à *noble Horace Cardon, seigneur de la Roche, ex-consul et bourgeois de Lyon.*

L'abbé Jacques Pernetti, dans ses *Lyonnais dignes de mémoire*, — T. 2 P. 7, 1757 (1), parle ainsi d'Horace Cardon :

« Ce gentilhomme lucquois a si bien servi dans Lyon, « où il était venu s'établir, qu'il n'est pas possible de « le regarder comme étranger. Il n'effaça pas la gloire « des imprimeurs de cette ville ; il ne les égala même « pas, quoique nous ayons de lui des éditions assez « belles et assez correctes ; mais il poussa si loin son « commerce de librairie dans les pays étrangers qu'il « s'y était acquis une grande réputation et qu'il de- « vint plus riche que tous ses prédécesseurs dans la « librairie. On faisait communément monter son bien

(1) L'abbé Jacques Pernetti, né à Chazelles en Forez vers 1696, mort à Lyon le 16 février 1777. Dans l'exemplaire que je possède des *Lyonnais dignes de mémoire*, dont l'édition est de 1757, on ne trouve pas le nom de Cardon dans la table, et cependant la biographie du susdit se lit dans le tome 2, p. 57.

Digitized by Google

« à *deux millions*. Ces richesses immenses ne sorti-
« rent pas de cette ville, où il les avait acquises, et
« il les employa à faire éclater sa religion et son
« amour pour Lyon.

« Les greniers de l'Hôpital, de la Charité, le collége
« de la Trinité, les églises et les maisons des Corde-
« liers et des Jésuites de Saint-Joseph portent ses
« armes qui étaient une tige de carde au naturel.

« La fidélité qu'Horace Cardon fit paraître pour
« Henri IV, dans une occasion importante, lui mé-
« rita la bienveillance de ce prince. Il avait empêché
« un corps de Ligueurs d'entrer par la porte d'Ainay
« et de se rendre maître de la ville. Ce fait est énoncé
« dans les lettres patentes du 8 octobre 1605. Le roi
« veut qu'Horace Cardon soit compris dans les privi-
« léges accordés par lui et par ses prédécesseurs aux
« nobles étrangers dans Lyon, et en particulier aux
« Bonevisi, aux Gadagne, aux Mascrany, aux Strozzi,
« aux Contarini, etc. Ces priviléges permettaient de
« négocier en gros sans déroger à leur noblesse.
« Cardon fut élevé à l'échevinage en 1610. Sa maison
« était celle qui fait le coin de la rue Mercière et de la
« rue de la Monnaie. Elle avait appartenu au fameux
« libraire Porta, qui l'avait fait bâtir (1).

« Cardon était seigneur de la Roche-Cardon et vé-
« cut dans le célibat; son frère, nommé Jacques, fut
« échevin en 1636. Il épousa Lucrèce Strozzi et fut
« pourvu de la charge de Grand-Prévôt des trois pro-
« vinces en 1643 (Lyonnais, Forez et Beaujolais).

---

(1) L'intérieur de cette maison est très-curieux à visiter et sert de location à une imprimerie de gravures et de lithographies, laquelle était dirigée, il y a peu de temps, par les dames Giraud.

Digitized by Google

« Laurent Cardon, troisième frère, servit en Cata-
« logne. Il avait obtenu du Grand-Duc de Toscane la
« confirmation de son ancienne noblesse, si connue
« en Espagne et en Italie, et dont descendent les
« seigneurs de Cardone. »

En 1614, une autorisation fut donnée à Horace Cardon pour qu'il fît restaurer à ses frais un puits de la place Confort, lequel devait être surmonté de fleurs de lis dorées et décoré des armoiries du susdit Cardon, qui laissa en mourant une fortune immense, employée à une foule de bonnes œuvres. Le vallon où il résidait a fourni au peintre Grobon le sujet de jolis paysages, qui probablement n'existent plus. En effet, je lis dans le *Guide de l'Étranger à Lyon*, par A. Combet et C. Charavay, 1847 : « Le bois de Roche-Cardon, situé
« près de la Saône, était un des endroits les plus agréa-
« bles des environs de Lyon ; mais une route que l'on
« y a ouverte, pour conduire au village de Saint-
« Didier, en a brisé le charme. »

Le XVIe siècle fut le beau temps de l'imprimerie à Lyon ; Sébastien Gryphe, Etienne Dolet (1), Jean de Tournes, Guillaume Roville, contemporains d'Horace Cardon, tenaient fort bien leur place parmi les savants. Ils s'étaient préparés à la pratique de leur art par une forte éducation et surtout par une étude approfondie des langues grecque et latine. Horace Cardon, que l'imprimerie rendit fort riche et dont un vallon des environs de Lyon a conservé le nom, donnait beaucoup de soins à l'exécution de ses livres. Le célèbre

(1) Etienne Dolet, imprimeur à Lyon, où il avait composé plusieurs ouvrages ; né à Orléans le 26 décembre 1508, fut brûlé à Paris le 3 août 1546.

Digitized by Google

Lucquois susdit, imprimeur-libraire à Lyon vers la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, échevin en 1610 et 1611, bienfaiteur de l'hospice de la Charité, mourut le 21 juin 1641. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Joseph, au pied du balustre de la chapelle de N.-D., et dans l'inscription de sa tombe il était qualifié de *Dominus de la Roche*. Je lis dans le beau volume de l'architecte Léon Charvet (Biographie de Martelange) que Jacques Cardon, frère d'Horace, fut inhumé dans la même chapelle, qui devait sa construction aux deux frères.

Ce vallon de Roche-Cardon avait une grande réputation pittoresque. Jean-Jacques Rousseau étant venu à Lyon, à la fin de mars 1770, y resta trois mois. Au nombre des personnes qu'il voyait intimement se trouvait Mlle Bois de La Tour, chez laquelle il passa quelque temps à la campagne. La maison de cette dame était située au nord, à mi-coteau, dans un lieu agreste où coule un petit ruisseau. C'est là que Rousseau avait écrit son nom sur un des rochers qui ornent une fontaine, dont l'eau est extrêmement limpide et qui se nomme du Rozet. Ce vallon fit les délices du philosophe, qui inscrivit sur un sycomore son épigraphe : *Vitam impendere vero — Livrer sa vie à la vérité.*

En 1810, Roche-Cardon passa en la possession de M. Lecourt, qui a rempli sa carrière dans le commerce et dans les fonctions publiques. Maintenant, je ne pourrais pas dire quel est le propriétaire. La triste faiblesse sénile, dans laquelle je suis tombé, ne me permet pas d'aller me promener dans ce quartier champêtre et d'y récolter des documents, restes d'anciens souvenirs.

Le *Dictionnaire des rues de Lyon*, 1838, par C.

Digitized by Google

Breghot du Lut, signale dans le quartier de Perrache une rue portant le nom d'Horace Cardon; mais dans un autre dictionnaire plus récent, 1849, sans nom d'auteur, il n'en est pas question. Je n'ai pas pu trouver cette dénomination dans les plans de notre ville, dont le plus récent, sans date, très-détaillé, publié depuis peu de temps et intitulé *Plan de Lyon en 36 sections électorales,* n'indique pas l'existence de ladite rue. Je présume qu'en 1838 il avait été question de propager, par un nom de rue, le souvenir d'Horace Cardon, et que la création de cette rue n'ayant probablement pas eu lieu, le nom du célèbre imprimeur aura disparu de notre ville.

Je vais terminer cette histoire de Roche-Cardon en empruntant à N.-F. Cochard une description de ce beau et ancien domaine (1). On y rencontrera quelques détails déjà mentionnés ; mais on pourra comprendre que j'ai, autant que possible, mis en scène une foule de petits faits historiques, et que ce dernier article, dû à Cochard, est presque une analyse de tout ce que j'ai antérieurement raconté sur cet ancien territoire :

« La Roche-Cardon rappelle la famille d'un impri-
« meur qui a jeté un grand lustre dans notre ville.
« Horace Cardon laissa en mourant une fortune
« immense et contribua à une foule de bonnes œuvres.
« Le vallon a fourni au peintre Grobon le sujet de

(1) Guide du voyageur à Lyon, 1826.

François-Nicolas Cochard, avocat, né à Villeurbane le 20 janvier 1763, mort à Sainte-Colombe le 20 mars 1834, par conséquent à l'âge de 71 ans. Ses œuvres sont très-connues et estimées de tous les écrivains qui s'occupent de l'histoire de Lyon.

Digitized by Google

« quelques jolis paysages. J.-J. Rousseau, pendant « ses séjours à Lyon, se plaisait aussi à s'enfoncer « dans les bois qui entourent ce vaste domaine pour « se livrer à ses éloquentes inspirations. Le bois « et la fontaine du Rozet, qui entourent le vallon du « côté du nord, faisaient surtout les délices de ce « grand écrivain. On y arrive par un sentier escarpé « et bizarrement taillé dans le roc. Au bout de la mon- « tée, on pénètre dans le bois, non sans peine, et l'on « se trouve dans un nouvau sentier élevé en terrasse, « ouvert en allée, au bout duquel la fontaine se déro- « be sous un cabinet de verdure dont la nature a « presque fait tous les frais.

« L'art, qui n'est venu que la seconder, a tâché de « l'imiter en y pratiquant une petite grotte. Sur les « arbres groupés confusément à l'entour, on voit ins- « crits divers noms au nombre desquels on ne rencontre « pas celui de Rousseau ; mais je l'ai trouvé inscrit « sur une pierre, au milieu d'autres noms, parmi « lesquels il s'étonnerait sans doute d'être confondu. « Un sycomore porte son épigraphe si connue : *Vitam* « *impendere vero (il faut soumettre sa vie à la vé-* « *rité).* Quelque retiré, quelque solitaire que soit cet « asile, dans lequel il venait oublier les hommes, ou « plutôt cesser de les voir pour mieux les méditer, il « aurait eu en perspective la ville de Lyon, sans la « haie qui garnit le bord de la terrasse ; de manière « qu'on n'aperçoit cette ville que par intervalles et « comme à la dérobée, à travers quelques clairières. »

Je regrette beaucoup de ne pouvoir aller visiter Roche-Cardon dans son état actuel, car ma faiblesse me rend cette promenade impossible, et d'ailleurs voilà ce que M. Achille Raverat raconte dans un grand

Digitized by Google

volume in-8° de 796 pages, 1864, intitulé : *Autour de Lyon :*

« Ne cherchez plus aujourd'hui ce pittoresque qui « faisait de Roche-Cardon un des endroits privilégiés « que l'on ne se lassait jamais d'explorer, où le pein- « tre lyonnais trouvait des sujets d'études toujours « nouveaux et le poète une tranquillité favorable à « ses méditations. Ces vallons ne ressemblent plus « de nos jours à ce qu'ils furent jadis. Dans sa marche « envahissante, l'industrie s'en est emparée. Le châ- « teau, où Horace Cardon réunissait l'élite des beaux « esprits de son temps, est écrasé maintenaut par un « énorme bâtiment renfermant un moulin à vapeur, « avec sa colossale cheminée de briques, et par une « maison moderne. »

On voit par cette citation qu'il ne doit plus rien rester de l'ancien état de choses, et que le pittoresque a été remplacé par le positivisme, qui aujourd'hui a le droit de dominer partout.

Paul SAINT-OLIVE.

Digitized by Google

ÉTUDES ÉTYMOLOGIQUES

LES AFFANEURS

Au nombre des plus anciennes corporations de la ville de Lyon, on comptait celle des affaneurs. Les étymologistes ont avancé plusieurs opinions pour chercher à expliquer la valeur de ce terme. Si quelques-uns se sont tenus dans une prudente neutralité, la plupart néanmoins sont d'accord pour voir dans cette expression l'équivalent de travailler avec effort, se mettre hors d'haleine, gagner avec peine, quel que soit le genre de travail auquel on se livre corporellement.

On trouve dans Ducange : *affanere*, affaner *pro* travailler ; *affanagium (merces operariis debetu) ; affanare (manibus operari) ; affanator (operarius)*, que ce glossateur traduit en français par manœuvre.

En provençal, en languedocien, en italien, en espagnol et dans nos patois du bassin du Rhône, ce mot se rencontre avec le même sens, mais avec la désinence particulière à chacun de ces divers dialectes.

Que de fois avons-nous entendu cette exclamation sortir de la bouche de nos paysans : *Ah ! dye, l'aï ben affanâ* (je l'ai gagné avec peine) ; et nos enfants, les gones de Lyon, ne disent-ils pas encore : Il faut lui faire affaner cette paume, cette gobille, cette toupie, etc. (pour : il ne l'aura pas sans efforts, sans ennuis, sans peine).

Or, l'ancienne corporation des affaneurs est représentée aujourd'hui par celle des porte-faix, des crocheteurs, des commissionnaires.

Digitized by Google

Dans nos villages, on nommait affaneurs les vignerons, les laboureurs, les cultivateurs, tous ceux enfin qui se livraient aux travaux de la terre. Affanage est encor le gage des valets de ferme, des domestiques de la campagne, et affanures, le blé donné aux moissonneurs au lieu d'argent.

Un jour, dans l'un de nos voyages à travers les montagnes du Haut-Bugey, nous rencontrâmes une troupe de villageois, hommes, femmes, enfants, tous un sac sur l'épaule et cheminant péniblement : — D'où venez-vous donc ainsi ? demandâmes-nous à ces braves gens. — Ah ! Moussu, ne venons de maïsonnâ en Bréïssie et ne z'impourtons chïé no ne z'affanura. E n'y a ben per tota nostra saïson ! — (Ah ! Monsieur, nous venons de moissonner en Bresse et nous emportons chez nous nos affanures. Il y en a bien pour toute notre saison !..)

Cette expression d'affaneur est parfaitement corroborée par cette phrase de Ducange : *Lugdunensibus* affaneur *appellari mercenarios ruri laborentes.*

Ducange, que l'on doit consulter pour avoir l'explication de nos locutions tombées en désuétude, dit qu'*ahans* étaient des terres à labeur, et terres *ahanables*, des terres cultivables. Dans d'anciennes gloses, et dans le vieux langage, on trouve *ahan* pour la culture, et *ahaner* pour cultiver la terre.

En vertu de l'euphémisme particulier à notre peuple, l'aspiration de l'*h* a été supprimée en faveur du sifflement de l'*f*, plus doux à notre oreille, et se prêtant mieux au génie de notre langue.

Du propre au figuré il n'y a qu'un pas, et affaner est devenu l'ancien synonyme de : se fatiguer, se tourmenter, avoir de la douleur.

Tous ces mots doivent nécessairement avoir un radical unique, et ce radical est *ahan*.

Digitized by Google

Littré donne *ahan* avec la signification de grand effort, tel que celui que fait un homme qui fend du bois ou soulève un fardeau pesant. *Suer d'ahan*, c'est faire un effort pénible. Cette locution populaire était très usitée jadis. *Ahan* est un mot d'origine incertaine, dit-il.

Diaz le regarde comme né en France et passé de là aux autres langues romanes ; il adopte, mais avec réserve, l'étymologie de Ducange, qui la tire d'une exclamation de peine, de fatigue, *han !..*

D'après Ducange, Lambert Gentot met à la suite du verbe *ahaner* : avoir bien de la peine en faisant quelque chose, de l'espèce de cri répété par les ouvriers occupés à faire quelque chose de pénible,

Bescherelle, Littré, et d'autres linguistes, font de *han* un substantif masculin, une onomatopée représentant le cri sourd et guttural d'un homme qui frappe un coup avec effort.

Tout le monde, en effet, a pu remarquer ce cri saccadé sorti de la respiration pressée d'un fendeur de bois, d'un bûcheron, d'un paveur, d'un boulanger, d'un forgeron, d'un travailleur quelconque. Ce cri ne peut se rendre que par l'exclamation *han !* ce qui constitue une véritable onomatopée. On range ce mot dans la catégorie des mots imitatifs. Quoi de plus naturel alors que de penser que le premier travailleur qui poussa un *han !* fit le verbe *ahaner* et le substantif *ahaneur* ?

Il nous paraît ressortir des figures précédentes, qu'affaneur, sujet de cette étude, ne saurait avoir d'autre origine que cette expression *han*, générateur d'une foule de dérivés, lesquels rappellent invariablement à l'esprit l'idée de labeur, soit au propre, soit au figuré.

On lit dans *l'Histoire de Bertrand du Guesclin*, par Siméon Luce. Paris, Hachette, 1876, in 8, p. 21 ; « Un beau jour il (le jeune Bertrand du Guesclin enfermé dans sa

Digitized by Google

chambre par son père) arrache la clef à la chambrière qui lui apporte à manger et l'enferme à sa place. Arrivé dans la campagne, le fugitif aperçoit un *ahannier*, ou valet de son père, qui laboure la terre avec une charrue attelée de deux chevaux » Ici l'auteur met une note à propos du mot *ahannier*. « *Ahannier*, du mot *ahan*, qui exprime la fatigue poussée jusqu'à l'épuisement.

Cette belle et pittoresque expression, pour désigner un cultivateur, est employée par Cuvelier. (T. 1, p. 13 V. 250 et 251.)

Trouva un ahannier qui la terre ahennoit,
Deux jumens de son père li ahennier menoit. »

Nous ferons remarquer que jusqu'à la fin du siècle dernier, le terme de *han* était encore en usage dans le parler ordinaire, les conversations familières.

En écrivant l'un de ces romans quelque peu licencieux et impies, et qui pour cette raison fit les délices de nos grands-pères, Pigault-Lebrun a intercalé ce *han*, dont il a fait le sujet d'un épisode de cet ouvrage.

Il raconte qu'on avait précieusement recueilli dans une fiole tous les *hans* que saint Joseph poussait en travaillant à son métier de charpentier. Cette fiole, déposée plus tard dans un sanctuaire, était devenue, dit le sceptique romancier, un objet de dévotion fort à la mode un certain temps, et fort efficace pour certaines affections.

Depuis l'apparition de ce roman, le *han de saint Joseph* a formé une de nos locutions populaires pour faire allusion à tous les états qui nécessitent des efforts énergiques.

Curieux enchaînement d'idées !.. Qui aurait jamais pensé à saint Joseph et à Pigault-Lebrun, au sujet d'une simple étude sur les affaneurs de notre antique cité de Lyon!

LE BARON RAVERAT.

Digitized by Google

LETTRE

A PROPOS

DES LANGUES PRÉHISTORIQUES DE LA FRANCE

MONSIEUR ET CHER DIRECTEUR,

En lisant l'ouvrage de M. Voulot intitulé *Les Vosges avant l'histoire*, j'ai remarqué que cet auteur assurait pouvoir à priori, d'après les noms des lieux, indiquer les localités habitées à l'époque des dolmens et la nature des découvertes à y faire.

En cherchant à appliquer les idées de M. Voulot à d'autres régions, j'ai observé que les pays de la France où la pierre polie est abondamment répandue ont en effet des noms de lieux d'un faciès spécial et assez constant. J'en ai conclu qu'il serait peut-être possible de reconstituer par ces noms de lieux la langue de l'époque de la Pierre polie.

Me rappelant que les premiers Européens, en arrivant au Nouveau-Monde, avaient nommé tous les

Digitized by Google

lieux d'après les faits qui s'y étaient passés, ou d'après la situation topographique de ces lieux, j'ai cherché, par des comparaisons successives des divers noms de lieux similaires avec leurs positions topographiques, le sens de chacun de ces noms de lieux. Par ces diverses comparaisons des noms de lieux entre eux et de leurs sites, je suis arrivé à découvrir le sens ou plutôt le dictionnaire à l'aide duquel on peut traduire ces divers noms de lieux et en déduire leur situation topographique au point de vue des hommes qui ont parlé cette langue préhistorique.

En effet, cette langue n'est ni le grec ni le latin puisqu'elle est spéciale aux régions où abondent les souvenirs de la Pierre polie, les dolmens, et les menhirs. Elle est donc antérieure aux langues latines et grecques. Mais ainsi que cela peut se prouver par l'étude comparée du dictionnaire topographique de la langue de la Pierre polie avec les langues occidentales, toutes ces langues ont largement puisé dans cette langue primitive, qui, d'après le chronomètre géologique des alluvions de la Saône, a été apportée sur notre sol au XIVe siècle avant notre ère. Cette langue n'a pu être traduite qu'en décomposant les mots polysyllabiques en leurs diverses syllabes et en commençant à traduire par la droite. C'est donc une langue monosyllabique dont chaque monosyllabe est généralement formé par deux consonnes séparées par une voyelle. Il en résulte, puisque nous avons cinq voyelles, qu'il y a toujours cinq monosyllabes de formes similaires tels que ser, sir, sar, sor, sur.

En comparant les situations topographiques de chacun de ces monosyllabes d'un même groupe, on voit que la voyelle joue le rôle de qualificatif et indique la situa-

Digitized by Google

tion de l'objet par rapport à l'espace. Ainsi E indique ce qui est à l'origine, I ce qui est à la fin, à la limite, A ce qui est bas ou accessible, O ce qui est haut, enfin U désigne ce qui est au milieu, soit entre E et I, soit entre A et O.

Cette signification propre des voyelles m'a fait supposer que les consonnes avaient, elles aussi, un sens propre; et ce qui m'a en quelque sorte confirmé dans cette idée c'est que parfois en rencontre des noms de lieux à faciès néolithique qu'on ne peut arriver à lire d'une façon acceptable à l'aide du dictionnaire de la langue de la Pierre polie. J'ai donc poursuivi ce nouveau champ d'études en vue de découvrir le sens topographique de chaque lettre.

Apres avoir ainsi découvert le sens matériel de chaque lettre, j'en ai aussi cherché le sens figuré et je suis arrivé aux conclusions suivantes qui, j'espère, aideront beaucoup pour les recherches ultérieures sur l'origine des langues.

1. B signifie région, pays, en général ; un groupe, un ensemble d'individus, de qualités.

2. S indique la terre labourable ; les sentiments.

3. M désigne les rochers ; l'individu c'est le moi.

4. N caractérise les torrents de montagne impétueux.

5. R s'applique aux montagnes et au cœur humain.

6. L veut dire source, ruisseau d'eau calme ; ce qui vient du ciel dans : le, el.

7. T s'emploie pour désigner la plaine très-étendue et au figuré la douceur.

8. D détermine ce qui ce qui coule dans la plaine, les fleuves à cours tranquille, spacieux, abondants et calmes.

9. C spécifie les vallons, les lieux défendus, les camps retranchés.

Digitized by Google

10. G s'emploie pour les passages, les sentiers. C'est ce qui coule au figuré à travers le camp, de même que N coule dans M. que L coule sur R, que D coule au milieu de T. Une science très-avancée a donc, on doit le supposer, présidé au choix du sens propre de chaque lettre.

11. Enfin V désigne l'entrée, la porte, le défilé, par opposition à la lettre

12. F qui s'applique à ce qui fuit, à ce qui sort.

13. Z est une lettre qui, dans les noms de lieux, remplace deux SS cantiques, ce qui se prouve par la traduction.

Lorsqu'à l'aide de ces deux dictionnaires, l'un celui des lettres, l'autre, celui des monosyllabes, on cherche le sens des mots anciens, on voit que pour traduire ceux de la langue monosyllabique, il faut traduire de droite à gauche.

Si, au contraire, ce nom ne peut donner de sens rationnel que dans la langue monolettre, il faut le traduire de gauche à droite. Ce fait semble indiquer la superposition de deux langues.

TARDY.

Bourg, 21 novembre 1878.

Digitized by Google

CHRONIQUE LOCALE

— Enfin nous avons de la neige; de la bonne neige, bien blanche et bien épaisse, qui couvre les maisons et les arbres, les villes et les campagnes, tient les récoltes au chaud et fait mourir tout doucement les limaçons, les escargots, les courtilières, les vers blancs et autres petites bêtes du bon Dieu qui n'ont pas eu l'esprit de s'enfoncer profondément sous terre.

Eh bien! voyez comme on est injuste! il y a des gens qui se plaignent que la neige souille les rues dans les villes et coupe les communications dans les campagnes, surtout quand il y en a un mètre ou deux comme dans le Dauphiné et le Jura.

Il n'est vraiment pas facile de contenter tout le monde; les potiers et les jardiniers, dit le fabuliste; ajoutons-y les marchands de charbons et les pauvres gens, les promeneurs et les agriculteurs.

— Ce sont nos Facultés qui, ce mois-ci ont défrayé la chronique de notre ville et agité les esprits.

A la suite des manifestations qui ont eu lieu le 2 courant, à propos de la rentrée annuelle, M. Dareste de la Chavanne, Recteur de l'Académie de Lyon, a été mis en disponibilité et remplacé par M. le Recteur de l'Académie de Montpellier. Cette grave affaire a tellement occupé les journaux que, tout en la rappelant, nous croyons inutile d'en entretenir plus longuement nos lecteurs.

— Dans la séance du 3 décembre, l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Lyon a nommé membre titulaire M. Emile Perret de la Menue, architecte en chef des hospices de notre ville, ancien Président de la Société littéraire, et auteur de travaux historiques très-estimés.

Digitized by Google

Nous nous réjouissons d'autant plus de cette haute faveur que M. Perret de la Menue est un de nos plus anciens et plus sympathiques collaborateurs et que la *Revue* est toujours heureuse des bonnes fortunes et des succès de ceux qui l'aiment.

— Les journaux du 30 novembre nous annoncent que M. le marquis d'Albon, conseiller général du Rhône pendant quarante ans pour le canton de Tarare, maire pendant un demi-siècle de Saint-Romain-de-Popey, officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans, au château d'Avauges (Rhône).

C'était une grande figure et un noble caractère. Remontant par sa famille aux premiers âges de la monarchie, touchant par ses traditions à tous les événements de notre histoire lyonnaise, il a été toujours affable, simple et populaire.

Dévoué aux intérêts du pays, n'employant sa fortune qu'à faire du bien, il avait eu le rare bonheur de se faire plus d'amis que d'ingrats et d'avoir, même de son vivant, plus d'admirateurs que de jaloux.

Son père, le comte André-Suzanne d'Albon, né le 15 mai 1761, maire de Lyon en 1812, pair de France, était décédé le 28 Septembre 1834; le dernier prince d'Yvetot en 1789. Dans le clergé et l'armée, cette grande famille a fourni nombre d'illustrations à la France, comme à notre ville nombre de bienfaiteurs et d'amis.

— Les archéologues lyonnais se sont vivement préoccupés de la découverte faite, au commencement du mois, par M. Lucien Bégule, d'une inscription antique inédite, cachée sous une couche d'enduit dans le transept nord de la cathédrale de Saint-Jean. La beauté des caractères la fait présumer être du IIe ou du IIIe siècle. Elle a été décrite par M. Guigue à l'Académie et à la Société littéraire, traduite par M. Allmer et rapportée dans les journaux. M. Bégule en a pris un estampage qui permettra de la reproduire par la gravure. La place nous manque pour en donner la reproduction.

— Les relations avec la Chine deviennent si fréquentes que M. Isidore Hedde a rendu au pays un véritable service en publiant son *Dictionnaire chinois-français*, dont le premier volume vient de paraître. Nous avons assez de sinologues à Lyon, pour que ce curieux travail y soit apprécié à sa valeur.

Une brochure de trente-six pages en a été détachée, extraite du *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*. Elle fait connaître les faits principaux du voyage de l'au-

Digitized by Google

teur, en 1843, alors que tout était nouveau pour nous dans l'extrême-orient, et donne un aperçu rapide de ce qu'est cette immense contrée si ancienne, si vénérable et déjà civilisée quand nos ancètres se promenaient encore dans les bois.

L'auteur espère qu'avec l'appui et l'aide du gouvernement les deux derniers volumes, auxquels M. Paul Dupont donne tous ses soins, pourront paraître avant deux ans.

— Voici un chef-d'œuvre de la typographie lyonnaise. *Ver-luisant* est le récit chaste et gracieux des amours d'un célèbre entomologiste lyonnais avec sa fiancée d'un côté qui l'épouse, et de l'autre avec une petite bergère qui meurt d'amour pour lui, ce que la pauvre malheureuse ne peut faire sans que le jeune fiancé ne le devine un peu. Il est si difficile d'être aimé sans qu'on ne s'en aperçoive ! La Nouvelle qui est courte, et ne comporte que l'esquisse d'une idylle, restera dans l'avenir comme un des plus beaux volumes sortis des presses de M. Pitrat aîné.

Quant à l'écoulement de son livre, M. Antonin Thivel a trouvé un moyen neuf et radical, pour se débarrasser de l'édition en peu de temps.

D'abord le tirage a été extrêmement restreint, puis, comme nous l'avons dit, papier et impression sont splendides ; enfin l'auteur fait faire chez Martin, le successeur et le rival du regretté Bruyère, des reliures qui rivalisent avec ce qui se fait de plus beau à Paris. Puis, il plie dans un papier blanc un de ces petits bijoux, l'attache avec une faveur rose et envoie son mignon petit paquet à chacun de ses amis, qui en détachant ces belles tranches dorées, ne savent ce qu'il faut le plus admirer dans cet éblouissant cadeau.

Nous voudrions bien savoir ce que vaudront ces petits volumes dans trois cents ans d'ici.

Et dire qu'il est si facile d'imiter M. Antonin Thivel et que si peu d'écrivains marchent sur ses traces !

A notre prochaine livraison, nous parlerons d'un autre volume du même auteur. .

— La Société littéraire est en liesse. Fondée en 1778, elle a célébré le 19 courant, à l'hôtel Beauquis, son premier centenaire, en se promettant bien, à chaque siècle, de réunir ses membres épars et de resserrer, dans un banquet fraternel, les liens d'affection qui les unissent. Cette idée bien arrêtée prouve la vitalité et la confiance de la savante Com-

Digitized by Google

pagnie, qui, depuis cent ans, a toujours été si fidèle à sa vieille devise: *Aux lettres et à l'amitié.*

Nos colonnes seraient insuffisantes pour indiquer ou rappeler toutes les pièces de vers, les toasts et les discours lus ou prononcés dans cette fête de famille. Nous espérons bien que la Société en fera un recueil et qu'elle voudra en conserver à jamais le souvenir.

La veille, lors du renouvellement du bureau de la Société, on avait élu président M. Georges, architecte; vice-président, M. le baron Raverat; secrétaire, M. Boy; secrétaire-adjoint, M. Vettard; trésorier, M. de Valous; archiviste, M. Vachez.

Membres du comité de publication : MM. Niepce, Guigue, Charvet, Raverat et Vachez.

— On sait tout ce que notre petite voisine, la ville de Bourg, renferme d'archéologues, d'érudits et de poètes. Un de ces derniers, M. Philibert Le Duc, le plus infatigable de tous, a eu l'énergie et la patience de compulser dans tous les livres de poésie de France les: *Sonnets curieux et Sonnets célèbres*; il en a fait un livre et il vient de le livrer au public.

Rien du curieux comme ce recueil de petits chefs-d'œuvre signés de tous les noms de nos littérateurs depuis les plus obcurs jusqu'aux plus célèbres, car il est rare qu'un écrivain plus ou moins fécond n'ait pas eu la chance de trouver une fois dans sa vie cette petite perle si poursuivie qu'on appelle un sonnet parfait.

Les uns, non contents des difficultés que présente ce petit poème, difficultés que beaucoup ne soupçonnent pas, ont exagéré les entraves et ont fait des sonnets anagrammes, des sonnets en vers coupés, en vers fraternisés, des sonnets en vers anaphoriques, en vers d'une seule syllabe, des sonnets acrostiches, des sonnets en même temps acrostiches, mésotiches, croix de Saint-André, losanges et anagrammes; c'est effrayant.

Ne voit-on pas chez les bimbelotiers ces cubes d'ivoire, ouvrages creusés par un ciseau patient, et au fond desquels on aperçoit des pièces, ouvragées elles-mêmes dans la prison dont elles ne doivent jamais sortir? Cela ne sert à rien, mais cela indique une prodigieuse patience et une adresse incompréhensible des doigts. Tels sont ces sonnets qui non-seulement ont un sens quand on lit les vers régulièrement, mais qui encore en ofirent un ou font un nom quand on les lit du haut en bas ou en travers.

Ce volume est curieux comme recherche, mais il serait difficile de le lire couramment d'un bout à l'autre. Heureusement qu'à la fin on trouve un gracieux recueil des son-

Digitized by Google

nets inédits de l'auteur et, après les tours de force qui ont passé sous les yeux, on éprouve en les parcourant la même douce sensation que ressent le promeneur qui foule l'herbe d'une prairie, après avoir escaladé de pittoresques rochers.

— L'imprimerie du Journal de l'Ain vient de publier la flore de M. l'abbé Fray, aumonier de l'Ecole Normale de Bourg.

Cette flore comprend la liste de 1888 espèces de plantes qui poussent sur le sol du département de l'Ain. Le classement en est fait d'après la classification de De Candolle.

Ces végétaux spontanés se divisent en 1432 plantes Dicotylédonnées 403 plantes monocotylédonnées et 53 Cryptogames semi vasculaires.

— Voici enfin un petit livre qui n'est pas une nouveauté, il de 1866 ; mais nous l'avons vu ces jours ci pour la première fois et il nous a paru tel que nous ne pouvons le passer sous silence. L'auteur est du Forez avec de nombreuses attaches lyonnaises. Naguère, nous avons eu occasion de louer le talent viril de Madame la comtesse de Charpin-Feugerolle, qui vient de publier l'histoire du château qu'elle habite. Ce beau volume n'était pas son coup d'essai. Déjà elle avait donné une histoire pleine de charme intitulée : *Eléonore d'Autriche, reine de Pologne.* Ce beau, grand et simple caractère de cette reine a été parfaitement étudié et très-bien compris par l'auteur qui peint les mœurs du Nord comme si elle les avait prises sur le vif.

La reine Eléonore, le prince de Lorraine, le roi de Pologne le sauveur de la chrétienté l'héroïque Sobieski, grand général et grand roi, ont un cachet qui les fait reconnaitre entre tous. La conduite de l'ouvrage a, nous semble-t-il, quelque chose de plus délicat et de plus fin que ce que les hommes écrivent en général et cependant le style a une fermeté que les dames n'ont pas ordinairement.

Comme on plaint cette pauvre jeune princesse qui aime son cousin le vaillant prince Charles de Lorraine, mais que l'empereur livre malgré elle au grossier roi Michel de Pologne parce que l'empire est en péril, que les Turcs alliés aux Hongrois, menacent toute la chrétienté et que l'alliance de l'empire et de la Pologne était indispensable pour résister à ces terribles ennemis !

Presque tout le temps le livre a la majesté de l'histoire avec tout l'attrait imagé d'un roman.

— La belle Latone de Sainte-Colombe que nous avions admirée, l'année dernière, à Lyon, à l'Exposition rétrospec-

Digitized by Google

tive, a été achetée quinze mille francs par le Musée du Louvre et les connaisseurs de Paris la placent au premier rang parmi les chefs-d'œuvre que la France possède.

— Le monde théâtral est dans l'émoi. M. Aimé Gros, qui avait si bien commencé sa carrière, a vu un précipice au bout de sa direction, et il s'est hâté, dit-on, son inventaire fait, de demander la résiliation de son traité.

— La Société d'architecture, en renouvelant son bureau pour l'année prochaine, a nommé : MM. Hirsch, président ; Charvet, vice-président ; Jamot, secrétaire ; Rigoct, secrétaire-adjoint ; Falcouz, trésorier, et Monvenoux, archiviste.

— De grands événements se préparent pour la *Revue du Lyonnais*. Sa quarante cinquième année commencera par un renouvellement complet dans sa parure. Déjà nos deux dernières livraisons offrent un supplément considérable.

Puissent les efforts que nous faisons pour maintenir notre publication au premier rang des Revues provinciales être agréables à nos lecteurs.

A. V.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU VIe VOLUME

Histoires du Lyonnais

Abbé Vanel.	Ancien Couvent des Minimes 7	86
X.	Cahier des plaintes du Tiers-Etat de Lyon 19, 97, 178	434
X.	Baptême remarquable à Lyon	117
Niepce.	Pierres à écuelles dans le Lyonnais 162	242
Niepce.	Les manuscrits de la Bibliothèque de Lyon.	324
Cazenove.	L'Intermédiaire lyonnais. .	313
Paul Saint-Olive.	Rochecardon	478
A. V.	Chronique locale 75,156,239 316, 405.	496

Littérature

Mme d'Orgeval.	Une femme murée 43, 130, 207, 288.	393
Un Bugiste.	Le Sergent Modas	680
Baron Raverat.	Les Affaneurs. Étude étymologique.	488
Tardy.	Lettre à propos des langues préhistoriques de la France	492

Histoires

Barthélemy (comte de)	Journal des Nouvelles de Paris. . . . 31 107 188	268
Marcellin.	Aperçu de l'époque de l'homme.	308

Digitized by Google

Excursions et Voyages

NOELAS.	De Roanne à la Prugne. 53 120	198
PAUL EYMARD.	Encore l'Estérel	449

Biographies Lyonnaises, Nécrologies

Mme POURCHET.	Notice sur Philippe Thierriat.	140
RAVERAT.	Dom Ildefonse Roguet. . .	236
AIMÉ VINGTRINIER.	Notice sur Paul Eymard. .	373

Bibliographies

DE VALOUS.	*Publication de la Bible Vaudoise*	66
PIERRE BONNASSIEUX.	*Anecdotes historiques*, publiées par M. Lecoy de la Marche	152
ISIDORE HEDDE.	*Etude sur un ancien poème chinois*.	226
AIMÉ VINGTRINIER.	*Notice historique sur le château de Feugerolles*, par Mme la comtesse de Charpin Feugerolles	297
ALEXIS ROUSSET.	*Fables* de M. L. A. Bourguin.	306

Beaux-Arts

GERMAIN PICARD.	Les artistes Lyonnais à l'Exposition de Paris. . . .	217

Théâtres

EMMANUEL VINGTRINIER.	Le Théâtre à Lyon pendant le XVIIIe siècle . 258, 359	414

Digitized by Google

Poésies

Mme Pauline Ponsonnard.	Le Bonheur	5
Auguste Vettard.	A Lamartine.	81
Emile Guimet.	Le Canal de Suez.	161
Germain Picard.	Un Esprit fort	241
Edouard Mercier.	Le Dernier jour d'un condamné.	321
Jacques Bernard.	La Famille.	409
Mlle Adèle Souchier.	La Peinture	411

Planches de la Revue

Septembre.	*La Boule de Gargantua près de Belley.*

FIN DE LA TABLE

Lyon. — Imprimerie Générale du Rhône, P. Goyard.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google